ACPL ITEM
DISCARDED

394.26
M86l
825654

REFERENCE

ART ROOM

VLC

ACPL ITEM
DISCARDED

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/lelivredesfetesf0000gabr

LE
LIVRE DES
FÊTES
FRANÇAISES

Le Cour del. et sculp.

FÊTE DU SACRE ET COURONNEMENT DE LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES.

Vue de la Décoration élevée en face de la Place de Grève de l'autre côté de la rivière, à l'occasion de la Fête donnée à leurs Majestés par la Ville de Paris.

Cette manière et superbe Décoration, représentant le Mont St Bernard, que franchissait gaiment plusieurs troupes de Guerriers, un Feu d'artifice superbe et soutenu éclairait la scene, embellie par l'effigie du Héros qui parut soudain en transparent sur le sommet du Mont, une Couronne illuminée inspirée et Lumineuse Balon s'éleva en même tems; enfin, un Vaisseau emblême de la Ville de Paris, dessiné par un artifice brillant parût tout à coup sortir du sein de la rivière.

LE

LIVRE DES FÊTES FRANÇAISES

PAR

GABRIEL MOUREY

Librairie de France

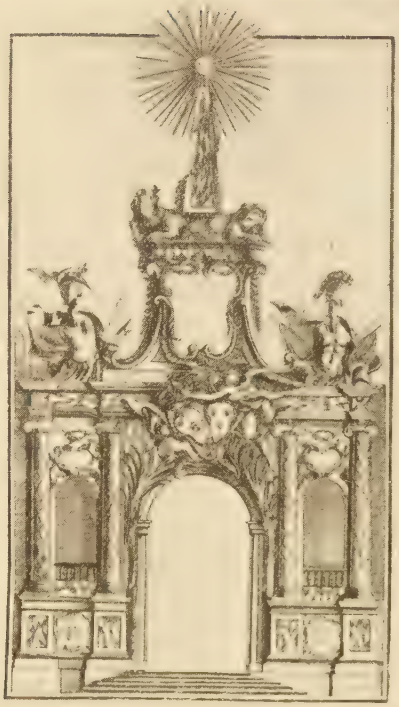
110, Boulevard Saint-Germain, 110

PARIS

1930

Que les bibliothécaires et les conservateurs de la Bibliothèque Nationale, de la Bibliothèque de l'Arsenal, de la Bibliothèque de Versailles, de la Bibliothèque d'Art et d'Histoire, du Cabinet des Dessins du Louvre, du Fonds Rondel et du Musée Carnavalet soient remerciés ici chaleureusement de l'aide qu'ils nous ont prêtée dans nos recherches et de la complaisance qu'ils ont mise à accueillir nos opérateurs, photographes et clicheurs.

Droits réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie de France 1930.



INTRODUCTION

825654

L'on n'a prétendu rassembler dans l'illustration et le texte de cet ouvrage que les plus remarquables, au point de vue artistique comme au point de vue historique, des documents sans nombre que conservent les musées, les bibliothèques et les cabinets d'estampes sur ce beau sujet des Fêtes Françaises; ceux, est-ce à dire, où revivent le plus véridiquement et le plus pittoresquement les splendeurs et les charmes des siècles disparus, ceux qui nous apportent l'évocation la plus précise, la vision la plus

animée de ces réjouissances privées et publiques, royales, seigneuriales et populaires, ceux où s'expriment le mieux l'âme collective et l'état d'esprit de nos aïeux durant cinq siècles de vie sociale.

Ce que pouvaient être, ce qu'ont été pour les Français d'autrefois la naissance, le baptême, le mariage, les funérailles du Roi et des membres de sa famille, le sacre, l'entrée du roi dans sa capitale, ses voyages à travers le royaume, la célébration d'une victoire ou la conclusion d'un traité de paix, ce qu'était l'ordonnance des cortèges, des décorations, des illuminations, des feux d'artifice dont ces événements étaient l'occasion; comment se composait une grande cérémonie religieuse, militaire ou civile, un tournoi ou un ballet de cour, un carrousel ou une réception de souverain ou d'ambassadeur; quelle a été l'évolution de l'art des fêtes en France, selon le progrès des connaissances et des moyens de réalisation, du goût et de l'industrie, selon les aspirations et l'idéal de chaque époque; voilà ce que ce livre a pour but de montrer.

Il ne pouvait s'agir, cela va sans dire, d'être complet: la matière est trop riche. L'on s'est donc vu contraint, sinon de laisser entièrement de côté certaines fêtes, du moins de ne leur point accorder autant de place qu'elles méritaient.

Un volume entier, en effet, ne serait point de trop pour le dix-septième siècle, un autre pour le dix-huitième; c'est alors que l'art des Fêtes Françaises atteint son apogée, est le plus franchement, le plus proprement français. Le seizième n'est guère moins abondant. Du quinzième nous ne possédons malheureusement qu'assez peu de chose; du quatorzième et de ceux qui l'ont précédé, moins encore; autant dire presque rien. D'autre part, la Révolution, le Directoire, le Consulat et le Premier Empire se révèlent à l'examen infiniment plus pauvres qu'on ne l'imagine d'abord. Quant au dix-neuvième, enfin, pris dans son ensemble et en faisant exception pour le Sacre de Charles X et le baptême du

Entrée d'Henri II a Rouen (1550).

duc de Bordeaux, il n'est que trop évident, hélas! que l'art des fêtes s'y est étrangement vulgarisé, y a perdu tout sentiment de la grandeur et de la beauté.

Comment a-t-il pu arriver qu'il en soit ainsi? Comment le dix-neuvième siècle, dans sa seconde moitié du moins, a-t-il laissé tomber à un tel état de décrépitude et de misère un art qui avait fourni tant de preuves de généreuse fécondité, qui avait donné naissance, au cours des âges, pour la joie de tous, et avec tant de fantaisie, tant de magnificence et de liberté, à de si nombreuses créations toutes vivantes et dont ceux qui en avaient été les promoteurs et les artisans s'étaient d'autant plus scrupuleusement souciés de conserver le souvenir qu'elles étaient plus éphémères? Comment a-t-il pu se faire que des leçons et des exemples du passé notre époque n'ait su tirer aucun profit? Certaines des estampes, des peintures, des tapisseries consacrées aux Fêtes Françaises,

Entrée d'Henri II a Rouen (1550).

la plupart des relations qui en ont été publiées sont non seulement, dans leur genre, de parfaites œuvres d'art, mais constituent une documentation aussi précise que précieuse. Tout cela n'a servi de rien. Pourquoi ?

Les fêtes de l'ancien régime avec lesquelles aucune fête moderne ne peut supporter la comparaison — le Sacre de Napoléon et celui de Charles X doivent être considérés comme des fêtes de l'ancien régime — avaient, d'abord, un centre, un objet : la personne royale, incarnant la grandeur, la gloire, tout le passé et tout l'avenir du peuple et de la patrie. L'attachement du peuple au Roi avait quelque chose de religieux : le loyalisme anglais lui-même n'en peut donner qu'une faible idée. Chacun sans doute, en son for intérieur, pensait de l'homme qu'était le Roi ce qu'il voulait; mais, sans que l'esprit de critique et de fronde qui est un des traits dominants de notre caractère perdît jamais ses droits, la

Entrée d'Henri II a Rouen (1550).

personne royale demeurait sacrée. Le Roi avait reçu l'onction sainte; il avait, croyait-on, le pouvoir de guérir les écrouelles; il était, sur la terre et notamment sur le sol de ce « plus beau royaume sous le ciel », et pour le bien de ses sujets, l'émanation de la puissance et de la volonté divine, il était le Roi de France, il était le Roi très chrétien, il était le Roi des Rois.

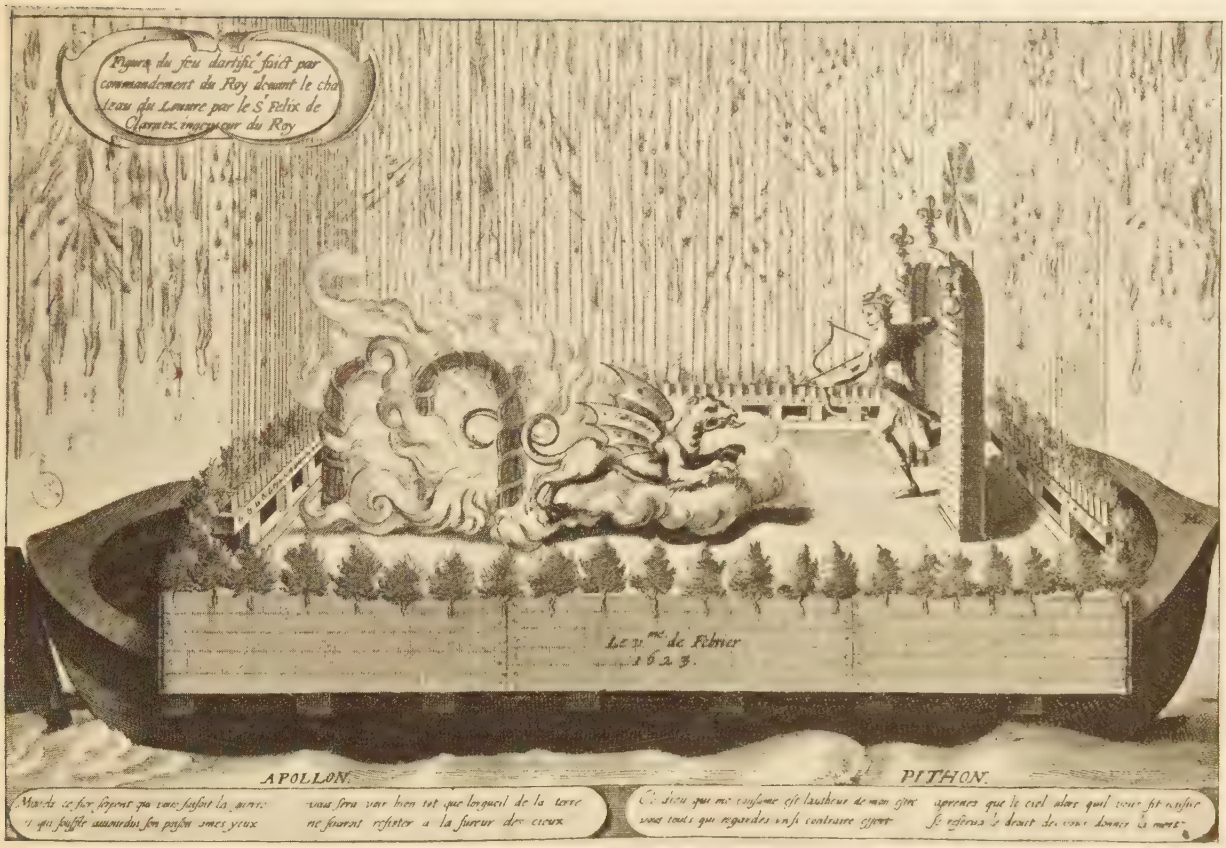
La Fête de la Fédération, que l'on aurait tort, à tous égards, de mettre sur le même plan que les Fêtes révolutionnaires proprement dites — dont celle de l'Etre Suprême, qui ne fut vraisemblablement qu'une mascarade, est le prototype — a encore pour centre et pour sommet la personne du Roi. La présence du Roi, de la Reine et du Dauphin que Marie-Antoinette, l'élevant dans ses bras, présenta à l'immense foule entassée au champ de Mars, provoqua des acclamations frénétiques. Il est douteux que la glorification d'une idée abstraite, politique, sociale ou

autre, suscite jamais autant de tendresse passionnée, de cordial enthousiasme qu'en suscita chez nous la personne et la famille du Roi durant quatorze siècles.

Je ne puis dire à quel point j'ai été ému, en lisant les relations de certaines entrées royales, de la ferveur, du zèle, du dévouement avec lesquels les pouvoirs publics d'alors se dépensaient, s'ingéniaient pour donner à ces fêtes le plus de magnificence et de solennité. Le Discours sur les arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée de Louys XIII *en 1624, le récit des* Réjouissances faites dans la ville de Dijon au sujet de la naissance de Mgr le Duc de Bourgogne *en 1682, le* Discours sur les arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée de Mgr le Duc de Bourgogne et de Mgr le Duc de Berry *en 1706, entre bien d'autres, sont les plus émouvants témoignages que l'on puisse voir de la profondeur et de la sincérité des sentiments qui unissaient les Français au Roi et à sa famille.*

L'on constate, ensuite, en étudiant l'histoire des Fêtes Françaises, que l'abaissement de cet art correspond à une diminution et à une disparition de l'autorité et de la responsabilité chez ceux qui ont la charge de les concevoir et de les réaliser, lesquelles sont singulièrement propres au régime démocratique.

Ce ne sont point les talents qui manquent de nos jours, mais le courage de les employer. Rodin et Bourdelle, par exemple, soit dit en passant, sont morts sans avoir reçu de l'Etat une seule commande. Si Puvis de Chavannes n'avait pas eu la chance de faire ses preuves sous le Second Empire, personne n'aurait osé lui confier la décoration d'une partie du Panthéon, et personne n'a osé lui en confier la décoration entière... Il fallait satisfaire aux exigences et aux droits acquis de dix membres de l'Institut, lesquels se sont, d'ailleurs, révélés parfaitement inférieurs à leur tâche. Imagine-t-on, enfin, l'entrée de François I^er^ à Lyon (1515) ou celle d'Henri II à Rouen (1550), ou les Plaisirs de l'Ile enchantée *(1664),*



Feu d'artifice tiré devant le chateau du Louvre, le 5 février 1623.

ou les fêtes données à l'occasion du mariage de Madame Elisabeth avec Don Philippe d'Espagne (1739) conçues, organisées, réalisées par des fonctionnaires de l'espèce de ceux qui, à l'Hôtel de Ville de Paris, de Lyon ou de Marseille et dans les bureaux du Ministère de l'instruction publique et des Beaux Arts, sont préposés de nos jours, par leurs fonctions, à d'analogues besognes ? Et si l'un d'eux, par hasard, ayant le sens des traditions et le goût de la splendeur, se mettait en tête de vouloir faire autre chose que ce qui a été fait dans le genre depuis quelque soixante ans, de quels moyens disposerait-il, quels obstacles affreusement routiniers et bureaucratiques n'aurait-il pas à vaincre pour y parvenir ? Le matériel de la maison Belloir et celui, aussi pauvre, du Mobilier National, quelques mâts à accrocher des oriflammes,

quelques cartouches de toile peinte au chiffre de la R. F. ou aux armes de la Ville de Paris, quelques pièces de toile rayées de blanc et de rouge et de velours rouge à crépines d'or, quelques chaises de bambou doré recouvertes de damas cerise et des faisceaux de drapeaux, cela ne suffit-il pas dans toutes les circonstances, à condition que ne soit pas oubliée l'estrade aux harangues ? Les discours ont remplacé économiquement les arcs de triomphe.

Résumons-nous : la démocratie a peur des hommes qui dépassent, en quelque ordre que ce soit, le niveau de la moyenne; elle ne s'avise de les glorifier, lorsqu'elle y est contrainte, qu'une fois morts... et encore! La démocratie n'a en aucune façon et sur aucun terrain le sens de la grandeur; ses vues sont congénitalement étroites et mesquines; elle se targue de puritanisme; elle hait le vrai luxe; elle rougit de paraître devoir quelque chose au passé. La sublime beauté de la Fête de la Victoire et de la pompe funèbre du Maréchal Foch n'a été faite que de l'intensité et de l'unanimité du sentiment populaire. En ce qui concerne la première, n'éprouve-t-on pas quelque honte à se rappeler le ridicule sarcophage à roulettes de la place de l'Etoile et les pyramides de ferraille entassées au Rond-Point des Champs-Elysées en guise de trophées surmontés de ce niais coq gaulois de carton doré ? Imaginons seulement ce qui aurait pu être fait si l'on s'était tant soit peu inspiré des radieux exemples du passé. Mais personne n'était responsable : chacun avait passé. Mais personne n'était responsable : chacun avait

Estimant, d'autre part, et à bon droit, me semble-t-il, que l'intérêt d'un ouvrage de ce genre réside dans sa documentation et que ce que le public auquel il est destiné y cherche, c'est tout ce qui peut l'aider à se faire du passé qui y est évoqué une image exacte, j'ai cru bon de m'en effacer autant que possible. Combien sont plus captivants, en effet, les récits que nous ont laissés de ces fêtes ceux qui en ont été les animateurs et les témoins

Vue d'un Feu d'Artifice tiré devant l'Hotel de Ville en réjouissance de la

FEU D'ARTIFICE A L'OCCASION DE LA PAIX (14 DÉCEMBRE 1783).

que les opinions d'un écrivain contemporain de la T.S.F.! Je leur ai donc abandonné, le plus souvent que j'ai pu, la parole. De quel texte mieux approprié aurais-je réussi à encadrer ces illustrations somptueuses ou charmantes? Celui-ci complète celles-là; il fait corps avec elles; il en est le plus vivant commentaire; il les explique et en éclaire la signification parfois mystérieuse; de leur union doit se dégager, je l'espère, une impression d'autant plus saisissante et authentique qu'aucun anachronisme ne risque ainsi de la déparer. Et l'histoire de l'art des Fêtes Françaises s'écrit d'elle-même, au fil des événements à la célébration desquels elles ont apporté tant d'éclat, et l'on démêle d'autant plus aisément les influences qui y ont successivement dominé et en ont caractérisé les différentes étapes.

L'influence italienne, d'abord, et presque uniquement. C'est d'Italie que nous est venue la révélation de l'art antique, et en ce qui concerne l'ordonnance des fêtes, l'on ne saurait nier que les illustrations des Triomphes de Pétrarque, *le* Triomphe de Jules César, *de Mantegna, la publication en français du* Songe de Polyphile, *les cortèges de l'*Empereur Maximilien *de Dürer, d'autre part, ne pouvaient manquer d'exercer une action sur les artistes, sur les souverains, sur les grands seigneurs, sur l'élite, en un mot, de ce temps. L'entrée de François I^er^ à Lyon en 1515 est encore toute pénétrée de l'esprit du Moyen-Age; celle d'Henri II à Rouen en 1550 est d'inspiration toute antique. Entre les échafauds enluminés et la fameuse* Nef du Cerf-Volant *de la première et les arcs de triomphe et les chars de la seconde, il y a une rupture complète. La première était purement française et royale, la seconde est nettement antique et impériale. La mythologie va se substituer de plus en plus à l'allégorie. Les dieux du paganisme vont remplacer les vertus chrétiennes; les héros grecs et romains vont détrôner dans les cortèges les saints et les preux français. La symbolique médiévale va devenir insuffisante à l'imagination populaire qui y a, cependant, puisé durant des siècles tant de douces joies; elle ne sera bientôt plus comprise. Elle parlait au cœur de la foule nourrie d'enseignements religieux; la foule a besoin maintenant de quelque chose qui parle à ses sens.*

L'italianisme n'a point fait, toutefois, en France, autant de ravages que l'on aurait pu redouter; il n'a point entraîné l'art ni l'esprit français aux excès où se sont abandonnés dans la suite l'art et l'esprit italiens. Le goût inné de la mesure et de la proportion, le sens du ridicule, l'amour des choses tempérées qui sont qualités spécifiquement françaises, nous ont préservés de ce malheur. Quelque grande que soit la dette contractée par la France envers l'Italie, quelque considérable qu'ait été l'influence de l'Italie sur la France, on peut se réjouir et s'enor-

gueillir de constater avec quelle aisance nous nous sommes assimilés les éléments artistiques emportés de Florence et de Rome. Mais n'est-il pas permis de regretter que les traditions créées par les architectes et les sculpteurs du douzième et du treizième siècle aient cessé si tôt d'être fécondes? Le monde, ne l'oublions point, doit à la France la seule grande création, absolument autochtone, qui se puisse comparer à celle de la Grèce :

Fêtes pour la naissance du Duc de Bourgogne (1751).

Notre-Dame de Chartres égale le Parthénon. Mais laissons cela : non seulement, j'y reviens, nous avons su nous assimiler les idées et les formes importées d'Italie, mais nous avons francisé les conceptions et la manière des artistes étrangers qui sont venus travailler chez nous. De même que les monuments romains de France, de Provence notamment, diffèrent fort de ceux qui ont poussé sur le sol italien, de même que les Néerlandais fixés à la cour de Bourgogne n'ont pas tardé, sous l'action de notre climat et de nos mœurs, à perdre leur lourdeur

réaliste, de même les Italiens transplantés en France ont œuvré autrement qu'ils l'auraient fait chez eux... et Claude Perrault a eu raison du cavalier Bernin. Le baroque lui-même, enfin, que certains esthéticiens considèrent comme la plus grande époque de l'art, uniquement, sans doute, à cause de ses outrances, le baroque qu'ils proclament supérieur au plus pur classicisme — et c'est tout comme si l'on déclarait le gothique du quinzième siècle supérieur à celui du treizième — ce baroque tant vanté, nous y avons été imperméable ou à peu près.

Ce que je viens de dire de l'art en général s'applique en particulier à l'art des fêtes, dans ses rapports avec l'architecture et les arts décoratifs de chacune des époques où il a eu le plus d'occasion de se manifester; il n'y a à cela rien d'étonnant, tant étaient nombreux et intimes les rapports qu'il était forcé d'avoir avec nos artistes et nos artisans de tous genres et de toutes catégories, lesquels étaient fortement nourris de traditions purement françaises, jalousement conservées dans les corporations et les maîtrises.

Puisse quiconque parcourra les pages de ce Livre des Fêtes Françaises y éprouver autant de joie que j'en ai eu moi-même à en rassembler les documents et y trouver de nouvelles raisons de fierté en même temps que d'admiration et de tendresse pour le génie de notre race et la splendeur de son passé.

GABRIEL MOUREY.

CHAPITRE I

LA FIN DU MOYEN AGE

1. *Le bal des Sauvages. Tapisserie de Notre-Dame de Nantilly, Saumur* (XV^e^ *siècle*).

Les images de fêtes qui illustrent si brillamment et de si précieuse façon les manuscrits du moyen âge ne correspondent que très imparfaitement, il faut en convenir, aux récits que nous ont laissé les poètes et les chroniqueurs des événements auxquels elles se rapportent. Elles ne font que surexciter, sans la satisfaire, notre imagination. Un exemple typique : l'enluminure qui

représente, dans Froissart, l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris en 1389 et la description qu'on en peut lire dans le même auteur (fig. 2).

Les fêtes du Moyen Age jusqu'au milieu du XIV^e^ siècle ont une familiarité, une bonhomie à laquelle est dû tout leur charme, et ces « Entrées » des rois dans la capitale et les « bonnes villes » de leur royaume y occupent le premier rang.

Dans l'excellent ouvrage qu'elle a consacré aux *Entrées solennelles et triomphales à la Renaissance* (1484-1551), M^lle^ Josèphe Chartrou a fait, avec autant d'érudition que de pittoresque, l'historique de ces solennités qui sont, avec les tournois, les principales fêtes du temps. L'« Entrée » n'est d'abord qu'une simple procession. « Le clergé en surplis, le prévôt et ses officiers vont chercher le roi qui attend, à la porte de la ville, la révérence de ses sujets ». Le roi est à cheval; l'on porte au-dessus de sa tête un poële d'étoffe précieuse et « la procession, rentrant dans Paris, gagne Notre-Dame et le Palais de la Cité par les rues couvertes d'un ciel de camelot ou de soie, entre les maisons tendues de draps, de tapisseries, décorées de feuillages et garnies de jolies femmes aux fenêtres ». Ce n'est que peu à peu qu'on y ajoute les divertissements, les spectacles pieux, les jeux qui ne tarderont pas à en accroître la diversité et la splendeur.

Deux ou trois siècles durant, une tradition stricte règle l'ordonnance de ces fêtes, auxquelles prend part le menu peuple représenté par les maîtres de métiers; et nous verrons cette coutume se continuer longuement, même alors que l'Entrée royale aura pris, par la pénétration des idées italiennes, l'allure d'un triomphe antique.

Mais « le passé gothique, coutumier, ne disparaît pas brusquement. Pendant longtemps les mystères et les allégories issues du Roman de la Rose et du Songe du Vergier voisinent avec les thèmes nouveaux, divinités antiques, temples, arcs triomphaux. Les éléments se pénètrent sans encore se détruire », jusqu'au jour où la Renaissance se sera imposée victorieusement.

Pour ce qui est des tournois, des joutes, des pas d'armes, leur origine se perd dans la nuit des temps et il ne semble pas qu'ils aient donné lieu à des ordonnances architecturales et décoratives d'un intérêt particulier. L'imagination des artistes n'avait guère à y intervenir. Les descriptions que nous en possédons font, d'ailleurs, bien plus état des prouesses accomplies par les chevaliers qui y prenaient part que du décor dans lequel ils se déroulaient.

Enfin, quant aux autres fêtes, les images les plus typiques que nous en possédions sont, je crois bien, celles qui — fort significatives du goût de l'exotisme qui régnait alors et déjà ! — représentent le *Bal des Sauvages* (fig. 1) et le *Bal des Ardents* (fig. 3); et nous avons encore, pour nous renseigner sur le faste des fêtes du Moyen Age et, particulièrement, de la fin du Moyen Age, un grand nombre de ces merveilleuses tapisseries qui, si elles n'ont point trait à des fêtes proprement dites, nous donnent cependant une idée si exacte du goût alors dépensé dans les costumes, les intérieurs, l'orfèvrerie, les armes, dans tout le décor de la vie seigneuriale et royale.

ENTREE D'ISABEAU DE BAVIERE A PARIS (1389)

A une heure de relevée, le dimanche 20 août 1389, les dames et les seigneurs qui devaient accompagner la jeune reine Isabeau (elle venait d'avoir quatorze ans) se réunirent à Saint-Denis. Douze cents bourgeois de Paris s'étaient rendus à cheval au-devant d'elle et lui servaient de garde d'honneur « parés et vestus tous d'un parament de gonnes, de baudequin vert et vermeil. »

« Et entra la royne Jehanne et sa fille la duchesse d'Orléans premièrement en Paris ainsi que à une heure après nonne en litière couverte, bien accompagnée de seigneurs, et passèrent parmy la grant rue Saint-Denis, et là les attendoit le roy. »

Toutes les dames étaient en litière, sauf la duchesse de Touraine qui « estoit sur ung pallefroy très richement

2. Entrée d'Isabeau de Bavière à Paris (1389). — Enluminure d'un manuscrit de Froissart.

aourné, et chevauchoit d'un lès tout le pas, et n'alloient les chevaulx qui les litières menoient et les seigneurs qui les adestroient, que le petit pas. »

Le duc de Touraine, le duc de Bourbon, le duc de Berry et le duc de Bourgogne entouraient la litière de la reine. La duchesse de Berry, escortée du comte de la Marche et du comte de Nevers, allait à cheval. Puis, en litière découverte, nombre de dames, et d'autres « sur chars couverts ou sur pallefroys. » Des sergents d'armes et officiers du roi suivaient et « tant y avoit grant peuple et grant presse sur les rues que ce sembloit ung monde. »

A la première porte de la rue Saint-Denis, l'on avait dressé un échafaud, représentant « ung ciel tout estellé et dedans ce ciel jeunes enffans appareillés et mis en ordonnance d'anges, lesquels enffans chantoient moult mélodieusement.

« Avec tout ce il y avoit ung ymage de Nostre Dame qui tenoit par figure son petit enffant, lequel enffant s'esbatoit par soy à ung molinel faict d'une grosse noix »; et dans le ciel étaient peintes les armoiries de France et de Bavière et un soleil d'or rayonnant.

Le cortège parvient à la fontaine de la rue Saint-Denis, « laquelle estoit toute couverte et parée sus de ung drap de fin azur point et semé de fleurs de lis d'or, et les pilliers qui environnent la fontaine armoiés des armes de plusieurs hauls et nobles seigneurs du royaulme de France. » De la fontaine coulait du vin, dont des jeunes filles, richement parées et coiffées de chapeaux d'or, versaient à boire à qui voulait dans des hanaps et des coupes d'or.

Devant le moutier de la Trinité, un échafaud représentait le Pas-Salhadin, c'est-à-dire la bataille des Chrétiens et des Sarrazins.

A la deuxième porte Saint-Denis, se dressait un château surmonté d'un ciel étoilé où trônait Dieu le Père, entouré du Fils et du Saint-Esprit, et de jeunes enfants de chœur qui chantaient : « Et ad ce que la royne passa dedens sa litière, dessoubs la porte, le paradis s'ouvry, et deux angèles yssirent hors en eulx avalant et tenoient en leurs mains une très riche couronne d'or garnie de

3. *Le bal des Ardents, d'après une enluminure* (XV^e^ *siècle*).

pierres précieuses, et la mirent et assirent les deux angeles moult doulcement sur le chef de la royne en chantant tels vers :

Dame enclose entre fleurs de lis,
Royne estes-vous de Paris,
De France, et de tout le pays,
Nous en ralons en paradis. »

Devant la chapelle Saint-Jacques, autre échafaud couvert de tapisseries à la manière d'une chambre, et dedans il y avait des hommes jouant de l'orgue.

La rue Saint-Denis était toute couverte à ciel de drap de camelot et de soie et jusqu'au Châtelet et au Grand Pont de Paris toutes les maisons tendues de tapisseries à personnages.

A la porte du Châtelet s'élevait un château sur lequel était placé un lit paré et encourtiné richement comme pour la chambre du roi et en ce lit gisait Madame Sainte Anne et devant ce château se voyait une garenne et une ramée pleine de lièvres, lapins et oisillons, et derrière le lit de Justice, apparaissaient un cerf, un aigle et un lion : et du bois sortaient douze pucelles parées qui, l'épée à la main, se mirent entre le cerf, l'aigle et le lion.

Le Grand Pont était couvert d'un ciel étoilé et d'étoffes vertes et rouges et jusqu'à Notre-Dame les rues étaient tendues.

Devant Notre-Dame, des jeux attendaient le cortège royal. Sur une corde tendue de l'une des tours à la plus haute maison du pont Saint-Michel, un danseur de corde fit mille tours aussi audacieux qu'étonnants, tout en chantant et tenant en ses mains deux cierges allumés.

Après le *Te Deum,* la reine se rendit au palais où elle trouva le Roi, la reine Jeanne et la duchesse d'Orléans, sa fille.

Le lendemain, festin offert par le roi, promenade de la reine, en litière découverte, à travers les rues de Paris, suivie de plus de mille chevaux. Après quoi la reine se rend à l'hôtel Saint Pol où elle retrouve le roi venu lui-même en bateau.

Le surlendemain, avant le dîner, remise à la Reine des présents offerts par les Parisiens : puis commencèrent au Champ de Sainte-Catherine des joutes qui durèrent trois jours.

ENTREE DE LOUIS XI A PARIS (1461)

C'est par la porte Saint-Denis que, selon la tradition, Louis XI entra à Paris, à cheval et sous un dais.

« Il trouva une moult belle nef en figure d'argent, portée par hault contre la maçonnerie de ladicte porte

dessus le pont-levis, en signifiance des armes de ladicte ville, dedens laquelle estoient les trois estas. Et, aux chasteaulx de devant et derrière d'icelle nef, estoient Justice et Equité, qui avoient personnages pour ce à eulx ordonnez; et à la hune du mast de ladicte nef, qui estoit en façon d'un liz, yssoit ung roy en un habit royal que deux anges conduisoient. Et, ung peu avant dedens ladicte ville, estoient à la fontaine du Ponceau hommes et femmes sauvages qui se combatoient et faisoient plusieurs contenances. Et si y avoit encore trois bien belles filles, faisans personnages de seraines et disoient de petitz motetz et bergeretes; et près d'eulx jouoient plusieurs bas instruments qui rendoient de grandes mélodies. Et, pour bien rafreschir les entrans en ladicte ville, y avoit divers conduis en ladicte fontaine, gectans lait, vin et ypocras, dont chascun buvoit qui vouloit. Et, un peu au dessoubz du dict ponceau, à l'endroit de la Trinité, y avoit une Passion par personnages et sans parler, Dieu estendu en la croix et les deux larrons à dextre et à senestre. Et plus avant, à la porte aux Paintres, avoit autres personnages moult richement habillez. Et, à la fontaine Saint-Innocent, y avoit aussi personnages de chasseurs qui accueillirent une biche ilec estant, qui faisoient moult grand bruit de chiens et trompes de chaces. Et, à la Boucherie de Paris, y avoit eschafaulx figurez à la bastide de Dieppe. Et, quand le roy passa, il se livra ilec merveilleux assault des gens du roy à l'encontre des Anglois estans dedens ladicte bastide, qui furent prins et gaignez et orent tous les gorges coppées. Et, contre la porte du Chastellet, y avoit de moult beaulx personnages. Et, oultre ledict Chastellet, sur le pont aux Changes, y avoit autres personnages et estoit tout tendu par dessus. Et, à l'eure que le roy passa, on laissa voler parmi ledict pont plus de CC douzaines d'oiseaulx de diverses sortes et façons que les oiseleurs de Paris laisserent aler, comme ilz sont tenus de ce faire, pour ce qu'ilz ont sur ledit pont lieu et place à jour de feste pour vendre lesdicts oiseaulx. Et par tous les lieux en ladicte ville par où le roy passa, celle journée, estoit tendu au long des rues bien notablement. » (*Journal* de Jean de Roye.)

ENTREE DE LOUIS XII A PARIS (1498)

L'entrée de Louis XII, dix-huit ans plus tard, ne sera guère différente.

C'est à la Chapelle que le Roi s'est rendu pour attendre le cortège qui l'accompagnera à Notre-Dame et à la maison royale des Tournelles. Voici la procession de toutes les paroisses et des quatre ordres mendiants avec leurs croix, leurs bannières et leurs reliques; les présidents et maîtres des comptes, les trésoriers de France, les Conseilleurs « sur le faict de la Justice et du Trésor » ; puis, messeigneurs de la Ville, Prévôt des marchands et Echevins précédés des archers et des arbalétriers « en hocquetons argentés » ; une grande presse de bourgeois tous richement vêtus; les présidents et conseillers de la Cour de Parlement « en manteaux d'escarlate, fourrez de menu vair, avec grands mortiers de veloux noir sur leurs testes, bordez de drap d'or. »

Le Roi est entouré de ses pages et a à ses côtés le Chancelier de France, les princes et ducs d'Alençon, de Bourbon, de Lorraine, de Nemours et tous les hauts personnages de sa noblesse.

« Le Roy notre dict Seigneur estoit armé d'un harnois clair comme une escarboucle, où avoit dessus une hucque de fin or, batüe et garnie de fines pierres précieuses et riches sans nombre. Et avoit en la teste une toque de veloux noir. Et devant luy le grand Escuyer qui portoit son heaume et timbre, sur lequel avoit une Couronne de fin or garnie de fines pierres précieuses. Et au-dessus du heaume, au milieu de la dicte Couronne, avoit une fleur de lis d'or comme Empereur. Et estoit le dict Seigneur monté sur une hacquenée, toute couverte de drap d'or, le plus richement que faire se pouvoit. Et des deux costés du dict Seigneur avoit quatre laquais à pied, vestus de hocquetons batus d'or, lesquels menoient par la resne la hacquenée du dict Seigneur. »

Parmi les acclamations de la foule, l'on atteint la porte Saint-Denis. « L'escharfault de dessus la porte estoit honorablement faict et composé par messeigneurs les Prévost et Eschevins de la Ville de Paris. Dessus

4. *Sacre de Louis XII* (1498).

lequel estoit un lis triomphant, à sept fleurons. Et au pied du lis estoit habillé un personnage richement, en habit Royal, semé de fleurs de lis d'or. Au premier des fleurons d'embas à main dextre estoit Noblesse habillée de drap de soye violete, et la teste garnie de fermillets d'or à crespines et cheveux pendans. Et de l'autre costé estoit un autre personnaige aussi dedans le lis, nommé Humanité, habillé de soye grise. Et avoit en sa teste une grosse perruque, à deux bosses, couverte de

fermillets d'or, et pierrerie, en la façon du temps passé. En demonstrant que l'homme noble doibt etre humain. »

Dans les autres fleurons du lis d'autres personnages figuraient Richesse et Libéralité, Puissance et Fidélité et le fleuron central était surmonté d'une couronne « richement composée ». Au pied de l'échafaud se tenait un dernier personnage vêtu d'écarlate et tenant à la main un rouleau de papier sur lequel était décrite en vers la signification symbolique de toute la scène.

Près des Filles-Dieu, le Roy rencontre « un grand porc espic, que deux Mores menoient. » Il portait un camail d'or, brodé d'argent et était lié par deux grosses chaînes d'or. « Et quand on vouloit, il remuoit toutes ses plumes, et tournoit les yeux en la teste. Il étoit bardé d'azur, semé de LL couronnées et de soleils d'or. Et au milieu des dicts soleils avoit une fleur de lis d'or, à champ d'azur. Et estoient les dicts Mores vestus de soye rouge et perse, les toques de soye jaune. »

A la fontaine du Ponceau sortaient d'un lis quatre jets d'eau en abondance.

Devant l'église de la Trinité, les Gouverneurs et confrères de la Confrérie de la Passion avaient représenté sur un échafaud, d'un côté le sacrifice d'Abraham, de l'autre le Crucifiement de Jésus.

A la porte aux Peintres était figuré « un monde » avec deux personnages, Bon Temps et Paix; des ménétriers jouaient mélodieusement et, entourant le monde, se voyaient le peuple Français, Réjouissance et le Bon Pasteur.

Non loin de là, une jeune fille nommée Bonne Volonté tenait en laisse un cerf-volant, de 26 pieds de haut, bardé de gueules et semé de LL d'or couronnées.

Devant le Châtelet, sous un pavillon de couleur jaune et violette, se dressait un lis où étaient « figurées et empraintes neuf pourtraitures des Roys » de Saint Louis à Louis XII. Et au dedans de cet échafaud, était un Roi sur son trône, ayant à ses côtés Bon Conseil et Justice et foulant sous ses pieds Injustice; et il y avait encore autour de lui Puissance, Armée, Eglise, Peuple, Seigneurie, Pouvoir, Union et Paix.

Au Palais Royal, deux cerfs-volants tenaient un grand écu de France, sur lequel se voyaient deux serpents entrelacés et un porc-épic, et de chaque côté du porc-épic, les armes de Milan.

Voici le Roi parvenu devant le portail de Notre-Dame. Il est clos; nombre d'évêques, d'archevêques, de prélats en grand costume écoutent le serment que jure le Roi sur les évangiles et les reliques; après quoi, les portes de l'église s'ouvrent, le Roi y pénètre et l'on chante le *Te Deum* (fig. 4).

Le Roi soupa ce soir-là en son palais et y tint Cour royale.

Huit jours après, eurent lieu en la rue Saint-Antoine de magnifiques joutes. Tout près de l'Hôtel des Tournelles, le Roi avait fait planter un lis de 30 pieds de haut, aux fleurons duquel étaient suspendus les écus des seigneurs qui devaient prendre part aux pas et aux joutes.

LE PAS D'ARMES DE SANDRICOURT (1493)

Du plus haut Moyen Age à la fin du seizième siècle, il n'est de fêtes sans tournois, joutes et pas d'armes, et ces exercices héroïques constituent eux-mêmes, très souvent, la plupart des fêtes. Les chroniques sont pleines de récits où sont célébrées les prouesses de ces « bons et vaillans hommes de jadis » qui, entre deux batailles véritables, réelles, se livraient à ces jeux violents et fréquemment mortels.

« Il y eut en France, dit J.-J. Jusserand dans son beau livre, si évocateur, sur *Les Sports et Jeux d'exercice dans l'ancienne France,* deux sortes de tournois, très différentes. L'idée fondamentale, pour les deux cas, était la même : il s'agissait d'imiter une bataille. Mais, dans la période la plus récente, le tournoi était une bataille unique, à champ et temps limités. Dans la période la plus ancienne, le tournoi était une guerre d'un jour, sans haine bien entendu, mais à champ immense, avec tous les incidents, charges, fuites et retours offensifs que suppose une guerre. »

5. *Le tournoi entrant dans la ville (Traité de la forme et devis d'un tournoi).*

C'est au quatorzième siècle que s'opéra la transition de l'une à l'autre conception du tournoi et c'est de la seconde que nous possédons le plus d'images et le plus de descriptions.

La première ne comportait pour ainsi dire aucune règle : le tournoi n'était point codifié. L'on y usait des armes de guerre; aucune barrière n'entourait le champ de lutte, les « lices closes » n'existaient pas; les deux camps pouvaient être de force et de nombre inégaux; le terrain pouvait être fort étendu, vallée ou plaine, de préférence accidenté. « Pendant qu'un tournoi se trouve être, d'aventure, très meurtrier, une bataille parfois l'est très peu; les différences entre les deux passe-temps étaient si faibles qu'il arrivait aux chevaliers même d'oublier que le jeu n'était pas guerre, et que la guerre n'était pas jeu : on les voyait frapper pour de bon au tournoi et pour rire à la guerre. » Et si le but du tournoi

6. *Chevaliers combattants (Traité de la forme et devis d'un tournoi).*

était d'abord de gagner de l'honneur, il comportait, d'autre part, bien d'autres avantages moins immatériels. Le vaincu payait rançon et perdait son cheval et ses armes. « Les héros de tournois remplissaient, grâce à leurs prises, leurs coffres et leurs écuries. »

Peu à peu, à cause des excès et des abus qui se produisirent, et les temps étant devenus moins rudes, l'art du tournoi se tronsforma. L'usage se répandit bientôt d'y employer au lieu d'armes de guerre des armes « courtoises ». Les anciennes luttes violentes, tumultueuses, bride abattue, à travers champs et villages, vignes et blés, devenaient un sport élégant, une fête, un spectacle auquel assistaient les dames, où s'assemblaient des foules aristocratiques et brillantes, et où se montrait, dans sa grâce, « la grand beauté de France. »

De cette forme nouvelle du tournoi, le grand législateur fut le roi René d'Anjou, duc de Lorraine, roi de Naples, Sicile et Jérusalem, dont le fameux *Traité de la forme et devis d'un tournoi* est un des manuscrits

7. *Les juges touchant un casque (Traité de la forme et devis d'un tournoi).*

enluminés les plus précieux que possède la Bibliothèque Nationale (fig. 5).

Les armes admises ne sont plus les mêmes; la lance est prohibée comme trop encombrante dans un champ de lutte limité, dans une « lice close ». Les seules armes qu'admet le roi René sont l'épée et la masse. L'épée n'a plus ni pointe ni tranchant, la masse est une espèce de massue de bois dur : l'une et l'autre sont retenues au bras ou à la ceinture par une chaîne. Les armures sont capitonnées en dedans de filasse et de coton; les chevaux portent d'épaisses housses, des matelas de paille que recouvre une « couverture armoyée des armes du seigneur », laquelle descend jusqu'à terre (fig. 6).

Les chevaliers, suivis de leurs valets et porte-bannière se rassemblent dans la ville. A la fenêtre de leur logis, ils suspendent leurs armoiries. Le souper fini, l'on danse avec les dames dans la salle commune; une

8. *Le tournoi de Sandricourt — Combat à la foule du Carrefour Ténébreux (1493).*

tribune est réservée aux musiciens; les tournoyeurs fraternisent et festoient.

Le lendemain, sous les arcades de quelque cloître — chaque arcade étant réservée à un chevalier — les dames viennent admirer les armes, les emblèmes (fig. 7). La cérémonie du serment a lieu ensuite; les chevaliers exercent leurs chevaux, leur font reconnaître la lice.

Le jour du tournoi, il faut qu'à midi tout soit prêt. L'équipement est long : il faut lacer les heaumes, harnacher les chevaux. Chaque tournoyeur a ses valets à pied et à cheval.

Les dames prennent place dans les hauts échafauds qui leur sont réservés. Ils sont garnis de riches étoffes. L'assistance est nombreuse, choisie, frémissante. Les bannières ondoient à la brise, le soleil étincelle sur les armures, les ors et les rouges, les verts et les bleus des écus.

9. *Le tournoi de Sandricourt — Combat de la lance au champ de l'Epine* (1493).

L'entrée en lice est annoncée par le héraut. Des cordes séparent les deux camps des combattants. « Coupez cordes et heurtez batailles quand vous voudrez » crie par trois fois le héraut. Et la lutte commence. Elle dure longtemps, elle est parfois si acharnée, si passionnée que les trompettes sonnent vainement la retraite. Elle prend fin cependant. « Le prix est donné dans la soirée, au bal qui suit le souper, dans la grand'salle qu'éclairent des torches et de grosses chandelles plantées sur des croix de bois horizontales suspendues au plafond en guise de lustres. »

Les joutes étaient le complément ordinaire de ces fêtes. L'arme du jouteur était la lance. Les combattants fonçaient l'un contre l'autre au plus prompt galop de leurs chevaux. « L'exercice ne consistait pas à tuer son adversaire, mais à briser, à écraser une lance sur lui. »

Les plus fameuses joutes furent celles de Saint-Inglevert, entre Boulogne et Calais, en 1390, dont il

10. *Le tournoi de Sandricourt — Combat de la Barrière Périlleuse (1493).*

faut lire le récit dans Froissart; aux XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^, elles sont innombrables. Il y en eut « de moult excellentes » à l'occasion de l'entrée de François I^er^ à Paris et Henri II fut, on le sait, victime de ce goût qu'il avait hérité de son père.

« Le pas d'armes offrait l'agrément de pouvoir être varié à l'infini : par le choix du lieu à défendre, des armes, des conditions du combat, enfin par l'imitation de quelque rencontre fameuse dans l'histoire ou dans le roman. » Le « pas d'armes du roi Saladin » qui fut donné lors de l'entrée à Paris de Charles VI et d'Isabeau de Bavière est l'un des plus célèbres. Il reproduisait, je l'ai dit, un combat entre chrétiens et sarrazins.

Une variété du pas d'armes était le « combat à la barrière ».

Celui de Sandricourt, en 1493, reste le plus connu. Les magnifiques miniatures qui illustrent le récit fort minutieux que nous en a laissé le héraut d'armes du duc d'Orléans lui-même, permet de se faire une idée aussi

11. *Le tournoi de Sandricourt — Le Banquet (1493).*

exacte que précise de cette fête mémorable, où survit l'esprit du Moyen Age, ne serait-ce que dans les noms donnés aux lieux où elle devait se dérouler: le Carrefour ténébreux (fig. 8), le Champ de l'Epine (fig. 9), la la Barrière périlleuse (fig. 10), la Forêt dévoyable, c'est-à-dire la forêt sans chemins où les chevaliers iront « chercher leurs aventures, erreront parmi ladite forêt montés et armés. »

Le combat cessera à la fin du jour. « Et seront tenus les dits gentilshommes, le lendemain, se trouver au dîner audit château de Sandricourt pour rapporter, en leur foi et honneur, devant les dames et juges de vérité, de ce qu'ils auront trouvé durant leur queste. »

La relation est pleine de pittoresque. Le Carrefour ténébreux « était tout clos de bois à grands échafauds que les dits gentilshommes avaient fait faire... Et chacun des dits chevaliers avait son pavillon et tente pour soi armer et désarmer et monter à cheval ainsi qu'il leur

plaisait; et force hypocras, vins et viandes donnait à chacun qui y voulait venir. »

Le dernier combat se déroula dans la Forêt dévoyable où les chevaliers, comme leurs ancêtres de la Table Ronde, « queraient leurs aventures, si gorgias que c'en était merveille ». Et le soir de ce jour eut lieu le festin qui devait couronner la fête (fig. 11). « Grand force torches et falots y avait, tant en la cour... que ès tours et à l'entour de ladite place et d'une lieue en ronde y eut-on pu venir aussi à clair que si c'eut été de jour », et le festin fut « grand et plantureux », avec « grand quantité de tabours de Suisses et autres instruments qui incessamment ne cessaient de tonner. »

L'un des derniers et des plus fastueux pas d'armes fut celui que donna Louis XII, en 1514, lors de son mariage avec la sœur d'Henri VIII et où Monsieur d'Angoulême (François I[er]) tint le pas avec sept capitaines. « Et y furent faites de fort belles choses, de frapper et bien jouter; et encore fut plus beau à voir les banquets et festins qui s'y firent. »

CHAPITRE II

LA RENAISSANCE

12. *Le Camp du Drap d'Or — Entrevue de François Ier et d'Henri VIII (1520). Bas-relief de l'hôtel de Bourgtheroulde, Rouen.*

Au cours de l'ouvrage que je citais tout à l'heure, Mlle Josèphe Chartrou a excellemment noté l'importance du rôle qu'a joué chez nous, dans l'art des fêtes, à cette époque, l'Italie. Que ce qu'elle appelle « l'idée du triomphe » nous soit venue d'au-delà des Alpes, avec tout ce qu'elle comporte de pompeux et de déclamatoire, que, par la pénétration et le succès de cette idée, l'art des fêtes n'ait point tardé à perdre la familiarité, la simplicité charmante qui avait été le trait dominant des fêtes françaises durant le Moyen Age, laquelle n'excluait nullement, d'ailleurs, le sens du faste et le goût de la grandeur, cela apparaît indéniable. Les illustrations des *Triomphes* de Pétrarque, le *Triomphe de Jules César* de Mantegna, la publication

en français du *Songe de Poliphile*, les cortèges de l'Empereur Maximilien de Dürer ne pouvaient manquer d'exercer sur les artistes, sur les souverains, sur les grands seigneurs, sur l'élite, en un mot, de ce temps, une action décisive.

Les guerres d'Italie avaient apporté à la France la révélation d'un monde nouveau, infiniment plus éclatant, plus divers, plus libre, plus ouvert que celui du Moyen Age. La splendeur des cours italiennes, les découvertes et les raffinements de l'humanisme, la richesse de cet art du *quattrocento* qui unissait si subtilement les mystères du catholicisme et les beautés païennes, les charmes d'un climat et d'une nature singulièrement voluptueux, comment des princes comme Charles VIII, Louis XII, François Ier, Henri II et Henri III, fort épris de magnificence et d'art, n'y auraient-ils pas été sensibles? — sans rappeler que Charles VIII était le petit-fils de Valentine Visconti ni le mariage d'Henri II avec Catherine de Médicis ni celui d'Henri IV avec Marie de Médicis. « Peu de cours ont, selon M. Louis Battifol, laissé dans l'histoire un souvenir de somptuosité plus riche que la cour des Valois. Fêtes, bals, tapisseries, joyaux, costumes, étoffes chatoyantes, velours, brocarts, tout se mêle dans un tableau un peu confus, aux tons chauds et colorés ? A tous les âges, au XIVe comme au XVe, surtout sous François Ier, les réunions de cour s'étaient signalées par le souci d'un étalage de luxe artistique aussi bien dans les parures des courtisans que dans le cadre des fêtes. Les derniers Valois ont poussé ce luxe à l'extrême. »

L'esprit du Moyen Age agonise depuis le milieu du quinzième siècle. Les dieux du paganisme, les héros grecs et romains tendent de plus en plus à remplacer dans les réjouissances royales ou publiques les figures des vertus chrétiennes, des saints et des preux français qui, pendant des siècles, en avaient fait l'ornement. La symbolique médiévale va devenir lettre morte à l'imagination populaire; elle parlait au cœur de la foule nourrie d'enseignements religieux; celle-ci a maintenant besoin de quelque chose qui parle à ses sens.

13. *Entrée de François Ier à Lyon (12 juillet 1515). La Nef du Cerf-Volant.*

De tout ceci gardons-nous, cependant, de déduire que l'italianisme ait formellement détrôné et réduit à néant les qualités foncières et les traditions du génie français. Les ordonnateurs des fêtes de la Renaissance, tout en s'inspirant de l'antiquité, ne se gênent point pour traiter « à la française » les motifs importés de la Grèce et de Rome par les Italiens de leur temps. Les Dieux de l'Olympe, les héros grecs et romains sont vêtus de costumes composites, anciens et modernes à la fois et les sirènes, les hamadryades et les satyres, les Mores et les Brésiliens qui figurent dans les cortèges portent des accoutrements de la fantaisie la plus libre et de l'exotisme le plus déconcertant. « Les hommes de la Renaissance, remarque en effet Mlle Chartrou, ne se sont pas bornés à reproduire les thèmes antiques, à assimiler la culture

classique. Ils ont accueilli cet élément de pittoresque qui est l'exotisme; ils ont aussi traduit leur goût de l'étranger, l'appel de l'aventure, le désir des ailleurs. Ce sentiment, nous ne le retrouverons que dans les dernières années du XVIII[e] siècle, quand les explorations d'Océanie, les voyages aux îles auront redonné aux hommes le goût et parfois la nostalgie d'autres cieux. »

Des fêtes d'une telle splendeur, d'une ordonnance aussi compliquée ne s'organisent point toutes seules, l'on peut le penser. Il y faut des maîtres d'œuvres : un Philibert Delorme, un Jean Goujon, un Jean Cousin, un Primatice, un Androute du Cerceau collaborent avec les érudits et avec les poètes, en établissent le plan, en réglent les moindres détails, en déterminent les symboles. Léonard de Vinci n'aurait-il pas ordonné l'Entrée de Louis XII à Milan et celle de François I[er] à Pavie ? Une fête est une œuvre d'art vivante.

ENTREE DE FRANÇOIS I[er] A LYON (1515)

Tant par la richesse et la subtilité de son symbolisme que par la minutieuse perfection de sa mise en œuvre, l'entrée de François I[er] à Lyon, le 12 juillet 1515, mérite une description détaillée. L'influence italienne, l'esprit de l'antiquité grecque et romaine en sont encore absents, que nous verrons bientôt s'infiltrer si rapidement dans l'art français ; les éléments allégoriques qui en forment la base sont d'inspiration toute française et appartiennent encore au Moyen Age. Le seul énoncé des thèmes choisis par les ordonnateurs de la fête, Jean Yvonet et Jean Richier, et imposés par eux, sous l'autorité des consuls, aux imagiers et aux peintres, Jean de Saint-Priest, Jean Ramel, Guillaume Le Roy, Benoît Bon-Enfant, suffit à le montrer aussi clairement que les enluminures elles-mêmes du manuscrit original conservé à la bibliothèque ducale de Wolfenbütel.

La *Nef du Cerf-Volant* (fig. 13) — nous avons vu un Cerf-Volant figurer dans l'entrée de Louis XII à

Paris — paraît avoir été l'un des motifs les plus importants, sinon le motif central, de l'Entrée.

Une légende y était évoquée selon laquelle, au cours d'une campagne contre les Allemands, Clovis, ne sachant comment passer une rivière, vit sortir d'un bois un grand cerf tout blanc qui montra un gué au Roi et à son armée. Le cerf figurait donc « ledict Roy François, estant a son entreprise de conqueste de sa duché de Milan usurpée par les Souysses et Allemans sans aucun titre de droit. »

C'est devant l'église des Observantins située sur les bords de la Saône, que le Roi, ayant fait halte, vit venir vers lui « naigeant en l'eau, ung grand cerf tout blanc, lequel avoit de grandes ailles très richement painctes ; aussy avoit autour du col une saincture d'espérance, à laquelle ataché estoyt ung grand escu des armes de Bourbon painct d'or et d'azur et autour d'icelly l'ordre du Roy.

« Sur ledict cerf estoit un beau personnage tout debout, richement acoutré de chaînes, joyaulx, bagues et affiquetz, vestu d'un riche séon de drap d'or et par dessus une robe de soye bleue, semée de fleurs de lys d'or avec une bande de gueulles. Ledict personnage tenoit en sa dextre main une belle et riche espée, et de l'autre main, tenoit une des cornes dudict cerf.

« Ledict cerf estoit harnaché de grosses chaînes d'or... et estoit ledict navire garny de châteaux devant et derrière. »

Sur le château d'avant se voyait un personnage splendidement paré; un autre, sur le château d'arrière tenait le gouvernail. Au milieu, plusieurs belles filles « très richement accoutrées de chaînes, d'affiquetz, de bagues et joyaulx, » et à la hune du mât « ung jeune enfant tout nu, fors une petite robe de soye ventillante et avoyt ailles très bien painctes et tenoit à deux mains ung soufflet doré duquel souffloyt dedans ladicte voelle. »

Le personnage qui était debout sur le cerf représentait le connétable de Bourbon et l'épée flamboyante qu'il tenait en main « l'épée qui doict préparer la voye du dict roy et navire et du double tranchant d'icelle copper à dextre et senestre les espines, ronces et chardons empes-

Entrée de François Ier a Lyon (1515).

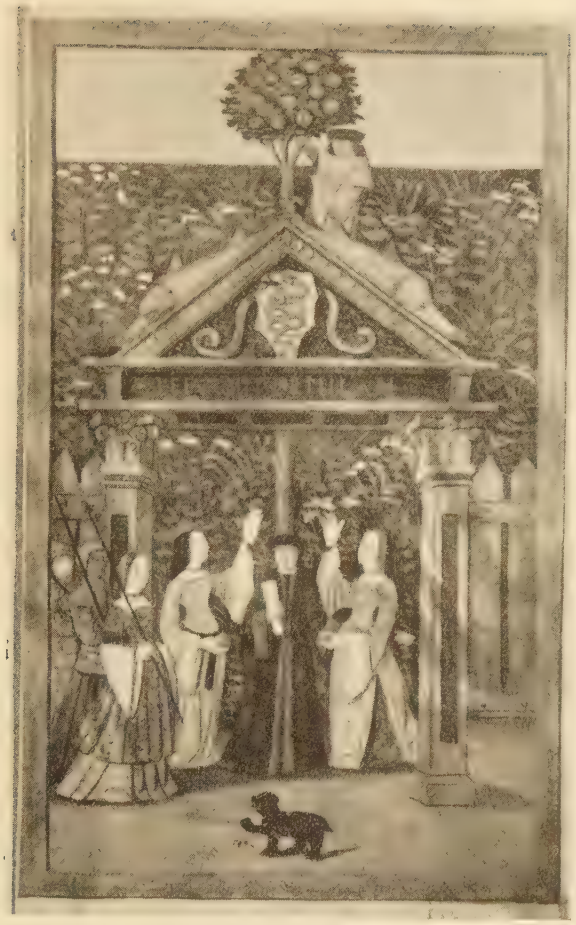
14. *Le Clos de France.* **15.** *Le Baptême de Clovis.*

chant ladicte voye... ainsi comme S^t^-Jean-Baptiste précéda et prépara au désert la voye de Jésu-Christ. »

Sur la nef, le personnage du château d'avant figure la personne du Roi, chef et capitaine de la nef, celui du château d'arrière est nommé Féal Patron et figure Messire Jehan Jaquez, maréchal de France.

Les deux dames sont la reine et sa sœur Renée, décorées du nom de Amour Royalle et Noble Fraternité. L'enfant de la hune est Zéphyrin « lequel figuroit l'ange de Dieu transmys, hault élevé pour veoyr les éminens perilx empeschant du Roy l'entreprinse, pour à iceuls obvier... »

Puis le Roi ayant pris le chemin de la ville rencontra, devant la porte de Bourgneuf :



Entrée de François 1^er^ a Lyon (1515).

16. *Le Jardin de Milan.* **17.** *L'Arc d'Alliance*

Le Clos de France (fig. 14) « un arc triomphant, entre deux grosses tours carrées » portant l'inscription *Civitas Inviolata*, qui est Lyon. Sur une terrasse est un clos de verdure d'où s'élève un grand lys de 20 pieds de haut. Au sommet de la tige, voici François I^er^ lui-même; sur des branches basses, France et Grâce de Dieu; au pied du lys, la Cité de Lyon et Loyauté qui récitent des vers.

Le Roi rentre dans la ville, s'avance dans des rues couvertes de sable fin, tendues de riches étoffes et tapisseries, au-dessus desquelles se déploie un ciel de toiles jaunes, blanches et rouges dont on a employé 6.120 aunes, c'est-à-dire plus de 7 kilomètres. Egalement espacées les unes des autres, huit figures de femmes le saluent

au passage. Elles sont montées sur des piédestaux, tiennent d'une main une des lettres qui forment le nom de François, de l'autre un attribut de la vertu qu'elles représentent. Ce sont: Foi. — Raison (fig. 18). — Attemprance (fig. 19). — Noblesse. — Charité. — Obéissance. — Justice. — Sapience.

Pour agrémenter la monotonie de cette décoration, l'on a élevé deux portiques :

Le Baptême de Clovis (fig. 15) où se voient Dieu, deux anges, saint Rémy, saint Vaast, Noble Assistance, le Roi Clovis, des seigneurs et des hommes d'armes;

Le Jardin de Milan (fig. 16) où un personnage, vêtu de rouge brun et tenant un parchemin, figure Bon Droit et la jeune fille à laquelle il donne la main Juste Querelle. A sa droite est Personne Royalle. Derrière une jeune fille qui tient une lance, est Ludovic Sforza, dit le More; devant, un ours rugissant qui secoue ses griffes sanglantes et représente les Suisses, alliés de Sforza. Au sommet du fronton, Noble Champion, c'est-à-dire François I^er^, cueille, nouvel Hercule, les pommes d'or d'un superbe pommier qui rappelle le Jardin des Hespérides.

Il y a aussi le *Parc de Lyon*. L'Etat de l'Eglise, l'Etat des Marchandises, l'Etat du Peuple, la Cité de Lyon, Joyeuse Nouvelle en sont les personnages principaux dans un décor qui reproduit les fortifications de la colline Saint-Sébastien.

L'avant-dernier échafaud s'appelle le *Parc de France*. Paix, Prudent Avis, Puissance, Noble Cœur, Bonne Conduite, le Souverain, le More, la Licorne en sont les génies familiers.

Le dernier est *l'Arc d'Alliance* (fig. 17). Au-dessus d'une arcade, sur un fond de bosquet verdoyant où brillent les écus de France et de Médicis, se font face Noblesse Royalle et le Souverain Prêtre.

Quant au cortège, voici sa composition : elle ne manque point, me semble-t-il, de pittoresque.

Venaient d'abord les conseillers de ville, les représentants des diverses nations prenant part aux foires de Lyon, lesquels sont allés au-devant du Roi jusque trois lieues hors de la cité. Puis l'évêque de Lyon entouré

Entrée de François 1er a Lyon (1515).

18. *Rayson.* **19.** *Allemprance.*

d'évêques et d'abbés, de nombreux greffiers, avocats et notaires, le juge prévost et le lieutenant de la cour séculière, le maître du port, le sénéchal de Lyon avec le lieutenant du Roi, puis les douze conseillers et les « mandeurs » de la ville, vêtus de robes aux armes de la cité et portant les lions d'orfèvrerie destinés au Roi et à la Reine, puis les notables et les bourgeois. Puis, un groupe de marchands allemands à cheval, vêtus de gris et coiffés de chapeaux à plumes grises, les chevaux harnachés de même couleur; les marchands de la nation de Lucques escortés de pages en costumes mi-argent mi-velours cramoisi; une compagnie de marchands et de banquiers en robes chamarrées de damas noir doublé de velours enrichi de bandes de drap d'or et en pourpoints

de satin cramoisi; puis seize citoyens de Florence à cheval, en habits mi-jaune, mi-violet et blanc ; et de nombreux enfants de la ville, la plupart en velours et satin blanc.

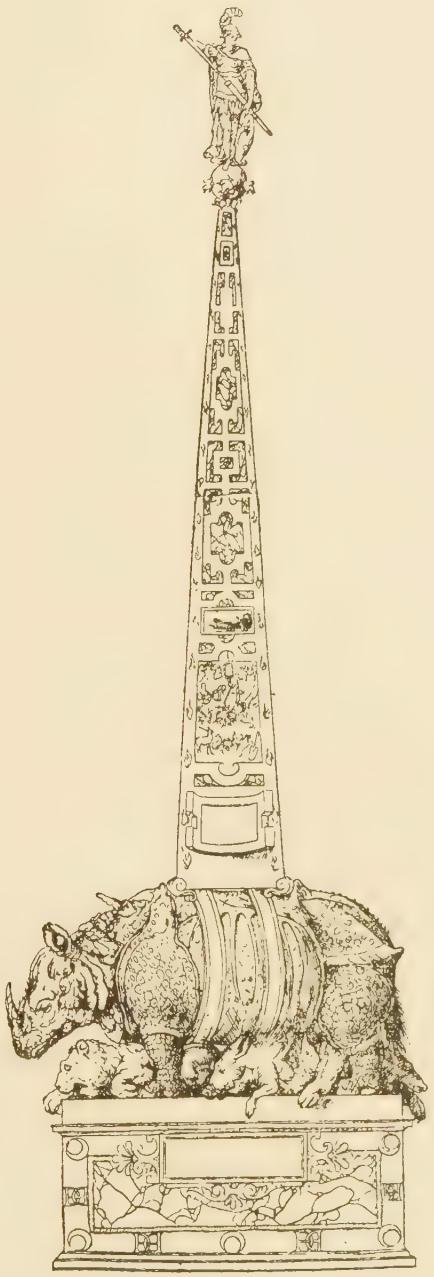
ENTREVUE DU CAMP DU DRAP D'OR (1520)

Quelque dégradés qu'ils soient, les bas-reliefs qui ornent la cour de l'Hôtel Bourgtheroulde, à Rouen, permettent de se faire une idée de la magnificence déployée par François I^er^ et Henri VIII lors de leur fameuse rencontre, en 1520, au « Camp du drap d'or », surtout si l'on prend la peine de se reporter au « Journal de l'Entrevue fait dans le temps même » tel qu'on le trouve reproduit dans les *Monuments de la Monarchie française* de Montfaucon.

C'est à Ardres que s'installa le Roi de France, « villette ancienne et fort détruite; laquelle le Roy a faite réparer en toute diligence et y a fait faire une maison de brique à toute diligence pour cette assemblée, mais n'a pu être bien parfaite à cause que cette assemblée a été soudaine.

« Le Roy fit planter et dresser son camp, tentes et pavillons, près d'une petite rivière hors de ladite ville, et là furent dressées de trois à quatre cents tentes ou pavillons, les plus biaux et les plus magnifiques qu'il est possible de voir. Car c'était tout drap d'or et d'argent, veloux : le tout armoyé aux armes des Princes, autres Seigneurs et Dames à qui ils étoient. »

Le Roi avait principalement trois pavillons moyens et un autre plus grand, « lequel étoit large et long à merveille » et au sommet duquel « y avoit une image de S^t^ Michel, toute dorée de fin or », en manteau couleur azur, tenant l'épée d'une main et de l'autre un écusson aux armes de France. Il était tout tapissé de drap d'or, ainsi que les pavillons de la Reine, de Madame, etc. « Ledit grand pavillon du Roy quelques jours après fut abattu par le vent et fut le mas rompu. »



20. Entrée d'Henri II a Paris (1549).
L'obélisque au rhinocéros.

Le Roi d'Angleterre débarqua à Calais d'où il envoya au Roi de France un ambassadeur suivi d'un riche cortège. Les préparatifs diplomatiques durèrent plusieurs jours et ce n'est que lorsqu'ils furent terminés que le Roi d'Angleterre vint s'installer avec sa cour à Guynes, près du château, où il fit dresser ses tentes et ses pavillons.

« Le Roy d'Angleterre avoit fait dresser une maison et palais la plus belle et somptueuse et appropriée pour faire les festins ». Elle était de briques et de bois et la couverture peinte à l'antique, et toute garnie à l'intérieur de drap d'or et d'argent et de tapisserie « lardée et entrelassée de soye blanche et verte — qui est la couleur et belle devise du Roy d'Angleterre ». Elle comprenait huit grandes salles, chambres, garderobes doubles et chapelle peinte d'or et d'azur, et des buffets riches d'or et d'argent. Des compagnies d'hommes armés en gardaient les portes.

« Il y avoit à l'une des portes deux grands piliers tous dorés et sur chacun d'iceux une image à l'antique, l'une représentant Cupido, Dieu d'amour et l'autre, le Dieu Bacchus, qui jetoient incessamment, l'un du vin de Malvoisie, l'autre du vin clairoit.

« Pour aller de l'une desdites portes jusqu'au château de Guynes, y avoit une allée faite et couverte de verdure; laquelle étoit difficile comme le Château de Dedalus ou le Jardin de Morgue la Fée au temps des Chevaliers errants. »

Le 7 juin, après les vêpres, les deux Rois se rencontrèrent enfin, dans une petite vallée, entre Ardres et Guynes, nommée le Valdoré.

« Le Roy de France étoit monté sur ung beau coursier et étoit vêtu d'une saye de drap d'or frisé, ayant une manteline de drap d'or battu, fort enrichie de pierreries, gros diamants, rubis, émeraudes et grosses perles en forme et façon de houppes, de même sa barrette et bonnet de veloux, avec plumes et pierreries. » Les Suisses le précédaient, trompettes, clairons, hérault et Roi d'armes, en tête, toutes bannières déployées; nombre de

21. Entrée d'Henri II a Paris. — Le Roi (1549).

cardinaux, d'évêques, de prélats, de princes, d'ambassadeurs entouraient François Ier (fig. 12).

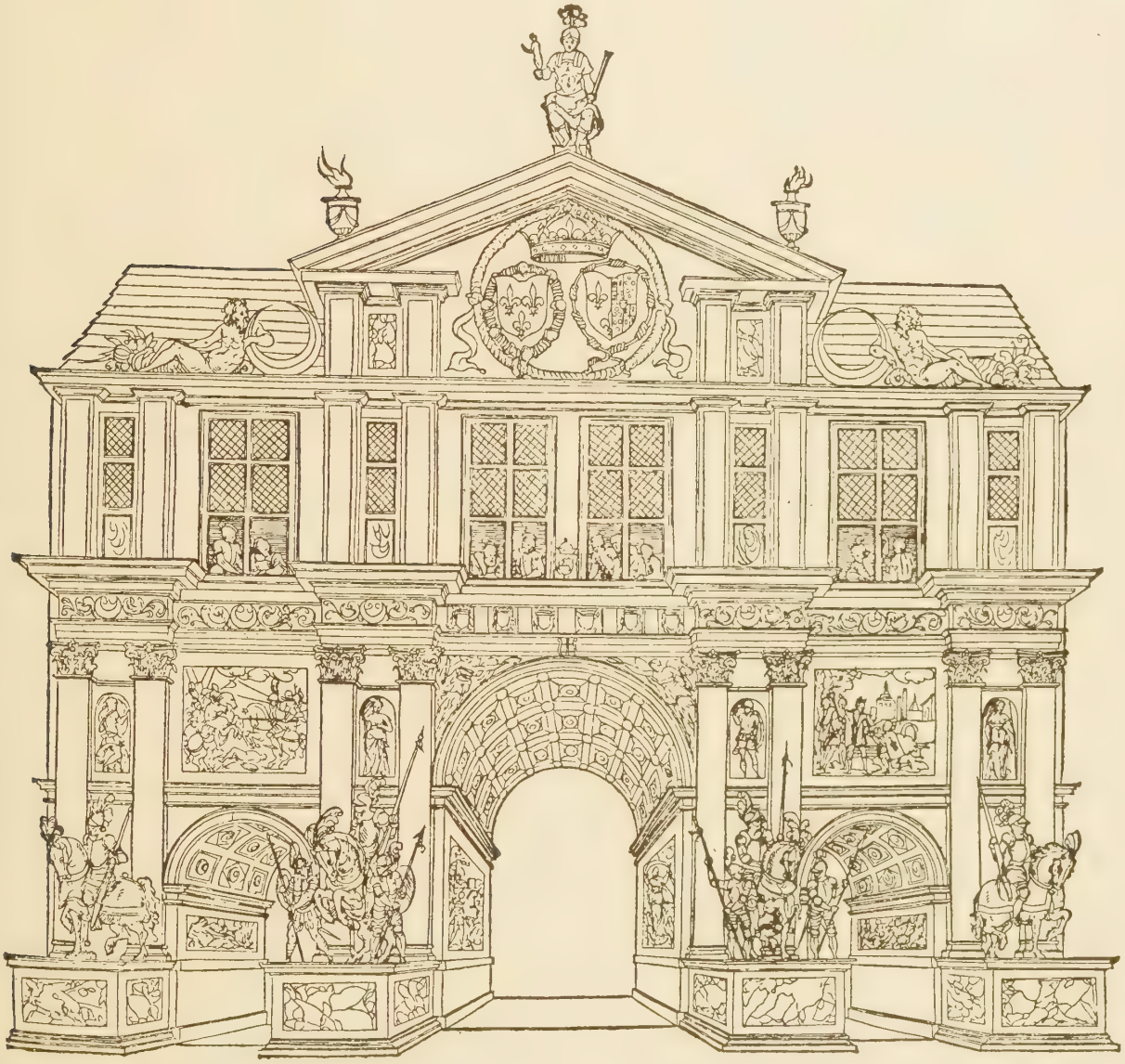
Quant au Roi d'Angleterre, il était « habillé de toile d'argent avec force pierreries et bien riches sur lui et emplumé de plumes blanches. » Les deux Rois à cheval descendirent la vallée « tout doulcement avec leurs Connétables ayant leur épée nue et ainsi s'approchèrent l'un de l'autre, et quand furent près, donnèrent des éperons à leurs chevaux, comme font les hommes d'armes quand ils veulent combattre à l'épée; et au lieu d'y mettre les mains, chacun d'eux mit la main à son bonnet, et aussitost l'un que l'autre, et s'embrassèrent et accolèrent moult doulcement ayant les testes nues; puis descendirent de dessus leurs coursiers et mirent pied à terre, et de rechef s'accolèrent; et ce fait, se prindrent par les bras pour entrer dans un très beau pavillon tout tendu de drap d'or, que le Roy d'Angleterre avoit fait dresser au milieu dudit Valdoré. »

Le samedi suivant, aux camp et lices préparés, tout entourés d'estrades pour une assistance de choix, eurent lieu des joutes. La tribune de la Reine avait « une chambre bien tapissée et vitrée » dont l'accès était défendu par des hommes d'armes.

Le dimanche 10, le Roi de France, la Reine et plusieurs de leurs gens dînèrent chez le Roi et la Reine d'Angleterre. Le dîner fut servi dans la plus magnifique vaisselle d'or, et il y eut des « entremets bien honnestes où y avoit des Salemandres, Liépards et Ermines portant les armes desdits Roys et Reynes » Des jeux d'instruments, des danses, des chansons et autres « ébattements » suivirent le festin.

Pendant sept jours les fêtes se continuèrent par des joutes, combats, combat à la barrière, « puis d'espées courtes et à deux mains. »

Le samedi 23 de juin, au milieu du camp où avait eu lieu le tournoi, une cérémonie religieuse réunit les deux cours. Une chapelle avait été dressée en plein air où fut célébrée une messe solenelle et pendant la préface, apparut en l'air une salamandre artificielle de quatre toises de long qui semblait pleine de feu et qui était fort



825654

22. Entrée d'Henri II a Paris (1549).
Arc de triomphe érigé en travers de la rue Saint-Antoine.

horrible et épouvantable; elle passa sur ladite chapelle et alla jusqu'à Guynes « aussi hault en l'air que pourroit aller ung trait partant d'une bonne arbalète. »

J'arrête là ces citations. Tout le récit est palpitant d'intérêt et de vie, plein de détails typiques, de la couleur la plus pittoresque ; les armures scintillent, le soleil étincelle sur les soies, les velours, les oriflammes, les pavillons de drap d'or, les cavalcades, les tournois: vision de splendeur et de gloire dont on demeure ébloui.

ENTREE D'HENRI II A PARIS (1549)

C'est dans l'Entrée d'Henri II à Paris que l'on voit apparaître, venu d'Italie, le motif de l'arc triomphal proprement dit.

A la porte Saint-Denis s'élevait un arc de triomphe, de 12 pieds de large, de 14 pieds de haut et de 3 toises d'épaisseur, d'ordre toscan et dorique, dédié à la Force « pour faire entendre que dedans Paris consiste la principale force du royaume. »

De chaque côté des piles, l'on voyait deux grands « colosses d'hommes, vêtus à la rustique, servant de cariatides sur des bases doriques entièrement couvertes d'or ainsi que les chapiteaux et tenant entre leurs mains un grand croissant d'argent, avec cette inscription qui est la devise du Roi : *Donec totum impleat orbem.* Au-dessus de l'arc étincelaient les armes de la Ville de Paris et le couronnement était formé de 4 personnages, l'un représentant l'Eglise; l'autre, armes à l'antique, le cimeterre au côté, la Noblesse; le troisième, vêtu d'une robe longue, « dénotant Conseil »; le quatrième, un vigneron, sa herse à la main « qui démontrait Labeur »; tous quatre marchaient franchement à grands pas, les mains tendues vers un Hercule de Gaule, dont le visage rappelait celui du feu roi François, et qui portait un arc, un carquois, une lance entortillée d'un serpent pour « signifier que prudence en guerre est occasion de victoire ». De sa bouche partaient 4 chaînes, 2 d'or et 2 d'argent, lesquelles « s'allaient attacher aux oreilles des personnages dessus

La ſixieſme bande.

La cinqieſme bande.

24

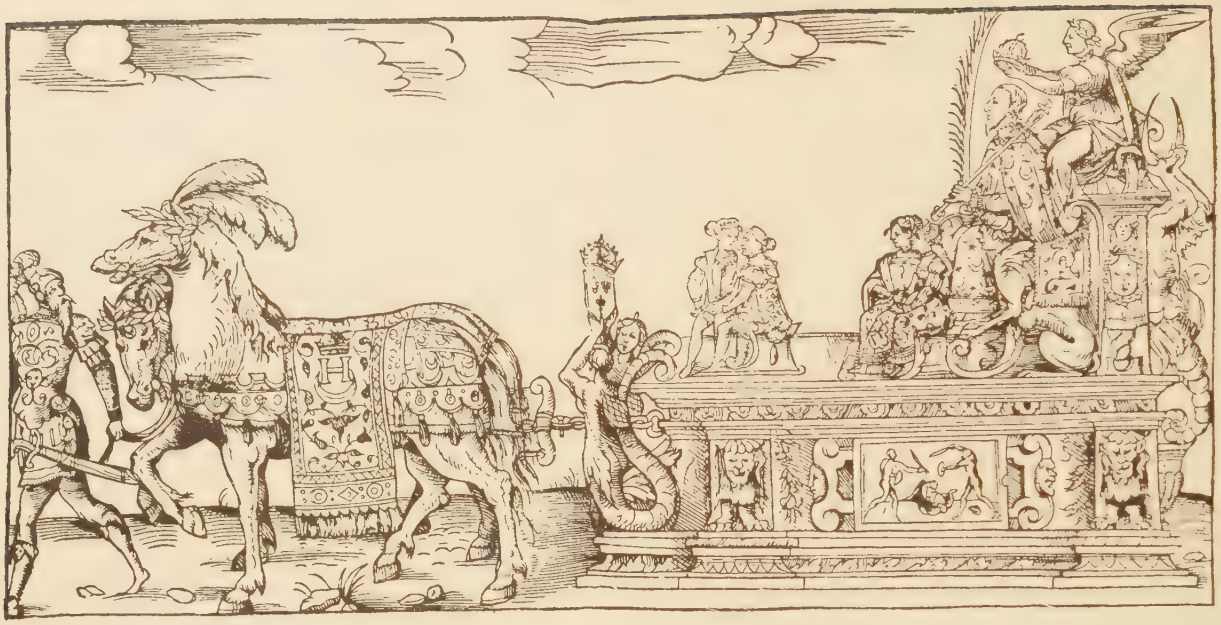
Trompettes.

25

La premiere figure des Elephantz.

26

Entrée d'Henri II a Rouen (1550).



27. *Entrée d'Henri II à Rouen (1550).*
Le Char d'Heureuse Fortune.

nommés, mais elles étaient si très lâches que chacun les pouvait juger ne servir de contrainte, c'est-à-dire qu'ils étaient volontairement tirés par l'éloquence du nouvel Hercule lequel a fait fleurir en ce royaume les langues hébraïque, grecque, latine et autres. »

A l'intérieur de la ville, le Roi rencontra d'abord, rue Saint-Denis, la fontaine du Ponceau, agrémentée de 3 figures de Fortune plus grandes que nature, une en or, une en argent, la troisième en plomb, dominées par un Jupiter de 10 pieds de haut posé sur un globe terrestre. Plus loin, devant Saint-Jacques-de-l'Hôpital, un grand arc à deux faces, d'ordre corinthien, avec une Gaule couronnée de trois tours pour représenter ses parties, l'Aquitaine, la Belgique et la Celtique. Elle tenait en main des fleurs et des fruits; elle était vêtue de drap d'or azuré et ses pieds reposaient sur une grosse pointe de diamant portant l'inscripition : *Gallia fertilis*. Plus loin encore, devant l'Eglise du Sépulcre, une aiguille trigonale de 70 pieds de hauteur que décoraient les armes du roi et de la reine, des drapeaux de triomphe, des croissants, des H doubles, etc. (fig. 20). Cette aiguille repo-

28. *Entrée d'Henri II à Rouen (1550).*
Le Char de Religion.

sait sur le dos d'un rhinocéros, couleur d'écorce de buis, « armé d'écailles naturelles ». Sous le ventre du monstre, se tordaient des sangliers, des loups, des renards. Au sommet de l'aiguille, sur un globe doré, s'élançait une figure de la France, haute de 10 pieds, armée à l'antique et revêtue d'une toge impériale azurée et ornée de fleurs de lys d'or, qui remettait son épée au fourreau, comme victorieuse de plusieurs animaux cruels et sauvages gisant sous le ventre du rhinocéros.

Sur le Pont Notre-Dame se déployait une autre architecture. C'était une sorte de voûte formée par des guirlandes et festons de lierre, avec des H d'or, des croissants d'argent, des têtes de méduses, des devises du Roi; de chaque extrémité du pont, l'on y accédait par un arc de triomphe.

L'apparition du Roi avait quelque chose de féerique (fig. 21). Monté sur un cheval blanc, tout couvert de cannetilles d'argent et de perles, armé d'un harnais blanc poli et gravé, enrichi d'or, la taille prise dans une ceinture d'argent ferrée d'or, la garniture de l'épée de même, enrichie de rubis et de diamants, le chapeau de satin

blanc sur un treillis d'argent, de perles et de pierres précieuses garni d'un panache blanc, il s'avançait, l'air souriant et grave à la fois, sous un ciel de velours pers.

A l'occasion de leur couronnement, le roi et la reine résidèrent tout un mois dans leur maison des Tournelles et il y eut, pour fêter, dans la rue Saint-Antoine, près de l'église Saint-Pol, plusieurs joutes et tournois. Messieurs de la ville avaient fait ériger là un grand arc triomphal en manière d'H qui marquait l'entrée de la lice, surmonté de deux victoires vêtues en nymphes et portant l'une et l'autre un grand croissant d'argent, et deux longs échafauds qui servaient de tribunes. Le Roi lui-même avait donné commandement que fût construite, au travers de la rue Saint-Antoine (fig. 22), une merveilleuse arcade à trois portes sur lesquelles se développait une grande salle à la mode française, garnie de croisées à vitres, où furent données des fêtes magnifiques.

LA « SCIOMACHIE » DE ROME (1549)

Bien que je me sois limité à ne faire état dans cet ouvrage que des fêtes françaises, je veux dire ayant eu lieu en France, à l'occasion d'événements français, il me semblerait regrettable de ne pas y donner une place, tant à cause de son importance et de sa splendeur qu'à cause de la qualité de l'écrivain qui nous en a laissé une relation si pittoresque et si savoureuse, à la fameuse *Sciomachie des festins faits à Rome en* 1549, au palais du Cardinal du Bellay, pour l'heureuse naissance du duc d'Orléans, fils puîné d'Henri II et de Catherine de Médicis. Encore que tout imprégnée d'italianisme, comme, d'ailleurs, la plupart des fêtes françaises du XVI[e] siècle, elle donne une idée précise de la magnificence des ambassadeurs du Roi à l'étranger, à cette époque, et le grand nom de Rabelais, qui est attaché, imposerait à lui seul de ne la point passer sous silence.

La fête publique comprenait « un simulacre et représentation de bataille, tant par eaue que par terre. »

29. *Entrée d'Henri II à Rouen* (1550).
Fête sur la Seine.

La naumachie devait avoir lieu devant le château Saint-Ange. « L'ordre d'iceluy combat estoit tel, que cinquante menuz vaisseaux, comme fustes, galiotes, gondoles et fregates armées, assailleroient un grand et monstrueux galion composé de deux les plus grans vaisseaux qui fussent en ceste marine, lesquelz on avoit fait monter d'Hostie et Porto à force de beufles. Et, après plusieurs ruses, assautz, repoulsements, et autres usances de bataille navale, sus le soir l'on mettroit le feu dedans iceluy galion. Il y eut eu un terrible feu de joye, veu le grand nombre et quantité de feez artificielz qu'on avoit mis dedans. Ja estoit iceluy galion prest à combattre, les petits vaisseaux pretz d'assaillir, et peintz selon les livrées des capitaines assaillans, avecques la pavesade et chorme bien galante. » Mais une crue soudaine du Tibre empêcha la fête.

30. *Fête d'Henri II et de Catherine de Médicis. Jeux nautiques — Tapisserie flamande.*

« La sciomachie par terre fut faite au jeudi subsequent. » Sur la place de Sant Apostollo, devant le palais du Cardinal, « fut érigé un chasteau en forme quadrangulaire... A chascun angle estoit erigé un tourrion à quatre angles acutz... Tous estoient percés pour canonnades par chascun des flancs et angles intérieurs en deux endroitz. » Une grande tour carrée complétait la défense. « Par le dehors tout estoit aptement joint, collé et peint comme si fussent murailles de grosses pierres entaillées à la rustique, telle qu'on voit la grosse tour de Bourges. » Un pont-levis descendait jusque sur la contrescarpe du fossé qui entourait le château.

« La frequence du peuple estoit incroyable. Car, non seulement les seigneurs reverendissimes cardinaux,

31. *Fête d'Henri II et de Catherine de Médicis.*
Le Jeu de la Quintaine — Tapisserie flamande.

presque tous les evesques, prelatz, officiers, seigneurs et dames et commun peuple de la ville, y estoient accouruz, mais aussi des terres circonvoisines à plus de cinquantes lieues à la ronde estoient convenuz nombre merveilleux de seigneurs, ducz, comtes, barons, gentilzhommes avecques leurs femmes et familles, au bruit qui estoit couru de ce nouveau tournoi, aussi qu'on avoit veu et jours precedans tous les brodeurs, tailleurs, recameurs, plumaciers et autres de telz mestiers employez et occupez à parfaire les accoustrements requis à la feste. » Les palais, les maisons, les galeries et les estrades étaient noires de monde, ainsi que les toits des maisons et de églises voisines. « Au milieu de la place pendoient les armoiries de mondit seigneur d'Orléans, en bien

grande marge, à double face, entournoiés d'un joyeux feston de myrtes, lierres, lauriers et orangiers mignonnement instrophiées d'orclinquant, avec cette inscription:

Cresce, infans, fatis nec te ipse vocantibus aufer. »

Quatre taureaux furent d'abord courus : « les premier et second furent abandonnés aux gladiateurs et bestiaires à l'espée et cape. Le tiers fut combattu par trois grans chiens corses... Le quart fust abandonné au long bois, savoir est picques, partusanes, halebardes, corsecques, espieuz boulonnois, parce qu'il sembloit trop furieux, et eust peu faire beaucoup de mal parmy le menu peuple. »

Le Moret, archi-bouffon d'Italie, parut ensuite, tenant en main quatre lances liées et se vantant, avec mille gesticulations comiques, de les rompre d'un coup. Puis, au son des fifres et des tambours, défilèrent une enseigne de gens de pied « tous gorgiassement accoustrez, armés de harnois presque tous dorez, tant picquiers qu'escoulpetiers, en nombre de trois cens et plus, » puis quatre trompettes et cinquante chevaliers, « lesquelz, la visière haulssée, feirent deux tours le long de la place en grande alaigresse, faisans poppizer, bondir et penader leurs chevaux, au grand contentement de tous les spectateurs. »

C'est le seigneur-duc Horace Farnèse qui était chef de ces hommes d'armes parmi lesquels figuraient quelques-unes des plus illustres maisons d'Italie. La livrée de Son Excellence était blanc et incarnat. Son Excellence portait un accoutrement à l'antique, de satin incarnat tout brodé d'or et couvert de croissants d'argent.

Le défilé terminé, les chevaliers se rangent de chaque côté de la place et paraît « une compagnie de jeunes et belles dames richement atournées, et vestues à la nymphale, ainsi que voyons les nymphes par les monumens antiques. » Diane les conduit. La gracieuse compagnie attaque à coup de flèches le château; elle prétend délivrer la nymphe qui y est prisonnière. Son Excellence envoie alors un héraut sommant ceux du château de rendre la nymphe. Ils refusent et l'assaut de la forteresse

32. *Fêtes d'Henri II et de Catherine de Médicis — Tapisserie flamande.*

est décidé. Les canons tonnent, le combat commence, à la lance, à l'épée; il y a des morts, mais ce sont « des hommes de foin » et tout se passe en musique.

Cependant, le château résiste; de nouveaux combats seront nécessaires. Mais voici que, du haut de la tour, « fut jeté un bien gros ballon en la place, duquel à un coup sortirent trente bouches de feu, plus de mille fusées ensemble, et trente razes. Et couroit ledit ballon parmy la place, jettant feu de tous costez, qui estoit chose espouventable. » Enfin, la forteresse est prise, la nymphe ravie est présentée à son Excellence et rendue à Diane.

« Le peuple assistant, grans et menuz, nobles et roturiers, reguliers et seculiers, hommes et femmes, bien au plein esjouis, contens et satisfaitz, firent applausement de joye et alaigresse, de tous costez, à haute voix

crians et chantans : Vive France, France, France ! Vive Orléans ! Vive Horace Farnèse ! Quelques-uns adjousterent: Vive Paris ! Vive Bellay ! Vive la coste de Langey ! Nous pouvons dire ce que jadis l'on chantoit à la denonciation des jeuz seculaires : Nous avons veu ce que personne en Rome vivant ne veit, personne en Rome vivant ne verra. »

Un grand souper termina la fête. La maison du Cardinal fut ouverte à tous venants, quels qu'ils fussent: des tables somptueusement servies étaient dressées dans toutes les salles et galeries du palais et le festin se prolongea jusqu'à minuit· Il fut suivi d'une entrée de matachins qui, au son des hautbois, cornetz, saqueboutes, firent toute espèce de farces, puis de masques à riches devises et habillements somptueux et le bal commença qui dura jusqu'au jour.

« Les deux jours subsequens furent faits fieux de joye en la place publique, devant le palais de mon dit Seigneur Reverendissime, avecques force artillerie, et tant de diversitez de feux artificielz que c'estoit chose merveilleuse, comme de gros ballons, de gros mortiers jettans par chacune fois plus de cinq cents sciopes et fusées, de rouetz à feu, de moulins à feu, de nues à feu pleines d'estoilles coruscantes, de sciopes en canon, aucunes pregnantes, autres reciprocantes, et cent autres sortes. Le tout fait par l'invention dudit Vincentio, et du Bois le Court, grand salpetrier du Maine. »

ENTREE D'HENRI II A ROUEN (1550)

L'entrée d'Henri II à Rouen en 1550 fut encore plus magnifique et plus originale que celle de Paris.

Des éléments nouveaux y sont introduits pour la première fois. Au symbolisme du Moyen Age, d'une part, aux évocations de l'antiquité, d'autre part, se mêle une pointe d'exotisme tout à fait piquante et aussi imprévue que pittoresque.

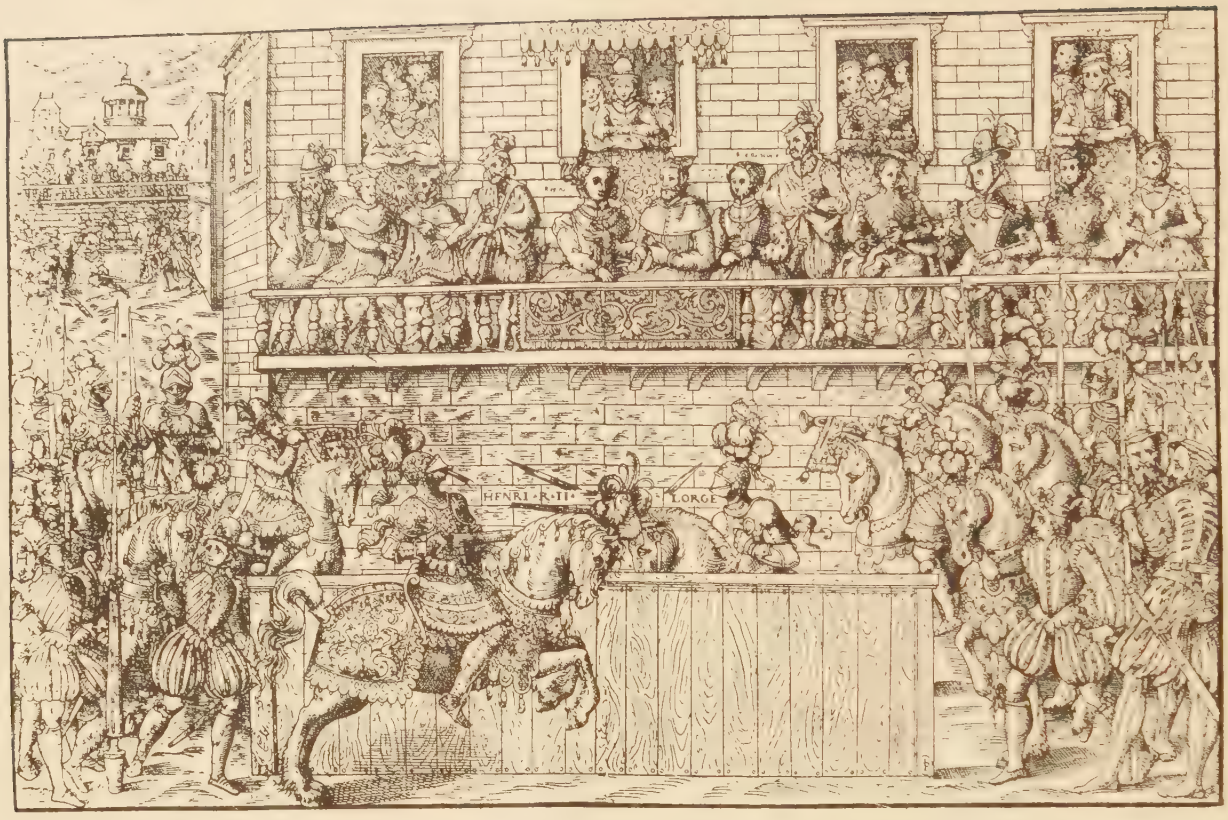
Le cortège... officiel était composé comme suit :

Une compagnie d'archers de l'amiral de France, gouverneur de Normandie; les Quatre Ordres mendiants; le clergé des églises paroissiales et collégiales, les religieux de Saint-Ouen, et ceux de Saint-Leu et de la Madeleine; 24 mesureurs de grains à cheval, en gris et violet, bonnet de velours noir à plume blanche; les courtiers de vin, en damas noir et pourpoint de satin blanc; quarante courtiers aulneurs de drap en satin noir; les vendeurs de poisson et les aulneurs de toile; les officiers et gens de la Monnaie; 50 bateliers de la ville à cheval, en hocquetons ouvrés d'écailles d'argent aux armes de la ville, conduits par le vicomte de Rouen; 40 sergents de la ville; 2 sergents et celui « à masse » et les enquêteurs du baillage; le lieutenant général du bailli de Rouen avec 6 conseillers échevins « modernes d'icelle ville »; les anciens conseillers; 200 notables et bourgeois; les porteurs de sel et de blé, les jurés visiteurs, les courtiers de cuirs et de laines, les crieurs de vin, les déchargeurs et trieurs de fruits, les quêteurs de vin, etc.

Voici maintenant dans quel ordre défilèrent les diverses « bandes » formées pour célébrer la gloire du roi et les fastes de la province dont il était l'hôte:

Les illustres capitaines de Normandie au nombre de 50, précédant trois chars triomphaux : le *Char de Renommée*, qui porte des ailes semées de langues et d'yeux et tient de la senestre par une chaîne un homme assis symbolisant la Mort captive de la Renommée; les deux hommes morts armés de toutes pièces qui gisent étendus aux pieds de la Mort signifient que « de la Mort qui tous humains dompte est et sera victorieuse la bonne Renommée du très auguste, très vertueux et très magnanime prince Henri deuxième, Roy des Français ». Suivent 57 hommes armés et richement équipés représentant les rois de France prédécesseurs de celui-ci, avec une fanfare de trompettes dorées de lauriers.

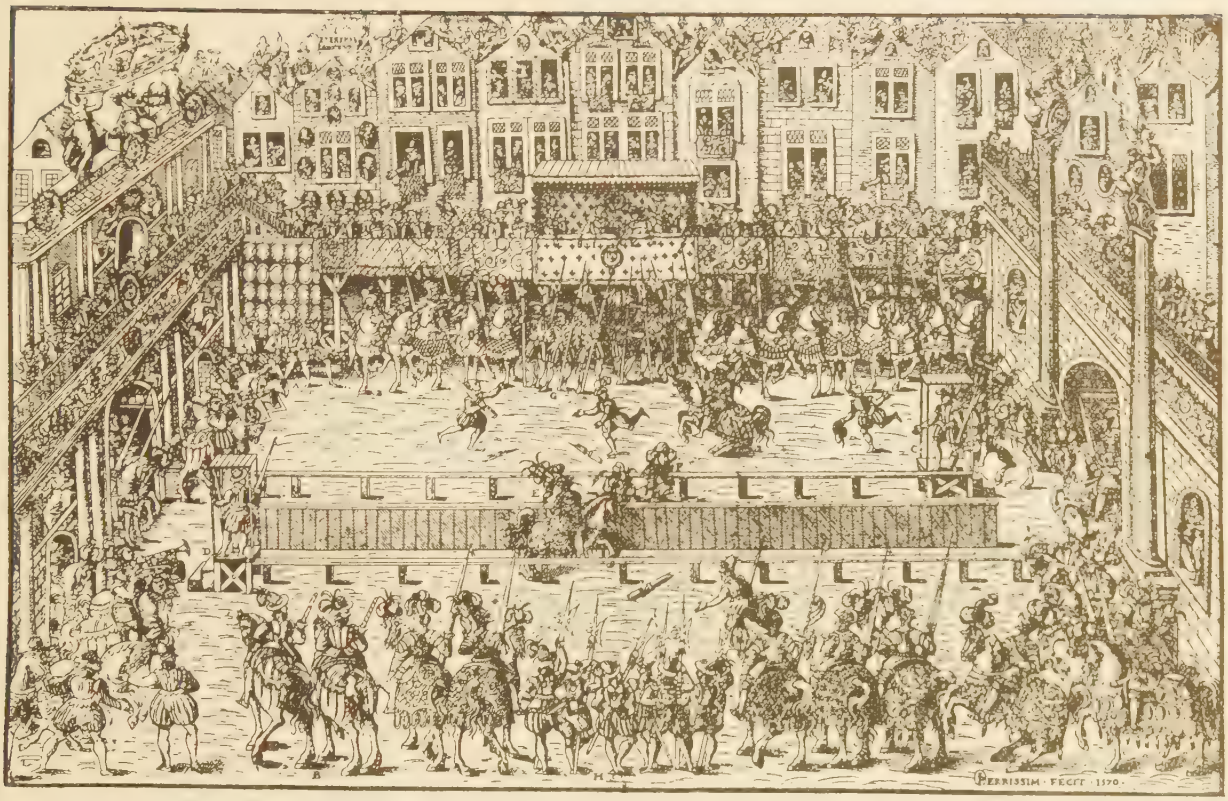
Le deuxième char est celui de *Religion* (fig. 28). Il est traîné par deux licornes couvertes d'une housse de velours violet semé de croissants d'argent, que conduisent deux hommes en jupe de satin vert et collet de satin



33. *Le tournoi où le roi Henri II fut blessé à mort le dernier jour de juin 1559.*

jaune, souliers à la polonaise, turban de taffetas blanc, le cimeterre en écharpe. Trois dames se tiennent à l'arrière du char : l'une est Vesta, portant une église d'or; elle a à sa droite Majesté Royale et Révérence, à sa gauche Victorieuse-Vertu, mère de Révérence et aïeule de Majesté; deux autres dames, sur le devant, sont Révérence et Crainte.

Paraissent ensuite six compagnies à pied, chacune de six personnages : la première porte les forts réduits par le Roi; la deuxième des vases d'or pleins de fruits et de fleurs; la troisième des couronnes et festons de lauriers, palmes, peupliers ou chênes entrelacés de passements de fil d'or et de soie verte; la quatrième, des bannières de taffetas blanc où sont peints des paysages de Boulogne soumise au Roi; la cinquième des trophées militaires (fig. 23); la sixième des agneaux vifs à l'imitation des anciens triomphateurs (fig. 24); une troupe de soldats; des trompettes les accompagnent (fig. 25).



34. *Le tournoi où le Roy Henri II fût blessé à mort le dernier jour de juin 1559.*

Sur leurs pas marchaient six grands éléphants « faintz » (fig. 26); sur les housses brodées qui les harnachent ils sont chargés de vases d'or, de trépieds en flammes, de tours crénelées, de brûle-parfums; l'un d'eux porte un navire brisé. Ils sont menés par 12 hommes costumés comme les conducteurs des licornes. Vient après eux un groupe de captifs, puis six joueurs d'instruments précédant la déesse Flora et ses nymphes et le troisième char, le *Char d'Heureuse Fortune* (fig. 27), où l'on voit Fortune couronnant le Roi qui, vêtu en César, tient de la main gauche le sceptre et de la droite une palme. A ses pieds se tiennent « deux petites filles et deux petits fils. » Derrière le char un personnage figure le dauphin.

Voici passer maintenant, avec grand fracas, cinquante hommes d'armes, armés de harnais complets « montés sur gros roussins fort relevés et bien cropés » en cottes de velours de diverses couleurs, représentant

les « nobles chevaliers et hommes d'armes de ce pays de Normandie »; et le capitaine des enfants d'honneur à pied et le capitaine des enfants d'honneur à cheval.

Enfin, entouré des principaux gentilshommes de sa maison, des pages d'honneur tenant chacun un éperon doré, que suivait l'écurie du Roi, vingt-quatre pièces de chevaux d'élite, turcs, genêts, doubles courtauds d'Allemagne, tous bien bardés et caparaçonnés de toile d'argent et de velours noir ; des écuyers ; du grand Ecuyer de France, du capitaine des Cent-Suisses avec son tambour et son fifre; de l'amiral de France; des ambassadeurs; des cardinaux, parmi la vive splendeur des broderies et des pierres précieuses, laquelle « causait une copieuse réverbération à son auguste face », le Roi, le Roi « monté sur un brave cheval de poil de loup fort bien assis sur ses quatre membres » et souriant aux cris d'allégresse de son peuple.

Toute la pompe de la Renaissance éclate là, ce goût complexe et un peu touffu du faste, cette surcharge de l'ornement et du détail raffiné, cette tendance au théâtral qui donne à l'art, aux mœurs, à la poésie de cette époque une charme si particulier. Oui, cela fait songer aux *Triomphes de César* tels que les conçut Mantegna ou de Maximilien tels que les a conçus Dürer.

Mais voici bien le trait le plus typique de cette fête:

Le long de la chaussée qui va de la porte de la ville à la Seine un décor artificiel avait été créé, une avenue de genêts, de genévriers, de buis et d'autres arbres dont le tronc était peint de rouge, pour évoquer les arbres du Brésil; et il y avait à chaque bout des loges faites de troncs d'arbres entiers, couvertes de roseaux et fortifiées de palissades, comme les habitations des Brésiliens. Des singes, des perroquets, des marmottes, des sagouins apportés d'Amérique par les navires des marchands de Rouen, complétaient l'illusion. Enfin, çà et là, s'ébattaient 300 hommes tout nus, « hallez et hérissonnés, sans aucunement couvrir la partie que nature commande, en la mode des sauvages de l'Amérique, desquels il y en avait bien 50 naturels fraîchement apportés du pays ». Certains se balançaient dans des hamacs, d'autres cou-

35. *Personnages princiers parmi des comédiens* (1570). — *Musée de Caen.*

paient du bois qu'ils chargaient sur des esquifs dans la rivière; quand, soudain, une troupe d'autres sauvages, de « Toupinabaulx » se ruait sur eux avec de grands cris; et c'était un affreux combat à coups de massues et à traits d'arcs.

Un autre spectacle se déroulait non loin de là, à l'entrée du pont. Une grotte creusée dans une énorme masse de rochers artificiels couverts de mousse abritait Orphée, entouré des neufs Muses, jouant du violon et chantant et Hercule coupant les têtes de l'hydre de Lerne : figures mécaniques d'une étonnante perfection.

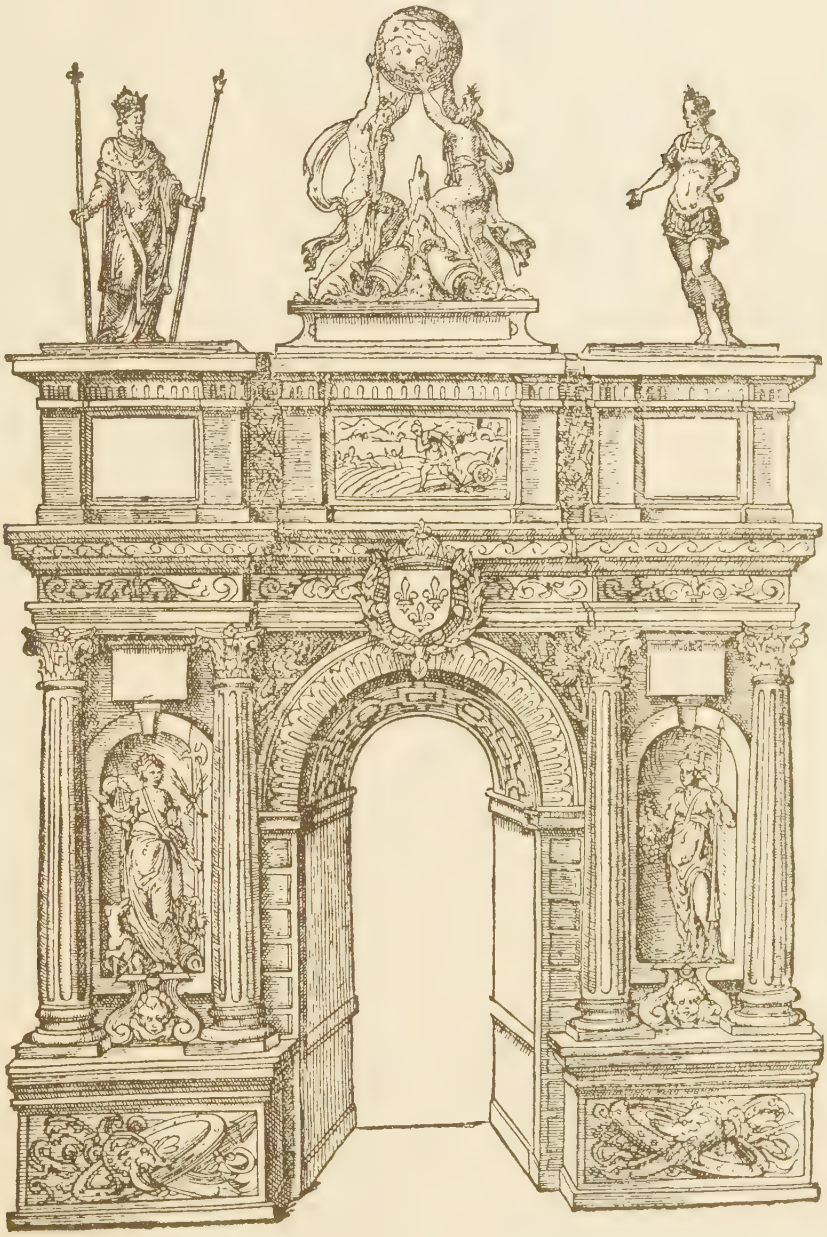
Au milieu du pont une estrade a été préparée pour le Roi et sa suite, d'où il assistera à la naumachie dont les gravures du temps (fig. 29) et une tapisserie nous ont conservé la vision (fig. 30). Voici Neptune, sur un rocher, avec sa cour de dieux marins; voici un dauphin; voici une baleine vomissant des poissons avec cinq baleinaux soufflant de l'eau, et sur le dos de la baleine gesticulent des tritons, jouant de la trompe et armés de harpons; et voici le char triomphal de Neptune avec les quatre vents qui se déchaînent au commandement d'Eolus, leur roi; et voici, sous les arches du pont, la nymphe Echo « faisant son devoir ».

La naumachie achevée, le Roi se rend jusqu'à la porte de la ville et y trouve un arc triomphal représentant l'Age d'Or. Plus loin, devant Notre-Dame, sur un haut socle que supportent quatre cariatides, il voit une grande figure d'Hector, enveloppée d'une nuée qui, lorsqu'elle s'écarte, dévoile l'assemblée des dieux et des déesses; et de l'endroit où le fils de Priam fut blessé par Achille le sang jaillit jusque dans la nuée et y forme un triple croissant « proprement entrelacé ».

Devant la fontaine de la Crosse un autre théâtre se dresse où Pégasus, un triton, la Foi, les nations étrangères, jouent une scène symbolique, fort compliquée.

Enfin, au Pont de Robec, l'on a créé une sorte de vaste préau, planté comme un verger et agrémenté de rochers et de berceaux. Trois personnages occupent le centre : l'un d'eux s'est donné la ressemblance du feu roi François. Bonne Mémoire paraît et lui présente un livre où sont relatés les nobles faits et gestes du Roi son père. Derrière eux une nymphe, la nymphe Egérie, presse sa mamelle et en fait « artificiellement ruisseler et ebullir un ruisseau d'eau clairement vive »; cependant qu'étendus dans l'herbe, deux personnages, l'un tout armé, l'autre accoutré en laboureur, symbolisent « l'état des nobles preux chevaliers et défenseurs de la république » et « l'état de labeur ».

La fête touche à son terme : le Roi entre à Notre-Dame (cérémonie religieuse, *Te Deum*) puis s'en va coucher à l'abbaye de Saint-Ouen.



36. Entrée de la Reine Élisabeth d'Autriche a Paris (1572).

37. *Bal donné à la cour d'Henri III à l'occasion du mariage du duc de Joyeuse (1582). Musée du Louvre.*

Quelle abondance, quelle richesse, quelle dépense de fantaisie et d'imagination ! Que tout cela devait être plaisant à voir et quelle joie en devaient éprouver les citoyens de Rouen et les paysans qui, de tous les points de la vieille province normande, étaient accourus pour fêter, honorer, contempler et acclamer leur roi ! Et le roi lui-même, qui aimait tant les fêtes, ne devait-il point trouver celle-ci bien ordonnée ?

LE TOURNOI D'HENRI II (1559)

Le « Tournoi où le roi Henri II fut blessé à mort » (fig. 33 et 34), faisait partie des fêtes qui furent données à Paris en 1559, après la paix de Cateau-Cambrésis, à l'occasion des mariages de Marguerite, sœur du Roi, avec le duc de Savoie et d'Elisabeth, fille du Roi, avec Philippe II d'Espagne. Ces fêtes durèrent tout le mois de juin.

Le premier de ce mois, le Roi avait ouvert le pas. Sous les couleurs blanc et noir de sa dame, Diane de Poitiers, il s'était signalé par mainte prouesse de courage et d'endurance. « Et montrèrent bien les Français aux Espagnols qu'ils sont plus experts qu'eux au fait de la cavalerie et que la lance sur toutes armes leur appartient, pour s'en savoir mieux aider que toute autre nation de la chrétienté; car de cent Français qui coururent, il n'y en eut pas quatre qui ne rompirent leur bois, et bien peu des Espagnols, qui s'y montrèrent si maladroits qu'à plusieurs les lances leur sortaient des poings et les laissaient tomber à terre, faisant au reste des courses si branlantes que l'on pensait à toute heure qu'ils dussent tomber. »

Aux fêtes du mariage espagnol succédèrent les fêtes du mariage savoyard.

La lice avait été établie au quartier Saint-Antoine, devant l'hôtel des Tournelles ou Saint-Pol qui, depuis Charles V, lequel l'avait bâti pour ses « ébattements solennels », était l'hôtel royal. Les échafauds, comme d'usage, étaient ornés de tentures magnifiques. Le roi avait fait d'abord une très belle course et rompu fort bravement sa lance contre son futur beau-frère, le duc Emmanuel-Philibert. « M. de Savoie rompit semblablement la sienne, mais il empoigna l'arçon, le tronçon jeté, et branla quelque peu; qui diminua la louange de sa course. »

Le duc de Guise lui avait succédé et le Roi n'avait pas remporté sur ce dernier un moindre succès. Ce fut le tour du comte de Montgomery, sieur de Lorges, « grand et roide jeune homme », huguenot de religion. C'était la dernière course que devait courir le Roi. Elle eut lieu et le Roi aurait eu la vie sauve, s'il ne s'était avisé, par une sorte de scrupule et de fierté chevaleresques, disant que le comte « l'avait fait branler et quasi quitter les étriers » de vouloir lui offrir, ou plutôt, s'offrir à lui-même une revanche. Et il le fit, malgré les supplications du maréchal de Vieilleville : « Je jure par le Dieu vivant, Sire, dit celui-ci, qu'il y a plus de trois nuits que je ne fais que songer qu'il doit vous arriver quelque malheur

aujourd'hui et que ce dernier juin vous est fatal ». Le roi passa outre. Mais il advint que contrairement à ce qui a lieu « dans ces courses et tant qu'elles durent, où toutes les trompettes et clairons sonnent et fanfarent sans cesse, à tue-tête et étourdissement d'oreilles... incontinent que tous deux furent entrés en lice et eurent commencé leurs courses, elles se turent tout coi, sans aucunement sonner, qui nous fit avec horreur présager le malheureux désastre qui en advint; car, ayant tous deux fort valeureusement couru et rompu d'une grande dextérité et adresse leurs lances, ce malheureux Lorges ne jeta pas, selon l'ordinaire, le tronçon qui demeure en la main, la lance rompue, mais le porta toujours baissé et, en courant, rencontra la tête du roi duquel il donna droit dans la visière, que le coup haussa, et lui creva un œil. »

Le roi languit dix jours. Il mourut le 10 juillet 1559. Une épitaphe fut composée à cette occasion qui se terminait ainsi :

Quem Mars non rapuit, Martis imago rapuit.

LES NOCES DU DUC DE JOYEUSE (1582)

La grande fête donnée par le Roi Henri III et la Reine à l'occasion du mariage de M^lle^ de Vaudémont, leur belle-sœur et sœur, avec le duc de Joyeuse (fig. 37) eut lieu dans la grande salle de Bourbon.

L'ordonnance en avait été confiée à Baltasar de Beaujoyeulx, valet de chambre du Roi et de la Reine mère; les poésies à la Chesnaye, aumônier du Roi; la musique au S. de Beaulieu et aux musiciens de la chambre du Roi et tout spécialement maître Salmon; les peintures à Jacques Patin.

De doubles galeries furent établies le long de la salle. A un bout l'on dressa un demi-théâtre avec un dais pour le Roi; au milieu de la salle, un petit bocage de chênes consacré à Pan, dieu des pasteurs, avec des niches de verdure pour les nymphes et dryades, et, contre la

38. Ballet comique de la Reine, pour les noces du duc de Joyeuse (1582). Figure de la salle.

39. *Ballet comique de la Reine pour les noces du duc de Joyeuse (1582). Figures des Tritons.*

muraille, une grotte et des orgues invisibles. Sur un tertre était assis le dieu Pan dans son costume de satyre. Les arbres étaient chargés de lampes à huile.

A la gauche du Roi se dressait une voûte de bois « bouillonnée au dehors de grands nuages, toute dorée au dedans d'un or éclatant et reluisant, à cause de la grande quantité de lumières qui y étaient cachées ». Au faîte de la salle était suspendue une grosse nuée remplie d'étoiles, au travers de laquelle « devoyent descendre en terre Mercure et Jupiter ».

A l'autre bout, à l'opposé de la loge du Roi, avait été aménagé un jardin artificiel avec une treille, et derrière la treille un château flanqué de grosses tours et la perspective d'une ville. C'était le séjour de l'enchanteresse Circé qui apparaissait assise sur la porte du château,

40. *Ballet comique de la Reine pour les noces du duc de Joyeuse (1582). Le Chariot de Minerve.*

vêtue d'une robe d'or de deux couleurs. Madame de Sainte Mesme représentait Circé.

Dès le point du jour, toute sorte de peuple se pressait aux portes de la salle; plus de dix mille personnes étaient réunies quand arriva le Roi. Le spectacle commence.

Des mains de Circé un gentilhomme s'enfuit, se dirige vers le Roi, récite un poème à sa gloire, poème auquel Circé répond par une complainte où elle exhale sa douleur et sa rage (fig. 38).

Apparaissent ensuite trois sirènes et un triton : leurs queues, faites d'écailles d'or et d'argent bruni, sont retroussées sur leur bras. Ils exécutent un ballet comique, font tout le tour de la salle et se retirent près de la treille devant une magnifique fontaine en forme de pièce montée où l'on peut voir Thétis, tirée par trois chevaux marins

41. *Entrée d'Henri IV à Paris (1594).*

que conduit Glaucus, et entourée de tritons (fig. 39) et de néréides jouant d'instruments de musique. Et la fontaine est surmontée d'une grande vasque pleine de chanteurs et de musiciens et de deux bassins superposés dont les conques sont soutenues par des dauphins qui, de leurs queues, supportent une grosse boule pleine d'eau de senteur.

Les tritons chantent. Dialogue de Thétis et de Glaucus. Entrée de pages, de naïades. Mercure paraît à son tour. Il est mandé par Jupiter pour rompre le sortilège de Circé. Dialogue de Mercure et de Circé.

42. *Entrée d'Henri IV à Paris (1594).*

Entrée des Satyres, puis de Pan et de ses dryades, à laquelle succède l'entrée des Vertus que termine celle de Minerve sur son char traîné par un griffon (fig. 40). Nouvelle apparition de Circé, puis de Jupiter. Minerve prend Circé par la main, lui fait faire le tour de la salle et la conduit devant le Roi à qui elle rend hommage.

ENTREE D'HENRI IV A PARIS (1594)

L'entrée d'Henri IV à Paris fut, étant donné les circonstances tragiques de l'heure, entièrement dénuée

d'apparat et de faste. Entrée toute guerrière, rude et cordiale, comme l'était le Béarnais.

« Le mardi 22 de mars, au Temps de l'équinoxe printanier, lorsque le soleil était au premier degré du signe d'Ariès qui domine en la tête où réside le conseil, à la première heure du jour, le Roi vraiment martial, accompagné de ses troupes qui étaient composées d'environ 4.000 hommes tant de cheval que de pied, entra glorieusement en sa ville par la même porte par laquelle six ans auparavant on avait vu tristement sortir son prédécesseur, et le Roy étant entré donna son écharpe blanche au sieur de Brissac et reçut les clefs des portes et cette réduction fut faite sans aucun désordre, sans pillage et sans meurtre ni effusion de sang, ni perte d'homme, fors de 25 ou 30 lansquenets qui étant près de la porte Neuve, firent contenance de vouloir résister et furent incontinent taillés en pièces ou jetées en l'eau (fig. 41).

« S'étant rendu au château du Louvre, et s'étant assuré des garnisons étrangères, et reconnaissant que cette réduction si heureuse procédait d'en haut, le Roi commanda à un de ses gentilshommes qu'il allât à Notre-Dame dire qu'on fît sonner les grosses cloches pour le *Te Deum* et qu'il y voulait aller à la messe (fig. 42). Et s'étant tenu quelque temps à cheval ayant la cuirasse endossée, en présence d'une grande multitude de peuple qui sans frayeur approchait de lui jusques à l'étrier, avec plusieurs acclamations et signes d'allégresses mêlés parmi le son des trompettes et clairons, il s'achemina vers Notre-Dame. Les rues et toutes les boutiques et fenêtres étant remplies de personnes de tout sexe, de tout âge et de toute qualité, on ne voyait que signes d'allégresse merveilleuse, on n'oyait sinon acclamations de sincère et naïve bienveillance. L'amertume du dédaigneux et farouche commandement de l'étranger faisait savourer aux Parisiens la douceur de la paternelle seigneurie de ses Roys. »

ENTREE D'HENRI IV A LYON (1595)

Les fêtes données par la ville de Lyon, en 1595, à

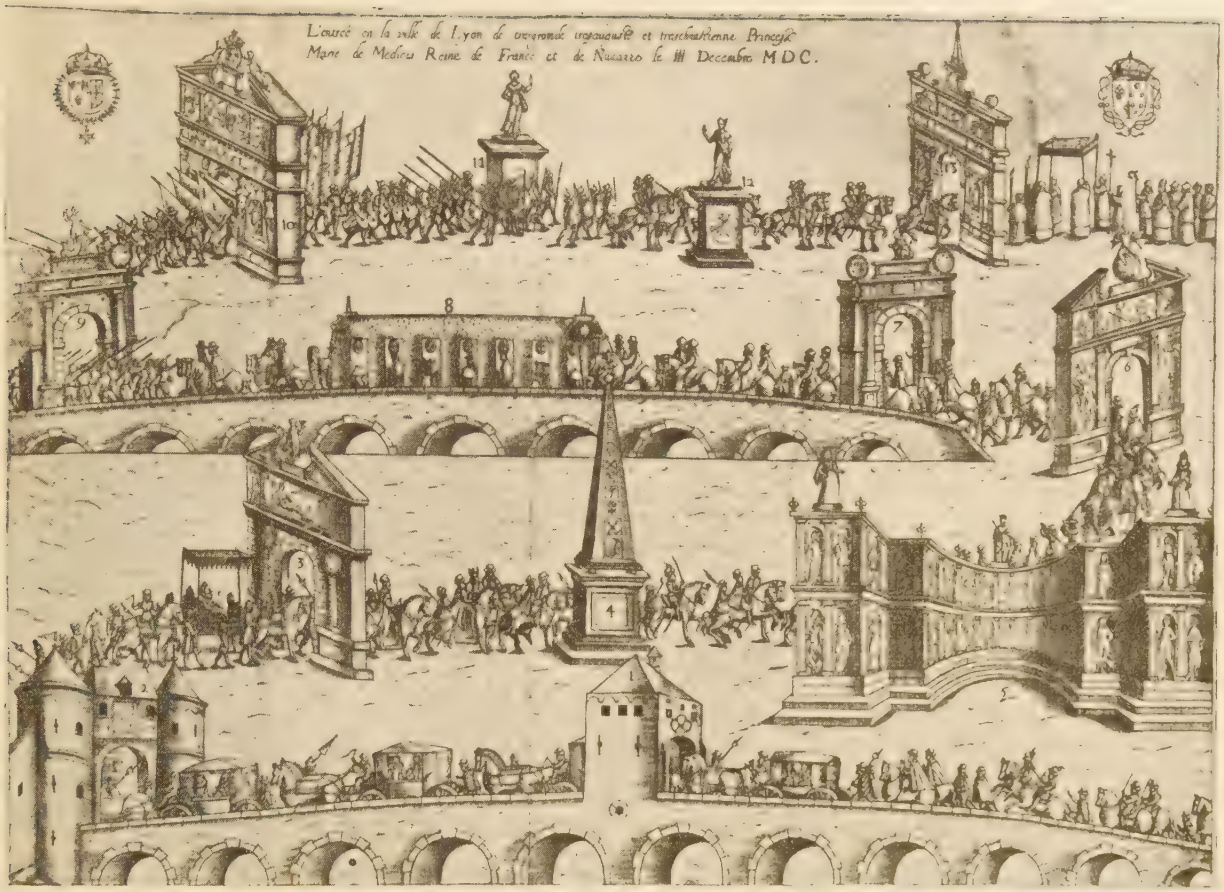
43. Entrée d'Henri iv a Lyon, et fête pour la publication de la paix (1595)
Le feu d'artifice.

44. *Entrée d'Henri IV à Lyon. Gravure italienne (1595).*

l'occasion de l'entrée d'Henri IV après le traité de Vervins, revêtirent, au contraire, une splendeur non pareille.

Le Roi arriva au faubourg de Vayse dans un bateau à douze rames, peint d'écailles d'argent et garni de damas incarnat et blanc. Il écouta d'abord la harangue du doyen de Chabrugel, puis des représentants de ce que nous appelons aujourd'hui les colonies étrangères, nombreuses dans la vieille cité, genevois, florentins et allemands... Après le dîner, réception et défilé des églises, paroisses, monastères, des Suisses, des Grisons; revue de l'infanterie et mise en marche du cortège. La porte du faubourg de Vayse est de style rustique, avec une longue voûte de verdure. L'on y voit Saturne couché sur une gerbe d'or, à l'ombre d'un chêne, tenant en mains une corne d'Amalthée qu'il présente à un lion.

La deuxième porte est la Porte du Pont-Levis où les



45. *Entrée de Marie de Médicis à Lyon (1600).*

échevins offrent au Roi les clefs de la ville et le poële de drap d'or porté par quatre officiers, tandis que des deux autels dédiés à la Piété et à la Clémence s'élèvent des fumées d'odeurs.

Devant la principale porte de la ville l'on a construit un grand arc d'ordre dorique que décorent les statues d'Alexandre et de César et où mille inscriptions grecques et latines célèbrent la gloire du Roi. Le centre de l'édifice est couronné par un dôme et rejoint des deux côtés par des galeries semi-circulaires et deux pavillons où sont logées des bandes de musiciens.

Au Bourg-Neuf, autre portail, d'ordre ionique, dédié « *A la Force et Générosité de ce grand Timoléon de France et à la Fidélité de Lyon;* et, pour ce, tout chargé de lions. »

Vient ensuite la Pyramide du Pont Saint-Paul, arc consacré aux victoires et triomphes du Roi : sur une face la victoire d'Arques, sur la seconde, la victoire d'Ivry, sur la troisième la victoire de Fontaine-Française.

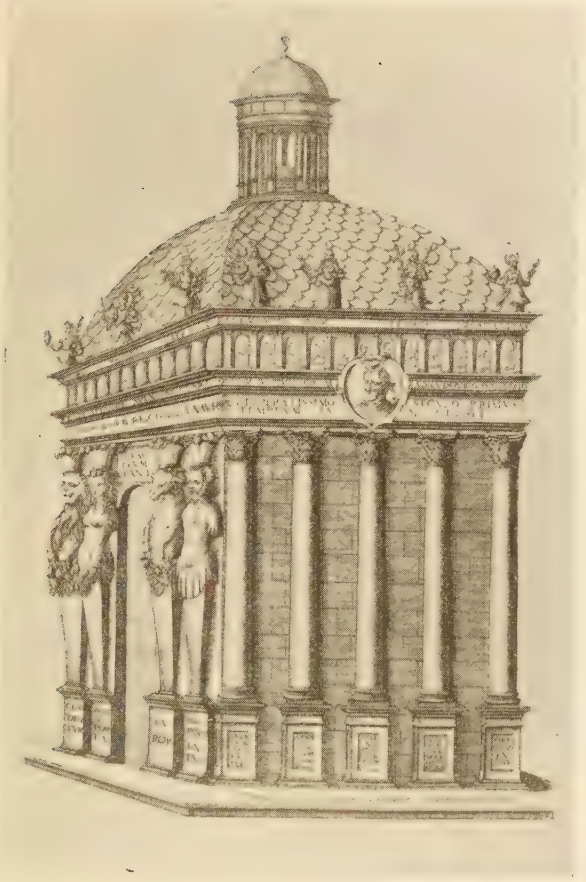
La place du Change est remplie de colonnes, de pyramides et de statues. Au milieu se dresse un temple votif à la Maison de Bourbon et d'Albret. Les deux ailes portent deux rangs de statues et chaque rang se termine par un obélisque.

Sur la place, Apollon vient saluer le Roi qui passe ensuite sous l'arc corinthien de la rue Saint-Jean et salue les statues de la Magnanimité et de la Majesté; et le voici enfin au parvis de la cathédrale où il est reçu et harangué par l'archevêque.

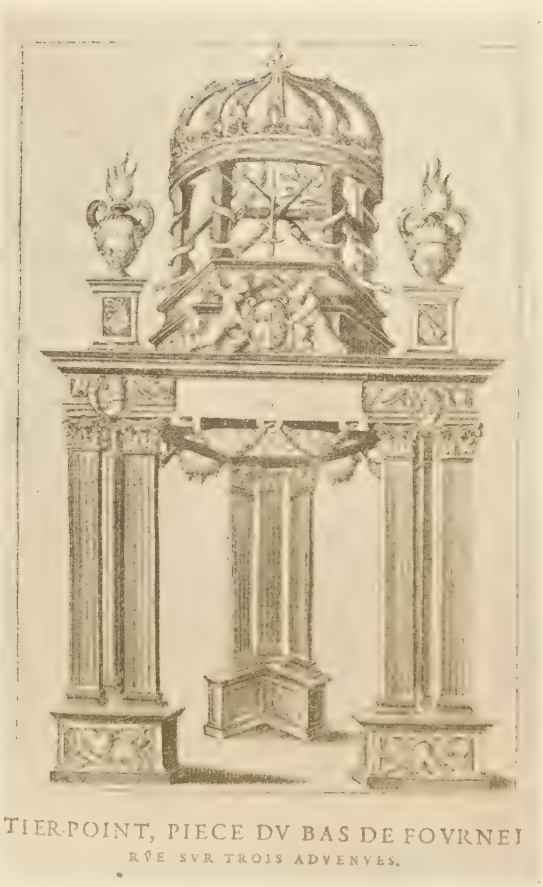
Le feu d'artifice qu'offrit, le soir, au roi, la ville de Lyon, se distingue par l'originalité et l'à propos de son ordonnance.

Au lieu des pyramides ordinaires, l'on dressa sur deux larges bateaux une haute tour représentant la Tour de Babel (fig. 43). Allusion politique, dont il se peut que la subtilité ait échappé à la majorité des spectateurs et dont le sens nous est fourni par le mémoire descriptif paru à Lyon en 1598 et qui porte en tête un magnifique portrait du Béarnais. « Dès lors que ces deux éléments qui maintiennent les Républiques, le juste commandement et la sainte obéissance sont troublés et que ceux qui doivent suivre vont devant, et que la guerre sans jugement et sans yeux veut ôter à la tête la conduite du corps, il faut que la concorde se rompe, que la sédition se mette aux champs et que la guerre exerce sa fureur. Pour ce la tour était surmontée d'une Bellone colossable aux cheveux de serpents portant coutelas sanglant et brandon à trois branches »... et, « comme on dit que ce fils du Tartare et de la Terre qui, pour avoir entrepris de guerroyer Jupiter, fut accablé sous le mont Etna où sont cent têtes de dragons, le monstre qui était sous les pieds de Bellone avait autant de têtes qu'il a duré d'années en ce royaume. »

Sur les différents étages de la Tour étaient figurés



46. *Entrée de Marie de Médicis à Avignon. (1600). Le temple de Janus.*



47. *Voyage d'Henri IV à Metz (1603). Arc de Triomphe.*

la Rebellion — *Regibus infidum vulgus* — la « Picorée », ou le Pillage; la Paix revenue — *Bos tutus rura perambulat* — l'Injustice; la Fuite — *Jubeo veteres migrare colonos* — la Peur, l'Ignorance, l'Impiété, la Rapine, la Cruauté, la Famine, la Trahison, le Désespoir, etc. Toutes ces statues portaient une torche de feu d'artifice; les gueules des dragons devaient jeter des fusées et lances à feu. La tour tout entière serait couverte d'autres artifices disposés pour brûler une heure avant que le feu se mît à l'architecture elle-même. Aux quatre faces du second étage étaient ces inscriptions : *Mémoire de la Paix; Pour les effets de la Paix; Pour la ruine de la Guerre* et la quatrième se rapportait au « *Feu brûlant la guerre* et à la *Tour de Confusion.* »

Cette machine fut conduite par la rivière de Saône

48. *Voyage d'Henri IV à Metz (1603).*
Le char triomphal d'orfèvrerie offert en présent à la Reine.

jusqu'au logis du Gouverneur et la fête commença par une procession générale. La nuit venue, les trompettes sonnant, les autorités vinrent sur un bateau de verdure y mettre le feu et « les artifices et l'éclat de l'artillerie rendirent tout en éclairs et en tonnerres. »

ENTREE DE MARIE DE MEDICIS A LYON (1600)

Il suffit de donner un regard attentif à la gravure (fig. 45) représentant arbitrairement, dans un espace fort limité, toutes les architectures et ordonnances de l'entrée de Marie de Médicis à Lyon, le 3 décembre 1600, pour se faire une idée exacte des magnificences de cette solennité.

L'on y distingue en effet :

49. *Entrée de Marie de Médicis à Avignon (1600).*
Le Chariot Triomphal.

1. L'ornement de la tour sur le pont du Rhône.
2. La porte du pont du Rhône.
3. L'arc dressé devant l'hôpital.
4. La pyramide au bout de la grande rue.
5. Le théâtre en perspective des provinces de France.
6. L'arc devant Saint-Nizier.
7. Le premier portail du pont.
8. Le berceau de verdure au milieu du pont.
9. Le second portail du pont.
10. L'arc du Change à deux faces.
11. La statue de la Félicité.
12. La statue de la Constance d'Amour.
13. L'arc de Porte-Froc.

Quelques détails significatifs, pour compléter cette nomenclature. La pyramide au bout de la grande rue mesurait 70 pieds de haut. Elle était peinte en marbre blanc, avec couronnes, guirlandes de myrte et de laurier

50. *Fêtes triomphales que Paris fit à Alexandre Farnèse* (1590).

et des hiéroglyphes de Concorde, Amour et Mariage. Sur une des faces était gravé ce distique :

> L'odeur de ce beau lys ayant le ciel pour terme
> Remplira l'univers sur un cube si ferme.

L'arc dressé devant l'hôpital avait pour frontispice une statue représentant la Paix et l'Abondance et, par la dédicace « *Mariae Junoni Augustae* », mettait la reine au rang des déesses immortelles.

Sur le premier portail du pont de Saône on avait évoqué « les caresses et embrassements du Rhône, de la Saône et de l'Arno » et sur le second la statue de l'Hyménée.

ENTREE DE MARIE DE MEDICIS A AVIGNON (1600)

C'est par un coup de mistral d'une extraordinaire violence que la reine Marie de Médicis qui avait fait son entrée deux jours avant à Aix, arriva à Avignon, ayant passé par Salon et Cavaillon.

Vis-à-vis la porte Saint-Lazare un échafaud avait été érigé, une sorte de portique à six arcades auquel on accédait par deux escaliers, dont les degrés étaient ornés d'inscriptions latines. Elle est attendue par un char triomphal à l'antique (fig. 49) que traînent deux éléphants et qui représente l'Epée triomphante du Roy. Les génies du Roy et de la Reine y sont figurés par deux personnages assis au pied desquels se groupent des chœurs de musique à voix et instruments. Deux maures conduisent les chevaux déguisés en éléphants.

Sitôt la reine descendue de sa litière, les chœurs entonnent une hymne triomphale dont un des couplets dit :

Vive, vive le Roi vainqueur,
Vive de Florence le cœur.
Enfin l'Hercul généreux,
Bienheureux
A mis le frein à la guerre
Qui, depuis trente ans passés,
Oppressés
Tenait le peuple et la terre.
Vive, vive le Roi vainqueur,
Vive de Florence la fleur.

L'hymne achevée, discours et harangues commencent. Puis le cortège se met en marche. Sept haltes seront imposées à la Reine, sept « rencontres » comme on dit dans le langage du temps. A chaque rencontre, discours, compliments, harangues, poèmes récités ou chantés.

Première rencontre, hors la ville, de la Galerie du premier séjour.

Deuxième rencontre, hors la ville, du Char triomphal.

Troisième rencontre, des Sept couronnes et des Dieux, comprenant le discours du nombre septenaire et l'allégorique éloge de Mars, Apollon, Jupiter, Minerve, Mercure, Diane et Vénus. Chacun des Dieux annonce et explique les sept arcs triomphaux érigés sur la ville pour la réception de la souveraine.

Quatrième rencontre, du Trophée et de l'Ordre des troupes.

Cinquième rencontre, du Parnasse et du Cardinal de Foix, légat d'Avignon.

Sixième rencontre, du Temple de Janus.

Septième et dernière rencontre, des Colonnes d'Hercule.

Le Temple de Janus (fig. 46) mérite une attention toute spéciale. Il est construit de bois et ne mesure pas moins de 25 pieds de long et 21 de large. Il a trois côtés à trois rangs de cinq colonnes de porphyre et de serpentin; et le quatrième est enrichi de quatre grands termes bronzés en relief : un bélier, un homme, une femme et un lion. La frise de la façade porte une inscription; sous les arcatures sont placés les portraits des ducs de Bourbon depuis Saint Louis et des hommes illustres de l'alliance du Roi qui « firent autrefois quelque chose de signalé en Avignon »; et, au-dessus des enfants, figurent, en façon de statues, Victoire, Majesté, Clémence, Paix, Religion, Immortalité, et la Nymphe Hespérides, tous symboles se rapportant à ceux des sept arcs du Labyrinthe, auprès desquels étaient construits des théâtres où se jouait une scène allégorique.

Ainsi, l'arc de la Religion et Absolution du Roi avait pour motif la bataille d'Hercule avec le Dragon, c'est-à-dire le triomphe du Roi sur ses ennemis. L'hydre elle-même était articulée et jetait des flammes par la gueule, « jouant des mâchoires et de la langue parfaitement comme s'il fût tout vif, par des ressorts et engins invisibles. »

ENTREE D'HENRI IV A METZ (1603)

De tous les voyages que fit Henri IV à travers ses provinces, celui de Metz semble avoir été l'un des plus glorieux.

C'est le 14 mars 1603 qu'eut lieu l'entrée solennelle. Le roi avait couché la veille au château de Moulins, à une lieue de la ville, afin de passer la Moselle sur un

51. *Voyage d'Henri IV à Metz (1603).*
Compagnie des enfants recevant la Reine.

pont de pierre. Les troupes étaient allées au-devant du roi, dix-huit compagnies du plat pays faisant 2.500 hommes, les compagnies de la ville conduites par leur centenier, avec leurs drapeaux à devises, et trois cornettes de cavalerie, que le roi avait passées en revue.

Arrivent ensuite le Corps de la Justice, les Messieurs de la Noblesse, les officiers royaux présentés par le

Maître Echevin. Le duc d'Épernon remet au roi les clefs, en argent massif, de la ville. Le Roi change de cheval et donne l'ordre de former le cortège, qui se met aussitôt en branle au bruit d'une longue « scopeterie d'harque-

52. *Voyage d'Henri IV à Metz (1603).*
Combat nocturne et autres artifices de feu dans la cour de l'Evêché.

busades en la citadelle » soutenue par de nombreux coups de canon.

« A l'entrée de la barrière le grand bruit de trompettes, de clairons et de voix exhaussées en signe de réjouissance n'empêche point que l'harmonie de la musique vocale et d'instruments, ordonnée sur le premier Portal, n'y fit tourner la vue du Roi; laquelle il y arrêta

assez de temps avant de se mettre sous le Dais qui lui était préparé ». Le portal est de style antique, très sobre, orné de trophées et surmonté de la statue du Roi en Hercule. Lorsque le Roi franchit la voûte, deux adoles-

53. *Baptême du Dauphin à Fontainebleau (1696).*

cents figurant deux victoires vêtues de satin blanc, descendent « hors d'un amas de nuées imitées et posent sur sa tête une couronne de myrte et d'olivier, en récitant des vers. »

Devant l'Hôtel-Dieu, dit de Saint-Nicolas, l'on a construit une grotte rustique qu'ornent deux allégories de la Moselle et de la Saille et d'où s'élance une pyramide, mais l'édifice n'a pu être achevé à temps, au grand désespoir de son auteur. Le Clergé n'en salue pas moins respectueusement le Roi qui, après avoir écouté la

harangue du Grand Doyen, poursuit sa route. Passé le triple portique d'ordre dorique qui barre l'avenue du Champ à Saille, il parvient à la place du Change. Une compagnie de 120 jeunes enfants de moins de dix ans y est réunie (fig. 51); tous ces petits soldats étaient habillés de soie blanche; ils avaient un fifre et trois tambours et le plus grand portait un drapeau de taffetas blanc parsemé de petits dauphins en broderie d'or, pour témoigner que la compagnie était de Mgr le Dauphin; dont le petit capitaine « parla au Roi sans hésiter ».

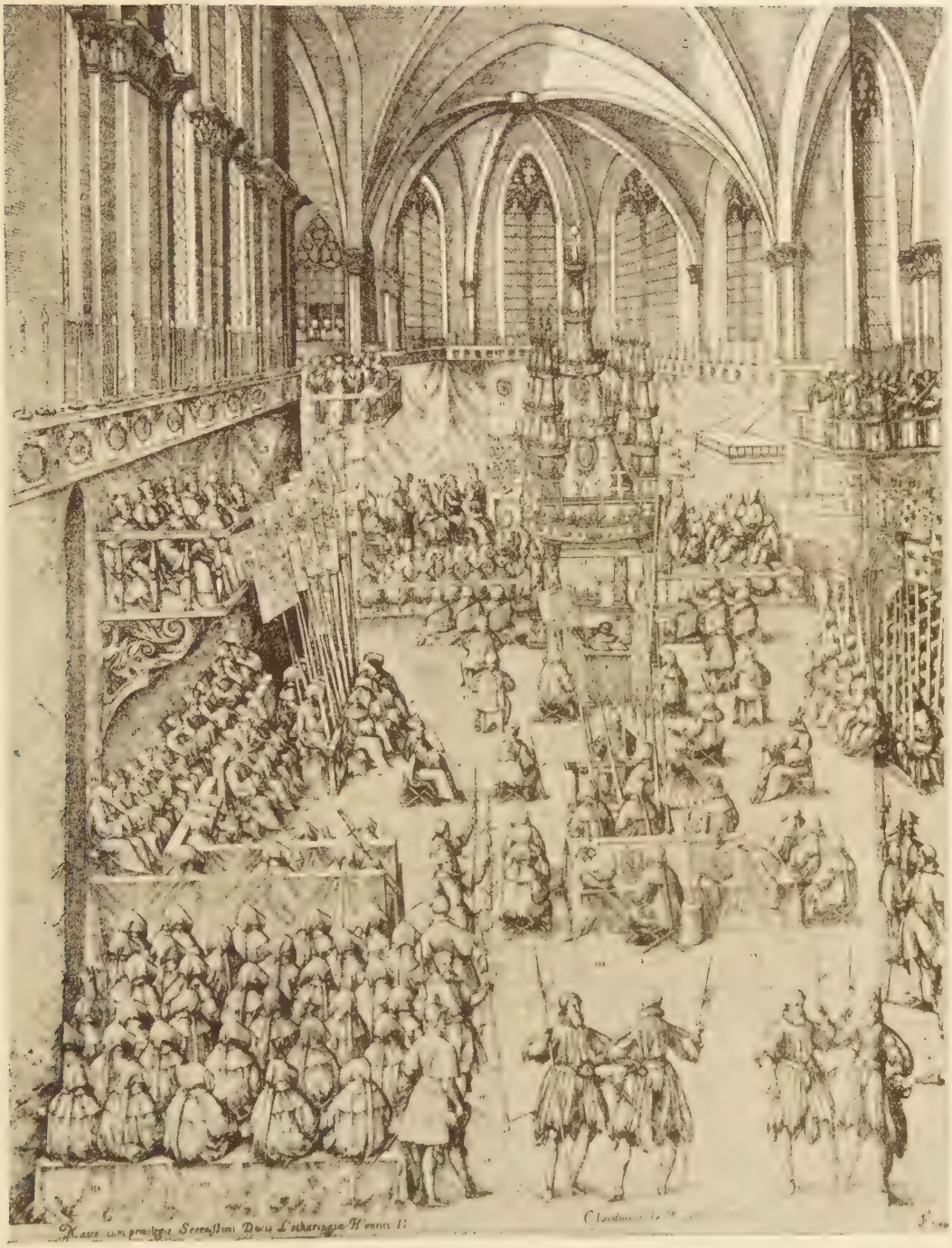
Au carrefour de Tournelme se dresse un arc à trois faces (fig. 47) chacune ouvrant vers une des trois avenues qui y aboutissent; à chaque angle brûlent des vases de parfums. Sur le haut de Fournelme, autre arc triomphal, au sommet duquel sonnent des trompettes et des clairons; devant la cathédrale où le Roi parvient enfin, autre arc, encore, à double entrée, sous lequel est placé une statue de Charlemagne. Le *Te Deum* chanté, le Roi est conduit à l'évêché où il loge.

Le lendemain sont présentés à S. M. les présents qui lui sont destinés et ceux que l'on a préparés pour la Reine : un magnifique vase d'orfèvrerie rempli de pièces d'or pour le Roi; pour la Reine un char triomphal d'orfèvrerie à mécanique (fig. 48). Il est traîné par des daims, lesquels peuvent s'avancer pendant une vingtaine de pieds et l'« Archerot » qui en est le conducteur bande son arc et tire sa flèche.

Mais il n'est point de vraie fête sans un feu d'artifice. Celui que combina M. Fabert, commissaire ordinaire de l'Artillerie, et qui fut tiré dans la cour de l'évêché, dut être splendide (fig. 52).

Il débuta par des fusées qui partaient des créneaux du palais et « dont le bruit, l'éclat, le fracas, les coups jaillissaient de fusées en forme de petits serpents, qui donnaient à penser que cette masse de bâtiments ruinaient »; de chaque fusée en partaient 50 autres qui faisaient une pluie d'étoiles.

Six combattants entraient en même temps dans la cour, conduits par deux hommes costumés en sauvages. Chacun lançait à son tour un globe de feu « lequel s'ou-



54. Obsèques de Charles III, duc de Lorraine (1608).
La cérémonie religieuse a l'église Saint-Georges, Nancy.

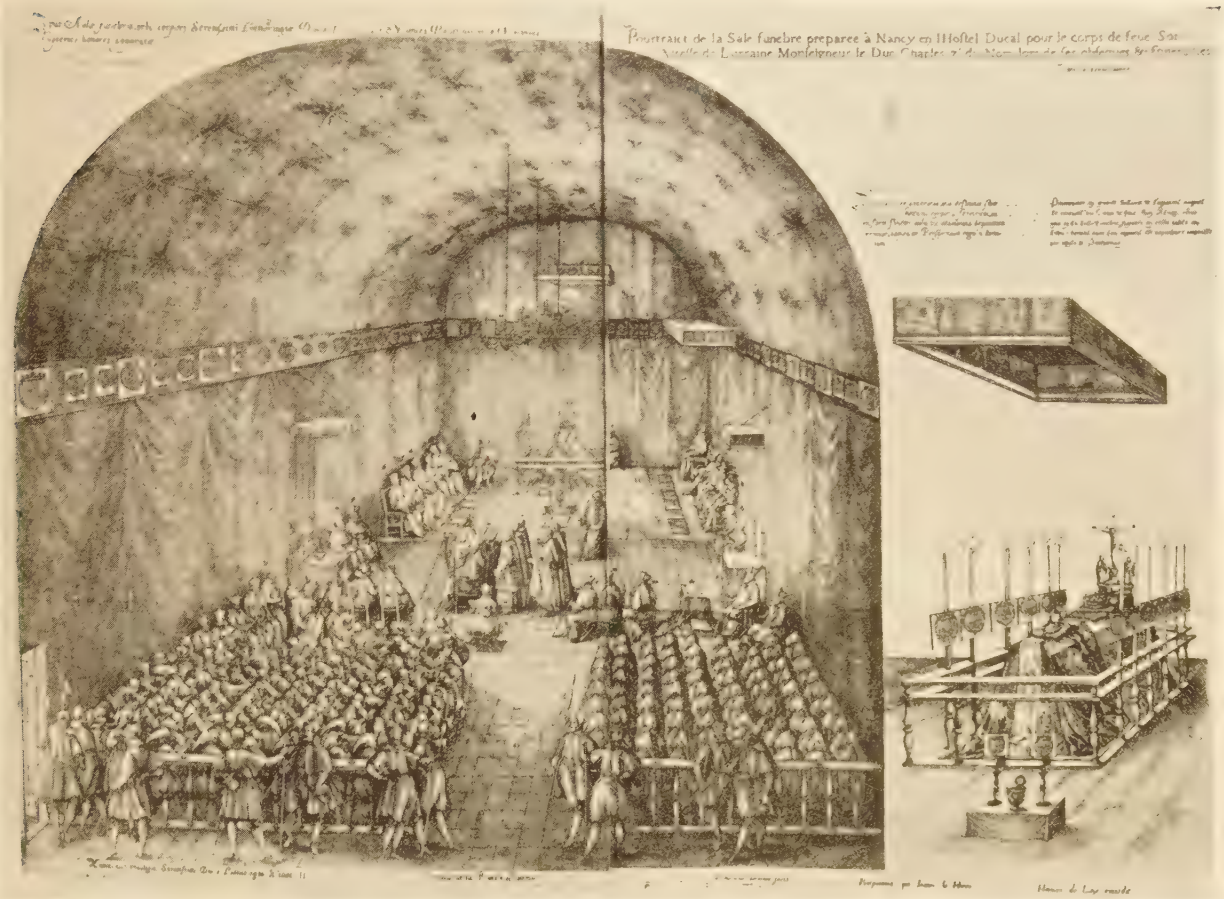
vrant entre deux airs au-dessous des fenêtres où Leurs Majestés étaient, envoya de çà et de là, haut et bas, deux mille petits couleuvreaux vomissant le feu en telle abondance que toute la cour en était remplie et qui, venant à se consommer, firent une scopeterie, comme de deux mille arquebusiers. » Pendant ce temps, les six champions entamèrent le combat, trois contre trois. « En même temps qu'ils faisaient rouer leurs masses toutes de feu, cent mille coups comme de mousquets, sortant de leurs armes, les rendaient formidables et à eux-mêmes et aux regardants. De leurs habillements de fête, des écailles de leurs corselets et taffettes, des muffles de leurs brodequins et d'autres infinis endroits de leurs corps, sans intermission et en nombre sans nombre, allaient pirouettant par tous les endroits de la cour, presque abandonnée de tout le monde pour la vaine appréhension du danger. Mais la vue de tant de feu rouant et sifflant en l'air haut et bas, frisant les murailles et rasant le pavé, sans qu'un seul coin en demeurât exempt, faisait que chacun en suivait le péril. »

LA POMPE FUNEBRE DU DUC DE LORRAINE (1608)

La pompe funèbre de Charles III, duc de Lorraine, époux de Claude de Valois, seconde fille d'Henri II, bien qu'elle ait eu lieu au début du dix-septième siècle, permet de se faire une idée de ce qu'étaient les cérémonies de ce genre aux siècles antérieurs. Elle a tout le caractère du Moyen Age. Rien, ni dans l'ordonnance du cortège ni dans la composition du décor ni dans les costumes, qui porte la marque de la Renaissance; rien non plus qui fasse prévoir la splendeur décorative et allégorique des grandes cérémonies funèbres du règne de Louis XIV. Elle a quelque chose d'anachronique, par quoi elle mérite de retenir l'attention.

Exposé sur le « Lit du trépas », le Prince est revêtu d'un des pourpoints qu'il portait pendant sa maladie; il a son bonnet de nuit sur la tête. Trois chandeliers

55. Obsèques de Charles III, duc de Lorraine (1608). — *La salle funèbre — Le catafalque.*



56. *Le cheval de service — Le cheval de secours — Le cheval de bataille — Le cheval d'honneur.*

d'argent à dextre et trois à senestre avec de hauts cierges de cire blanche garnis de doubles armoiries, un bénitier d'argent doré avec son goupillon sur un siège de velours noir encadrent le lit. Assis sur des bancs couverts de tapis de Turquie, des gens d'église psalmodient jour et nuit.

L'exposition terminée, le corps du duc est embaumé et mis dans un cercueil de plomb enfermé dans un coffre de bois tendu de velours noir. Par-dessus l'on étend trois grands draps mortuaires, le premier de très fine toile blanche, le second de velours noir croisé de satin blanc, le troisième de drap d'or frisé, bordé d'hermine, avec dessus, une croix d'argent doré (fig. 55).

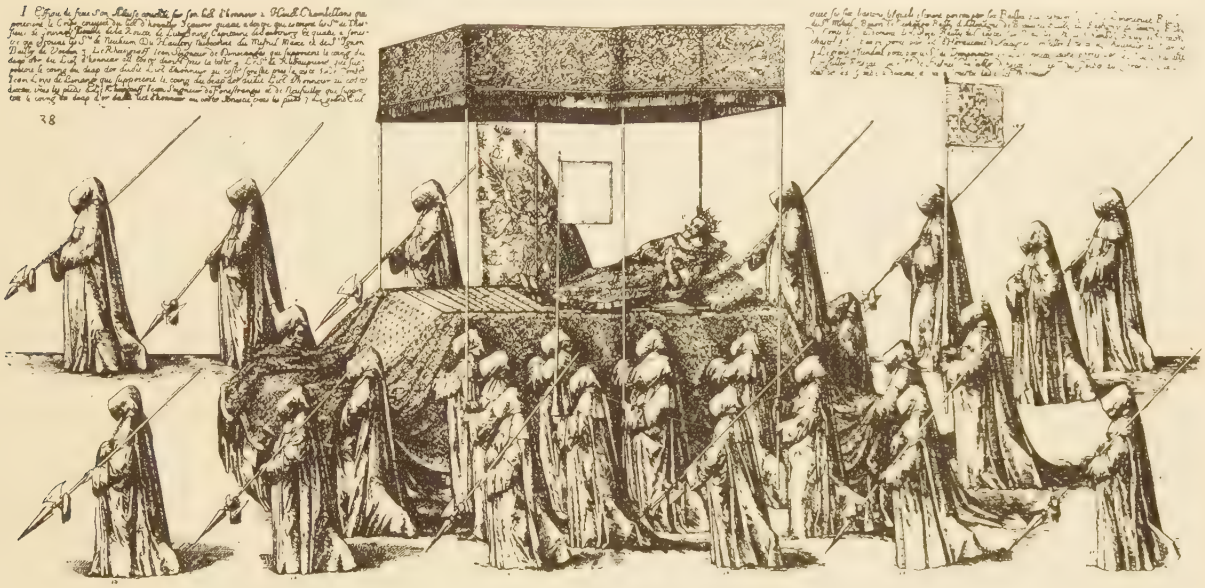
Dans la salle d'honneur, l'on a construit un « théâtre » couvert de riches tapis de Turquie, sur lequel est couchée l'effigie de S. A.; le cercueil est placé au-dessous. Douze cierges de cire blanche dans des chandeliers d'argent l'entourent, et douze chaises à accoudoirs drapés, moitié de drap d'or frisé et moitié de velours aux magnifiques broderies d'or et d'argent, pour les princes et les princesses, ainsi que des sièges pour le Roi d'armes et les poursuivants d'armes. Des étoffes de satin cramoisi, de velours, de drap d'or fin et brodé complètent la décoration.

Au milieu de la salle, sous un dais, la table toute servie de S. A., avec son orfèvrerie, le pain, les assiettes, etc. A côté, le buffet de panneterie et le buffet d'échansonnerie. Aux heures du dîner et du souper, elle est dressée et couverte de viandes.

Les chantres de la chapelle ducale sont là, au nombre de vingt; il y a dix joueurs de cornets, gros hautbois et sacboutte, plus deux chantres; et la musique ne cesse point.

Approchons-nous du lit d'honneur, du lit de parade; l'effigie de S. A. est vêtue d'une chemise à grands rabas et à revers aux bras, de chausses et d'un pourpoint de satin cramoisi brodés d'or, à boutons d'or chargés de diamants; ses bottines sont de satin brodé à semelles de velours rouge; sur ledit habit, une tunique de drap d'or grisé doublée de satin cramoisi; le grand manteau à la

Royale est également de drap d'or brodé de perles, fourré d'hermines mouchetées, fendu de deux côtés, le devant descendant sur les bottines, le derrière long de sept aulnes de Paris. La dite effigie porte sur la tête, par dessus un petit bonnet rond de velours cramoisi, une couronne d'or enrichie de diamants. Le sceptre est d'or, avec un alérion d'or au bout, et repose à dextre sur un carreau de drap d'or; à senestre, sur un carreau de drap



57. *Obsèques de Charles III duc de Lorraine (1608). Le char funèbre.*

d'or, est la main de justice, toute d'or émaillée de blanc; le bâton qui la supporte est d'or massif.

Dans cette salle funèbre toute tendue de serge noire il n'y a d'autre lumière que celle des cierges. L'impression est saisissante (fig. 55).

C'est à l'Eglise Saint-Georges de Nancy qu'a lieu la cérémonie religieuse. Au centre du chœur, sur une table, sont exposées les armes du duc : l'armet timbré, la cotte d'armes, l'épée, les éperons, les gantelets, l'écu armorié des 4 royaumes et des 4 duchés. Face à la chapelle ardente, l'effigie du prince est couchée sur le lit d'honneur cachant le cercueil (fig. 55). Après la cérémonie, le corps fut porté et enterré à l'église Saint-

François (fig. 57); c'était le 29 juillet 1608; Charles III était mort le 14 mai.

L'ordre du cortège était le suivant :

120 archers, 20 crieurs et sonneurs de clochettes, 300 pauvres porteurs de torches et vêtus de cagoules, 300 bourgeois à grand manteau et large chapeau, porteurs de torches; la Confrérie du Saint-Sacrement dont faisait partie S. A.; les Pères Capucins, les Minimes, les Cordeliers, le clergé des paroisses, les professeurs des facultés, les chanoines de la Primatiale et de la Collégiale.

Venait ensuite la Maison du duc : huissiers, muletiers et jumentiers, palefreniers, cochers et carochers, artisans de l'hôtel, valets de pied, fauconniers et veneurs, prévôt, graveur, essayeur, ouvriers et monnayeurs de la monnaie de Nancy, etc., etc.

Défilèrent enfin les bannières, puis les chevaux de S. A. : cheval de service et cheval de secours, cheval bardé pour la bataille, suivis des armes de S. A., puis le cheval d'honneur, tous caparaçonnés de deuil (fig. 56).

CHAPITRE III

LES FÊTES DE LOUIS XIII

58. *Feu d'artifice tiré sur la Seine en l'honneur de la fête de Saint Louis (1613).*

Epoque singulièrement indécise que cette première moitié du dix-septième siècle.

Dans l'architecture, dans les arts décoratifs, dans l'art des fêtes qui en dépend, domine un goût un peu lourd et assez composite; un style composé d'éléments disparates et plutôt difficile à définir : austère et luxueux,

59. *Sacre de Louis XIII à Reims, le 17 octobre 1610.*

rigoureux et pompeux à la fois, moins libre et moins fleuri, moins voluptueux certainement que celui de la Renaissance, plus sobre, plus logique, plus tempéré, plus proprement français, pour tout dire, et auquel il ne semble pas que l'on rende entièrement justice, ébloui que l'on ne peut se défendre d'être par les prestiges du règne de Louis XIV. Oui, très français, en dépit des italianismes qui y demeurent visibles et qui persisteront, d'ailleurs, jusque vers les premières années du dix-huitième siècle. Et c'est contre ces formules du classicisme italien qui avait fait fureur sous les derniers Valois que l'on voit les artistes du temps de Louis XIII se défendre avec autant de difficulté que d'énergie, tout comme ceux du seizième siècle luttaient contre certaines

60. *Fête pour le traité de 1612, entre l'Espagne et la France. (Gravure allemande).*

formes, certaines façons de penser et de sentir du Moyen Age. « La génération de Louis XIII, a fort justement remarqué Louis Hourticq, paraît sacrifiée parce que les magnificences qu'elle rendait possibles n'ont été réalisées que pour Louis XIV. La monarchie qui faisait alors la France si grande demandait peu aux artistes. Elle a interrompu les fastueux caprices de Fontainebleau, et Versailles n'est encore qu'une jolie maison de briques. » En un mot, sous Louis XIII, le classicisme français est en formation.

D'autre part, le rôle de la monarchie, son rôle extérieur tout au moins, est loin d'avoir l'éclat qu'il avait revêtu sous François I^er^ et qu'il revêtira sous Louis XIV : Louis XIII n'est pas un prince magnifique.

61. *Carrousel à la place Royale, les 5, 6 et 7 avril 1612.*

Les fêtes, cependant, qui furent données sous son règne, sont loin de manquer de caractère et de grandeur, celles, notamment dont son voyage dans le midi de la France et à Lyon furent l'occasion, celles, aussi, de l'entrée de la duchesse de la Valette à Metz, les plus belles du temps et qui donnent le mieux l'idée du style dont je parlais plus haut, et le fameux *Combat à la barrière* qu'illustra le burin de Callot, et la réception que Paris fit au roi après la reddition de La Rochelle; ce

sont celles, en tous cas, où se manifeste avec le plus d'éclat l'esprit d'une époque plus riche de promesses que de réalisations et dont la magnificence de celle qui l'a précédée et l'extraordinaire splendeur de celle qui l'a suivie n'ont fait que trop méconnaître les vrais mérites.

LE BALLET DU ROI (1617)

Le Thème du Ballet dansé par le roi Louis XIII le dimanche 29 janvier 1617, était tiré de la *Jérusalem délivrée* : Renault prisonnier d'Armide. Sous la conduite du sieur Mauduit, la musique comptait 64 voix, 28 violes et 14 luths (fig. 62).

Dépouillé des agréments de la mise en scène, de la curiosité qu'offrit la présence du Roi, le sujet n'offre en lui-même qu'un intérêt assez mince. Au premier tableau l'on voit Renault, joué par M. de Luynes, qui est étendu dans une grotte : près de la grotte se trouve le Roi entouré de douze seigneurs représentant autant de démons laissés là par Armide pour garder Renault avec charge de lui faire passer le temps « en toutes les délices imaginables ».

Le Roi incarne le Démon du Feu; il est vêtu et couvert de flammes. Comme, en dépit de sa surveillance, Renault est parvenu à s'échapper et s'est avancé jusqu'au milieu de la salle, le Roi lui en fait des reproches. Le Démon des Eaux et le Démon de l'Air, bientôt suivis du Démon de la Chasse et du Démon du Jeu viennent le rejoindre. Renault et le Roi dansent. Nouvelle entrée du Démon de la Vanité et du Démon de la Guerre. Danse de Renault seul. Les démons s'évanouissent, et paraissent soudain deux cavaliers costumés à l'antique.

Le décor a changé. Il représente maintenant un merveilleux jardin où murmurent trois grandes fontaines. D'un coup de baguette, les cavaliers font taire et tarissent les fontaines; de l'une d'elles sort une nymphe échevelée

62. Ballet dansé par le Roi (1617).

qui chante en se lamentant. Les cavaliers la touchent de leur baguette et la forcent à se replonger dans sa fontaine.

Aussitôt surgissent six différents monstres (fig. 63). Ils entrent en lutte avec les cavaliers et s'enfuient, vaincus, « tandis que Renault transporté d'aise en la possession de son Armide et couché sur les fleurs que l'eau des fontaines arrosait en tombant », chante quelques couplets.

63. *Ballet dansé par le Roi (1617).*

64. *Ballet dansé par le Roi (1617).*

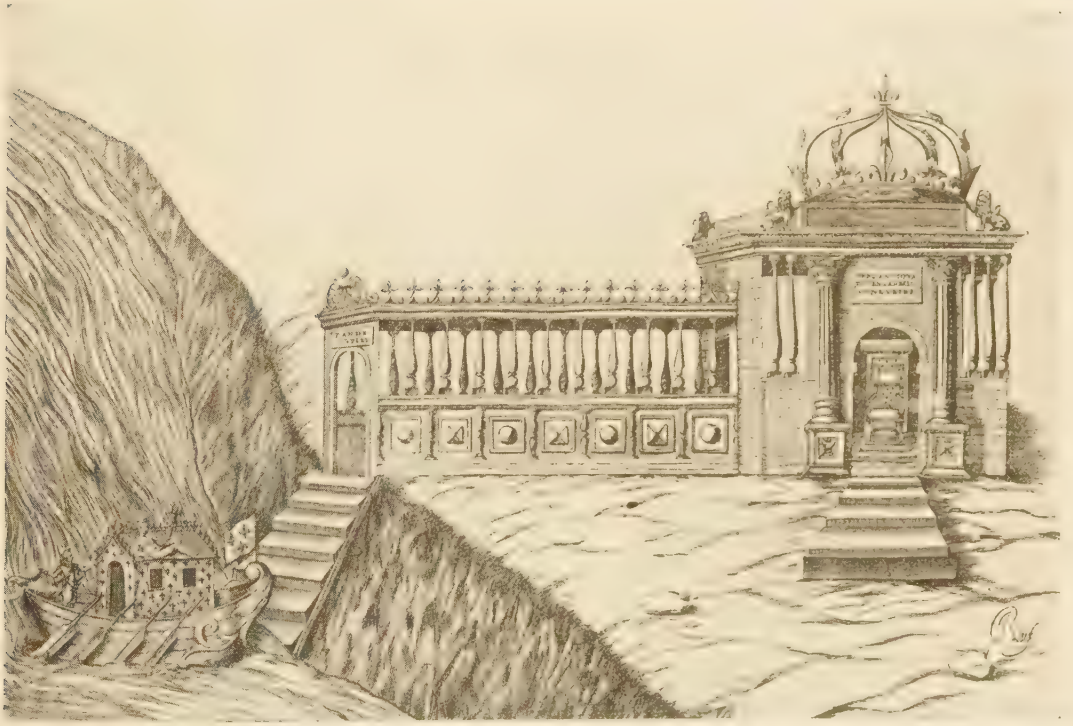
Les cavaliers s'arrêtent à l'entrée des jardins et « faisant voir Renault à lui-même dans l'écu de cristal qu'ils avaient apporté, l'emmènent hors de ce lieu enchanté jusque au milieu de la salle où, tout honteux de sa jeunesse ainsi passée, il désire à l'heure même sortir de sa honteuse prison. » Mais Armide accourt, éplorée, sur les lieux que Renault a laissés : elle voit ses fontaines taries, ses nymphes muettes, ses monstres chassés... Elle exhale son dépit, et fait appeler ses démons. Ils sortent des antres obscurs qui les abritent : ce sont trois

écrevisses, deux tortues et deux limaçons (fig. 64) sous les apparences desquelles se cachent de vieilles femmes qui, une fois leurs carapaces dépouillées, apparaissent avec des culottes, des bottes et des éperons. Mais le jardin d'Armide s'évanouit soudain et est remplacé par une caverne « déserte et affreuse ». Le spectacle n'est point achevé, cependant. «Après un moment de relâche, entre dans la salle un petit bois dans lequel chantent seize personnes vêtues en cavaliers antiques ». Ils représentaient les soldats de l'armée de Godefroy qui, impatients de l'éloignement de Renault, le cherchaient en chantant des vers; un ermite les avertit de son retour (fig. 62).

Le petit bois se retire enfin et, des deux côtés du théâtre, s'élèvent deux grands palmiers, encadrant un pavillon où se tient le Roi, jouant le rôle de Godefroy et entouré des seigneurs de sa cour. Il s'avance sur le devant et l'on danse le grand Ballet.

LE VOYAGE DE LOUIS XIII EN PROVENCE ET A LYON (1622)

Le voyage que fit Louis XIII en Provence dans l'automne de 1622 paraît avoir été fort contrarié par le mauvais temps.



65. *Entrée de Louis XIII à Arles — Le bateau royal traversant le Rhône et arrivant au pavillon préposé pour la réception* (1622).

« La violence des vents et la traitte que le Roi avait faicte, furent cause que, contre la forme observée ailleurs », le Roi dut remettre au lendemain, 29 octobre, son entrée dans la cité d'Arles. Il y fut accueilli magnifiquement; les échevins n'avaient rien épargné pour honorer Sa Majesté. Ils avaient érigé de nombreux arcs de triomphe qui se dressaient, chargés, comme il convenait,

d'inscriptions latines, et un bateau avait été spécialement aménagé pour conduire le Roi de la rive droite du Rhône, sur laquelle il se trouvait sans doute, à la ville, située sur la rive gauche. Construit en forme de maison, il était peint de couleurs brillantes, « enrichi de plusieurs beaux couronnements et autour de la charpenterie régnait une frise. » A l'intérieur, garni de damas cramoisi bordé en ses extrémités de soie mi partie blanche et cramoisie, une décoration peinte montrait Jupiter foulant un Globe Terrestre et Neptune domptant l'Océan.

Le salon de repos destiné à S. M. (fig. 65) était relié au bord du fleuve par une galerie couverte sur laquelle se lisait la devise :

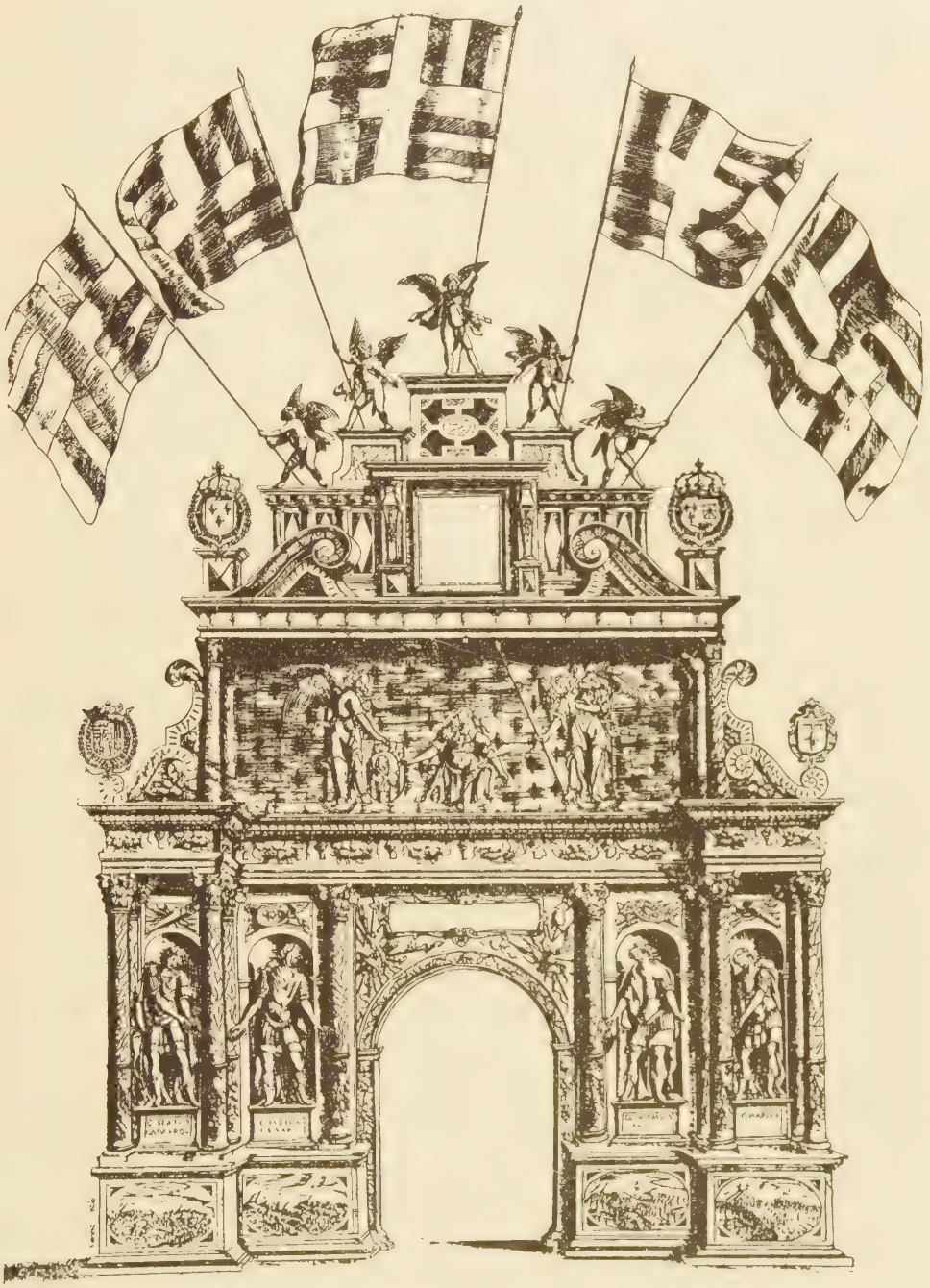
Pande duplex Arelate duos,
Blanda hospita portus Gallula Roma Aulas.

Ce petit édifice, décoré de fleurs de lys d'or sur fond d'azur, était tendu à l'intérieur de tapisseries des Flandres et s'ouvrait du côté de la ville par une arcade laissant voir, sous un dais de satin jaune et argent, le trône royal. Le sol était couvert de velours de Turquie ; « toutes sortes d'odeurs, spécialement de fleur d'orange » étaient répandues par la chambre.

*
* *

La réception de Louis XIII à Aix dut être plus splendide encore. Elle témoigne, en tous cas, de plus de fantaisie et de liberté; dans l'ordonnance des arcs de triomphe se déploie une imagination aussi vive qu'originale.

C'est par la porte des Augustins que le Roi entre dans la ville. Une arche magnifique y a été érigée; des niches abritent quatre grandes statues: Sextius, Marius et les deux premiers Césars. Au-dessous de celle de Sextius l'on a peint le vieux plan de la ville dont il a été le fondateur; au-dessous de celle de Marius, l'on a évoqué



66. Entrée de Louis XIII a Aix (1622).
Arc de triomphe a la porte des Augustins.

67. Entrée de Louis XIII a Aix (1622).
Le troubadour.

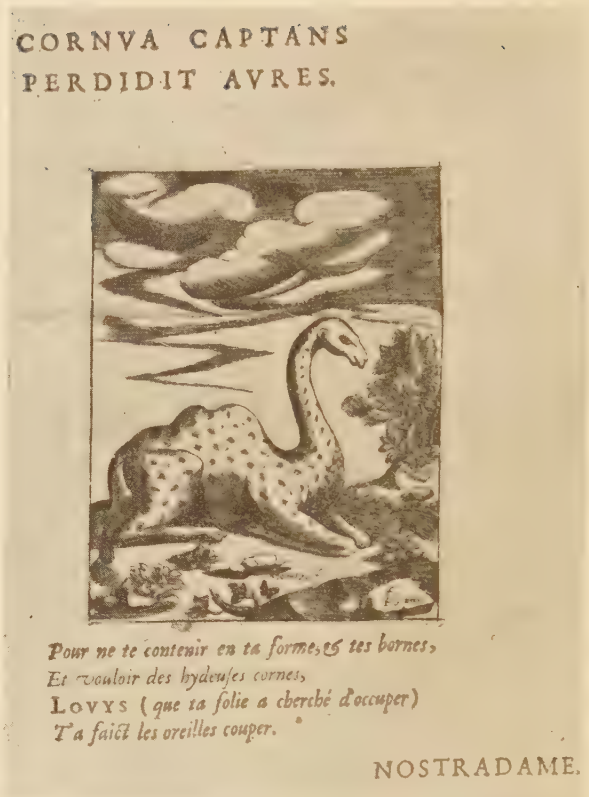
sa glorieuse victoire, sur les Cimbres ; au-dessous de celles des deux Césars, l'on a représenté les villes d'Aix et de Marseille. Au centre le Roi recevait l'hommage de la cité d'Aix. Le faîte de cette construction éclatante se couronne de cinq amours sans bandeaux portant cinq amples drapeaux de guerre déployés, symbolisant les cinq quartiers de la capitale de la Provence (fig. 66).

ENTRÉE DE LOUIS XIII A AIX (1622).

68. *Arc triomphal.*

69. *Arc triomphal.*

Un autre arc est orné des statues de Raymond Bérenger et de Charles d'Anjou; auprès, s'élève un « théâtre pour un troubadour » (fig. 67), fait de palmes, de lauriers et de lierre, où le troubadour, avec la trompette, la lyre et d'autres instruments de musique, paraît « à l'exemple des muses, la tête couronnée de plumes, mais de plumes de paon ». Le sol est jonché d'œillets, de roses et de violettes; et le troubadour, tenant une



ENTRÉE DE LOUIS XIII A AIX (1622).

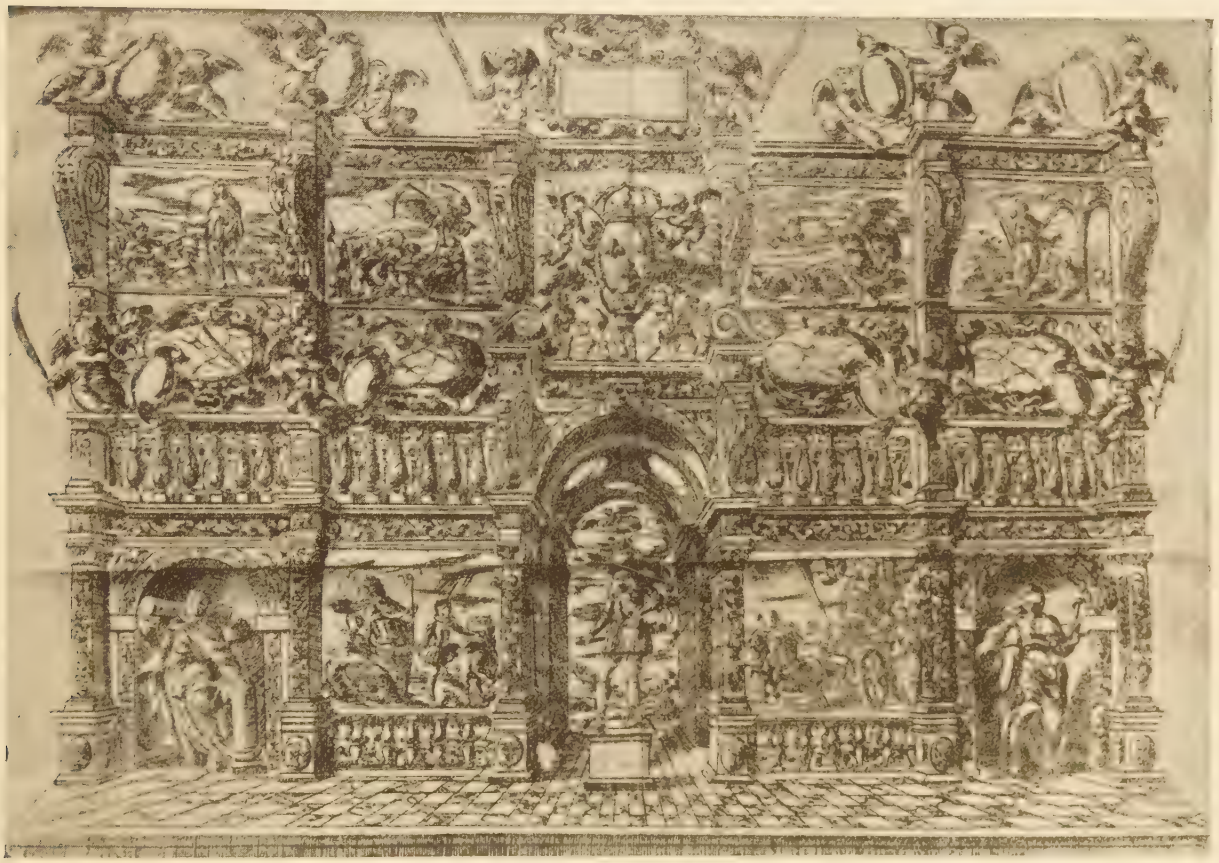
70. *Tableau emblématique.* **71.** *Tableau emblématique.*

branche, débite au Roi un compliment en vers provençaux, dû à la plume de Brueys, dont voici deux strophes:

Grand Prince digne Enfan de Mars
Que frescament de tant d'azars
Venez de cullir mille Palmos,
Lou Ceou vous a predestinat
Per rendre les Tempestos calmos
E tout l'Univers estonat.

La bontat commo la valour
Fan sun ordinari seiour
Dintre vouestre couër senso doute,
Vequi perque segurament
Fan que lou monde vou redoute.
E vous ame pareillement.

Un autre (fig. 68) est formé de palmes où sont suspendus les trophées du Roi. A leurs pieds sont « deux grandes gueuses captives sur deux roues de canons rompues, les bras attachés, les cheveux épars, leurs robes à



72. *Entrée de Louis XIII à Lyon (1622) — Arc de triomphe.*

lambeaux et, auprès d'elles, des capitaines et des soldats sur un tas d'armes, sous un même esclavage et dans la misère d'une semblable condition ». Un quatrain de Malherbe est inscrit au cartouche :

Quels seront les derniers combas
Que mon roi prépare aux histoires,
Lui dont les premières victoires
Font pencher les palmes si bas.

Le septième arc, enfin, est composé de deux lauriers

encadrant une Aix triomphante, dans le costume de Minerve (fig. 69).

Divers tableaux emblématiques (fig. 70, 71) agrémentaient un petit bois de myrtes et de lauriers lesquels formaient une galerie de berceaux depuis le grand arc jusqu'à la porte des Augustins.

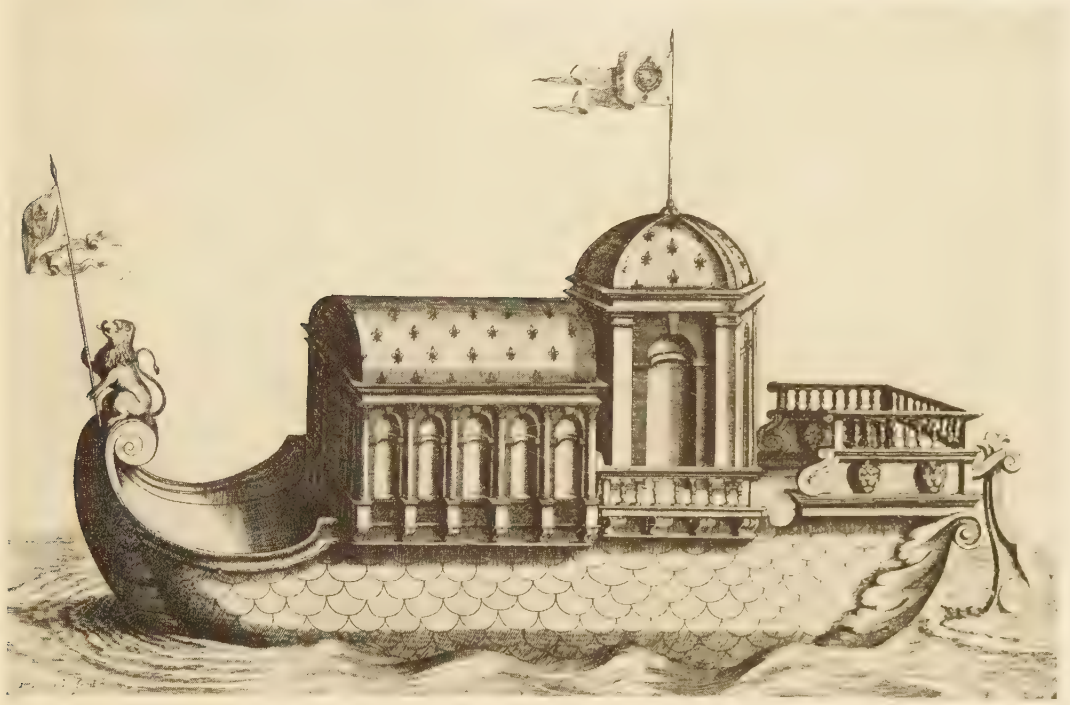
*
* *

Le séjour de Louis XIII en Avignon faillit être entièrement gâté par le mauvais temps. Une tempête sévissait en Provence. « On eut désiré, dit avec une emphase bien méridionale le rédacteur de *La Voye de laict ou le Chemin des Héros au palais de la Gloire, entrée triomphante de Louis XIII... en la cité d'Avignon le* 16 *Novembre* 1622, que quelqu'un eut le pouvoir d'apaiser la furie des vents septentrionaux qui, tenants pour lors la campagne, firent si bien ressentir qu'il ne falloit pas sans peine relever les trophées et les monuments des victoires de ce grand Roy qui lui avaient coûté tant de travaux.... Les vents arrachaient parfois les colonnes et les corniches entières des mains des charpentiers, et les faisaient voler sans plumes avec tant de sable et de poussière, qu'on eut cru que c'étaient les jardins pendants de Babylone ou que l'air fût devenu l'hypostase et le fondement de la terre. »

La fête eut lieu cependant, et le Roi put admirer les nombreux portails ou arcs de triomphe érigés en son honneur dans la ville des Papes : le Portail de Félicité, le Trophée de Sagesse, la Fontaine de Justice dans un bosquet à arcades taillées à l'italienne, le Théâtre de la Force et de la Piété.

C'était un majestueux édifice de 52 pieds de haut et 62 de large qui occupait le centre de la vaste place du Change (fig. 72). L'architecture était peinte de blanc, de noir et d'azur; le noir, le jaune et le rouge dominaient dans les grands panneaux dont les sujets allégoriques

étaient consacrés à célébrer les hautes vertus et les glorieux exploits de S. M., dont la statue, faite d'un bronze éclatant, occupait la niche centrale tendue de velours bleu turquoise fleurdelysé et surmontée d'une petite victoire ailée qui lui posait sur la tête une couronne d'or. Dans les autres niches se tenaient la Force et la Piété,



73. *Entrée de Louis XIII à Lyon — Le bateau royal (1622).*

« avec leurs deux constellations: sur la Force une aigle volante et un foudre en ses serres, sur la Piété l'autel et le feu allumé dessus. »

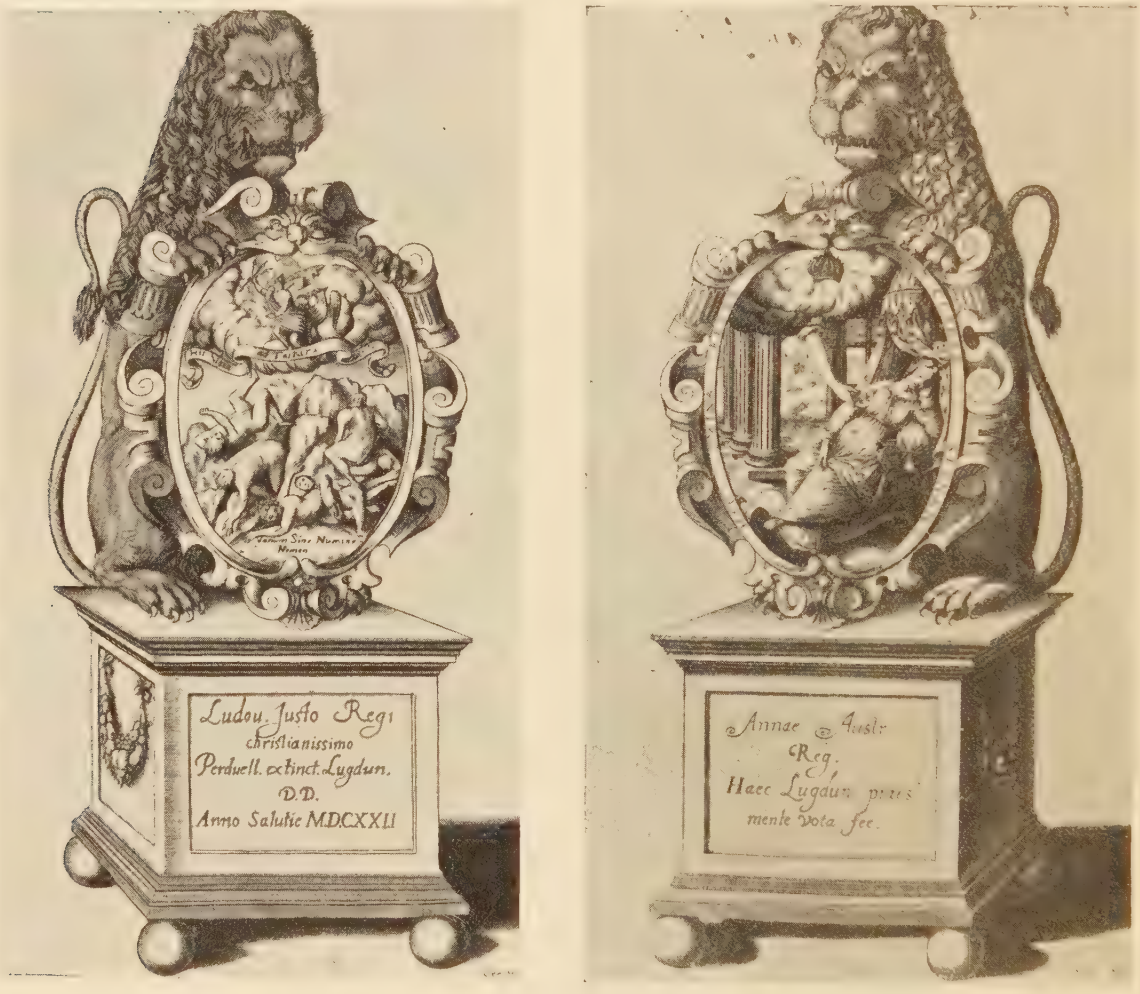
*

* *

Remontant vers le nord, Louis XIII fit son entrée à Lyon le 2 décembre 1622.

Tous les édifices érigés à cette occasion, portiques, pyramides, colonnes, temples, fontaines, toute la décora-

tion et jusqu'à l'ordonnance du feu d'artifice avaient pour objet de « représenter par le soleil au signe de son Lion céleste, notre Roi, lequel parcourant les villes de son royaume comme le roi des planètes les signes du zodiaque,



Entrée de Louis XIII à Lyon (1622).
74-75. *Lions d'or massif offerts au Roi et à la Reine.*

est enfin arrivé dans celle laquelle tant pour les autres rapports que pour l'assemblance du même nom mérite d'être appelée en terre le signe du Lyon ».

Quelque brillant que soit ce commentaire, l'on peut se rendre compte d'après les gravures qui illustrent l'ouvrage dont il est extrait que l'architecture de ces fêtes

n'était pas dénuée de froideur et de sécheresse. Elle comprenait :

Un arc, dans la rue du Pont. Un arc, rue Raisin,
Une fontaine, rue de l'Hôpital,
Une pyramide, rue de la Grenette,
Une colonne, au « Puys Pelu »,

76. *Entrée de Louis XIII à Lyon — Une pièce du feu d'artifice.* (*Lyon, 1622*).

Un arc des Victoires et Trophées de S. M., à l'entrée du Pont de Saône,

Un Temple d'Apollon, au milieu du Pont de Saône,
Un Portique, place des Changes,
Un Portique, à l'entrée de la place de Saint Nizier,
Un théâtre et palais, dans le parc du château de Motte, pour y recevoir leurs Majestés.
Un bateau pour promener LL. MM. sur la Saône.

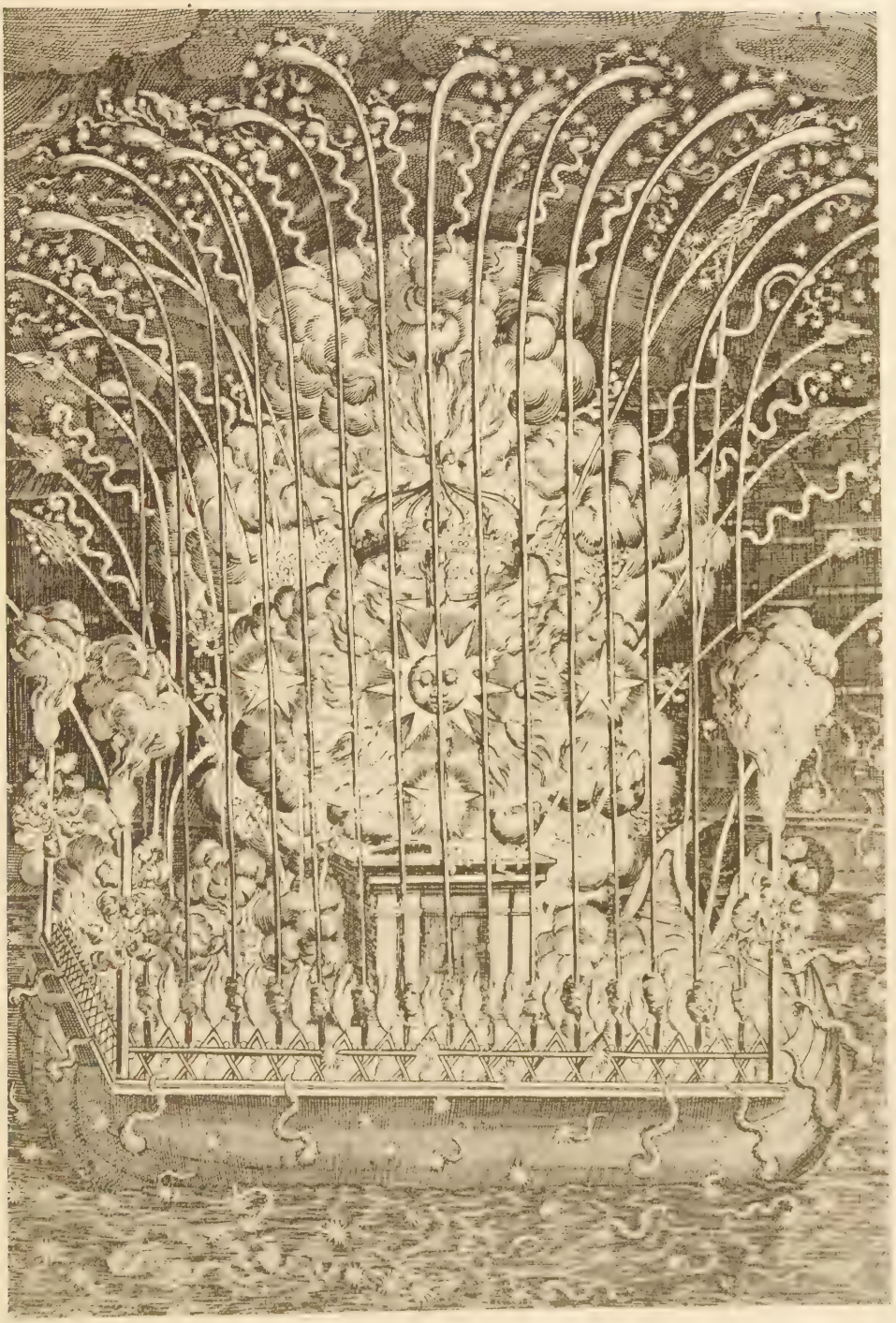
Il se composait d'un logis à pilastres corinthiens, peint aux couleurs royales et surmonté d'une coupole

octogone; des écailles rouges, vertes et blanches ornaient la coque bordée par une balustrade d'or. A l'intérieur, des tapisseries de satin bleu fleurdelysé couvraient les murs; les portes étaient drapées de damas incarnat et bleu, les corniches dorées et argentées. Autour des sièges réservés au roi et à la reine, l'on avait disposé des bancs et des coussins pour les hauts personnages de leur suite (fig. 73).

De magnifiques présents furent offerts aux souverains, notamment deux lions d'or massif hauts d'une demie-coudée dont les pattes de devant s'appuyaient sur un écusson (fig. 74, 75). Dans l'écusson du lion du Roi était représenté le Roi vêtu en Jupiter, foudre en mains, abattant les géants, avec la devise : *His nigra ad Tartara misit*. Dans l'écussion du lion de la Reine se voyait une « reine dormante au bas de l'estomac de laquelle un bras couronné, sortant des nuées, attachait une médaille portant la figure d'un lion avec ces paroles au-dessus : *Claros signant hæc omnia reges*.

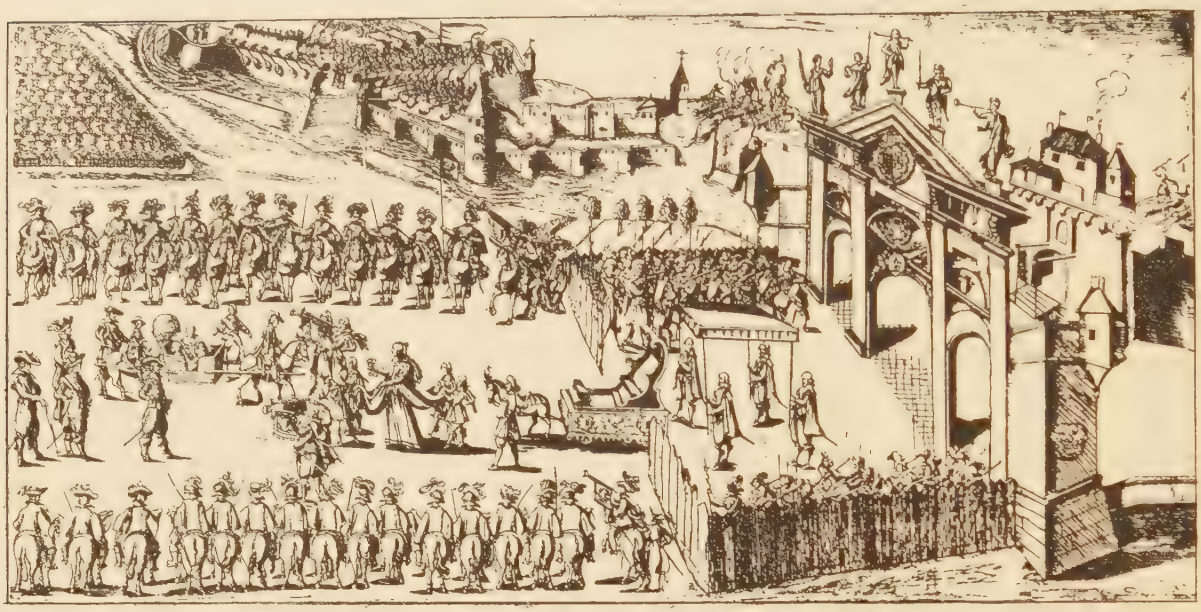
Des symboles analogues inspiraient les feux d'artifice. Le dimanche 18 décembre, à 6 heures du soir, LL. MM. se trouvant à l'hôtel de M. d'Halincour, les rives de la rivière s'illuminèrent et l'on vit apparaître sous le pont de Saône un grand lion d'artifice (fig. 76). Il portait sur son dos 4 fleurs de lys de feu; des jets de flamme sortaient de sa gueule. On le conduisit jusqu'au grand artifice monté sur deux grands bateaux (fig. 77). « L'air se vit rempli de fusées dont les unes chargées d'étoiles représentaient la chute du firmament; les autres, accompagnées de saucissons, excitaient des tonnerres; d'autres faisaient voltiger un nombre infini de serpenteaux, et d'autres encore jetaient une pluie dorée, qui n'était point si riche que celle de Danae, mais plus claire et moins dangereuse ».

La rivière était également couverte de fusées d'eau; « le balustre qui entourait ledit artifice était garni de lances et de pots à feu, de saucissons, de pétards, de girandoles, de trombes, sans parler des grandes caisses carrées que l'on avait déposées le long du balustre, desquelles sortaient des compagnies et départs de fusées ».



77. Entrée de Louis XIII a Lyon. — Pièce centrale au feu d'artifice (1622).

ENTREE DE LA DUCHESSE DE LA VALETTE A METZ (1624)



78. *Entrée de la duchesse de la Valette (1624) — Réception aux portes de la ville.*

Le plan de la fête est « un combat d'honneur et défi des quatre éléments messins, jaloux à l'envi l'un de l'autre qui d'entre eux recevrait Madame avec plus d'appareil contribuant à ces fins des raretés plus singulières que la nature et l'art leur aient départis et les étalant chacun en son palais dressé superbement pour ce sujet aux plus belles places de la ville ». Chaque élément serait entouré d'emblèmes et d'allégories correspondantes, et devrait ordonner dans son palais quelque beau ballet... Neptune ferait danser les naïades au chant des sirènes... l'Air prêterait ses vents aux concerts des rossignols artificiels. Programme original et somptueux qui semble avoir été exécuté avec une splendeur non pareille.

C'est à une jeune fille des plus agréables et des mieux disantes que fut confié le soin d'apporter à la duchesse, aux portes de la ville (fig. 78), les premières paroles de bienvenue. Sur un char de triomphe suivi des chars des quatre éléments (fig. 79, 80, 81, 82) elle était partie de l'évêché à sa rencontre.

Sitôt qu'elle aperçut Madame, elle s'avança vers elle; quatre trompettes l'accompagnaient et quatre pages portant les coins de son manteau. Sa robe de taffetas incarnat était couverte de gaze d'argent avec un surcol de gaze d'or frangé et écaillé et son manteau était un grand manteau royal à fond d'argent semé de fleurons bleus.

Alors, pendant que tonnent les canons de la citadelle, que sonnent les trompettes et que s'élève la voix profonde de la grande cloche qu'on appelle la Mute, la duchesse est invitée à prendre place sous un dais de velours noir à ses armes; mais elle refuse; elle demeurera dans sa litière, et le dais la suivra.

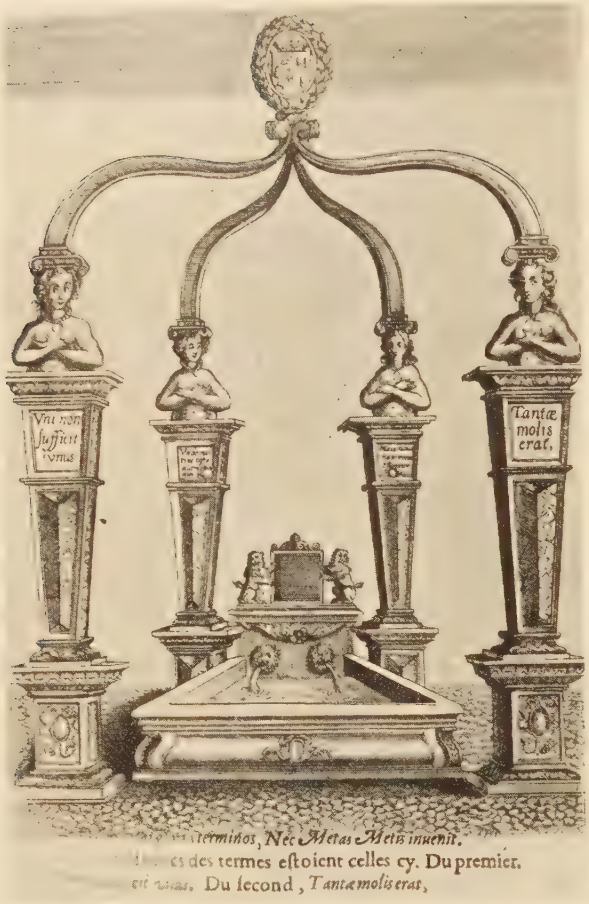
La première porte franchie, un grand édifice de 30 pieds, comme servant de portique au magnifique palais de Neptune dressé devant l'hôpital, s'offre à sa vue. Une longue inscription célèbre « sa naissance illustre, sa vie pleine de bonheur et de gloire qui la met au service des sirènes de ce Temps, sa rare vertu qui la fait paraître comme un astre luisant dans le ciel de la cour ». Deux jeunes enfants, représentant le Soleil et la Lune, la reçoivent sous le portique et lui débitent une harangue. Madame l'écoute en souriant, puis, avec un beau concert de harpes, pénètre dans le palais de Neptune. C'est une splendide machine de structure toscane à double face, que flanquent deux statues de la Seille et de la Mozelle, aux piédestaux desquelles sont évoquées par l'art du peintre Neptune et l'Aurore. Dans le cartouche on lit :

Bel Astre de ce petit monde,
Entrés dans le Palais de l'Onde
Et luisés dans cet élément ;
Autrement ce sera merveille
Si votre flamme non pareille
Ne cause quelque embrasement.

Arrêtés doncques votre course
Et au coulant de cette source
Baignés un peu votre flambeau ;
Vous ferés voir à l'assistance
Que votre flamme a la puissance
De vivre et flamber dedans l'eau.

79-80. Entrée de la duchesse de la Valette a Metz (1624). Le char de la Terre — Le char de l'Air.

81-82. Entrée de la duchesse de la Valette a Metz (1624).
Le char de l'Eau — Le char du Feu.



Entrée de la duchesse de la Valette à Metz (1624).

83. *Fontaine de l'Hôpital* **84.** *Palais du Feu*

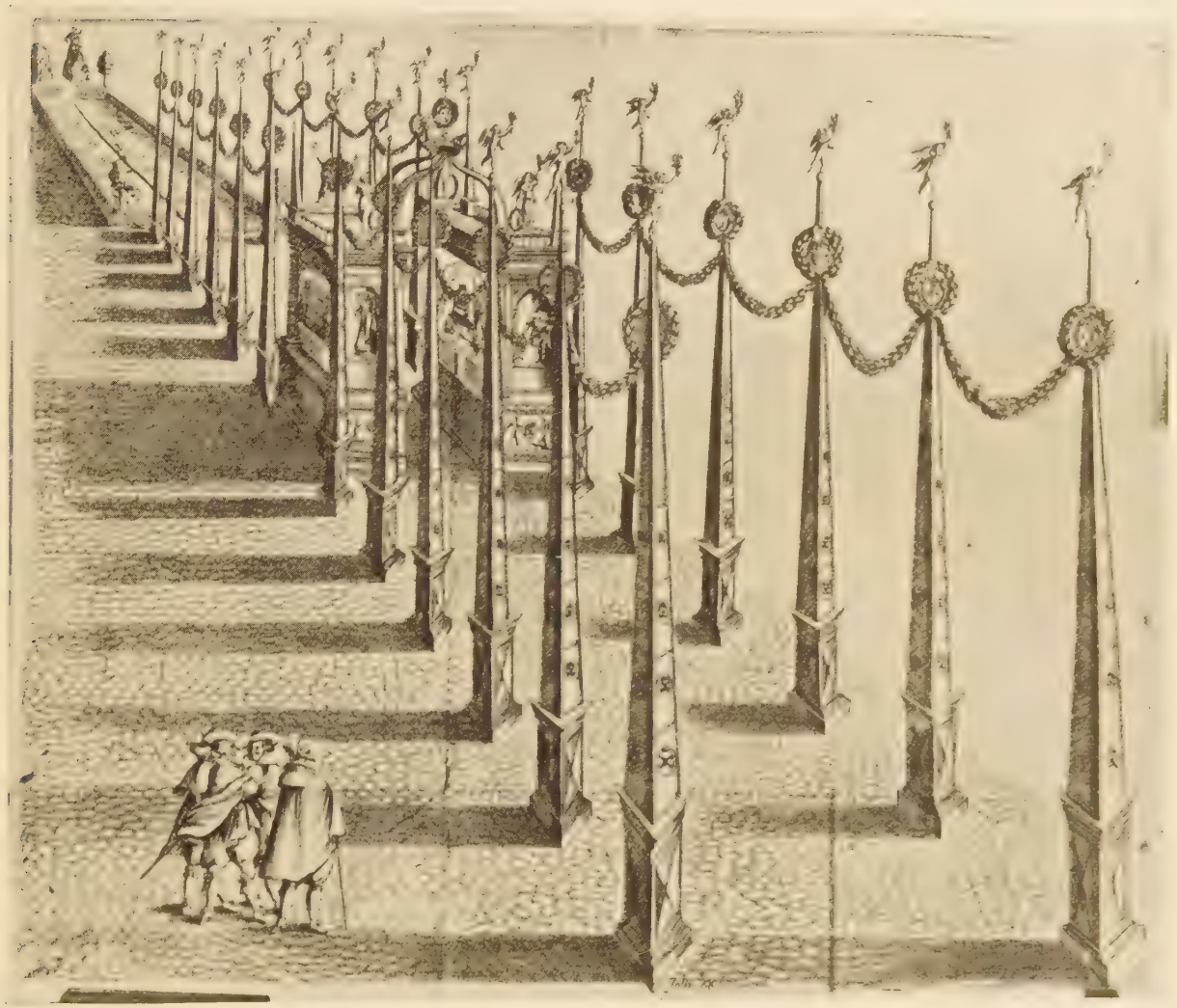
Cependant Neptune s'avance, fait à Madame un beau discours et lui présente deux captifs, l'Amour et la Fortune, attachés ensemble avec une chaîne d'or, et qui prennent aussi la parole.

Le cortège se remet en marche après une halte devant la Fontaine de l'Hôpital (fig. 83) revêtue de glaïeuls, de saules, de mousse et de verdure et enrichie de quatre grands termes sur lesquels sont posées quatre cornes d'abondance unies en forme d'impériale et supportant les armes de la duchesse.

Quatre cents enfants en armes, de 12 à 13 ans, se trouvent rassemblés sous la conduite de 4 capitaines de

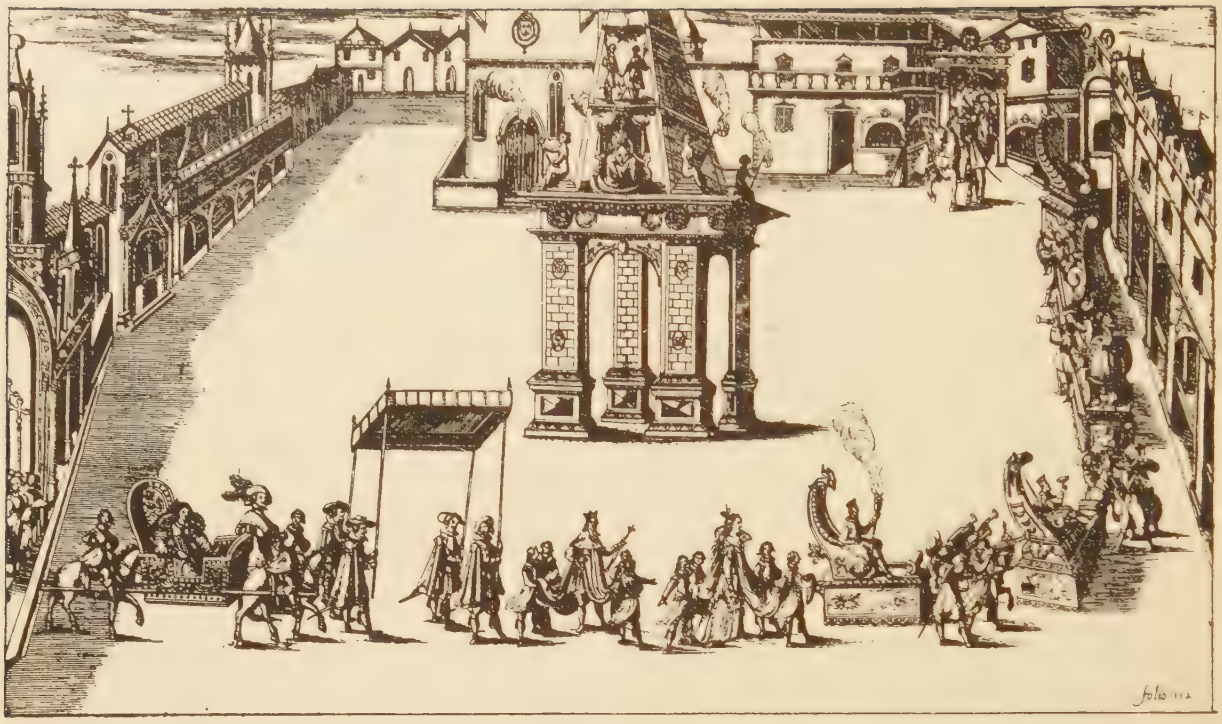
leur âge pour recevoir Madame à l'entrée du Champ-à-Seille.

La duchesse passe outre vers les Etats de la Terre. Un portique occupe l'entrée de la rue Royale. Flore



85. *Entrée de la duchesse de la Valette à Metz (1624). Avenue triomphale conduisant au palais de la Terre.*

paraît, puis Euphrosyne. Elles sèment de fleurs la rue, exhortent la duchesse et la conduisent avec accompagnement de hautbois jusqu'au palais — d'ordre dorique — de la Terre, entre deux rangs de pyramides (fig. 85). Des guirlandes les rejoignent les unes aux autres; elles



86. *Entrée de la duchesse de la Valette à Metz (1624) — Le cortège quittant la cathédrale.*

ont de 25 à 30 pieds de haut et à leur sommet de petits anges dorés tournent au gré du vent. Pendant que dialoguent deux bergers messins, Pan s'avance monté sur un char triomphant et reçoit Madame au palais.

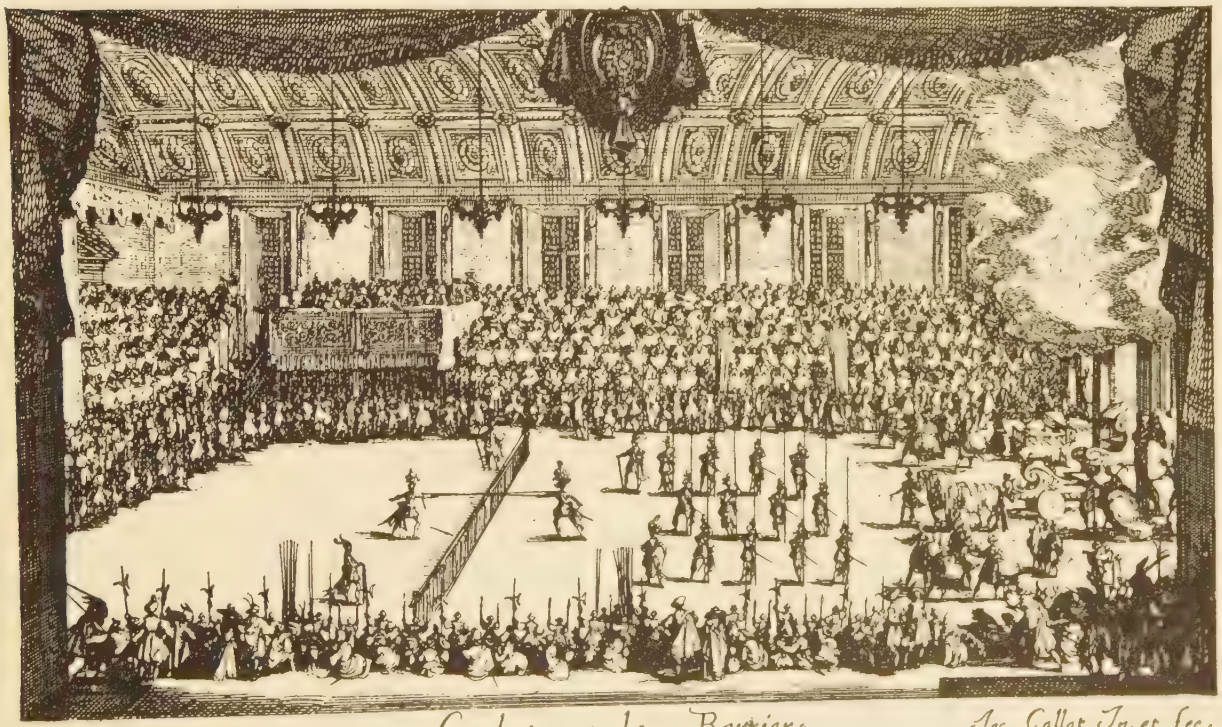
Même cérémonie aux frontières du 3e élément. Le Palais de l'Air s'élève au bas de Fournerme. Il est de plan triangulaire. On y voit Junon, Iris, Jupiter, Eurus et Zéphir haranguant la duchesse. L'Air est sur son char; il tient à la main un bassin « où les vapeurs et l'eau des nuées se cueillent pour être par après versées et répandues dans le sein de la Terre ».

Les Etats du 4e élément occupent la place Saint-Etienne (fig. 84). Le char du Feu porte sur une de ses faces un phénix, sur l'autre un Cupidon. C'est le Feu qui donne le signal de la fête nocturne. Fusées, pétards éclatent. Les pyramides étincellent, un palais de 100 pieds de haut s'embrase, dont chaque angle est consacré à une vertu de Madame : la Gloire, la Félicité, l'Immortalité, la Vertu — touffes de feu qui brûlent dans la nuit comme des torches victorieuses.

Pendant que le Feu entretient Madame, s'avance, du côté de la grande église, en radieux manteau d'azur à fleurs de lys, la Piété Royale. Madame s'incline à son discours. La Mute sonne « à fendre l'air une lieue alentour ».

Après le *Te Deum,* la duchesse quitte la cathédrale (fig. 86) ; elle franchira, pour se rendre par la rue des Clercs à la Haute-Pierre, sept arcs correspondant aux sept planètes qui chacune, par la bouche d'un écolier, lui récitera des vers.

Et la fête se termine, après un festin dans la grande salle du Palais, par la représentation de *Phyllis retrouvée,* « pastorale des nymphes d'Austrasie sur l'heureuse entrée et séjour de Madame la duchesse de la Valette en la ville de Metz ».



87. *Combat a la Barriere* — *Iac. Callot In. et fec.*

LE COMBAT A LA BARRIERE – NANCY (1627)

De fort belles fêtes furent données à Nancy par Charles IV, pendant le carnaval de 1627, en l'honneur

de la belle duchesse de Chevreuse qui était venue se réfugier à la cour de Lorraine — fêtes qui se terminèrent par le fameux *Combat à la barrière* dont Callot a fixé le souvenir. « Des cavalcades sont organisées, dit Pierre-Paul Plan, où des gentilshommes lorrains remplissent des rôles allégoriques et légendaires. Puis Charles IV en

88. *Le combat à la Barrière* (1627).

personne descend en champ clos au milieu d'une des grandes salles du palais transformé en lice (fig. 87) et lutte à la lance contre un adversaire, *à la barrière*, comme on disait à Nancy, c'est-à-dire en tournoi, les deux antagonistes étant séparés l'un de l'autre par une barrière de bois. »

Au fond de la salle était un ciel avec des étoiles et les sept planètes. Elles en descendaient richement parées et disaient des vers. Un char les suivait, tiré par la Renommée, sur lequel se faisait un concert de douze luths; les musiciens étaient vêtus de satin incarnadin, gris

de lin et blanc. Marchaient ensuite vingt pages portant chacun deux flambeaux de cire blanche, puis Mars et Hercule, traînant un chariot de triomphe couronné de mille trophées où était assis le prince de Phalsbourg, couvert d'armes blanches. Cupidon, chantant des vers, précédait cette machine étincelante.

Le prince descend du char et, accompagné des pages, de huit tambours et d'un fifre, fait trois fois le tour de la salle avant d'entrer dans le camp et de se rendre au-delà de la barrière où il attend les assaillants.

Le premier des concurrents d'honneur est le sire de Macey. Il paraît « armé à la soldate et portant sur l'épaule la pique de guerre ». Il se présente sous le nom de « Chevalier de la Retraite » en récitant des stances. Les sieurs de Vroncourt, Marimont et Tyllon le suivent, portés par un dauphin, armés de harnais argentés, la pique en main, la tête couverte d'une toque de velours noir. Dix pages leur font cortège, portant aussi chacun deux flambeaux; les tambours et les fifres sonnent. Arion entre en scène, porté par un autre dauphin et récite des vers qu'il accompagne de son luth.

Mais que signifient ces lueurs d'enfer? C'est le baron de Couuonge et M. de Chalabre qui, en Minos et Rhadamante, une couronne d'or émaillé de noir en tête, font leur entrée (fig. 88), poussant devant eux la garnison infernale uniquement habillée de flammes: trente démons armés de flambeaux, qui entourent les trois dames d'honneur de la princesse des Enfers. Elles ont le chef hérissé de vipères sifflantes et dans les mains une torche, des vipères et des serpents entrelacés. Minos et Rhadamante brandissent des javelots; Cerbère les suit enchaîné.

Un autre char s'avance (fig. 89): celui du Comte de Brionne en Jason, dans l'île de Colchos. La toison d'or est accrochée aux branches d'un arbre, un dragon la garde, qui vomit des flammes. Du haut d'un rocher sur lequel est posé son palais d'airain « percé de toutes parts pour faciliter l'accès aux nouvelles qu'elle y reçoit », la Renommée fait en vers l'éloge du prince; et Jason s'avance, vêtu d'une armure d'argent, sur un navire qu'environnent des divinités marines.

89-90. Le combat a la Barrière (1627).

Voici le tour maintenant de Mgr. le marquis de Moy (Henri de Lorraine) (fig. 90). Précédé de vingt pages en satin incarnat et bleu, puis de la Fidélité sur un char que traîne un griffon, de la Constance que traîne un dragon volant et de la Persévérance, aux accents d'un chœur de musique, porté par un Phœnix battant des ailes au-dessus d'un bûcher, il va paraître. Avec sa compagnie de huit gentilshommes, il est assis sur une salamandre que conduit Cupidon monté sur un cygne.

91. *Le combat à la Barrière* (1627).

Et c'est le tour enfin du duc de Lorraine. Son entrée est annoncée par 30 pages vêtus de toile d'argent blanc et bleu et par une bande de musiciens dans un cheval doré dont six nymphes tiennent les rênes. L'on voit ensuite défiler dans une grotte où ils sont en train de forger les armes du soleil, Vulcain et ses Cyclopes nus, puis un jardin où coulent deux fontaines de parfums, puis, symbolisant le soleil lui-même, sur un char éblouissant d'or et de lumière, Son Altesse (fig. 91); Son Altesse

à qui, le tour de la salle achevé, Junon, Pallas et Vénus apportent son précieux harnais nouvellement forgé, avec lequel il soutiendra victorieusement, aux acclamations de l'assistance, les assauts de tous ses adversaires.

La triomphante entrée du Roi après la réduction de La Rochelle (1628).

92. *Arc dédié à la piété du Roi.* **93.** *Arc dédié à la majesté du Roi.*

ENTREE DE LOUIS XIII A PARIS APRES LE SIEGE DE LA ROCHELLE (1628)

Le dessein de la réception triomphante que fit à Louis XIII la ville de Paris après la réduction de La Rochelle a pour base l'éloge des douze qualités royales qui triomphent avec le Roi.

Le cortège est formé de compagnies de gens de pied, de trois chars de triomphe, du corps de la ville, composé de 3 compagnies des archers de la ville, de l'Imprimeur,

94. La triomphante entrée du Roi après la réduction de La Rochelle (1628). Arc de triomphe de la Force, sous les voutes du Chatelet.

95. *La triomphante entrée du Roi après la réduction de La Rochelle (1628). Le cirque romain.*

du Maître d'hôtel, du Contrôleur du bois et du maître de l'artillerie, tous à cheval, des deux maîtres d'œuvre de la ville et de dix sergents vêtus de robes mi-parties et le navire d'orfèvrerie de Lutèce sur l'épaule. Viennent, après, le greffier de la ville, le Gouverneur de Paris, duc de Montbazon et le Prévôt des marchands, les 4 échevins, le Procureur du Roi et le Receveur de la ville, les Conseillers de ville, les quarteniers, cinquanteniers, dizeniers et Bourgeois. C'est en cet ordre que, parti de l'Hôtel de Ville, il arrive à la porte Saint Marcel.

Le Roi est reçu au Château d'Eau et, après les harangues, monte à cheval et fait son entrée par le faubourg Saint Jacques, se dirigeant vers Notre-Dame où un *Te Deum* sera chanté et s'arrêtant à tous les « Portaux » et arcs de triomphe qui ont été érigés à sa gloire; après quoi il sera reconduit au Louvre.

Les douze arcs de triomphe sont dédiés :

96. *La triomphante entrée du Roi après la réduction de La Rochelle (1628). Le navire de la ville de Paris.*

1^er^, Celui qui est à l'entrée du faubourg Saint-Jacques, à la *Clémence* du Roi; 2^e^, celui qui est à la barrière Saint-Jacques, à la *Piété* du Roi (fig. 92); 3^e^, celui du pont-levis de la porte Saint-Jacques, à la *Renommée* du Roi; 4^e^, celui de la dernière porte de la ville à l'*Amour du peuple* du Roi; 5^e^, la face de la porte Saint-Jacques du côté de la ville, à la *Justice* du Roi; 6^e^, celui de la Fontaine Saint-Benoit, à la *Félicité* et aux batailles navales du Roi; 7^e^, celui de la Fontaine Saint-Séverin, à la *Prudence* du Roi; 8^e^, la face du côté du Châtelet, à la *Majesté* du Roi (fig. 93); 9^e^, la voûte du Châtelet, à la *Force* du Roi; 10^e^, la face du Châtelet du côté de Notre-Dame, aux *Récompenses militaires* présentées au Roi par l'Honneur; 11^e^, celui du marché Neuf, à la *Magnificence* du Roi et à la construction de la digue; 12^e^, celui du Pont Notre-Dame, à l'*Eternité* de la gloire du Roi.

L'arc des voûtes du Châtelet mérite une description

détaillée (fig. 94). De nombreuses statues le décorent: celles de sept héros et grands capitaines de la Grèce, celles de sept héros et grands capitaines de Rome. Plusieurs rangs de flambeaux de cire blanche brûlent sur les balustrades de menuiserie. Seize peintures s'étalent aux murs, au-dessus des statues, huit de chaque côté, touchant la nature et les symboles du feu; sans oublier d'innombrables devises latines.

A la voûte se déploie un ciel d'or bruni semé d'étoiles d'or, parmi les splendeurs duquel planent les 4 vertus cardinales, sur un nuage, avec leurs symboles et trois anges soutenant une couronne de France.

Les trois chars de triomphe représentent, l'un, « à la rustique », l'Age d'or, évoquant les fables anciennes ; l'autre, « à la romaine », un cirque romain (fig. 95); le troisième, « à la moderne », le Navire de la Ville de Paris (fig. 96).

CHAPITRE IV

LES FÊTES DE LOUIS XIV

97. *Sacre de Louis XIV à Reims (1654). — Le roi se rend à la cathédrale.*

De même que les *Triomphes de César* de Mantegna ont été, nous l'avons vu, la source d'inspiration des fêtes du XVI^e^ siècle, les *Triomphes d'Alexandre* de Charles Le Brun ont été celle des fêtes du règne de Louis XIV.

Le Brun devient Peintre du Roi en 1661; la disgrâce de Fouquet date de 1661, du lendemain de la fête qu'il avait offerte au roi dans son château de Vaux et dont Le Brun avait été l'ordonnateur. « Avec Torelli magicien expert et faiseur de miracles, avec Torelli qui lui enseigne peut-être ses secrets, il imagine, dit Pierre

98-99. *Le feu royal tiré devant Leurs Majestés, le jour de la naissance du Roi* (1649).

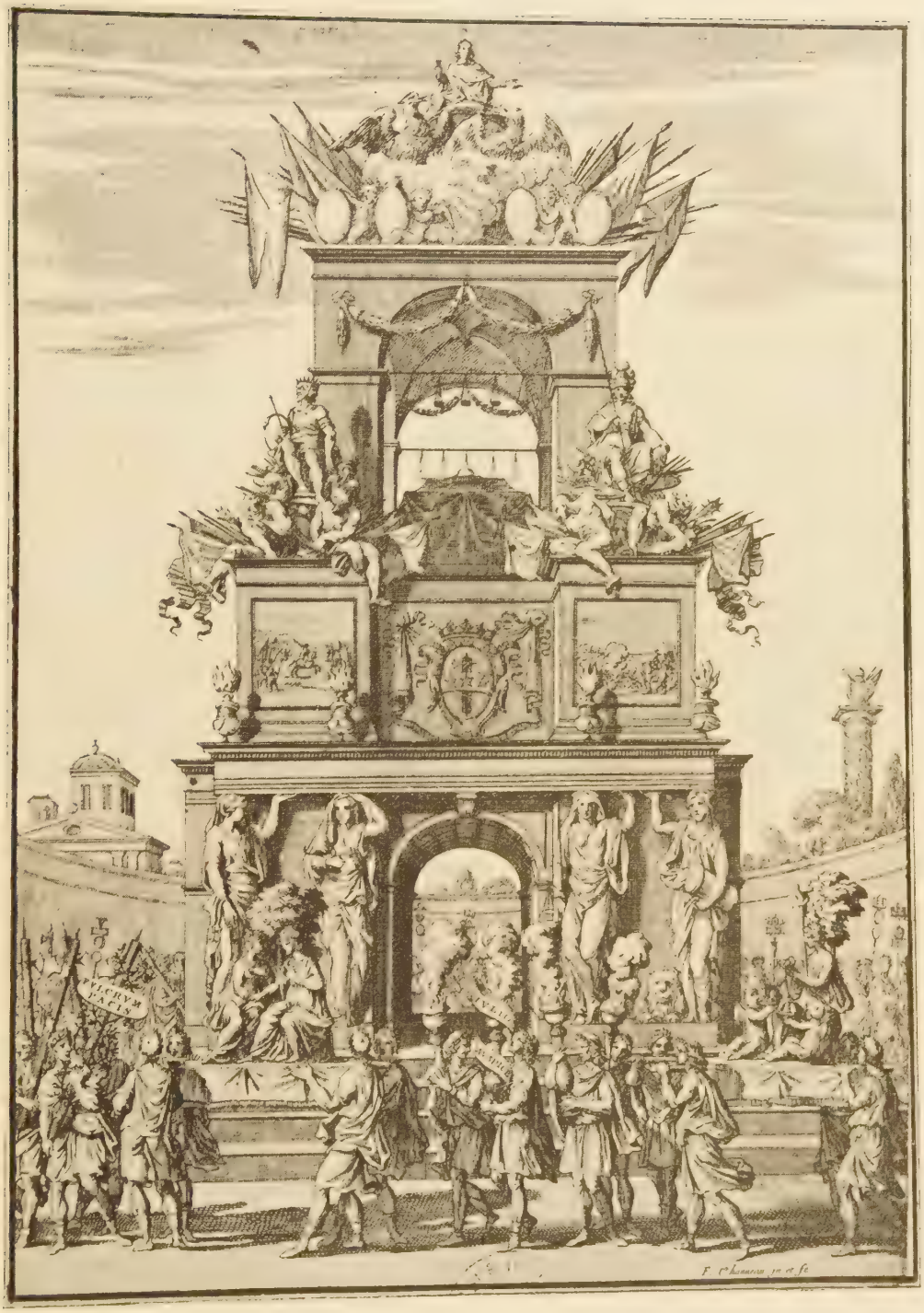
Marcel, pour les fêtes de Vaux des décors merveilleux, de fantastiques illuminations, des combinaisons imprévues d'architecture, d'eaux et de feux. » Un soir, à la fin d'un festin, une lune monta dans les airs, jetant « une lumière si éclatante à mesure qu'elle s'élevait sur l'horizon, dit Guillet de Saint-Georges, que le roi et toute la cour demeurèrent longtemps surpris d'un spectacle si nouveau. » Un autre soir, — c'était à cette visite du roi qui devait être fatale à Fouquet, — un rocher s'ouvrit et laissa paraître la Béjart en déesse. Sur un signe du

100. Sacre de Louis XIV a Reims (1654). — Le Couronnement.

souverain sollicité par Molière, des termes et des arbres accouchèrent de personnages qui, raconte La Fontaine, dansèrent un ballet en venant au monde. Le Brun s'était surpassé, comme s'il eût prévu que cette fête serait la

101. *Pièce centrale du Feu d'artifice tiré devant Leurs Majestés, le jour de la naissance du Roi* (1649).

dernière. Des lignes de flammes marquèrent les lignes architecturales du château orgueilleux; un incomparable feu d'artifice éclaira le parc; sur le grand canal une baleine de feu crachait des pièces d'artifice et, à l'heure du départ, un jet colossal de fusées forma une voûte de flammes au-dessus de toute la Cour en cortège. Ainsi



102. Portique triomphal érigé en l'honneur de Mazarin après le Traité des Pyrénées (1659).

103. *Procession solennelle du Saint-Sacrement (1642).*

Le Brun prélude aux magnificences de Versailles par les magnificences de Vaux ».

Les grandes fêtes du règne de Louis XIV ne seront donc pas ordonnées autrement que le sont les grandes compositions décoratives de Le Brun. La même conception de l'antiquité, de la fable, de l'allégorie présidera aux unes et aux autres. Les mêmes accessoires, les mêmes décors, la même mise en scène se retrouveront ici et là. Les mêmes divinités fabuleuses, les mêmes Victoires, parmi la même pompe et les mêmes symboles, parmi le même déploiement fastueux de trophées, de guirlandes, de colonnes et de frontons, de statues et d'arcs de triomphe, les mêmes costumes, les mêmes cuirasses molles, les mêmes casques compliqués, les mêmes panaches et aigrettes de plumes que l'on voit s'agiter

104. *Entrée du duc d'Epernon à Dijon (1656).*
Portique sur la place de la Sainte-Chapelle.

dans les apothéoses de Louis XIV en Hercule et en Apollon qui décorent Versailles, nous les retrouverons, nous les reconnaîtrons dans les défilés, les carrousels, les réceptions, les pompes funèbres du Roi-Soleil. Et Bérain, après la disparition de Le Brun, en exagèrera encore la redondance et la majesté.

Rien de plus splendide, rien qui renseigne mieux, en tout cas, sur l'idée qu'avait imposée Louis XIV à la France et au monde d'alors de la monarchie française et qu'il en avait lui-même. Et à cet égard, il faut bien convenir qu'aucun décor ne pouvait se prêter plus intimement ni plus magnifiquement que le château et les jardins de Versailles à ces fêtes incomparables et que ce décor même en conditionnait le faste et la splendeur.

105. Carrousel de 1662. — Le Roi.

106. *Fête du mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse (1660). Arc de triomphe à la Porte Saint-Antoine.*

REJOUISSANCE DE LA PAIX A LYON (1660)

Après avoir proclamé la paix sur diverses places de la ville, les officiers du corps municipal, les échevins, les prévôts, précédés du héraut d'armes en cotte violette à fleurs de lys d'or et de huit trompettes vêtus des livrées du roi et de la ville, défilèrent en cavalcade à travers les rues de Lyon. La plupart des membres du corps de ville étaient montés sur des chevaux blancs avec housses de moire brodée.

Sur le pont de Saône avait été dressée la pièce principale du feu d'artifice. Elle figurait le Temple de Janus et affectait la forme carrée, « pour répondre aux quatre parties du monde ». La statue de Janus occupait le centre; le socle sur lequel elle s'élevait était orné de serpents pliés en rond et se mordant la queue, symbole de l'éternité de la paix qui venait d'être conclue. Des festons et des figures des douze mois de l'année, des girandoles faisant mouvoir les signes du Zodiaque, les quatre saisons, les trois Grâces et la nymphe Amalthée, tenant à la main un rameau d'olivier, enrichissaient l'architecture de ce bel édifice.

Le feu commença par la décharge de la Guerre, de l'Hérésie, de la Discorde et de la Révolte, lesquelles s'efforçaient d'empêcher que l'on fermât les portes du Temple. Mais à l'apparition de Mercure, les quatre portes s'abattirent avec un grand bruit. Des deux côtés du pont, dont les parapets avaient été supprimés, avaient été disposées de nombreuses pièces d'artifice et décharges de fusées.

« Après le fracas qui se fit à la clôture du Temple, un feu plus clair et plus serein éclaira tout le haut de la machine où étaient les symboles de la Paix, et une pluie éclatante d'étoiles fit paraître une grande multitude d'astres errants. L'artifice dura une heure entière avec des décharges continuelles. Les armes du Roi, du gouverneur et de la ville furent représentées par des lances à feu et l'on y lut distinctement des deux côtés : *Vive le Roi*, écrit par quatre cents lances à feu ».

107. *Entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse à Paris à l'occasion des fêtes de leur mariage (26 août 1660).*

MARIAGE DE LOUIS XIV (1660)

C'est par la porte Saint-Antoine (fig. 107) que Louis XIV et Marie-Thérèse firent leur entrée à Paris le 26 août 1660. Le cortège s'était formé au château de Vincennes, le Roi étant demeuré quelque temps à Fontainebleau pour attendre la fin des préparatifs.

Le premier arc de triomphe, celui de la porte Saint-Antoine, était d'ordre dorique.

Le second édifice, sur le Pont-Dormant de la porte Saint-Antoine, était construit en pierres de taille. Des niches abritaient des figures de *Spes Gallica* et de *Securitas publica;* le fronton, portant au centre la France et l'Espagne assises, l'Hymen debout entre elles, était flanqué d'obélisques et l'attique, fait d'une grande dalle de marbre noir, était surmonté des armes de France et d'Espagne. Le trône royal s'élevait sur une haute

estrade précédée de vastes degrés où se déployait le cortège.

Au carrefour de la Fontaine Saint-Gervais, sur une montagne de 40 pieds de haut, couverte de lauriers et représentant le Parnasse, l'on voyait Apollon et le chœur de ses Muses (fig. 114), les deux fontaines traditionnelles, la Castalienne et l'Hypocrène, et la Vertu soutenant dans un médaillon le portrait de LL. MM.

Sur le Pont Notre-Dame, réparé à cette occasion, se développait une perspective d'édifices mi-gothiques mi-renaissance terminée à chaque extrémité du pont par des arcs de triomphe de la plus grande splendeur. Au niveau du premier étage, les entrefenêtres étaient occupés par des termes portant des médaillons de tous les rois de France. Une ornementation somptueuse, où se découvre l'abandon du style purement antique et une redondance toute baroque, donnait à cet ensemble architectural une allure neuve et singulière.

La place Dauphine transformée en carrousel (fig. 110) s'achevait en un arc de triomphe ouvert sur le Pont-Neuf et laissant apercevoir la statue d'Henri IV (fig. 111). Le monument était divisé en deux parties; la partie inférieure représentait le Peuple, la partie supérieure, surmontée d'un obélisque de plus de 100 pieds de haut, le Roi. Les piles de l'arc étaient ornées de figures des 4 éléments : l'attique avait deux frontons. Le Roi et la Reine y étaient évoqués sur un char conduit par l'Hymen et traîné par un coq et par un lion; et plus haut se dressaient un Atlas sur un globe d'azur à 3 fleurs de lys d'or, deux génies, la France et l'Espagne, et une Renommée.

L'Hôtel de Ville avait reçu une décoration non moins magnifique. Sur tout le parcours du cortège des musiques étaient postées : ici, 18 hautbois répondant à des trompettes, là, une bande de violons, plus loin, 80 musiciens sur un amphithéâtre, des musettes de Poitou sur l'arc du Pont Notre-Dame; place Dauphine, 24 violons.

La pièce principale du feu d'artifice (fig. 121) tiré le 29 août était un vaisseau de 72 pieds de long, dont un dauphin écaillé et couronné d'or formait la proue et dont

LES CEREMONIES DV MARIAGE DV ROY

Chanſon Nouuelle, ſur l'accompliſſement du Mariage du Roy de France, auec l'Infante d'Eſpagne. Sur le chant, du trebuchement fatal.

PEuple François d'vn cœur ioyeux
Chantons viue le Roy victorieux,
Qui par ſon mariage heureux (lieux.
Soulagera le peuple de Frãce en tous
LOVIS ce puiſſant Potentat
Donné de dieu pour le bien de l'Eſtat
Aujourd'huy fait ſoir ſon renon(nom
Par toute l'Europe fait parler de ſon
La France n'a plus d'ennemis
Le Roy d'Eſpagne eſt de nos amis
Et pour mieux nouer l'amitié
L'Infante de Louis eſt la chere motié.
C'eſt elle qui gaigne ſon cœur
Il eſt vaincu ce Monarque vainqueur
Car qui tiendroit contre ſes yeux
qui lenſét plus de traits, que les Aſtres
des Cieux
Ce Mariage ſouhaite (ſicnte,
Depuis long temps par tout la Chre-
ne ſa Royale Maieſté (beauté
Eſt accomply auec l'Infante grande
Sca eſté dans S. Iean du Lud
Que ce beau Mariage s'eſt conclud
En preſence des grands Seigneurs
de la Cour de France & d'Eſpagne en
grande honneur
Monſieur ce grand Prince courtois
Portoit le Cierge de noſtre grand Roy
Madamoiſelle de Bourbon
Celuy de la Reyne portoit d'affection
Cette Princeſſe d'Alenſon
Et celle de Vallois auec raiſon
A la ceremonie portoient
La robe de la Reyne, l'Epouſe du Roy
Le Roy, la Reyne meſmement
Auoient de fort riche habillement
La Reine cette grande beauté (ieſté
Rauiſſoit de ſon beau regard ſa Ma-
L'Eueſque dans ce beau matin
Les Eſpouſa le neufieſme de Iuin
Ou tous les Princes & les Seigneurs
Eſtoient rauis de voir leurs Royales
grandeurs
Il faiſoit beau voir les deux Cours
Se réjouyr enſéble par grands amours
Tant Eſpagnols que de Francois
Qui crient tous viue, viue ces deux
grands Rois.
Dieu qui fut autheur de la paix
Fais quelle ſoit ſi ferme deſormais
Que les Monts & que les Mers (vont)
Ne ſépét plus le nœud de ſa ſaincte

N

108. Mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse (1660). (Placard populaire).

la poupe portait un grand cartouche aux armes de France accolé de deux tritons et, en guise de lanterne, un globe céleste de 20 pieds de tour soutenu par la France et l'Espagne, peintes de blanc et de bleu, de jaune et de rouge. Le capitaine de ce navire glorieux était un automate.

Le vaisseau avait été amarré devant le Louvre et, jusqu'au soir, mille barques pavoisées évoluèrent alentour; joutes, jeux nautiques et musiques. A neuf heures, salve d'artillerie, éclatement de boîtes sur la grève le long du quai de Nevers. Au sommet de la Tour de Nesles, un artifice étonnant s'allume : douze cercles à feu avec girandoles, 72 pots chargés de saucissons volants et de fusées innombrables; cependant qu'une girandole est amenée près du vaisseau aussitôt entouré de 300 lances d'artifice et, à travers l'épaisse fumée qu'elles dégagent, l'on voit tout à coup apparaître, à la pointe du mât devenu invisible, en plein air, « un soleil très lumineux et serein » avec les initiales des souverains « dont les noms formés par 250 étoiles furent vus quelque temps et bénis pour l'éternité par des millions de vœux sincères ».

LE CARROUSEL DE 1662

C'est en vue de rendre plus vivants les souvenirs héroïques du temps où les chevaliers s'affrontaient en des luttes loyales, pour les beaux yeux et l'amour de leurs dames, de rénover ces nobles jeux de force et de vaillance dont l'antiquité nous a laissé de si émouvants récits, que le Roi ordonna la Course de Têtes et de Bagues du 5 juin 1662 « comme un essai de ce que la noblesse de France serait capable de faire, si elle entreprenait un tournoi dans toute l'étendue de la beauté et de la magnificence qu'il peut recevoir ».

Louis XIV choisit lui-même «des nations les plus célèbres pour en former cinq quadrilles, composées, chacune, d'un chef et de dix chevaliers avec leurs officiers et leurs équipages ». 1re nation: les Romains (fig. 109), dont S. M.

109. Carrousel de 1662. — Deux Romains.

voulut être le chef (fig. 105); 2e : les Persans (fig. 112), dont le chef fut Monsieur, frère du Roi; 3e : les Turcs, sous la conduite du prince de Condé; 4e : les Indiens, commandés par le duc d'Enghien; 5e : les Sauvages de l'Amérique (fig. 113), par le duc de Guise.

Chaque quadrille comprenait des timbaliers, des trompettes, des estafiers, des palefreniers, des pages, sous la conduite d'un maréchal de camp et de son aide de camp.

110. *Fêtes du mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse (1660). Amphithéâtre de la place Dauphine*

La place Royale, où avait eu lieu sous Louis XIII un mémorable tournoi, ayant été jugée trop petite, c'est la place ouverte devant les Tuileries — la place du Carrousel — qui fut choisie pour la Course de Têtes et de Bagues. Le camp mesurait 45 toises en carré et était formé par des gradins pouvant contenir 15.000 personnes. Au centre, s'élevait une haute estrade pour les Reines et les princesses de la cour. Elle était d'ordre dorique et ionique, avec des colonnes de marbre, des bases, des chapiteaux, des corniches d'or et, au fronton, une inscription latine à la gloire du Roi, et deux statues, à droite et à gauche de l'entrée, de la Guerre et de la Paix.

De l'hôtel de Vendôme, où le Roi s'était habillé, à la place du Carrousel, le défilé fut magnifique. Il ne pouvait être autre, car la splendeur des costumes dépassait sans doute tout ce que l'on avait vu jusqu'alors de plus somptueux. Les gravures en couleurs qui illustrent le superbe ouvrage, absolument unique en cet état, conservé à la Bibliothèque de Versailles, en portent témoignage.

Les Romains étaient vêtus de toile d'argent, rebrodée d'or et bandée de satin feu brodé d'argent. Ils portaient un casque d'or couvert de plumes feu, un manteau de satin feu et or, doublé d'argent.

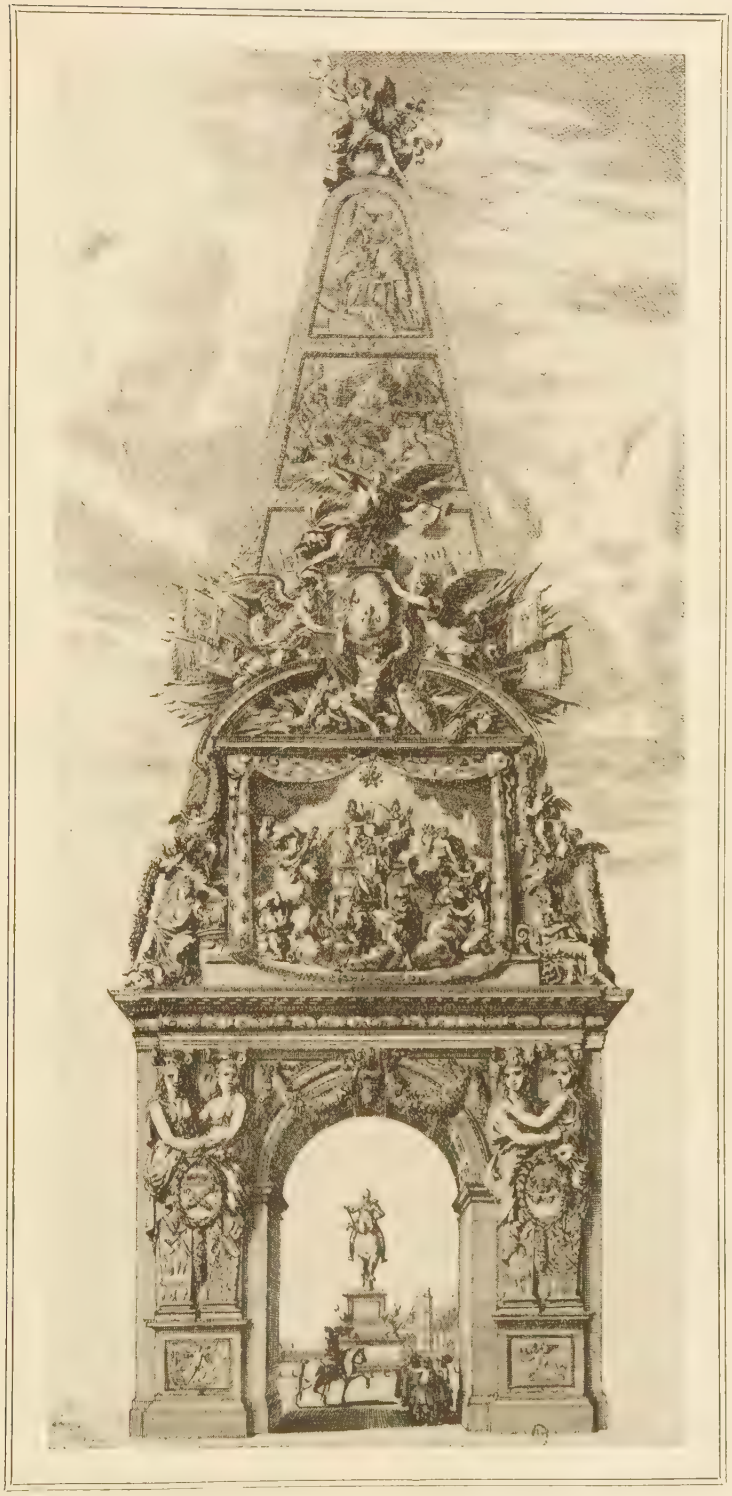
Le Roi était en Empereur romain. Il portait un corps de brocart d'argent, une robe brodée d'or toute parsemée de diamants, avec des pendeloques de diamants. Son casque était d'argent à feuillages d'or enrichi de diamants et ombragé d'une crête de plumes feu d'où sortaient quatre hérons. Ses bottines, son cimeterre étaient rehaussés de diamants. Son cheval, isabelle doré, disparaissait sous un harnachement en brocart or, argent et feu, plumes au frontail, semis de diamants.

Chaque chef de quadrille avait son écusson et sa devise; celui du Roi représentait un soleil étincelant avec cette inscription : *Ut vidi, vici.*

Les Persans avaient des bonnets de satin incarnat brodé d'argent et doublé d'hermine, couverts de plumes incarnat et blanc. Le costume de Monsieur qui les conduisait comme Roi de Perse, était rehaussé de rubis innombrables. Son écusson portait une lune et la devise : *Uno sole minor.*

Les Turcs, conduits par le prince de Condé, en Empereur, avaient des costumes de toile d'argent rayée bleu, revers de satin bleu brodé d'argent, plumes noir, bleu et blanc. Un croissant ornait l'écu du prince avec cette devise : *Crescit ut aspicitur.*

Le duc d'Enghien était Empereur des Indiens, lesquels étaient vêtus de couleur chair brune, chamarrée de jaune et de noir — le jaune brodé d'argent, le noir brodé d'or : plastrons ornés de perles, plumes multicolores. L'écusson du duc portait une grande étoile et l'inscription : *Magno de lumine lumen.*



111. Fêtes du Mariage de Louis XIV
et de Marie-Thérèse (1662).
Arc de triomphe place Dauphine.

112. Carrousel de 1662. — Deux Persans.

113. Carrousel de 1662. — Deux Américains.

Le quadrille des Américains, conduit par le duc de Guise, était peut-être le plus éclatant. Satin vert à écailles d'argent; manches et extrémités du corps en nageoires de poissons; bonnet en coquilles de corail : le caparaçon du cheval en peau de tigre avec bandes de velours vert.

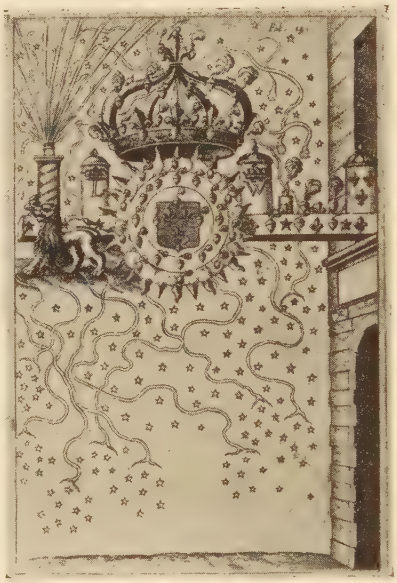
Il y avait des Mores portant des singes et menant des ours; leurs colliers étaient d'argent et leurs tuniques d'hermine; les estafiers et les palefreniers avaient des tuniques de tigre, des couronnes et des bracelets de feuilles de vigne et une massue sur l'épaule. D'autres étaient costumés en satyres; leurs chevaux avaient au front une corne unique, comme les licornes. Le casque de l'écuyer était une tête de dragon en or avec une longue crinière; la tunique était faite de lames d'or et enchassée d'yeux de dragon; la coiffure du page, de peau de singe; le cheval du page, tout caparaçonné de peau de poissons de mer lamés d'or.

Le duc de Guise, en Roi américain, portait une cuirasse en peau de dragon doublée de brocart vert et brodée de perles et de rubis et deux têtes de dragons lui pendaient aux épaules. Son morion était d'or et de brillants et surmonté d'un panache de plumes vertes et blanches en aigrette et de trois masses de héron : cette coiffure ne mesurait pas moins de quatre pieds de haut. Sa masse d'armes avait des ailes dorées qu'entourait un serpent. A son écu se voyait un lion terrassant un tigre avec la devise : *Altiora praesumo.*

114. Mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse (1660).
Arc de triomphe au Carrefour de la Fontaine Saint-Gervais : Le Parnasse.

ENTREE DE CHARLES IV A NANCY (1663)

Malgré les calamités sans nombre que Charles IV, duc de Lorraine, attira sur lui et ses peuples, l'affection de ceux-ci ne se démentit point. On en vit une nouvelle preuve après le traité de Marsal qui lui permit de revoir ses états où sa présence sembla faire oublier tous les maux dont il avait été la cause.



115-116-117. *Fêtes pour la paix à Lyon (20 mars 1660). — Feux d'artifices.*

« Le 6 septembre 1663, nous dit D. Calmet, Son Altesse suivie de sa cour, des gentilshommes de l'ancienne chevalerie, de ses gardes, de ses gendarmes et d'une foule de peuple, fit son entrée solennelle à Nancy, par la porte de Saint-Nicolas, à quatre heures du soir, au bruit de l'artillerie, au son des cloches, au milieu des cris d'allégresse de tout le peuple. Il traversa à cheval la ville, embellie de cinq arcs de triomphe et de quatre fontaines de vin et alla mettre pied à terre devant l'église de Saint-Georges ».

118. Fêtes pour la paix a Lyon (20 mars 1660).
Feu d'artifice sur la Saône.

L'ordonnance de la fête, dominée par le goût de l'allégorie alors en faveur, semble avoir eu quelque chose d'un peu provincial et une sorte de naïveté minutieuse qui est loin de manquer de charme.

Triomphe de Charles IV de Lorraine à son retour dans ses états (1664).

119. *Fontaine de la Vestale Lorraine.* **120.** *Fontaine de l'Ange tutélaire de la Lorraine.*

L'arc à la Piété, l'arc au Prince pacifique, l'arc au Prince débonnaire, Père du peuple, l'arc à Titus, « l'amour et les délices de ses sujets », la Fontaine de Mars, la Fontaine de la Pyramide, et notamment la Fontaine de la Vestale lorraine (fig. 119) et la Fontaine de l'Ange tutélaire de Lorraine (fig. 120) ont plus de grâce que de splendeur. Ce sont de petites imaginations, d'une puérilité touchante.

121. *Fêtes du mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse (1660). La Nef sur la Seine.*

LES GRANDES FETES DE VERSAILLES
LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTEE (1664)

Les fêtes de 1664 sont les premières des grandes fêtes que donna Louis XIV à Versailles, car celles qui y avaient eu lieu, l'année précédente, à son retour de Lorraine, quelque magnifiques qu'elles aient été, ne sauraient en aucune façon, leur être comparées : suite de divertissements, de ballets, de comédies, de bals, de « musiques de voix et d'instruments de toutes sortes », sans nulle cohésion, dont la représentation de l'*Impromptu* de Molière avait constitué la principale nouveauté.

Le duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la chambre à qui le Roi confia l'organisation des fêtes de

1664, sentit aussitôt qu'à des réjouissances de ce genre un plan d'ensemble, une ordonnance, un thème était avant tout nécessaire. S'étant assuré le concours du poète Benserade et du gentilhomme modénois Vigarini, ingénieur du Roi, homme « fort habile en décors et en machines », il choisit un épisode du *Roland Furieux*, celui où Roger et ses compagnons, prisonniers des charmes et de la beauté de la magicienne Alcine sont délivrés par la bague d'Angélique que Mélisse, sous la forme du vieil Atlas, glisse enfin au doigt du preux chevalier.

A l'extrémité de l'Allée Royale, un Rond avait été aménagé et décoré (c'est l'endroit où se trouve le Bassin d'Apollon) auquel aboutissaient quatre grandes allées terminées par quatre portiques de 35 pieds de haut. C'est là que se déroulèrent pendant cinq jours ces fêtes dont la splendeur est attestée par tous les écrivains et mémorialistes du temps.

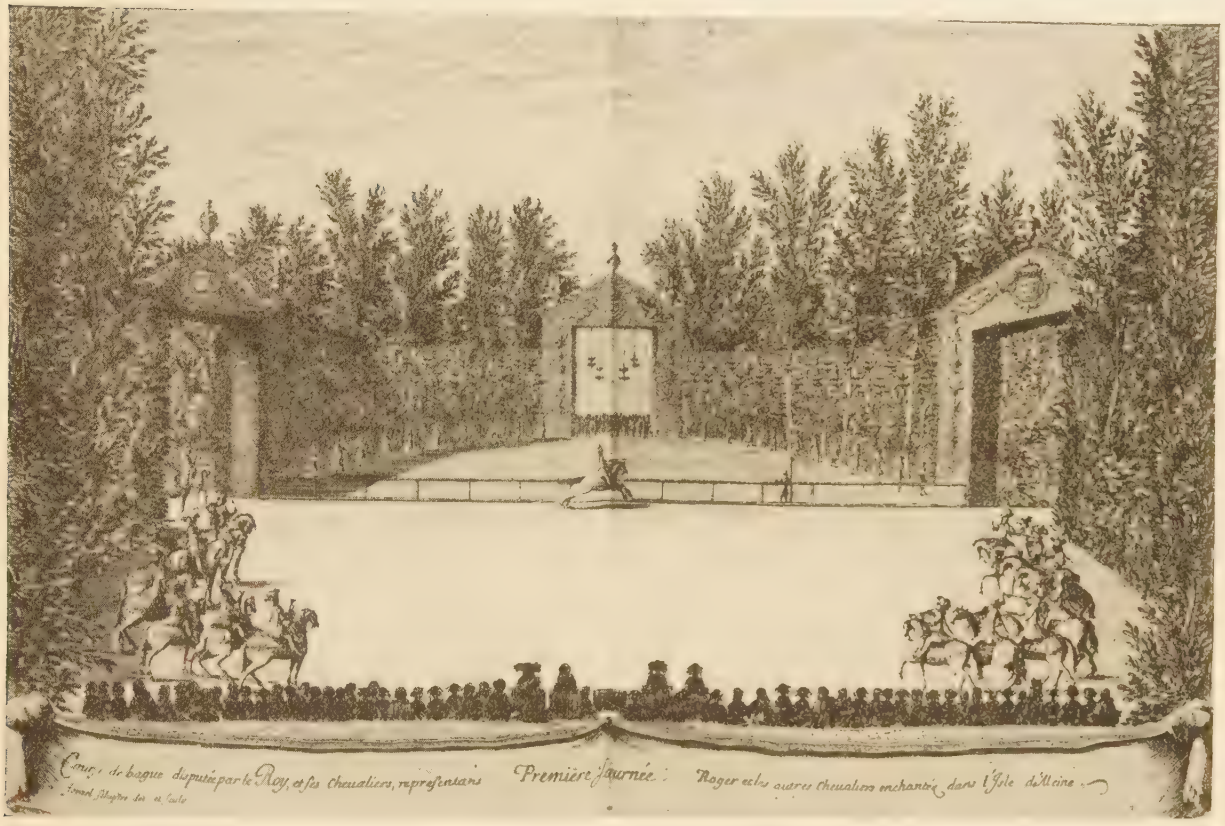
Le premier jour fut consacré à une course de bagues (fig. 122). Vers les six heures du soir, le duc de Saint-Aignan, qui assumait la fonction de maréchal du camp, s'avança précédé d'un héraut d'armes à cheval, entouré de trois pages, de quatre trompettes et de deux timbaliers. Les plus hauts personnages de la cour le suivaient, tous vêtus « à la grecque » de splendides costumes et montant les plus beaux chevaux et les plus richement harnachés.

Le duc portait une cuirasse de toile d'argent couverte de petites écailles d'or et au sommet de son casque s'éployait un dragon dans un panache de plumes blanches mêlées d'incarnat et de noir.

Le Roi qui avait accepté de jouer le rôle de Roger, parut le dernier (fig. 123). Le harnais de son cheval était couleur de feu et tout éclatant d'or, d'argent et de pierreries. La cuirasse de S. M. était d'argent enrichie de broderies d'or et de diamants, son casque couvert de plumes de feu. Son apparition éblouit tous les regards : « jamais un air plus libre, plus guerrier n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes ».

Le duc de Noailles, juge du camp sous le nom d'Ogier le Danois, marchait après le Roi, vêtu de feu,

de noir et de riches broderies d'argent. Venaient ensuite le duc de Guise et le comte d'Armagnac, les ducs de Foix et de Coislin, le comte du Lude, le prince de Marsillac, etc. Monsieur le Duc était seul, en livrée feu, blanc et argent, dans le rôle de Roland.



122. *Les Plaisirs de l'Ile enchantée — Versailles (1664).*

Parut ensuite le Char d'Apollon (fig. 124) tout rayonnant d'or et de mille couleurs brillantes. Il mesurait 18 pieds de haut, 24 de long, 15 de large. Aux pieds du dieu de la Lumière, assis triomphant sur le sommet du char, l'on voyait les quatre âges, ou les quatre *Siècles,* le siècle d'or, le siècle d'argent, le siècle de fer et le siècle d'airain avec leurs attributs et, sur les côtés du char, de grandes figures en relief : les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe. Les douze heures du jour et les douze signes du Zodiaque marchaient en deux files

123. *Les Plaisirs de l'Ile enchantée (Versailles, 1664). Entrée du Roi représentant Roger.*

à droite et à gauche de la gigantesque machine que traînaient quatre puissants chevaux, conduits par Millet, le cocher favori de Louis XIV, costumé en Temps. Tous les pages des chevaliers suivaient deux par deux.

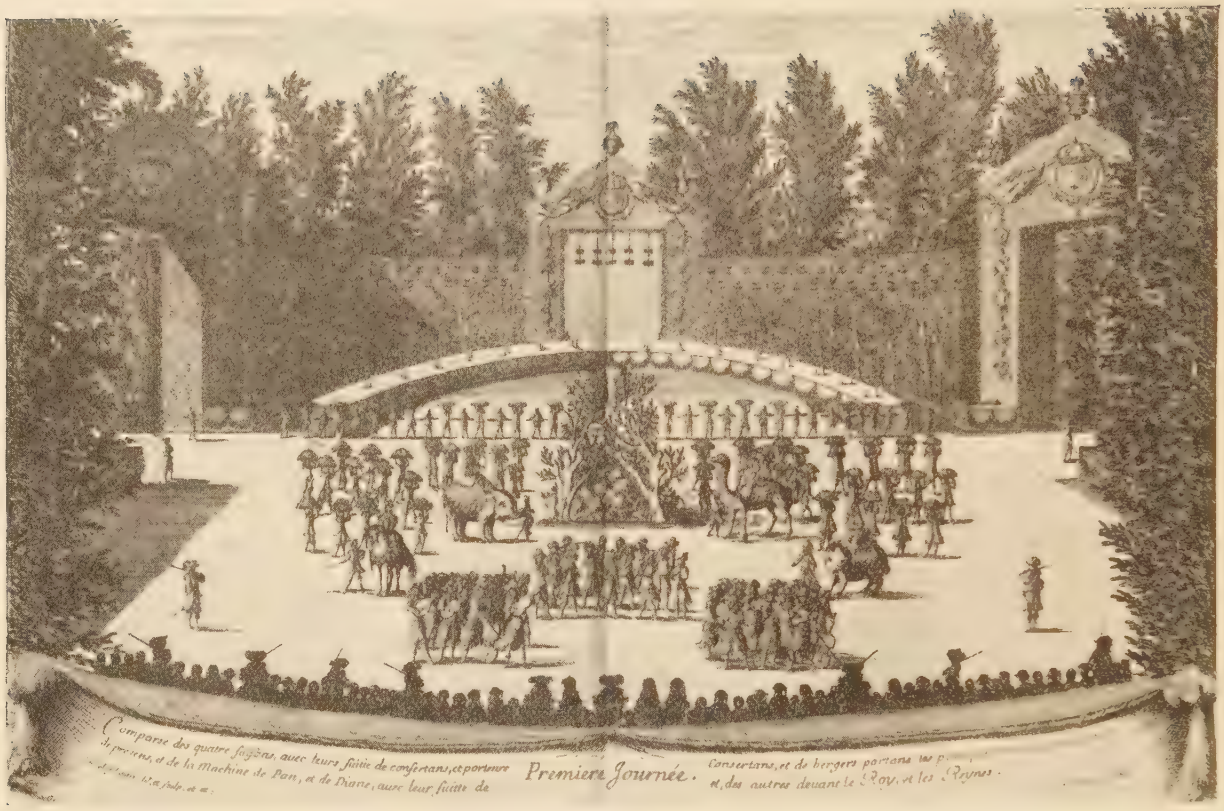
Une fois entrées dans le camp, les troupes en font le tour, saluent les Reines et gagnent leurs positions : et quand le silence est établi, les quatre siècles récitent des vers à la louange de la Reine et à la gloire d'Apollon qui leur répond; et la course commence. Le Roi y fut aussi brillant, aussi hardi, aussi gracieux qu'il était naturel qu'il fût; mais il laissa la victoire au jeune marquis de La Vallière, le frère de la nouvelle favorite.

Cependant la nuit était tombée; elle ne tarda pas à être vaincue. Le long des hautes palissades vertes qui fermaient la lice s'allumèrent soudain un nombre infini de chandeliers peints de vert et d'argent, portant chacun

124. *Les Plaisirs de l'Ile enchantée (Versailles, 1664). Le char d'Apollon.*

24 bougies et 200 flambeaux de cire blanche tenus par autant de personnes vêtues en masques. Et 34 musiciens conduits par Lulli firent leur entrée, précédant le défilé des quatre saisons et des 12 signes du Zodiaque. Le Printemps, c'est Mlle du Parc sur un cheval d'Espagne; l'Eté, le Sieur du Parc sur un éléphant ; l'Automne chevauche un chameau; l'Hiver, un ours. Quarante-huit personnes les accompagnent, portant sur leurs têtes de grands bassins d'or et d'argent contenant les mets destinés à la collation : jardiniers, moissonneurs, vendangeurs, chargés de fruits et de confitures.

L'entrée suivante fut de 14 joueurs de flûte et de musette, précédant une machine en forme de petite montagne ombragée d'arbres, sur laquelle se tenaient Diane et Pan (fig. 125) — que représentait Molière — et autour de laquelle marchaient 20 personnes portant des viandes



125. *Les Plaisirs de l'Ile enchantée (Versailles, 1664). Le char de Pan et de Diane.*

de la ménagerie de Pan et des chasses de Diane. Dix-huit pages du Roi, enfin, fermaient le défilé.

Les 4 saisons ayant débité deux compliments à la Reine, une grande table en forme de croissant sembla tout à coup dressée comme par une baguette magique et la collation commença, d'une somptuosité indescriptible, au son de 36 violons costumés de la plus plaisante façon, répandant dans les airs l'enchantement d'une délicieuse musique (fig. 126).

La collation terminée, leurs Majestés reprirent en carrosse le chemin du château.

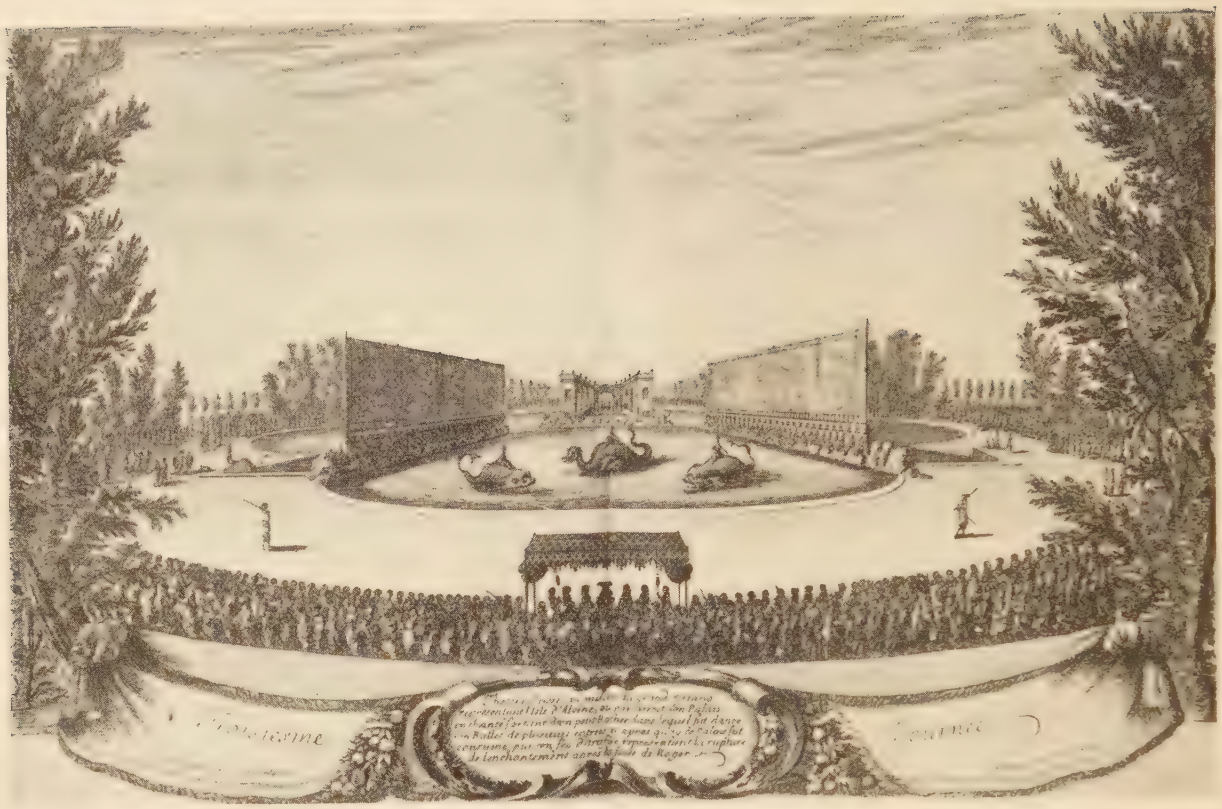
La seconde journée était réservée à la représentation de la *Princesse d'Elide*. « Environ cent pas au-dessous du rond où les chevaliers avaient couru la bague » un théâtre en plein air avait été construit, que l'on avait couvert de toile pour défendre contre le vent

126. *Les Plaisirs de l'Ile enchantée (Versailles, 1664). Le festin du Roi et des Reines.*

les flambeaux et les bougies qui en composaient l'éclairage.

La troisième journée ne le céda en rien aux deux premières par la magnificence et l'agrément. Le Rond avait été transformé en un immense théâtre figurant, autour du bassin devenu le lac enchanté d'Alcine (fig. 127), des rochers sur lesquels étaient placés les musisiens et au sommet desquels se dressait le palais de la magicienne, qu'elle est en train de fortifier contre les attaques qui la menacent. Alcine paraît portée sur un monstre marin et suivie de deux nymphes montées sur des baleines.

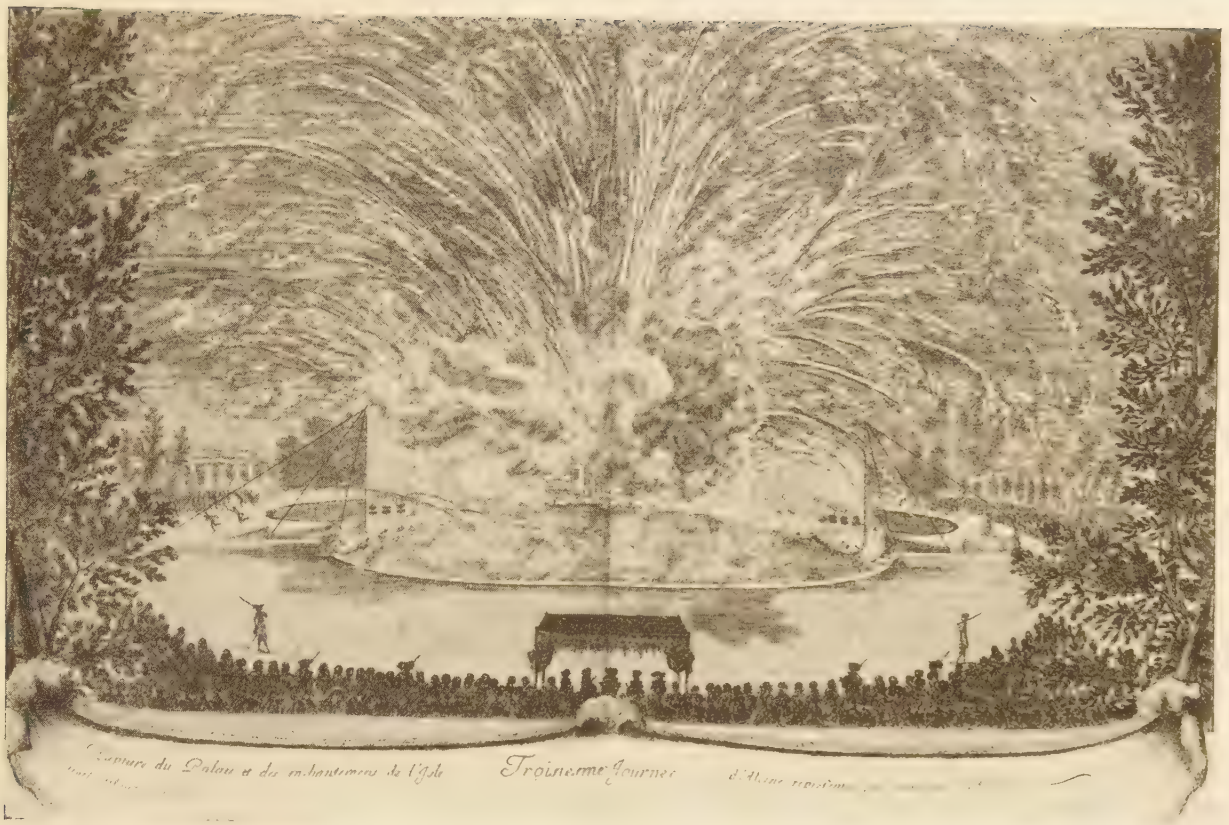
Soudain le frontispice du palais s'ouvre, les tours s'élèvent à vue d'œil et l'on en voit sortir quatre nains et quatre géants; c'est la première entrée de ballet. La seconde est de huit Mores chargés par Alcine de visiter avec des flambeaux les défenses préparées. La troisième



127. *Les Plaisirs de l'Ile enchantée (Versailles, 1664). Le Palais d'Alcine.*

montre le combat de six des chevaliers qu'un dépit amoureux contraint à tenter une sortie contre des monstres épouvantables, et les chevaliers sont vaincus. La quatrième et la cinquième sont de démons et d'esprits invoqués par Alcine pour renforcer sa garnison. Dans la sixième et dernière entrée, Alcine lutte, mais en vain, contre la sage Mélisse qui a revêtu les formes d'Atlas et a mis au doigt de Roger l'anneau libérateur. Alcine est bien forcée de s'avouer vaincue. Un coup de tonnerre suivi d'éclairs masque la destruction du Palais magique qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice (fig. 128).

Les *Plaisirs de l'Ile enchantée* proprement dits se terminèrent le troisième jour, mais les fêtes continuèrent jusqu'au 14 mai, date du départ de la cour pour Fontainebleau. Le 10, eut lieu dans les fossés du château une



128. *Les Plaisirs de l'Ile enchantée (Versailles, 1664). L'embrasement du palais d'Alcine.*

course de têtes à l'allemande, le 11, après-midi, une visite à la ménagerie « où l'on admira les beautés particulières et le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels beaucoup de fort rares », et, le soir, la représentation des *Fâcheux*. Le 12, le Roi donna une loterie où il y eut « autant de billets heureux que de dames » et la troupe de Molière joua les 3 premiers actes de *Tartufe*. Le 13, ce fut le *Mariage forcé*.

Diverses fêtes furent données en 1665 à Versailles par Louis XIV, parmi lesquelles, le 20 février, dans le vestibule du château, à l'occasion du Carnaval, un grand bal paré et masqué, et, le lendemain, des courses auxquelles prirent part, dit la Gazette, « les principales beautés de la cour, toutes admirablement équipées et sur des chevaux choisis » et que conduisait Henriette d'Angleterre (Madame) « avec une veste des plus superbes et

129. *Fête de Versailles (18 juillet 1668).*
Collation dans le Petit Parc.

sur un cheval blanc houssé de brocart, semé de perles et de pierreries ainsi que son habit ». Le Roi, qui l'affectionnait, marchait après elle « ne se faisant pas moins connaître par cette haute mine qui lui est particulière qu'à son riche vêtement à la hongroise, couvert d'or, de pierreries, avec un casque de même, ondoyé de plumes, et à la fierté de son cheval... Monsieur joignait Sa Majesté, richement vêtu à la turque » et le duc d'Enghien, habillé en Indien, et les autres seigneurs en dix quadrilles les suivaient.

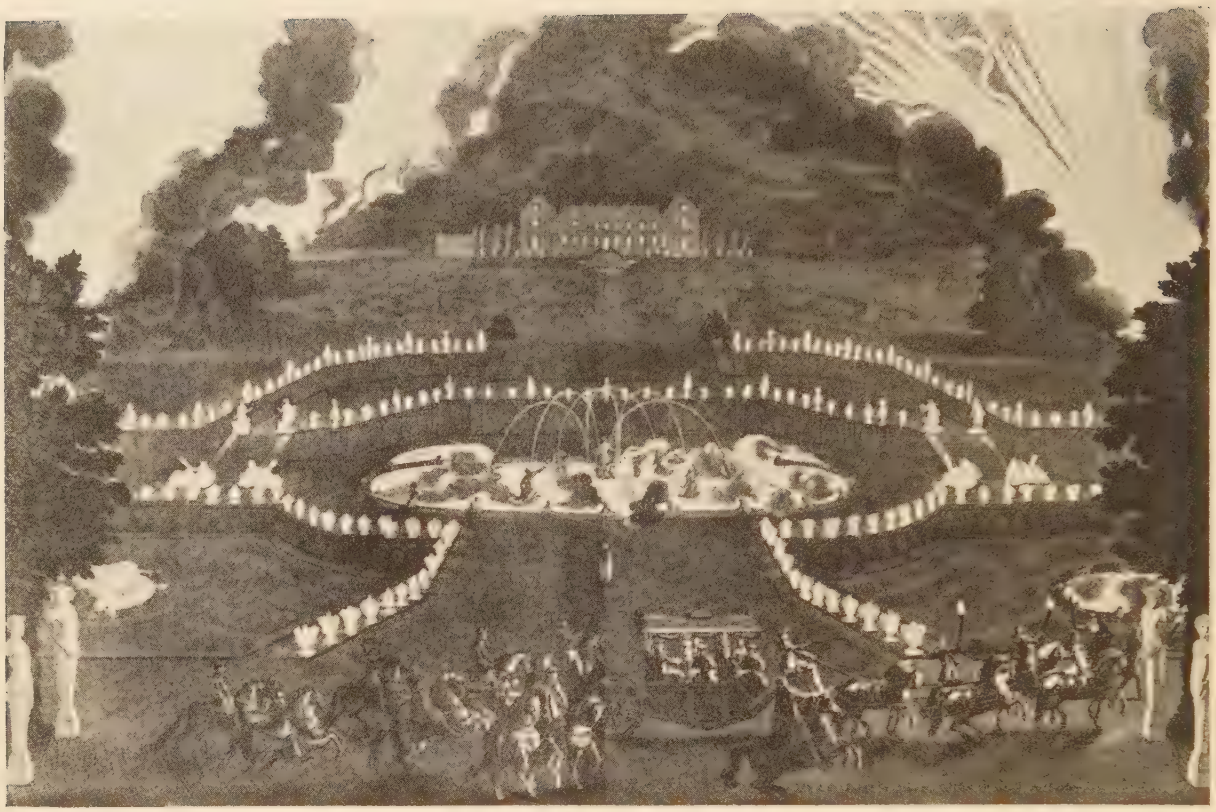
Par suite de la mort d'Anne d'Autriche, les fêtes chômèrent en 1666, pour reprendre en 1668 avec un éclat auquel la passion du Roi pour Mme de Montespan donnait un lustre triomphal.

130. *Fête de Versailles (18 juillet 1668).*
La salle du festin.

LA FETE DE 1668 A L'OCCASION DU TRAITE D'AIX-LA-CHAPELLE

La fête du 18 juillet 1668, dont Félibien nous a laissé la relation, marque une date unique dans les fastes du règne. Jamais ne s'était vu un pareil déploiement de magnificence. La signature du traité d'Aix-la-Chapelle en fut le prétexte.

C'est au duc de Créqui qu'échut le soin d'ordonner la comédie, au maréchal de Bellefond celui de veiller à la collation, à M. Colbert celui de régler la décoration et les feux d'artifice. Levau fut chargé de dresser un théâtre pour le bal, Vigarini d'en élever un autre pour les représentations dramatiques.



131. *Fête de Versailles (18 juillet 1668).*
Illumination du Jardin et du Palais.

Le mardi 18, le Roi quitte Saint-Germain pour venir dîner à Versailles.

Sur les six heures du soir, il sort du château avec la Reine et la Cour, « pour prendre le plaisir de la promenade ». Il fait le tour du grand parterre, va dans le Petit Parc considérer les fontaines du côté de la grotte, et atteint enfin un cabinet de verdure auquel conduisent quatre allées. Un bassin en occupe le centre; l'on a disposé autour cinq grandes tables chargées de la plus belle collation (fig. 129).

L'une de ces tables représentait une montagne où, dans plusieurs espèces de cavernes l'on voyait diverses sortes de viandes froides. Une autre était comme la face d'un palais de massepains et de pâtes sucrées. Une autre était chargée d'une pyramide de confitures sèches; une autre, d'une infinité de vases remplis de toute espèce de

132. *Le Divertissement de Versailles (juillet-août 1674).*
*Première journée — Représentation d'*Alceste *dans la Cour de marbre.*

liqueurs et la dernière était composée de caramels. Du milieu de ces tables s'élançait un jet d'eau de plus de 30 pieds de hauteur.

La table principale portait « un rocher au milieu, qui représentait le Parnasse avec Apollon et les Muses, le tout d'argent; et Leurs Majestés soupèrent à l'entour de cette admirable machine avec d'autant plus de plaisir que les lumières la rendaient des plus brillantes et qu'une infinité de cascades y formaient un très agréable murmure ».

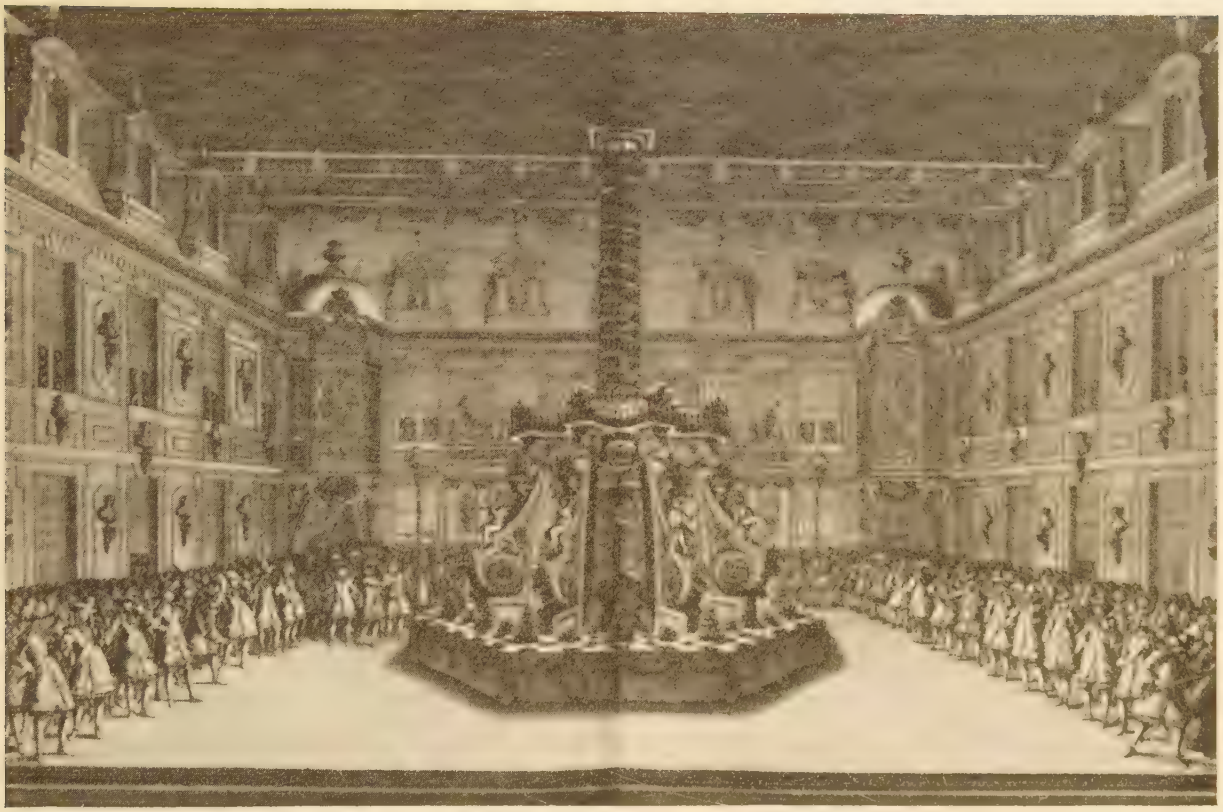
Des grandes girandoles, des vases, des bassins, des figures, des cassolettes, des pots à fleur d'argent ornaient les autres tables près desquelles étaient placés des guéridons, également en argent, de 6 pieds de haut portant des bouquets de lumière à dix bougies de cire blanche et devant chaque table, une cuvette d'argent pesant plus de

133. *Le Divertissement de Versailles (juillet-août 1674). Deuxième journée — Concert dans le parc.*

mille marcs. C'était la manufacture des Gobelins qui avait fabriqué toutes ces pièces d'orfèvrerie.

Les cinq allées étaient agrémentées de chaque côté de 26 arcades de cyprès et sous chaque arcade il y avait un grand vase avec un arbre chargé de fruits : dans la première allée, des orangers du Portugal; dans la deuxième, des bigarotiers et des cerisiers; dans la troisième, des abricotiers et des pêchers; dans la quatrième, des groseilliers de Hollande; dans la cinquième, des poiriers.

Après la collation, le Roi monta en calèche, la Reine en chaise pour aller à la comédie et « l'on abandonna les tables au pillage des gens qui arrivaient et la destruction d'un arrangement si beau servit encore d'un divertissement agréable à toute la Cour, par l'empressement et la confusion de ceux qui démolissaient



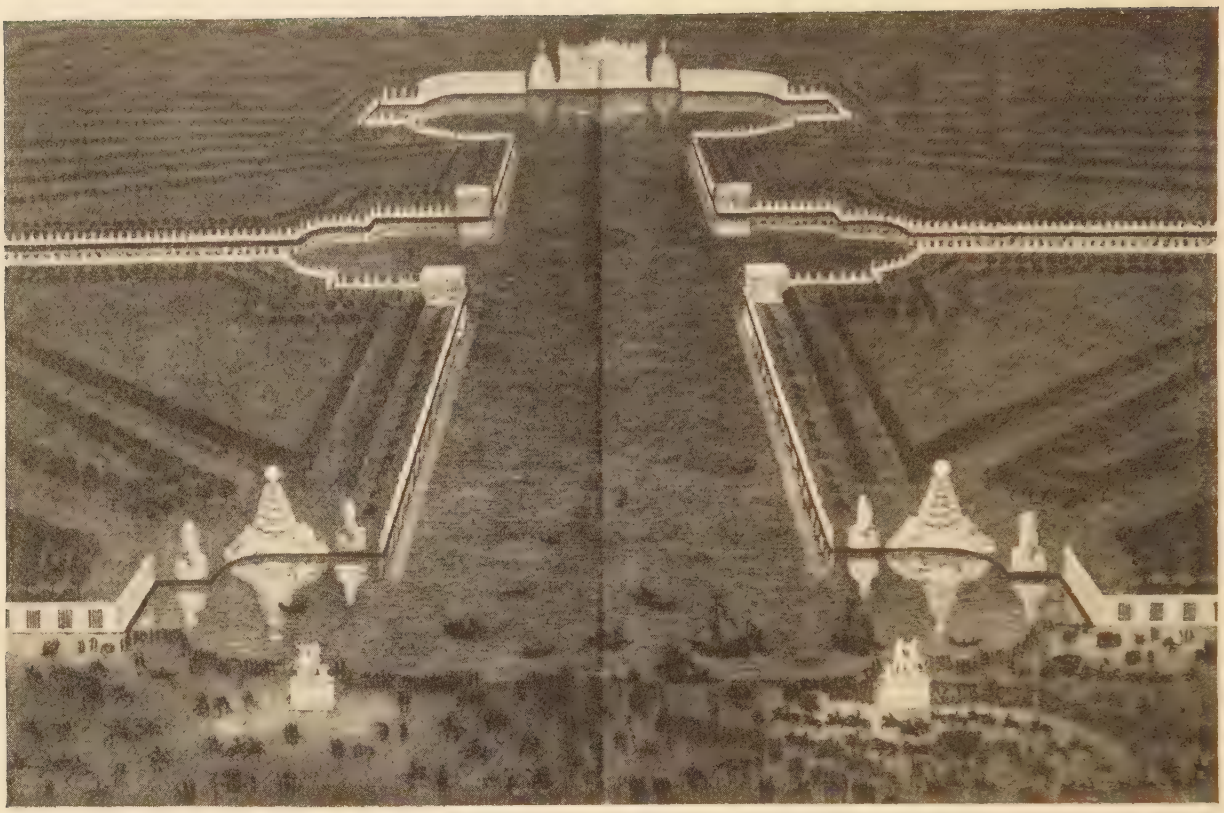
134. *Le Divertissement de Versailles (juillet-août 1674). Quatrième journée — Festin dans la Cour de marbre.*

ces châteaux de massepains et ces montagnes de confiture ».

Le théâtre avait été dressé dans l'allée du Roi, contre la clôture du Petit Parc. Il était couvert de feuilles par dehors, tendu par dedans de riches tapisseries, éclairé par 32 chandeliers de cristal de 10 cires blanches chacun et pouvait contenir 1.200 personnes. L'on y joua le ballet de Lulli, *Climène et Cloris*.

Au sortir du spectacle, le Roi se rendit dans une grande salle octogone surmontée d'un vaste dôme ; de chaque pilastre coulait une fontaine éclairée (fig. 130).

Autour d'un grand rocher l'on avait dressé une table octogone de 64 couverts. Au sommet, se cabrait Pégase qui paraissait « faire sortir l'écume qu'on voyait couler doucement de dessous ses pieds mais qui aussitôt tombait et formait encore quatre grands fleuves ». Au-dessus de



135. *Le Divertissement de Versailles (juillet-août 1674). Illumination du grand canal.*

Pégase, trônait Apollon entouré des neuf Muses et d'autres divinités. Enfin sur la corniche supportant le Dôme, avaient été placés 64 vases de porcelaine remplis de fleurs et, entre les vases, des boules de cristal où la lumière faisait, en se décomposant, un effet d'arc-en-ciel.

Le festin, somptueux, comprenait 5 services de chacun 56 grands plats; les plats du dessert, 16 pyramides de porcelaine chargées de tout ce qu'il y avait de plus exquis et de plus rare en la saison. « Le pied des roches était revêtu, parmi les coquilles et la mousse, de quantités de pâtes, confitures, conserves d'herbages et de fruits sucrés, et, aux huit angles marquant la figure de la roche et de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune comptait 13 coupes remplies de différents mets ».

La table de la Reine avait été dressée sous une tente dans une allée voisine. Elle était servie par le maréchal

136. *Le Divertissement de Versailles (juillet-août 1674). Cinquième journée — Feu d'artifice sur le bassin d'Apollon.*

de Bellefond, celle du Roi par M. le Duc ; le dauphin soupa au château.

A quelque distance de la salle du festin, la salle du bal était un édifice octogone aux murs revêtus de marbre et de porphyre et précédés d'un vaste portique; des orangers et des jets d'eau en augmentait encore la beauté.

Pendant que se déroulaient les danses, s'achevait l'illumination du château et des jardins. Et lorsque Leurs Majestés quittèrent la salle de bal, elles aperçurent le fer à cheval et le château tout en feu (fig. 131). Deux cents vases entouraient le bassin; au bas des degrés qui sont au milieu, se dressaient les quatre grands fleuves et, au-dessus, les quatre parties du monde; les vases, les figures éclairés par des candélabres faisaient un spectacle véritablement merveilleux.

Pour ce qui est de l'illumination du château, elle

était composée de 45 figures : devant la porte centrale, Janus, de chaque côté, des trophées de guerre; à l'étage supérieur, 15 vertus et, tout en haut, un soleil rayonnant parmi des lyres et autres instruments de musique, attributs d'Apollon. Les balustrades qui environnent le fossé du château étaient également illuminées.

Le long de l'allée Royale flambaient 72 thermes dont s'élançaient une multitude de fusées se croisant et formant berceau. Le grand bassin était devenu une mer de flamme, les 3 bassins du Fer à cheval 3 sources de lumière; mille feux jaillissaient du milieu de l'eau, de la gueule des lézards, crocodiles et autres animaux de bronze; « les fusées qui s'élevaient en l'air paraissaient comme des jets d'eau enflammés et l'eau qui bouillonnait de toutes parts ressemblait à des flots de feu et à des flammes agitées ».

En même temps, sur le grand étang (la pièce d'eau des Suisses) et sur la Tour de la Pompe s'allumaient d'autres feux d'artifice. La dépense totale s'en éleva à près de 6.000 livres. Quand la fête prit fin, « l'on s'aperçut, dit Félibien, que le jour, jaloux des avantages d'une si belle nuit, commençait à poindre ». Le Roi reprit aussitôt le chemin de Saint-Germain.

LE DIVERTISSEMENT DE VERSAILLES (1674)

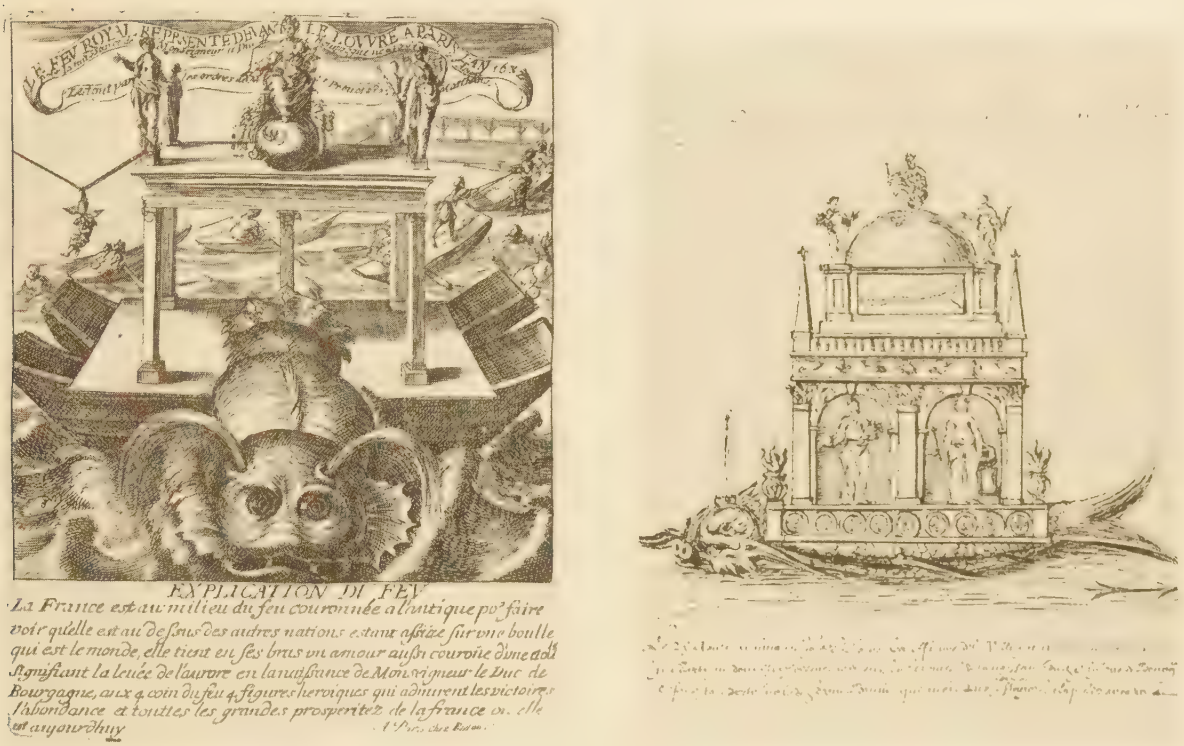
En même temps que se poursuivaient les embellissements du parc et du château, le Roi faisait de plus en plus de Versailles sa résidence favorite et ne laissait fuir aucune occasion d'en rehausser l'éclat par des divertissements, des bals, des spectacles de danse, de comédie et d'opéra dont Quinault et Lulli avaient francisé le caractère. Les visites de personnages étrangers d'importance, comme le prince de Toscane en 1669, le duc de Buckingham en 1670, l'inauguration du théâtre d'Eau en 1671, servirent de prétexte à des déploiements de magnificence qui mériteraient plus qu'une simple mention.

Mais il nous faut parler de la dernière des grandes fêtes que vit Versailles, celle de 1674, par laquelle

137. Cavalier costumé pour un carrousel.
Dessin attribué à Gissey (XVII^e siècle).

Louis XIV célébra la conquête, accomplie en six semaines, de la Franche-Comté. Elle eut lieu au mois de juillet et dura six jours.

Le programme de la première journée comportait une collation dans le bosquet de Marais et la représentation de l'*Alceste* de Lulli et Quinault.



138-139. *Fêtes à Paris pour la naissance du duc de Bourgogne (1682). Feu d'artifice devant le Louvre.*

Dans les deux cabinets de verdure qui occupaient les deux extrémités du bosquet, il y avait une table de marbre blanc ornée d'une corbeille de bronze doré pleine de fleurs au naturel, de laquelle s'échappait un jet d'eau qui retombait dedans et s'y perdait sans mouiller la table. Des orangers dans des vases de porcelaine, des festons de fleurs, des jattes et des cuvettes de fruits, des vases faits de véritable glace, de forme et de grandeur différentes, à travers la transparence desquels l'on pouvait voir les fleurs et les fruits qu'ils contenaient.

Au sortir du Marais, vers les huit heures du soir, le Roi et la Cour remontent vers le château et se rendent dans la cour de marbre où le théâtre a été préparé (fig. 132). On l'a embelli de caisses d'orangers, de guéri-

140. *Fêtes à Dijon pour la naissance du duc de Bourgogne (1682). — Feu de joie.*

dons chargés de girandoles d'argent et de cristal; la fontaine qui occupait le centre de la cour, a été entourée de vases de fleurs destinés à recevoir les eaux qui s'en échappent et à amortir le murmure qu'elles font en y tombant, pour ne pas troubler la voix des acteurs et de la symphonie. Chacune des portes percées au fond de la cour

a reçu un grand lustre de cristal. Le décor est vraiment royal.

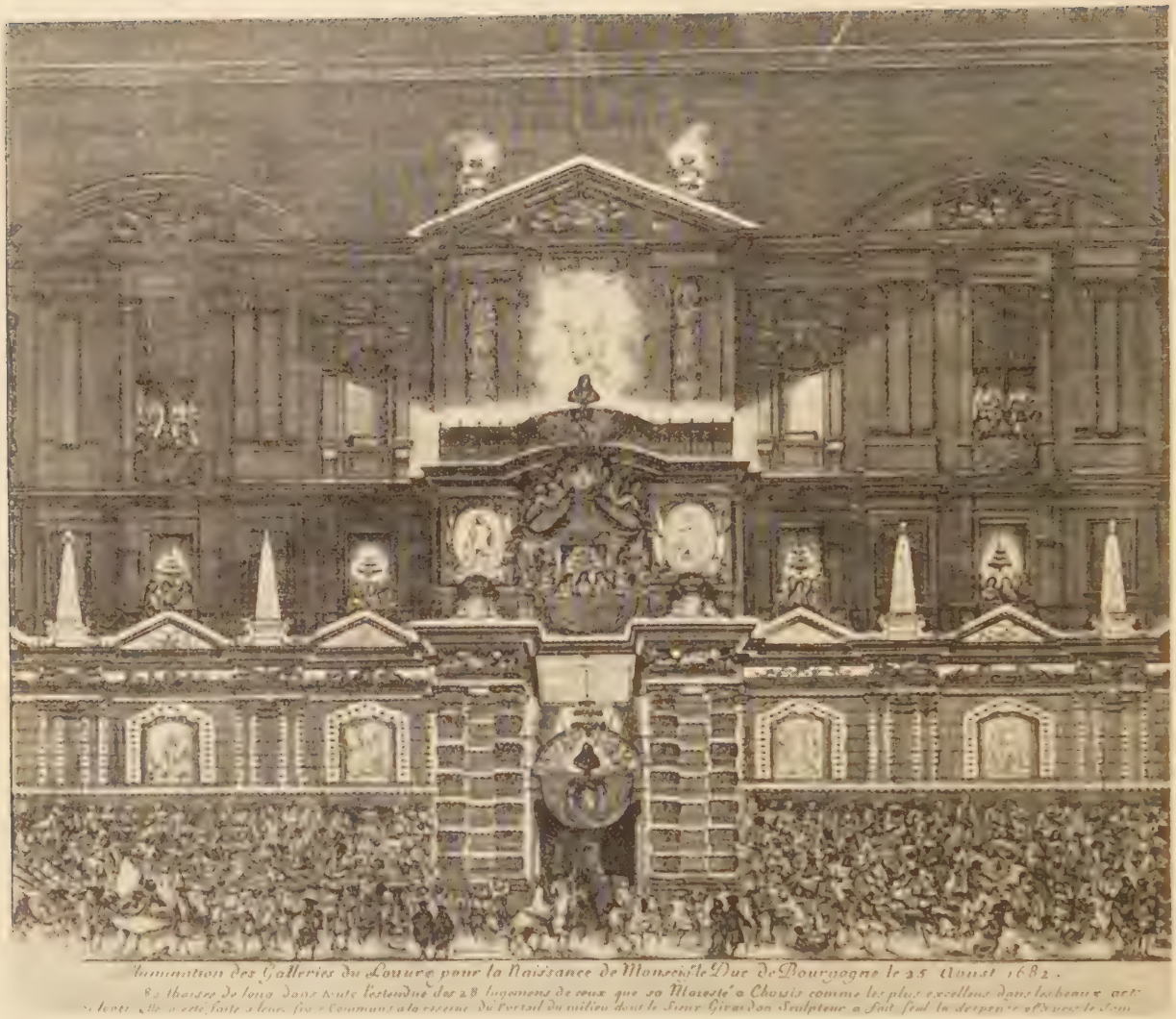
Après la représentation, souper de *medianoche* dans le château.

La deuxième journée (fig. 133) eut pour théâtre le Trianon de porcelaine, construit quatre ans auparavant. L'on avait établi dans une allée un salon de verdure

Chart. fait a Dijon aux rejouiſſances de la naiſſance de Monseigneur Duc de Bourgogne represen-tant la france qui le tient, les quatre Ducs de la derniere race, et le genie de la prouince qui le conduit.

141. *Fêtes à Dijon pour la naissance du duc de Bourgogne* (1682).

octogone dont la porte faisant vis-à-vis à l'entrée s'ouvrait sur une allée formée par de petites arcades garnies de guirlandes et de pots de fleurs et terminée par un bassin avec son jet d'eau. Le spectacle fut un intermède de Quinault et Lulli, l'*Eglogue de Versailles*. Le Roi revint souper, en musique, dans le bosquet de la salle du Conseil qui est une sorte d'île entourée de canaux avec des ponts qui, par des machines secrètes reculent ou avancent, pour en permettre ou en défendre l'accès; et, quand les ponts sont retirés, il y a plusieurs jets d'eau,



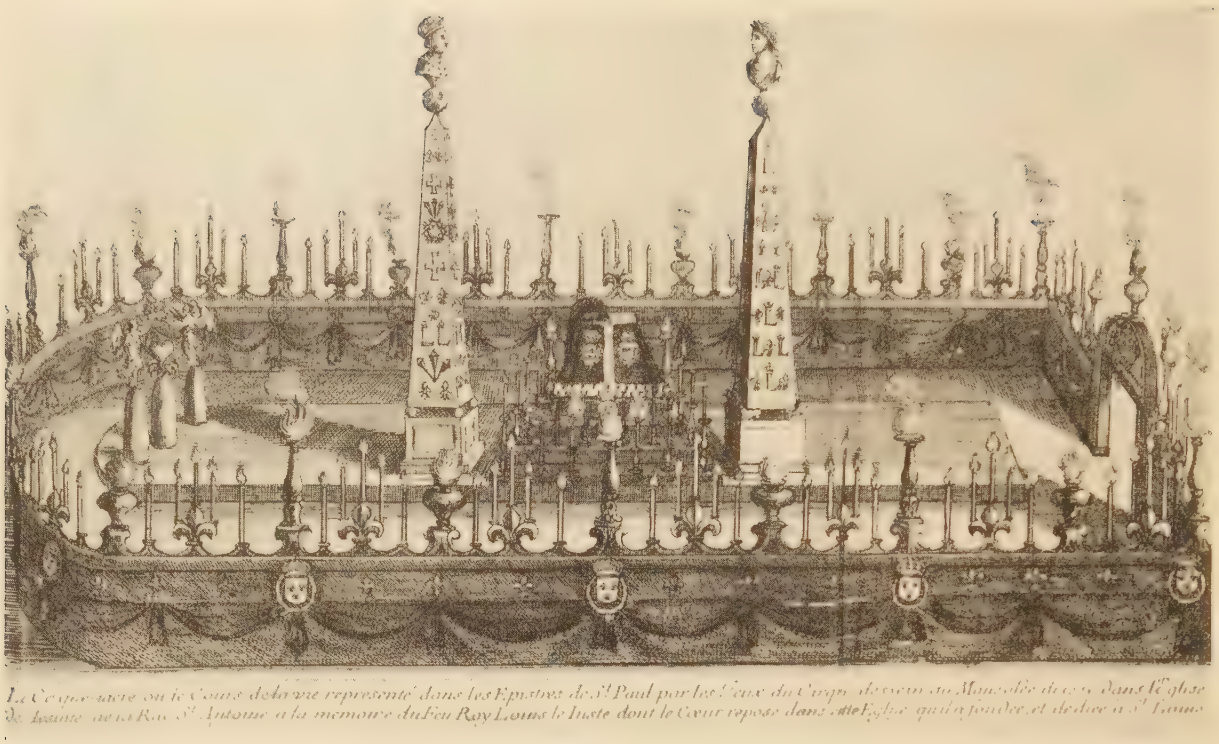
142. *Illumination des Galeries du Louvre pour la naissance du duc de Bourgogne* (25 août 1682).

73 exactement, d'une égale hauteur, qui forment autour de la salle une grille épaisse et lumineuse.

La troisième journée : collation offerte aux dames par le Roi à la Ménagerie, promenade en gondole sur le canal au son d'un concert de violons et de hautbois qui suit la compagnie dans un grand vaisseau, et représentation du *Malade imaginaire* dans la Grotte, aménagée à cet effet. La scène a pour frontispice une grande corniche soutenue par deux massifs à ornements rustiques où se creusent deux niches abritant l'une un Apollon, l'autre un Hercule.

143. *Fête donnée dans la cour du collège Louis le Grand à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne (1682). — Le Temple du Mont-Claros.*

Quatrième journée : collation au théâtre d'Eau. Aucune table n'avait été dressée. Les mets étaient présentés sur les trois marches qui entourent l'amphithéâtre. Il y avait 160 arbres fruitiers, 120 corbeilles de pâtes et de confitures, 400 tasses de glaces, mille carafes de liqueurs, toutes sortes de friandises dans des coupes de porcelaine entremêlées de bouquets de fleurs posés sur des bordures en forme de miroirs et, entre chaque miroir,



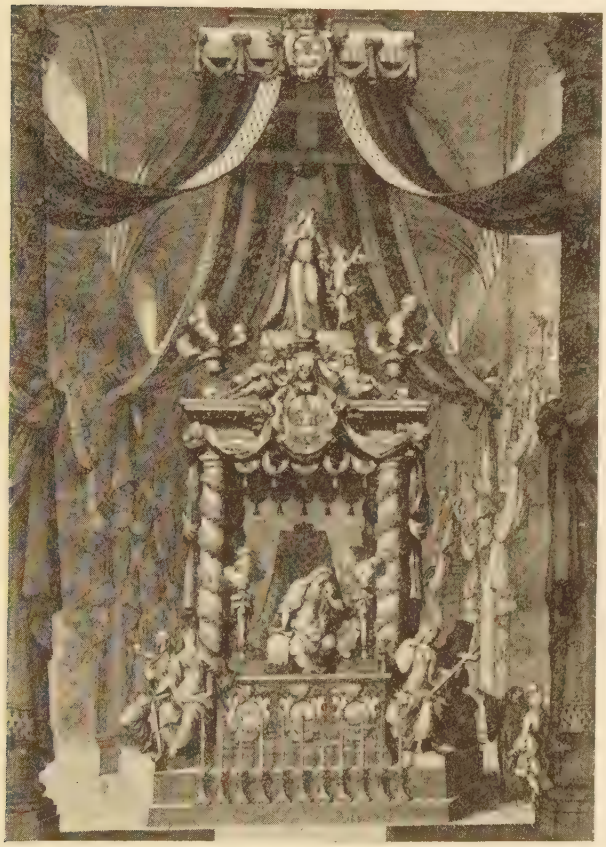
144. *Mausolée dressé dans l'Eglise des Jésuites à la mémoire du Roi Louis XIII (1684).*

un oranger chargé de fruits. Les eaux jouèrent pendant toute la collation.

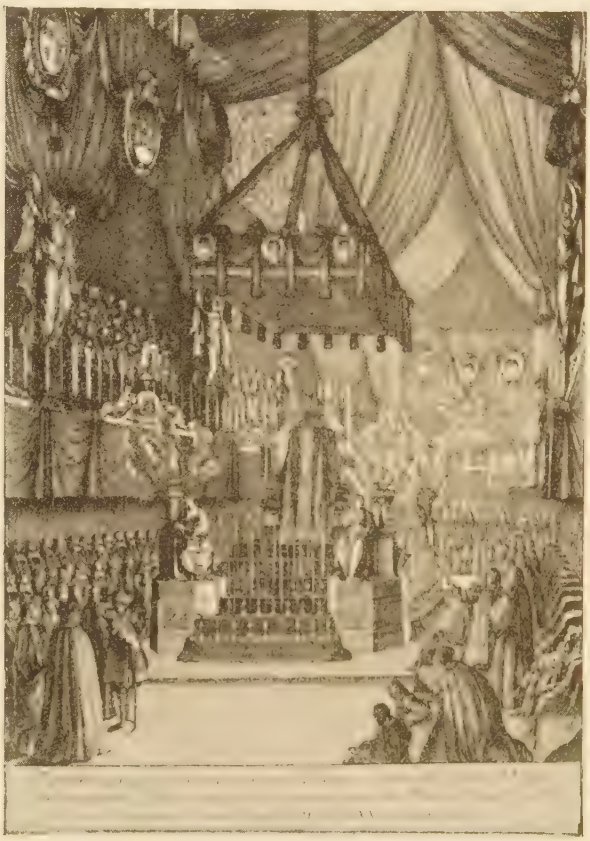
A la nuit, Leurs Majestés vont assister, dans le théâtre dressé au bout de l'allée du Dragon, à la représentation des *Festes de l'Amour et de Bacchus*. Elles firent ensuite une promenade en calèche, aux flambeaux, dans le Petit Parc, assistèrent à un feu d'artifice tiré sur le canal, et revinrent au château pour un souper de *medianoche* dans la Cour de marbre (fig. 134). Une grande table octogone de 13 toises de tour, que décorent des festons de fleurs d'oranger, de tubéreuses et d'œillets, sert de base à huit consoles de lapis enrichies d'or, hautes de 14 pieds et soutenant un plafond de la même forme. Au-dessus s'élançait une colonne toscane de 18 pieds de haut, toute ajourée et uniquement faite de festons de fleurs d'or, au bord desquels brûlaient des bougies qui tournaient en vis de la base au sommet.

Cinquième journée : collation dans le parc; après une promenade de la Cour dans trente carrosses à six che-

vaux, représentation de l'*Iphigénie* de Racine sur un théâtre élevé à l'Orangerie, et illumination du grand Canal (fig. 136). Entre les deux perrons, du milieu de l'eau se dressait un obélisque de lumière porté par deux griffons d'or. A la pointe de l'obélisque étincelait un soleil radieux, tandis que, du socle de rochers servant de



145. *Mausolée de Marie-Thérèse à Saint-Germain-des-Prés (1683).*



146. *Pompe funèbre d'Henriette d'Angleterre, dans la basilique de Saint-Denis (1670).*

base à cette pièce remarquable, sortait un dragon les ailes éployées. Des captifs enchaînés à un trophée, une figure de Pallas, un grand bas-relief où l'on voyait le Roi traversant, à la tête de son armée, un large fleuve, accentuaient le caractère triomphal de l'allégorie. Le sieur Le Brun était l'auteur de ces illuminations qui se terminèrent par un feu d'artifice d'une richesse inouïe.

Au bruit du canon se mêle l'éclatement de 1.500 boîtes; les bords du canal, les perrons s'enflamment, des

fleurs de lys s'allument partout; le dragon du milieu de l'eau lance par les naseaux, par les yeux, par la gueule des torrents de feu et de fumée bleue et rouge, mille éclairs, mille foudres, mille serpents courent sur la surface liquide, tandis que cinq mille fusées partent en même temps et composent un dôme de lumière couvrant tout le canal et d'où retombent en pluie étincelante une infinité d'étoiles.

La sixième et dernière journée fut signalée par un spectacle inoubliable (fig. 135).

« Sa Majesté, dit Félibien, étant sortie du château à une heure de la nuit, mais d'une nuit la plus noire et la plus tranquille qui ait été depuis longtemps, l'on vit dans cette grande obscurité, tous les parterres tracés de lumières. La grande terrasse qui est devant le château était bordée d'un double rang de feux espacés à deux pieds l'un de l'autre. Les rampes et les degrés du Fer à Cheval, et généralement toutes les fontaines qui sont dans le Petit Parc, étaient environnées de pareilles lumières qui, réfléchies dans les bassins, y faisaient encore autant d'autres clartés. Au milieu de ces bassins et de ces lumières, on voyait s'élever mille jets d'eau qui paraissaient comme des flammes d'argent poussées avec violence et dont il sortait mille étincelles. Le bassin d'Apollon était éclairé de la même sorte et au-delà on voyait le grand canal qui de loin paraissait comme une glace de cristal d'une vaste étendue ».

Au début du Grand Canal, on avait placé deux chevaux emportés, imités de ceux qui sont à Rome, à Monte-Cavallo, et, joignant la grille qui sert de clôture au Grand Parc, une façade de bâtiment avec quatre termes rustiques de différentes couleurs et deux fontaines dans les bassins desquelles trois dauphins soutenaient sur leurs queues unies une boule de lapis.

Après que Leurs Majestés eurent considéré la beauté de ces illuminations, elles montèrent dans des gondoles superbement parées. Tous les bords du canal étaient éclairés par 650 termes de neuf pieds de haut. Au croisement du bras qui va de la Ménagerie à Trianon, il y avait 4 grands pavillons carrés ornés de termes et de vases

147. *Entrée de Louis XIV à Lille (1680). — Le feu d'artifice.*

d'orangers. Du côté du Trianon, Neptune apparaissait dans un char tiré par 4 chevaux marins; du côté de la Ménagerie, triomphait Apollon. Enfin, tout au bout de la pièce d'eau, s'élevait un Palais de cristal, de 20 toises de faces sur 36 pieds de haut, percé de 5 grandes portes carrées. Les colonnes avaient été remplacées par des termes dont le corps, fait de topaze et de rubis, avait la forme d'un vieillard; la gaine était d'ambre jaune; ils étaient ceints de roseaux d'émeraude. Au fronton du Palais, deux grandes figures de fleuves versaient de leurs urnes « penchantes » l'eau en abondance, tandis que de deux rochers placés de chaque côté du palais coulaient des cascades et jaillissaient des jets d'eau.

« Dans le profond silence de la nuit on entendait les violons qui suivaient le vaisseau de Sa Majesté. Le son

de tous ces instruments semblait donner la vie à toutes ces figures dont la lumière modérée donnait aussi à la symphonie un certain agrément qu'elle n'aurait point eu dans une entière obscurité ». Et Félibien termine sa relation par ce trait charmant : « Pendant que les vaisseaux voguaient avec lenteur, l'on entrevoyait l'eau qui blanchissait tout autour et les rames qui la battaient mollement et par des coups mesurés marquaient comme des sillons d'argent sur la surface obscure de ces canaux, l'on n'apercevait alors que de l'eau renfermée par l'obscurité de la nuit ».

LA NAISSANCE DU DUC DE BOURGOGNE (1682)

LES FETES DE PARIS

Voici la manière dont « les arts qui sont logés au Louvre par la bonté de nos rois » avaient disposé « le spectacle de la lumière » qui fut offert au peuple de Paris à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne (fig. 142).

Au balcon supérieur du pavillon qui occupe le centre de la grande galerie du Louvre est placé le buste du Roi qui est l'âme de cette fête. « La gloire qui accompagne partout ce monarque est derrière lui, avec une couronne qu'elle est en action de vouloir mettre sur sa tête »; un tapis décoré des chiffres du Roi est posé sur la balustrade et au-dessous sont les armes du Roi soutenues par deux esclaves enchaînés, le tout splendidement illuminé.

Les deux côtés de la galerie ont été consacrés, l'un, celui de droite, à la Guerre, ainsi que l'indique l'inscription : *Herculi Gallico,* surmontant la statue d'Hercule, l'autre, celui de gauche, à la Paix, ainsi que le dit l'inscription : *Minervae Gallicae,* surmontant la statue de Minerve, déesse des Arts. Sous l'Hercule brillent les armoiries du Dauphin, sous la Minerve celles de la Dauphine.

La frise d'en bas porte ce texte d'Isaïe, augure de la grandeur du jeune prince : *Ambulabunt gentes in lumine tuo et reges in splendore ortus tui. Leva oculos*

148. Magnifique décoration faite a Rome
sur l'Escalier de la Trinité-des-Monts en l'honneur du Dauphin.

tuos in circuitu et vide : omnes isti congregati sunt et venerunt tibi. Au-dessous encore est le buste de Mgr le duc de Bourgogne avec ses armes.

Le dessin général de l'illumination est de treize obélisques et d'autant de trophées entremêlés. Sur les obélisques étincelles en lettres de lumière cette inscription: *Recens nato infante Regio Burgundiae duci Famulare obsequium devovent Regiae luparae artes.*

Les fenêtres sont remplies de figures des arts qui travaillent, chacun à leur manière, à la gloire du jeune prince :

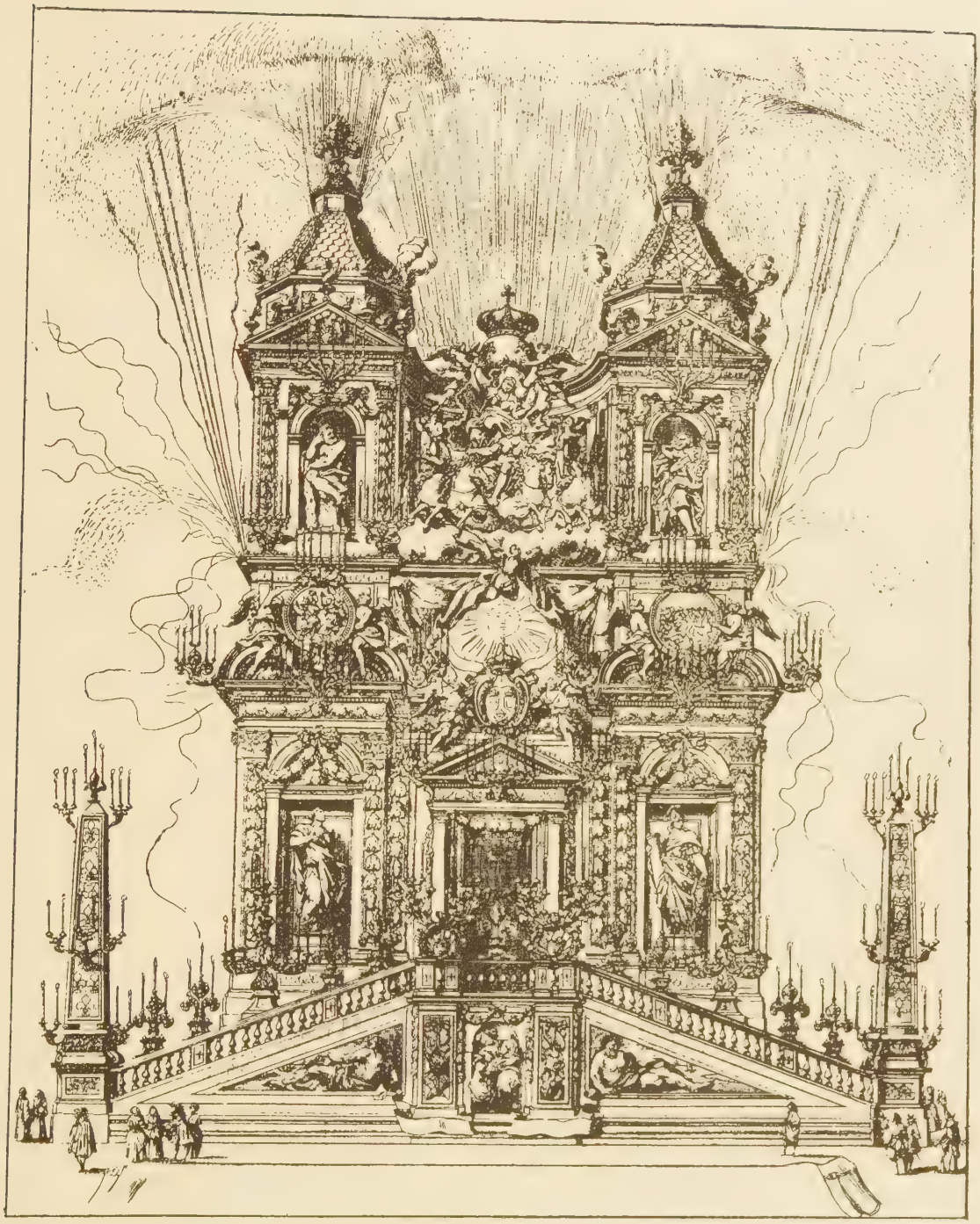
La *Peinture* fait son portrait; la *Sculpture* travaille à son buste; l'*Architecture* lui dresse un palais; la *Gravure* fait son estampe et sa médaille; l'*Orfèvrerie* cisèle pour lui des couronnes; la *Joaillerie* les garnit de pierreries; l'*Armurerie* lui fait des armes; l'*Horlogerie* lui marque les heures qu'il doit remplir de grandes actions; l'*Histoire* envoie la Renommée et les gazettes par tout le monde pour le faire connaître; la *Mathématique* travaille pour lui à fortifier ses places; la *Géographie* lui fait une table géographique de la Bourgogne.

Quatorze trophées et les armoiries des villes des deux Bourgognes dont la réunion s'est faite sous ce règne, complètent cet ensemble splendide.

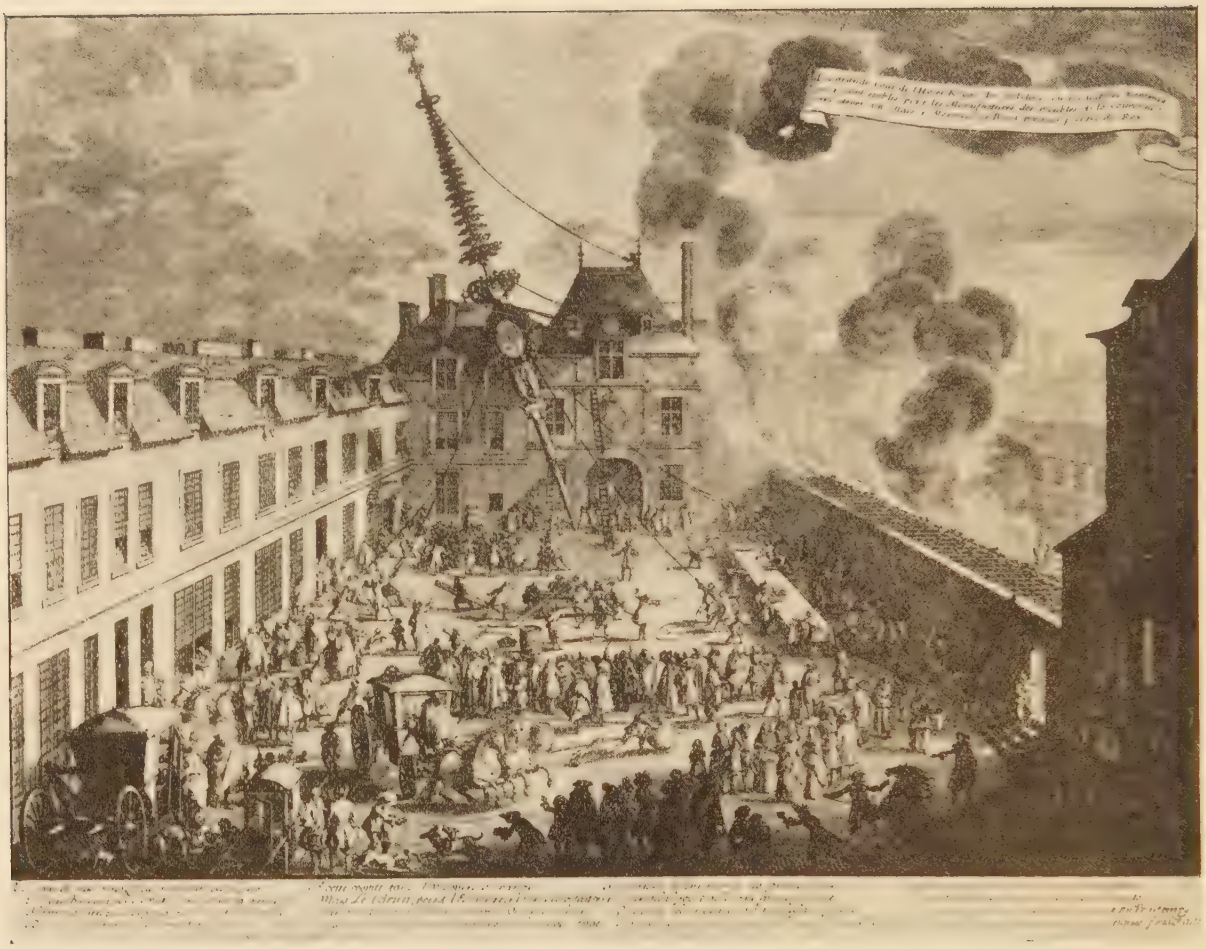
Le même soir fut tiré devant le Louvre un feu d'artifice (fig. 138 et 139) dont la pièce centrale représentait un petit temple supporté par un dauphin et surmonté d'une figure allégorique de la France, assise sur la boule du monde et tenant en ses bras un amour couronné d'une étoile signifiant la levée de l'aurore — allusion à la naissance du jeune prince.

LES FETES DE DIJON

La joie des Dijonnais en apprenant la naissance d'un petit-fils du Roi fut très grande mais elle ne connut plus de bornes lorsque, quelques jours plus tard, ils apprirent par une lettre du Roi que celui-ci avait donné au prince le titre de Duc de Bourgogne.



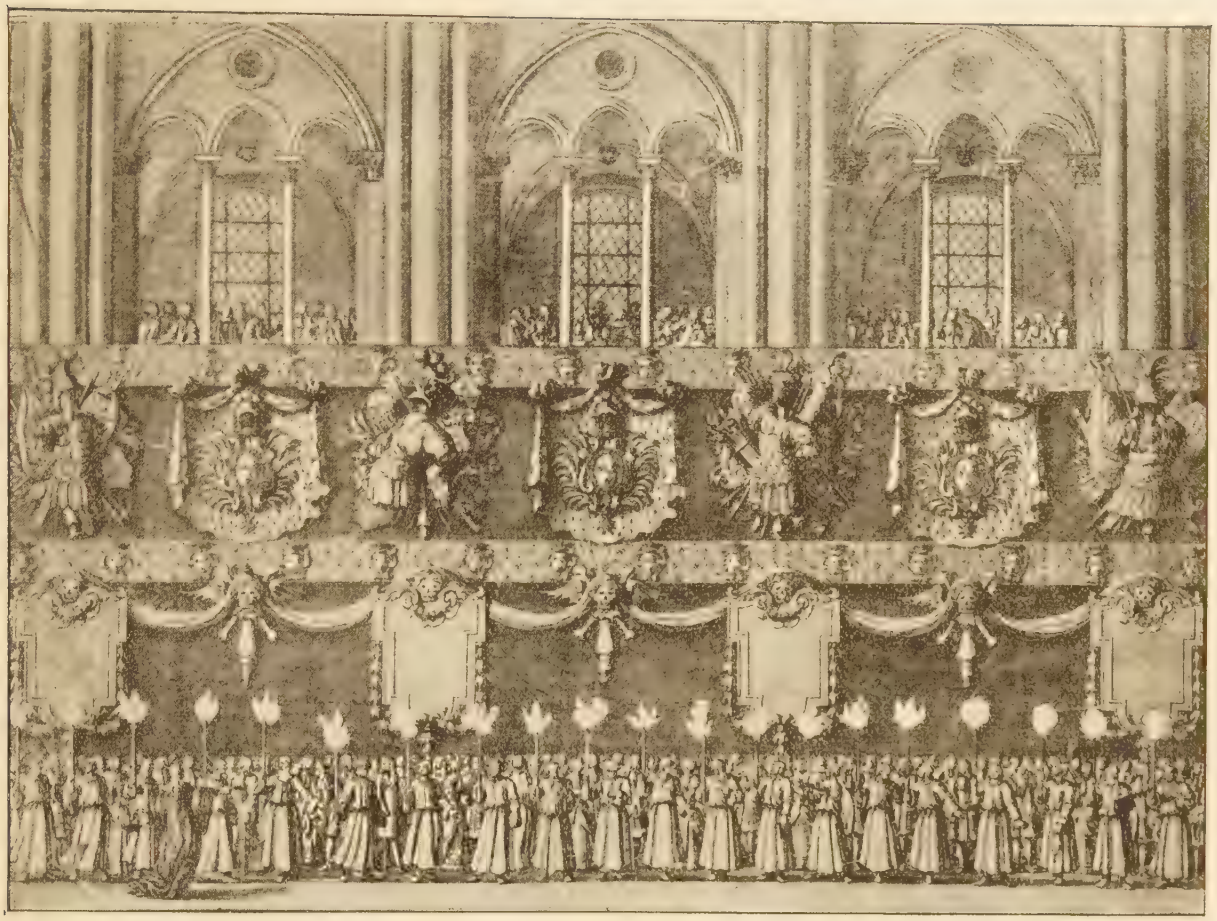
149. Édifice de feu d'artifice pour la naissance du duc de Bourgogne (1682).



150. *Mai élevé en l'honneur de Lebrun dans la cour de la manufacture des Gobelins (1684).*

D'accord avec le gouverneur de la province, les échevins décidèrent que cette grande nouvelle serait publiée au bruit des tambours et des trompettes par toute la ville et les faubourgs, que tous les habitants, de quelque qualité qu'ils fussent et toutes les maisons religieuses allumeraient pendant trois nuits consécutives des feux devant leurs portes et des chandelles à leurs fenêtres; ce qui serait accompagné du son des cloches de toutes les églises.

Pendant trois jours, une compagnie d'habitants de chaque paroisse vint en armes devant le logis du Roi après avoir parcouru la ville en faisant partout de grandes décharges de mousqueterie. Au bruit de leurs armes se mêlaient l'éclat des trompettes et le bruit des tambours et les acclamations continuelles du peuple.



151. *Funérailles du grand Condé à Notre-Dame (1687).*

Les échevins firent ériger devant l'Hôtel de Ville une fontaine de vin et ordonnèrent une distribution de pain que l'on jetait sans cesse au peuple qui venait en foule partager cette profusion. On éleva aussi le portrait du Roi sur un haut rocher rempli de mousse et de coquilles de couleurs et de figures différentes, du milieu duquel sortaient quatre jets de vin. Le dessus du tableau était couvert d'une impériale de velours cramoisi galonné d'or et de côté et d'autre étaient posées sur de riches tapisseries les armes du Roi, du Dauphin, du duc de Bourgogne et de la ville. Des distributions de pain et de vin eurent également lieu dans les hôpitaux et les prisons.

Durant ces trois jours, toutes les affaires furent suspendues. Des Dijonnais jouant du hautbois, du violon

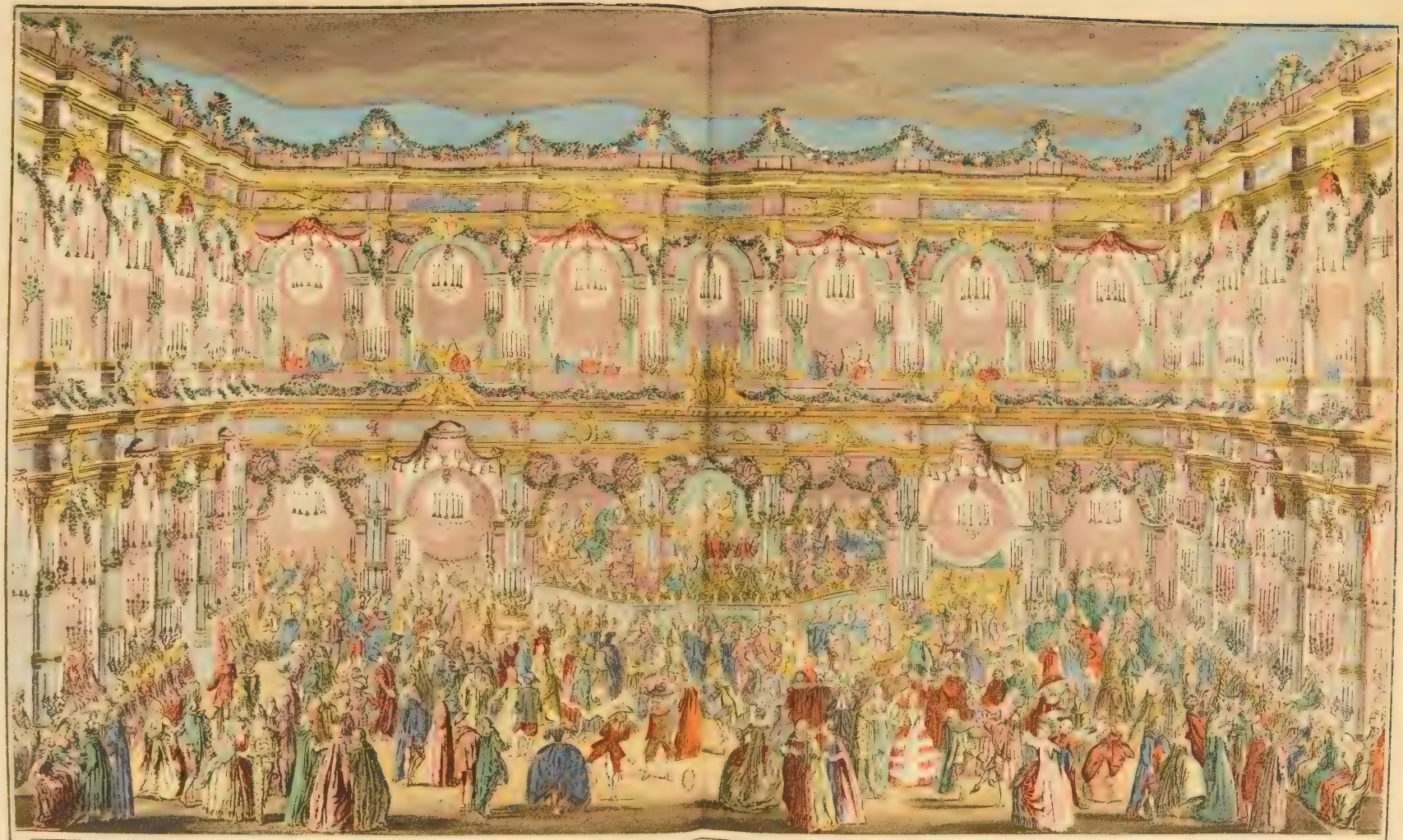
et de la trompette parcouraient les rues. On en vit habillés en Silènes portant sur les épaules un tonneau où, comme sur un arc de triomphe, était assis un bacchus couronné de lierre et visitant les échafauds, les tentes et tables dressés en différents endroits de la ville.

La nuit venue, les tours, les clochers, toutes les maisons s'illuminaient. Gens de qualité, bourgeois et artisans se mêlaient sur les places et dans les rues, confondaient leurs cris, leurs chansons et leur joie avec le bruit des carillons et des instruments de musique et de guerre.

Les bénédictins, les frères de l'Oratoire firent aussi des distributions de pain et de vin et d'agréables illuminations; jusqu'aux Capucins qui, malgré leur pauvreté, tirèrent un feu d'artifice à la porte de leur église.

Le dimanche 16 août, un *Te Deum* solennel fut chanté à la Sainte Chapelle du Roi et dans la cathédrale. Le lendemain soir, les officiers et chevaliers du Jeu de l'Arquebuse s'assemblèrent et, après avoir fait feu dans les principales rues de la ville, montèrent au-dessus de la tour du Logis du Roi, qui apparut bientôt toute bordée de feux, de trompettes, de hautbois et de tambours et ils y passèrent une grande partie de la nuit, pendant que de tous les endroits élevés autour de la ville partaient à tout instant des feux d'artifice et des fusées.

Le jour de la Saint-Louis eurent lieu de grands feux de joie (fig. 140) ; le principal fut allumé sur une vaste place entourée de maisons dont toutes les fenêtres avaient été ornées de tapis. Cinquante bourgeois de la porte Guillaume avaient fait accommoder un chariot à la romaine (fig. 141) enrichi de belles sculptures dorées, au sommet duquel paraissait la France en manteau royal tenant en ses bras un jeune enfant représentant le Duc de Bourgogne. Au-dessous étaient Philippe le Hardi et Jean-Sans-Peur, sur le devant Philippe-le-Bon et Charles, tous quatre assis, ayant l'air grave et fier et qui semblaient plus glorieux de la naissance de ce jeune prince que des grands exploits qui les avaient autrefois rendus redoutables. Ils portaient tous le collier de la Toison d'or, les bâtons noueux et les rabats avec leurs devises : *Moult*



VUE PERSPECTIVE DE LA SALLE DU BAL, CONSTRUITE DANS LA COUR DE L'HOTEL DE VILLE.

152. *La pompe du convoi de Mademoiselle de Montpensier (1693).*

me tarde ; Ie l'ay empris ; Autre n'aray ; Ie frappe ainsi. Au dos du chariot brillait un soleil d'or avec ces mots : *Novo sideri novus orbis.*

Le chariot était tiré par quatre chevaux gris pommelé couverts de housses de satin bleu fleurdelysé aux armes de Bourgogne et conduits par le génie de cette province. Plusieurs petits enfants, habillés en pages entouraient le char, les uns tenant une corbeille d'argent pleine de fleurs d'une main et de l'autre les armes de France et de Bourgogne. D'autres conduisaient par la bride un petit cheval richement harnaché, tandis que 50 bourgeois à cheval, l'épée nue à la main et portant l'ancien guidon des ducs, ou à pied, avec des pertuisanes dorées, accompagnaient en bel ordre le char de triomphe.

Le lendemain de la Saint-Louis, le chariot parut encore par les rues et on le conduisit avec la même pompe aux Pères Chartreux qui avaient préparé une collation magnifique pour régaler ceux qui l'accompagnaient, mais la foule de femmes qui les suivirent voulurent

forcer la résistance de ces bons pères et pénétrer partout, ce qui obligea à terminer plus tôt la cérémonie.

Le jour suivant, celles du quartier du Palais, voulant marquer leur joie, tapissèrent le perron du Palais et l'ornèrent de lustres, de devises et des armes du Roi,

153. *Réception des ducs de Bourgogne et de Berry en Avignon* (1701). *Temple à Saint-Louis.*

mirent en divers endroits des pots de feux d'artifice, dressèrent une table au milieu de cet appareil et soupèrent ensemble, les vieilles animant les jeunes et les mères donnant l'exemple à leurs filles. Elles avaient défendu leur approche aux hommes qui, de leur côté, soupèrent dans une chambre prochaine d'où les uns et les autres s'attaquaient et se répondaient par les chansons

Decoration du grand pavillon des galeries du Louvre faite par les ordres et du dessein du S.r Girardon Sculpteur ordinaire du Roy le 28 aoust 1704 jour de la feste donnée par la ville de Paris pour la naissance de MONSEIGNEUR *le Duc de Bretagne*

154. Fêtes pour la naissance du duc de Bourgogne (1704).
Décoration du grand pavillon du Louvre.

et les brindes, parmi le son des trompettes que M. le Maire leur avait envoyées, à quoi il avait joint un régal de sa part pour seconder la réjouissance de ces femmes que l'on entendait agréablement saluer la santé du Roi, de Mgr le Dauphin et de Mgr le duc de Bourgogne, se railler galamment des hommes, et tous ensemble chanter:

CHANSON SUR LA NAISSANCE DE Mgr LE DUC DE BOURGOGNE

Bourguignons, le verre à la main,
Qu'on chasse d'ici le chagrin
Et qu'à la joie on s'abandonne.
Vive Louis et son Dauphin
Et le nouveau duc qu'il nous donne.
Buvons à sa naissance et buvons-y sans fin.

Ne respirons plus que pour lui.
A ce petit prince aujourd'hui
Attachons tous nos destinées.
Fasse le ciel par sa bonté
Qu'il puisse vivre autant d'années
Qu'on boira parmi nous des coups à sa santé !

En attendant qu'aux champs de Mars
Nous allions sous ses étendards
Vaincre avec lui toute la terre,
En sa faveur, chers compagnons,
Combattons du pot et du verre
Et soutenons partout l'honneur des Bourguignons.

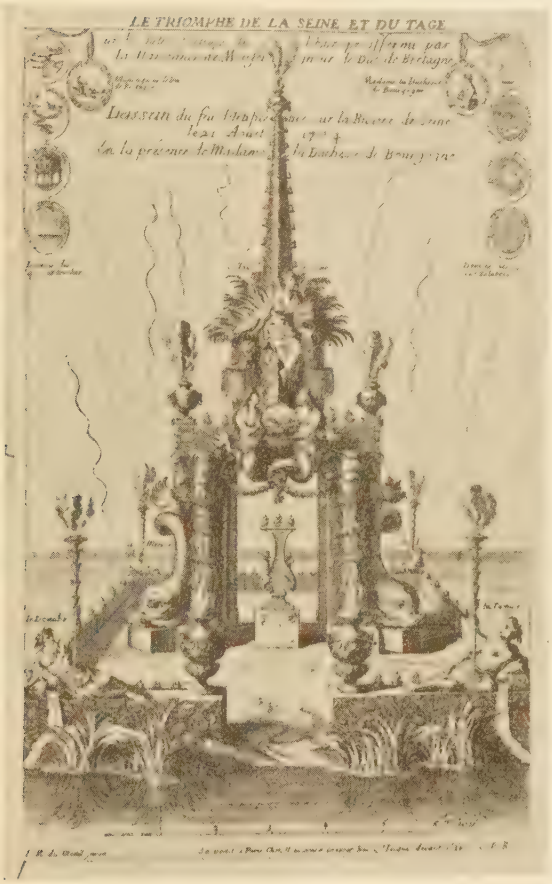
*
* *

Auprès de cette simplicité charmante, le programme allégorique de la fête donnée au Collège Louis-le-Grand dans la même circonstance par les pères jésuites sous le titre : *Le Temple du Mont-Claros ou les oracles rendus...* (fig. 143) paraît encore plus compliqué.

Au centre de la cour du collège, un Temple est érigé. C'est le temple du Mont-Claros dédié à Apollon dont la statue couronne le faîte tandis qu'à l'intérieur de l'édifice est placé l'autel où brûle le feu divin qui anime

les poètes. Cet autel est formé de quatre dauphins « qui sont des poissons qui aiment le chant et les instruments ».

Quatre grands bustes ornent les quatre frontons : le Roi, le Dauphin, Louis XIII et Henri IV; des inscriptions les accompagnent. Dans les entre-colonnes, huit médailles antiques.



155. *Fêtes pour la naissance du duc de Bretagne* (1704). *Feu d'artifice.*

156. *Festin donné à Versailles par le duc d'Albe pour la naissance du prince des Asturies* (1707).

Deux corps d'architecture remplissent les quatre façades de la cour, enrichis de grandes corniches portées sur des termes, figurant les sciences enseignées dans le collège. Au deuxième ordre ont été placés les médaillons de soixante-quatre rois de France; de nombreux étendards représentent les 128 quartiers de noblesse du jeune prince.

LE CIRQUE SACRE (1684)

Vers la fin du XVII[e] siècle, le goût de la subtilité allégorique, de l'allusion, du symbole règne partout. Il inspire tous les ordonnateurs de fêtes, fêtes religieuses, fêtes royales, fêtes civiles, pompes funèbres. Il faut lire l'ouvrage du père jésuite Ménétrier, *Des décorations funèbres où il est amplement traité des lumières...* pour se faire une idée exacte de cet état d'esprit.

« Il y a des desseins entiers d'appareils qui sont des instructions chrétiennes » écrit le bon père; et c'est d'après ce principe qu'il construit en 1684 dans l'église Saint-Louis, l'église des Jésuites, pour honorer le cœur du roi Louis XIII qui y est conservé, en s'appuyant sur des textes de Saint Paul, lequel compare la vie des chrétiens aux jeux du cirque, son *Cirque sacré* (fig. 144).

« D'ailleurs, dit-il, la vie de l'homme, selon les principes de la nature, ayant son principal siège dans le cœur d'où elle s'entretient dans tout le corps par une circulation continuelle du sang et des esprits, j'ai cru que cette circulation ne pouvait être mieux représentée que par le cirque où se faisaient autrefois les courses ».

Cette construction édifiante était d'une forme ovale, avec une face carrée, du côté de la porte, laquelle était flanquée de deux figures de la Miséricorde. Sur l'épine se dressaient deux obélisques, l'un dédié à Saint Louis, l'autre à Louis XIII, portant à leur pointe le buste de ces deux rois; et sur la borne élevée au bout de l'arène était le cœur du roi entre deux anges soutenant une couronne. Une balustrade faite de fleurs de lys et de flambeaux formait la clôture.

LE CARROUSEL DES GUERRES DE GRENADE (1685)

Le sujet du grand carrousel des 4 et 5 juin 1685 était tiré des *Guerres de Grenade*.

« C'était les Abencérages et les Zégris, dit Dangeau. Monseigneur était chef des premiers, et M. de Bourbon

157. *Entrée de l'ambassadeur de Perse à Paris (1715).*

des seconds. On avait joint aux Abencérages les Gazuls, les Alabèzes et les Almorades, et aux Zégris les Vanègnes, les Gomèles et les Maces; ainsi quoiqu'il n'y eût que deux partis, il y avoit huit troupes distinguées par les couleurs... Il y eut une course pour les dames et ensuite on courut trois courses pour le prix. Le prince Camille de Lorraine le gagna : il fit onze têtes dans ses trois courses et personne ne disputa avec lui; il était des Gazuls. Le prix était une épée de diamants, qu'il vint recevoir à cheval des mains du Roi, qui était sur son échafaud. Après les courses finies, nous rentrâmes tous dans le manège par les quatre coins où nous étions postés, et fîmes une petite comparse devant le Roi, que S. M. trouva fort bien entendue, puis nous remarchâmes

jusque dans la grande cour du château, dans le même ordre que nous étions venus... tous les chevaliers que nous conduisions marchaient la lance à la main. »

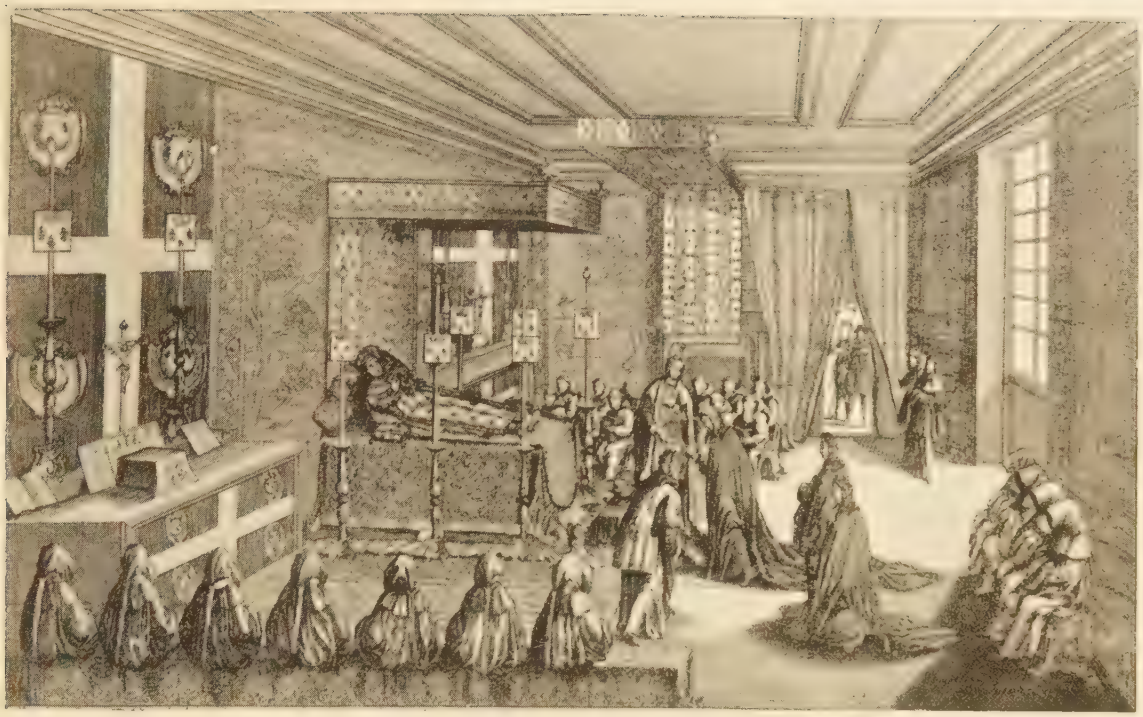
Les ambassadeurs moscovites assistaient à cette fête, qui eut lieu dans la Grande Ecurie où trois ans plus tôt avaient été courus par le Dauphin deux défis à la bague et où avait été représenté le *Persée* de Lulli.

Un nouveau carrousel y fut encore donné en 1686.

Ne quittons pas le Versailles de Louis XIV sans évoquer, ne serait-ce qu'en quelques mots, quelques-unes des plus belles fêtes qui y furent données par le Grand Roi, en plus de celles que nous avons décrites : la réception du doge de Gênes et le mariage de Mlle de Nantes, en 1685, la réception des ambassadeurs du roi de Siam en 1686, le bal masqué de 1688, dont Bérain avait dessiné presque tous les costumes, les mariages de Mlle de Blois et du duc du Maine en 1692, celui du duc de Bourgogne avec Marie-Adélaïde de Savoie en 1697, qui fut l'occasion du plus magnifique bal que l'on eût jamais vu à la Cour, la fête des Rois en 1708, le mariage du duc de Berry en 1710, sans oublier de mentionner les magnifiques pompes funèbres de Marie-Thérèse, d'Henriette d'Angleterre, de la Dauphine, du Grand Dauphin, du duc et de la duchesse de Bourgogne, du duc de Bretagne et du duc de Berry, et les cérémonies religieuses auxquelles le goût du faste et de la représentation dont était possédé Louis XIV donnait une incomparable splendeur.

VOYAGE DES DUCS DE BOURGOGNE ET DE BERRY EN AVIGNON (1701)

Les fêtes ordonnées par la ville d'Avignon en 1701 mériteraient une étude approfondie et détaillée, à cause du goût magnifique et de l'originalité qui y présida. Le souvenir en a été conservé dans un ouvrage orné de fort belles gravures, qui porte le titre : *L'auguste Piété de la royale maison de Bourbon, sujet de l'appareil fait à Avignon pour la réception de Monseigneur le duc de*



158. *La chambre du trépas de Louis XIV (1^er^ septembre 1715).*

Bourgogne et de Monseigneur le duc de Berry durant le consulat de M. le marquis de Sade, etc. Les gravures portent la signature de Cotelle. Cela signifie-t'il que ce Cotelle est le créateur des arcs de triomphe qui y sont représentés ? Il se peut; cela est même probable. Quoi qu'il en soit, ces décorations portent la marque d'un esprit d'invention vraiment exceptionnel et fécond, et qui devançait singulièrement son temps. Le dix-huitième siècle, en son plein épanouissement, ne produira rien de plus élégant, de plus raffiné, de plus souple. Entre ces sept arcs de triomphe érigés alors dans la Ville des Papes l'on ne sait auquel donner le prix.

« La Ville d'Avignon, dit le texte du R. P. Bontous, S. J., consacre 7 monuments de gloire et autant de couronnes à la Piété de la maison de Bourbon pour honorer l'entrée des princes enfants de France qu'elle doit recevoir. »

1° A la Gloire immortelle de Saint-Louis, une couronne d'or et un temple ouvert à ses augustes neveux (fig. 153);

2° A la Piété bienfaisante des cardinaux princes de la maison de Bourbon et des légats d'Avignon, un obélisque et une couronne d'argent;

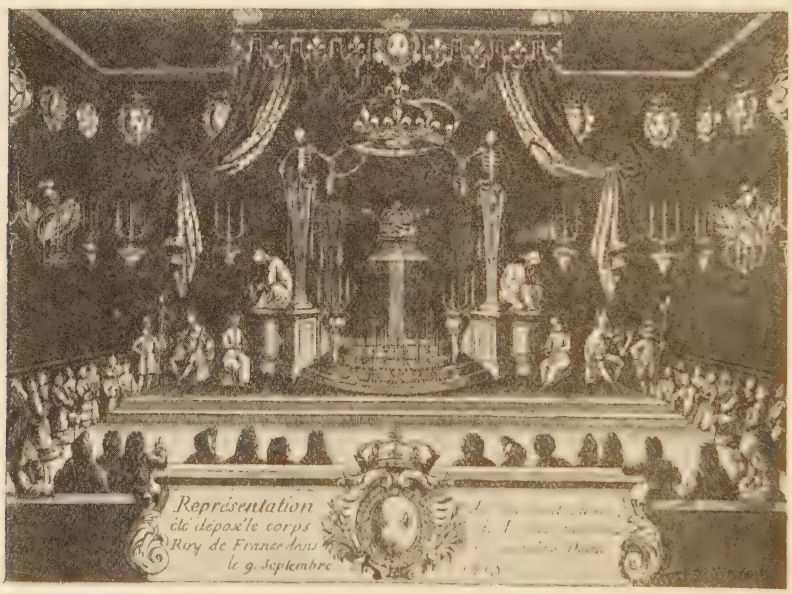
3° A la Valeur chrétienne d'Henri le Grand, une couronne de chêne et un arc de triomphe;

4° Aux Vertus héroïques de Louis le Juste, une couronne civique et un arc de triomphe;

5° A Louis le Grand, une statue équestre et une couronne de laurier;

6° A Mgr le Dauphin, une couronne d'olivier et un arc de triomphe;

7° A Mgr le duc de Bourgogne et à Mgr le duc de Berry, une couronne de lys, des trophées et des médailles d'or.



159. *Chapelle funèbre de Louis XIV à Saint-Denis.*
(9 septembre 1715).

CHAPITRE V

LES FÊTES DE LOUIS XV

160. *Entrée de l'ambassadeur de Turquie aux Tuileries* (1722).

Le trait dominant des fêtes de Louis XV, c'est l'élégance poussée à ses limites extrêmes, à ses derniers raffinements; qualité toute française, dont il est de tradition de penser et de proclamer qu'elle n'a atteint son plein développement qu'au cœur de ce XVIII^e^ siècle

Mchemet Effendi avec vne Nombreuse Suitte Accompagné du Prince de Lambesecq vint au Chasteau des Thuilleries presenter la Lettre et les presants que l'Empereur des Turcs envoyoit au Roy qui estoit dans son Throsne avec toute la Cour qui l'environnoit dvne Magnificence Extraordinaire tout etant Eclatant de Pierreries et de Diamants. Toute la Maison du Roy estant Sous les Armes Scavoir les Gardes de la Manche la Compagnie des Cent Suisses, les Gardes Suisses et Francoises au nombre de 48 Compagnies, les 3 Compagnies de Mrs les Mousquetaires, Mrs Les Gens d'Armes de la Garde et Chevaux Legers, les Gardes du Corps tous à Cheval le Regiment du Roy infanterie les Dragons Dorleans les Grenadiers à Cheval et la Cornette blanche.

Chez Chequet rue S. Jacques

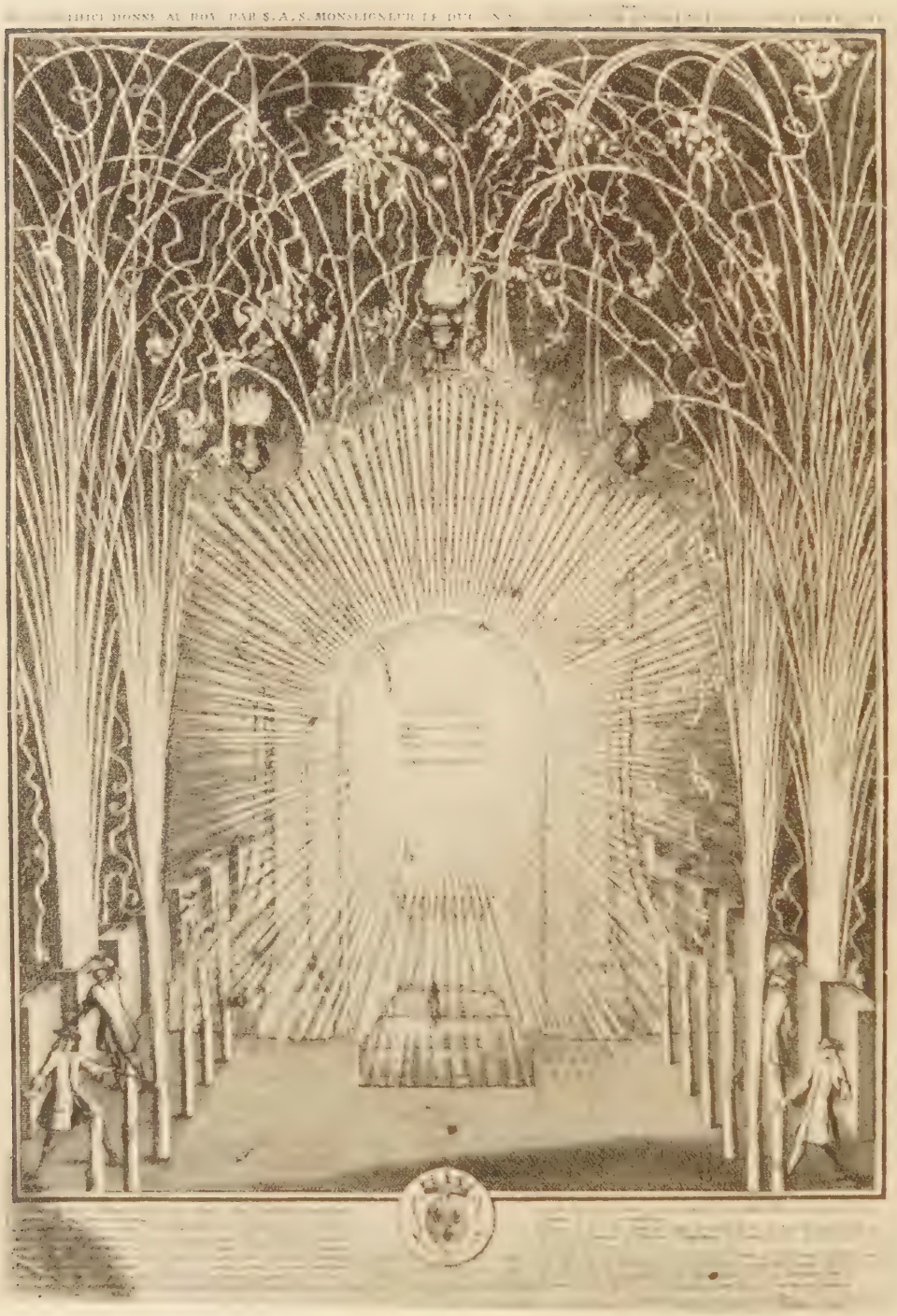
161. Réception de l'Ambassadeur de Turquie aux Tuileries (1722).

qui commence par Watteau et finit par David, qui engendre le style Rocaille et le style Retour d'Egypte.

Les fêtes de Louis XIV sont plus pompeuses qu'élégantes; elles ont la solennité et la majesté des grandes façades de Versailles. Celles de Louis XV ne sont certes point dénuées de grandeur, mais elles abondent en détails contournés, parent le classicisme d'ornements sinueux, elles modèlent, autour des colonnes, des pilastres et des frontons, des courbes et des chutes de guirlandes; elles sont plus charmantes, dans leur richesse, que solennelles. Dans les arcs de triomphe, les feux d'artifice, les cortèges, les naumachies, se retrouvent les harmonies de lignes ondoyantes et voluptueuses qui donnent tant de charme aux meubles, aux orfèvreries, aux panneaux sculptés du même temps. Et ce temps est celui du dernier grand architecte classique, Gabriel, et de Meissonnier, de Robert de Cotte et d'Oppenord, de Girardon et de Coypel, de Boucher et de de Troy, de Cochin et de Gravelot, de Saint-Aubin, de Fragonard et de Moreau le Jeune; Louis XV, la Régence comprise, règne de 1715 à 1774.

L'élégance, c'est elle qui domine la conception que se font alors de l'antiquité — à laquelle, d'ailleurs, plus personne ne croit — les décorateurs et les ordonnateurs des fêtes dont elle continue d'être l'élément principal. Les dieux de l'Olympe sont toujours présents, mais ils habitent des temples de treillage et des pavillons qu'agrémentent des festons de fleurs naturelles et des bouquets de lumières aux branches contournées. Quelque grandioses qu'elles soient, les fêtes de Louis XV ont une sorte d'intimité, de familiarité pittoresque qui leur crée une atmosphère spéciale. Elles sont magnifiques et charmantes à la fois; ce qui les différencie singulièrement de celles du règne précédent.

Celles du mariage d'Elisabeth de France avec Don Philippe d'Espagne, celles du voyage de Louis XV à Strasbourg, celles des deux mariages du Dauphin, celles du mariage de Louis XVI, ne ressemblent en rien aux solennités qui eurent lieu sous le Roi-Soleil dans des



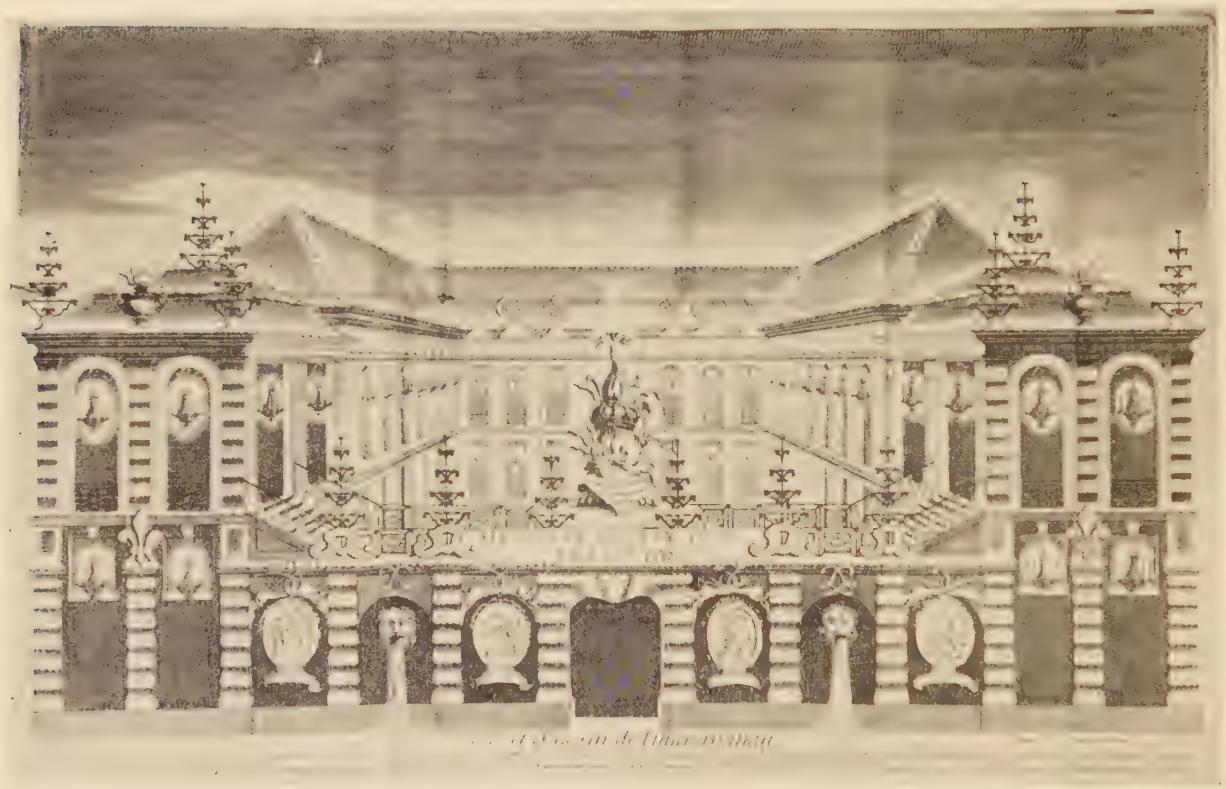
162. Feu d'Artifice donné au Roi par Monseigneur le Duc en son Chateau de Vanvre (1721).

circonstances analogues. Et il est à remarquer, d'ailleurs, que la plupart sont des fêtes parisiennes auxquelles la foule, le peuple participe plus intimement, tandis que presque toutes les fêtes de Louis XIV ont eu lieu à Versailles et n'ont été que des fêtes de Cour.

163. *Entrée de l'Infante d'Espagne à Paris* (1722).

LA NAISSANCE DU DAUPHIN (1730)

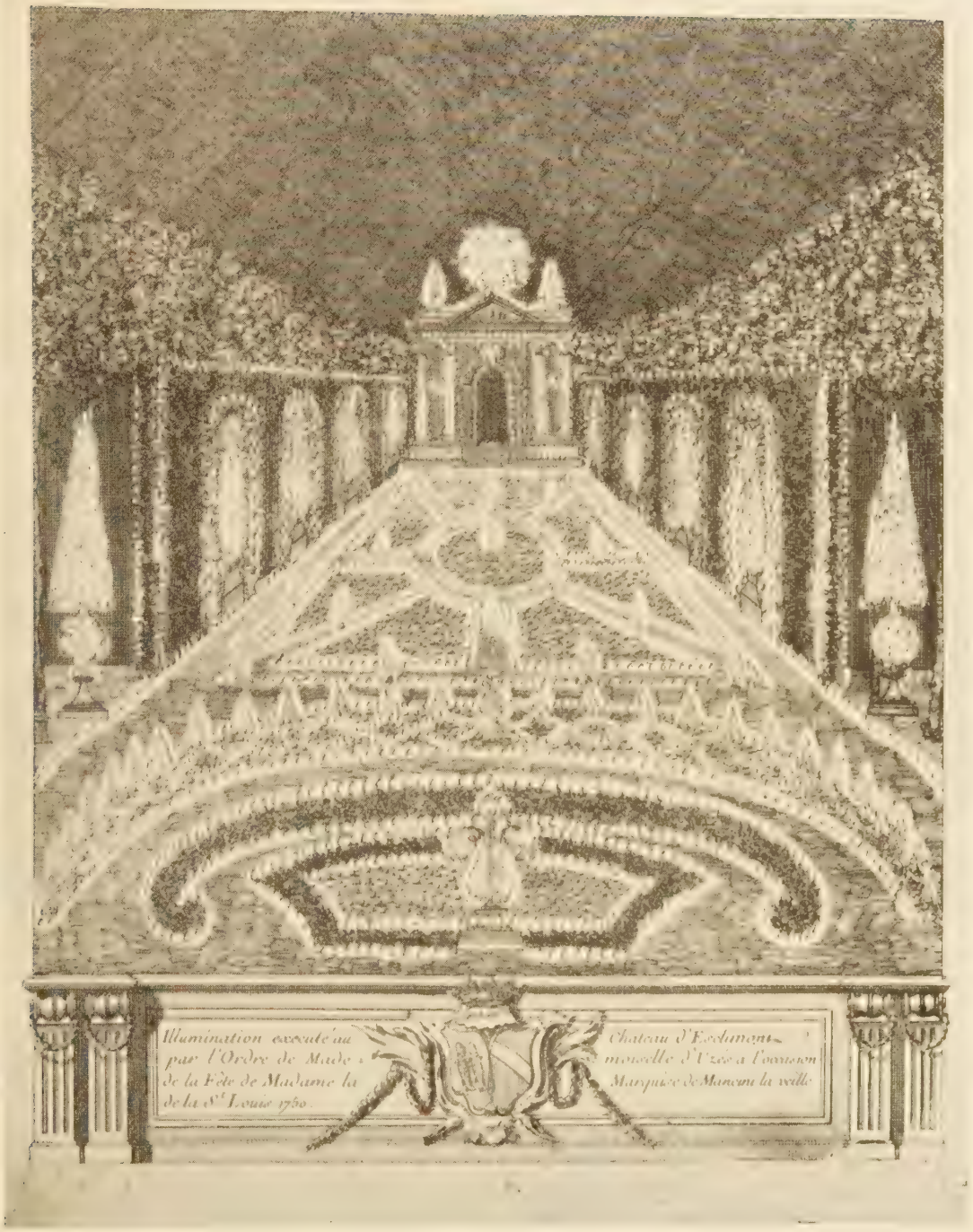
Pour fêter la naissance du Dauphin, leurs Excellences le marquis de Santa-Cruz, ambassadeur d'Espagne et M. de Barrenechea organisèrent, d'ordre de S. M. Philippe V, une fête « aussi majestueuse et aussi galante



164. *Illumination à l'hôtel de Bouillon pour la naissance du Dauphin (20 janvier 1730).*

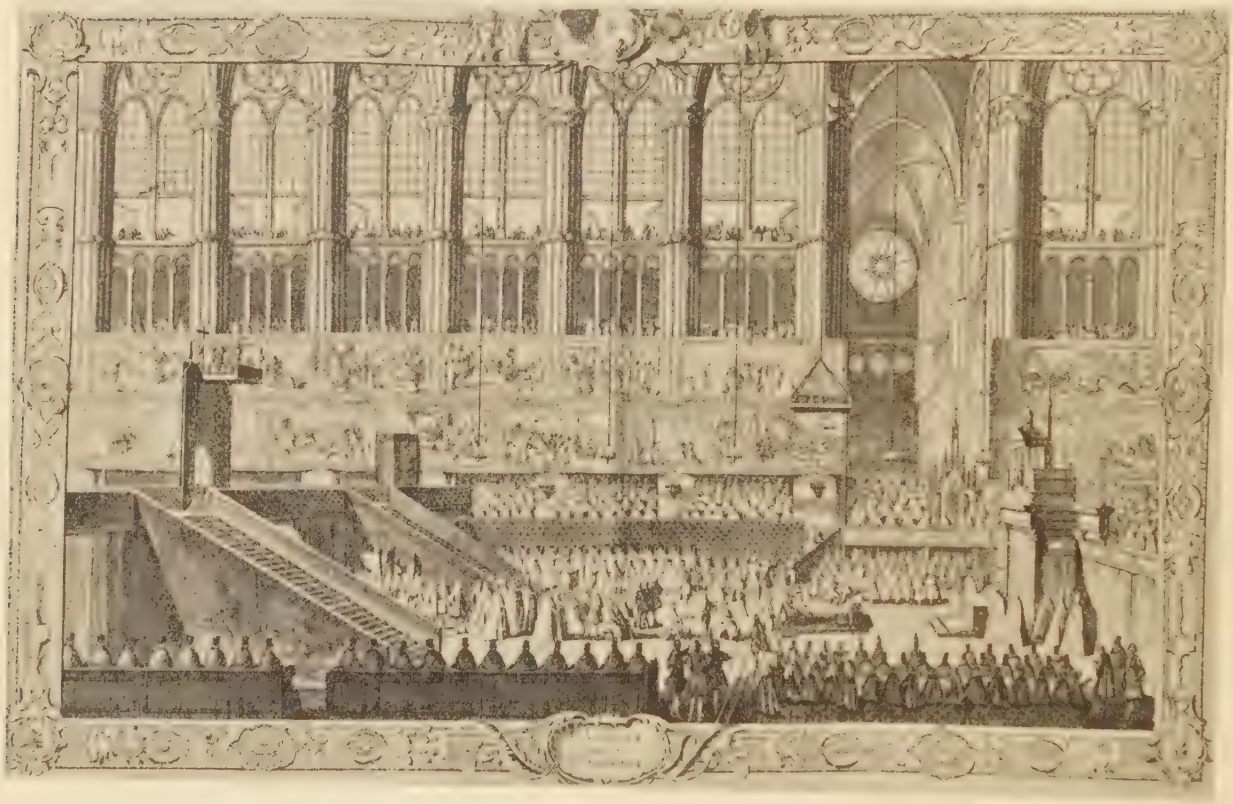
qu'elle pouvait être ». Elle eut pour centre l'hôtel que le duc de Bouillon possédait sur le bord de la Seine, en face du Louvre, mis gracieusement par lui à leur disposition.

La fête comprenait quatre spectacles. Les deux premiers, offerts au public, commencèrent à 6 heures du soir par l'illumination de la façade et de la cour de l'hôtel (fig. 164). Cette illumination se composait de sept portiques de lumière, dont les cintres étaient alternativement décorés de dauphins entrelacés et des chiffres de S. M. Très-Chrétienne, de médaillons en camaïeu ornés de



165. Parterre Illuminé au Chateau d'Esclimont pour la Saint-Louis (1750).

guirlandes, d'emblèmes et d'attributs: l'Espagne parlant à la France; le Coq, symbole de la France, et le Lion, figure de l'Espagne; le Dauphin en casque et cuirasse conduit par l'Amour, etc. Sur la porte de l'hôtel, se lisait en caractères de flammes l'inscription : *Hispaniæ Galliaeque Felicitas*. A l'intérieur de la cour étincelaient des

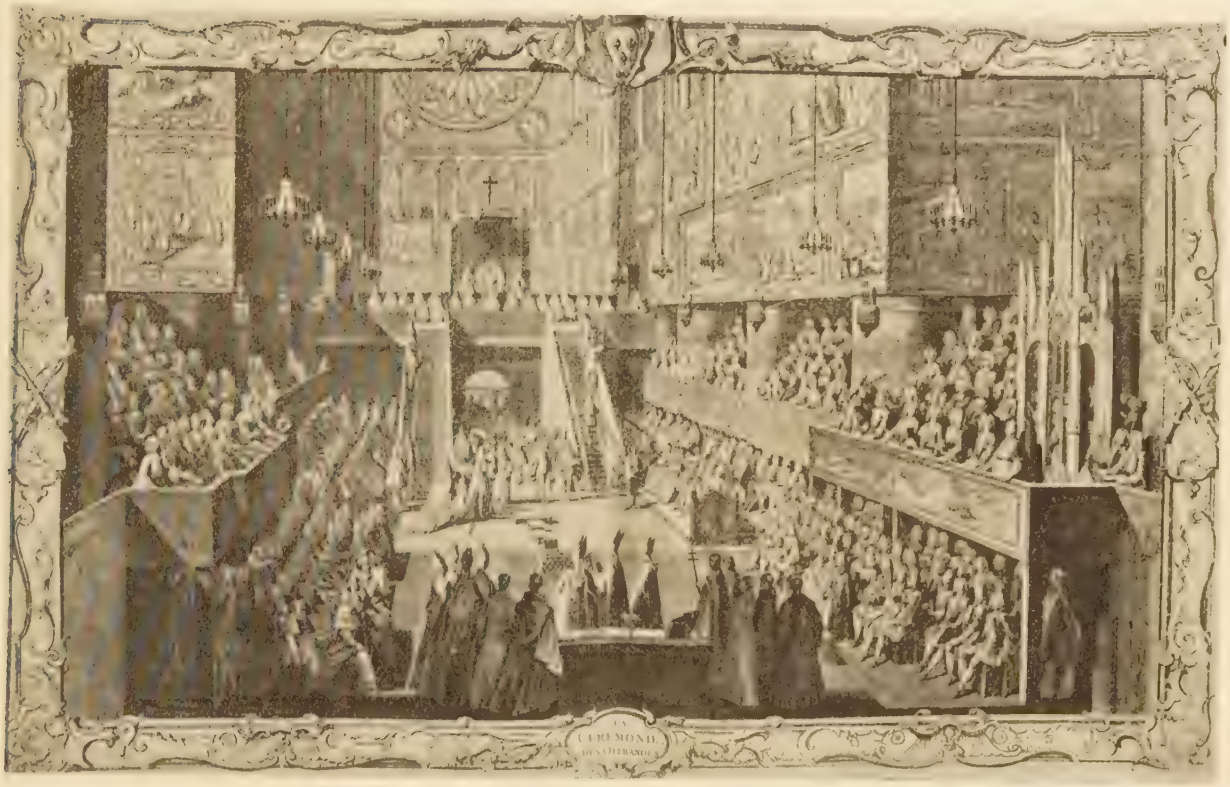


166. *Sacre de Louis XV à Reims (25 octobre 1722). L'arrivée de la Sainte-Ampoule.*

girandoles, des pots à feu et des festons de lumière. L'ordonnance de cette illumination était l'œuvre du sieur Beausire le fils, architecte de la Ville de Paris.

Le spectacle « fixe et muet », se trouvait « animé » par un second spectacle sur la rivière (fig. 168). L'on y avait figuré, entre le palais du Louvre et l'hôtel de Bouillon, un vaste jardin, les deux édifices se trouvant comme rejoints l'un à l'autre par des escaliers lumineux et raccordés ainsi « au centre du feu ».

Cette pièce centrale était faite de deux montagnes escarpées, unies à la base, de 130 pieds de long, 50 de large, 80 de haut, représentant la France et l'Espagne, avec des chutes d'eau, des arbres et des plantes, des tritons, néréides et autres habitants des mers. Deux grands parterres de lumière, de 18 toises sur 15, bordés



167. *Sacre de Louis XV à Reims (25 octobre 1722). La cérémonie des Offrandes.*

d'ifs illuminés et d'orangers hauts de 12 pieds, ornés de dessins de gazon et de sables de différentes couleurs et du milieu desquels s'élevaient deux roches hautes de 15 toises supportant chacune une figure colossale de bronze, s'étendaient au ras de l'eau, en amont et en aval. Une de ces statues était le Guadalquivir, sous la forme d'un lion, courage et majesté de la nation espagnole. L'autre, la Seine, sous la forme d'un Coq, symbole de la vigilance et de l'activité du génie français. Six plates-

bandes du même style, et « deux cascades de feu, ou si l'on veut, deux escaliers de lumière à double rampe appuyés contre les quais, terminaient le jardin, du côté du Nord et du Midi. Ces cascades mesuraient 20 pieds de haut et 408 pieds de long ».

Vis-à-vis des deux montagnes, l'on voyait enfin deux grands bateaux d'or sculptés de coquillages et de glaçons et portant chacun une sorte de temple octogonal ajouré soutenu sur huit grands palmiers d'où pendaient des girandoles, des guirlandes et des festons de fleurs. C'étaient les temples du Plaisir et de la Joie. Deux corps de musique militaire, timbales, clairons, trompettes, cors de chasse, hautbois, y avaient pris place. Le sommet de ces édicules et leurs extrémités étaient agrémentés de pavillons sur lesquels jouaient et badinaient des amours et qu'éclairaient deux grands fanaux à la lumière très puissante, enfin quatre tours lumineuses, surmontant quatre terrasses lumineuses, décoraient les quatre coins du jardin, au faîte desquelles flottaient les pavillons espagnols et français.

Le feu d'artifice était divisé en 2 actes.

Premier acte. — Des 4 tours, départ de fusées. Combat de 12 monstres marins dont plusieurs ont 21 pieds de long. Pendant une heure, jaillissement d'artifice de toutes les saillies, sommités et cavités des deux montagnes transformées en volcans. Bateaux lançant des feux. Dauphins étincelants, s'élançant et bondissant sur la rivière, jetant fusées et gerbes de feu. Grand berceau de feu entre les 4 tours et les rochers, formé par 12 jets de feu partant des tours.

Deuxième acte. — Du centre des deux montagnes sort une lumière très puissante, figurant le soleil levant. En même temps paraît un arc-en-ciel de 40 pieds d'ouverture rejoignant une montagne à l'autre, et au sommet, sur un nuage, se dresse la déesse Iris. « L'élévation de cette machine est un coup hardi de la mécanique puisque, sans aucun point d'appui, on ne laisse pas de faire mouvoir dans cet arc-en-ciel et de soutenir dans les airs un poids de 6 milliers et de le pousser à plus de 20 pieds de hauteur perpendiculaire au-dessus du sommet des

168. *Feu d'artifice sur la Seine pour la Naissance du Dauphin (21 janvier 1730).*

montagnes et plus de 80 pieds au-dessus du niveau de la rivière. Cette machine qui est industrieuse a été exécutée par le Sr. Vedy, serrurier du Roi ».

Le feu d'artifice fut suivi d'une fête privée dans l'hôtel de Bouillon. Elle comprenait la représentation d'une pastorale où paraissaient Junon, Astrée, Pan, des bergers et des bergères, un grand festin de 300 couverts, un concert et un bal.

Les préparatifs de cette soirée n'avaient pas demandé moins de 3 mois.

FEU D'ARTIFICE POUR LE DAUPHIN A MEUDON (1735)

Mgr le Dauphin et Mesdames de France, avec les gouvernantes des Enfants de France, passant l'été au

169. *Feu d'artifice* (XVIII^e^ *siècle*).

château de Meudon, que l'on avait aménagé et préparé à cet effet, un fort joli divertissement fut offert au petit Dauphin.

C'est sur la pièce de gazon circulaire située sur la hauteur en face du château neuf qu'eut lieu la fête.

Elle avait pour sujet le Jardin des Hespérides. La décoration, également circulaire, se composait d'arcades de charmilles au sommet desquelles étaient posées des corbeilles de fleurs reliées entre elles par des festons. Sous ces arcades se dressaient des pyramides de fleurs artificielles transparentes, de couleurs diverses et lumineuses. Trois grandes consoles peintes en marbre blanc

170. *Feu d'artifice à Meudon (3 septembre 1735).*

et réunies par le haut formaient la partie centrale de la décoration. Sur le panneau du milieu l'on avait représenté une mer d'où s'élevait à l'horizon un premier rayon du soleil — allusion au fils du Roi — avec ces mots : « Un seul de mes rayons éclipse tous les autres ». A l'extrémité de ces consoles un arbre artificiel de 30 pieds de haut était chargé de pommes d'or et gardé par des dragons (fig. 170).

Dans ce décor évocateur l'on vit paraître Hercule armé de sa massue. Il attaque les monstres qui lui opposent une terrible résistance; jetant feux et flammes par la gueule, ils tombent enfin vaincus au pied du pommier

enchanté. Les Hespérides surviennent alors, mettent le feu à douze gerbes placées au pourtour de la circonférence, tandis que s'élance dans les airs un bouquet de fusées volantes et de serpenteaux. Hercule entre alors dans le jardin, cueille les fruits et les offre à Monseigneur le Dauphin; des jeunes femmes sortent des deux côtés du bois, qui invitent à la danse des bergers et des bergères venus pour rendre hommage au prince. La Reine et toute la Cour assistèrent à ce spectacle.

BAL MASQUE A VERSAILLES (1739)

L'année de 1739, qui devait voir les grandes réjouissances organisées par la Cour et par la Ville de Paris à l'occasion du mariage de la fille aînée de Louis XV, Madame Elisabeth, avec l'infant Don Philippe, débuta de la plus brillante façon par un grand bal paré et masqué que donna le Roi à Versailles, le 26 janvier.

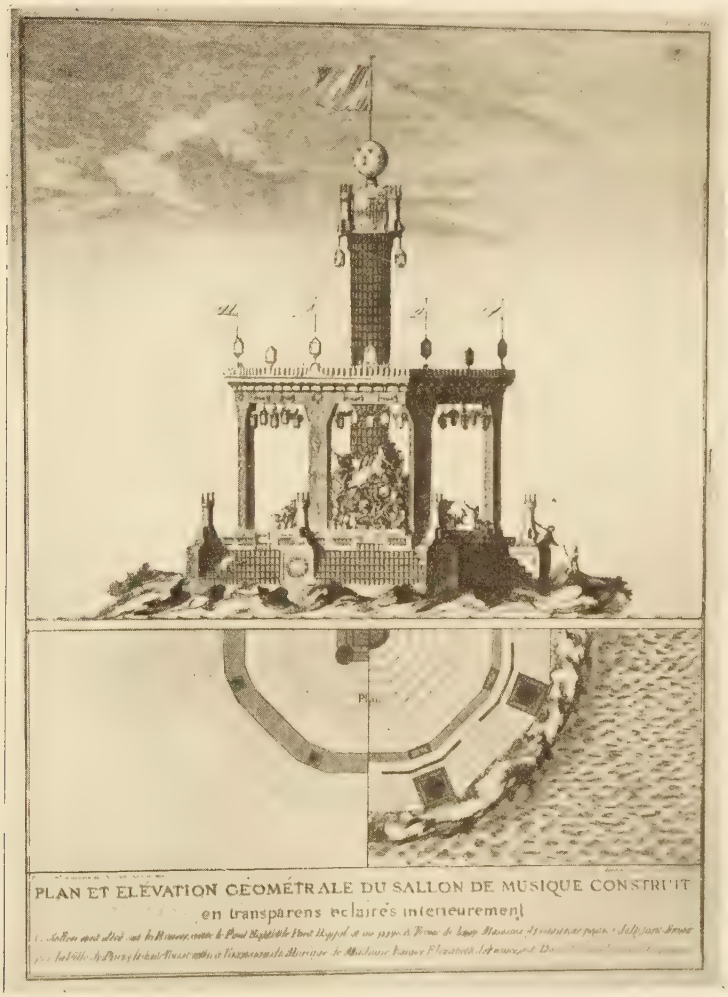
Dans le salon d'Hercule, dont Lemoyne venait d'achever la décoration, des amphithéâtres avaient été bâtis pour les dames de la ville et de la cour qui ne dansaient pas et une estrade où prirent place 50 symphonistes du Roi, tous en dominos bleus.

Sept lustres de cristal et de nombreuses girandoles sur des piédestaux de marbre éclairaient la vaste salle, faisaient étinceler les dorures, les bronzes et les marbres; aux quatre angles du gradin de l'orchestre, une tige de 25 lys dorés et des guirlandes de cristaux complétaient l'éclairage.

L'enceinte pour la danse formait un carré de 18 pieds de large sur 30 de long. En face du gradin de la musique étaient placés les fauteuils, du Roi et de la Reine, les pliants du Dauphin, de M^me^ Elisabeth et de M^me^ Henriette; les pliants des princesses et des dames invitées, et qui dansaient, marquaient les deux lignes des côtés.

Le haut de terre du gradin était terminé par des girandoles formant une double rangée de lumière et les trumeaux avaient été ornés de pilastres aux piédestaux

171. Fêtes du mariage de Madame avec l'Infant don Philippe (1739).
Le Temple de l'Hymen sur le Pont-Neuf.



172. Fêtes du mariage de Madame avec l'Infant don Philippe (1739).
Salon de musique sur la Seine.

de marbre, aux moulures et aux ornements d'or portant chacun une gerbe de dix girandoles de cristal. Les deux tableaux, enfin, du salon étaient couverts de grands rideaux de dorure cramoisi à festons d'or.

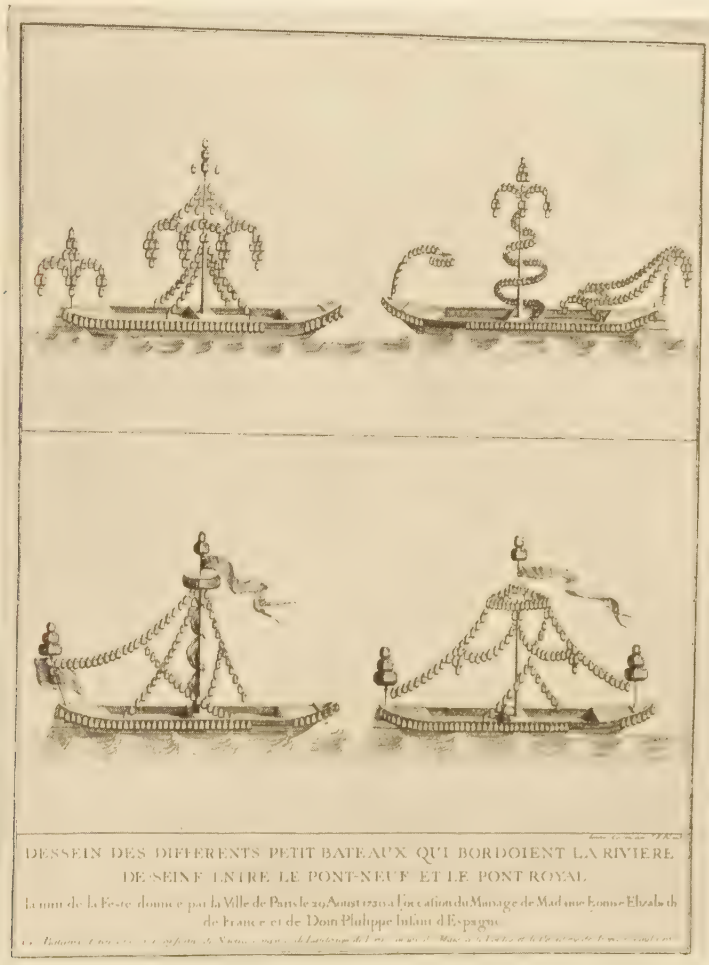
Le Roi portait un habit de velours ciselé, doublé de satin blanc, avec une garniture de boutons de diamants, le Saint-Esprit brodé en diamants, les parements du même velours et la veste d'une riche étoffe d'or.

173. *Fêtes du mariage de Madame avec l'Infant don Philippe* (1739). *Joutes sur la Seine.*

La Reine était en grand habit d'étoffe à fond blanc, avec des colonnes torses brodées en or, semée de fleurs nuées de soie; le corps de robe entièrement garni de pierreries, avec un gros collier de diamants d'où pendait le diamant en forme de poire nommé *le Sancy*, et dans ses cheveux, le fameux *Régent*.

Le bal paré dura de sept à onze heures. A neuf, une collation avait été servie dans des bassins de vermeil et de magnifiques corbeilles par les officiers de la Bouche, puis le Roi et la Reine se retirèrent et le bal masqué commença dans tous les appartements.

La grande galerie était illuminée de trois rangs de lustres à douze bougies ; à chaque pilastre étincelait une torchère dorée et tous les vases précieux qui ornent la galerie avaient reçu une girandole. Aux extrémités,



174. *Fêtes du mariage de Madame avec l'Infant don Philippe* (1739). — *Bateaux illuminés.*

vers le salon de la Paix et vers le salon de la Guerre, et aussi dans le salon de Vénus, on avait dressé des buffets. On dansa jusqu'à huit heures du matin au son de plus de trois cents instruments placés dans toutes les pièces. « Le coup d'œil de l'illumination et du nombre infini de masques étaient un tableau admirable, dit le *Mercure*,

et qui formait le spectacle le plus noble, le plus varié et le plus brillant qu'on ait jamais vu. »

« Cette fête qui, de l'aveu des plus anciens seigneurs de la Cour, passe pour une des plus grandes et des plus brillantes qu'on ait vues dans les grands appartements, avait été ordonnée par M. le duc de la Trémoille, premier gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté. »

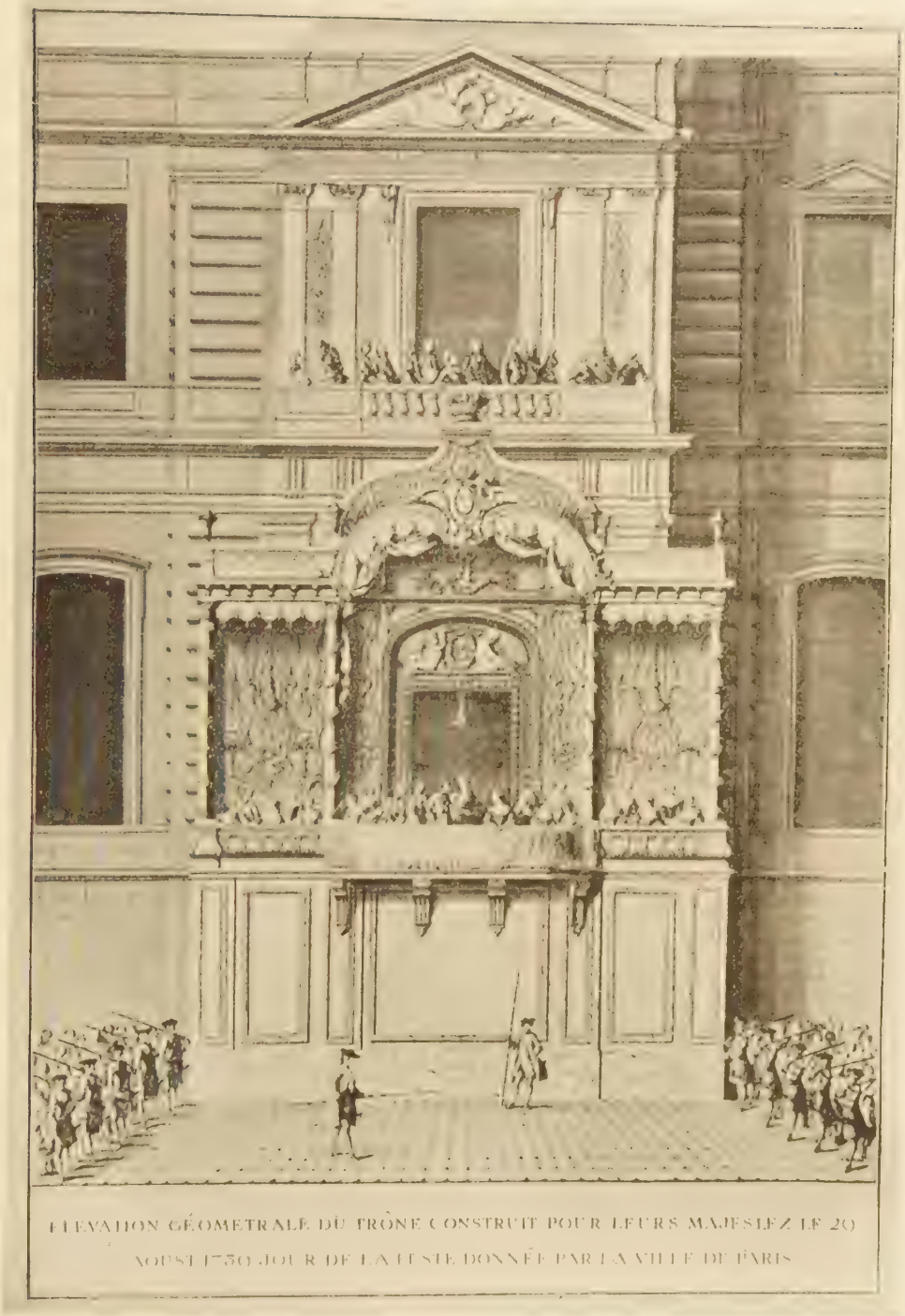
175. *Réception de l'ambassadeur de Turquie dans la Galerie des Glaces* (1742).

MARIAGE D'ELISABETH DE FRANCE AVEC L'INFANT DON PHILIPPE D'ESPAGNE (1739)

Avec la fête de 1782, la plus belle peut-être de tout le XVIII^e^ siècle.

Le champ de la fête s'étendait du Pont-Neuf au Pont-Royal.

Le terre-plain où se dresse la statue d'Henri IV était entièrement occupé par le bâtiment destiné au feu



176. Fêtes du mariage de Madame avec l'Infant don Philippe (1739).
Le trone royal.

d'artifice (fig. 171) : une sorte de temple « à la grecque » isolé et ouvert de toutes parts en forme de péristyle, formé de quatre rangs de colonnes d'ordre dorique de 4 pieds $\frac{1}{2}$ de diamètre et de 32 pieds de hauteur: huit sur la façade regardant la rivière, huit sur celle opposée à la place Dauphine; les socles de toutes les colonnes exté-

177. *Fêtes du mariage de Madame avec l'Infant don Philippe* (1739). *Décoration de la terrasse du Louvre.*

rieures réunies par des balustrades. Le plafond était fait de caissons réguliers ornés de grandes roses en relief et de plates-bandes guillochées, de la plus grande richesse. L'entablement supportait une seconde balustrade interrompue par les piédestaux de 20 statues représentant les divinités du paganisme; l'attique était couronné de grands vases placés à 120 pieds au-dessus de la rivière. Le jour du feu d'artifice l'on suspendit partout des festons de laurier dorés et des lustres dans les entre-colonnes.

La décoration du Pont-Neuf n'était pas moins magnifique; à droite et à gauche de la statue d'Henri IV, s'alignaient des pyramides de 30 pieds de haut, entremêlées

de piédestaux qui s'y unissaient par des consoles. Cette décoration était due à M. Gabriel, architecte du Roi. Le Temple de l'Hymen avait été composé et ordonné par M. Servandoni.

Entre le Pont-Neuf et le Pont-Royal, au milieu de la rivière, avait été construit sur deux bateaux accouplés un salon octogone « aussi singulier que magnifique » (fig. 172). On y accédait par huit escaliers creusés dans les rochers qui recouvraient les coques des bateaux. Chacun des angles de l'octogone portait une tour de castille et la terrasse de ce pavillon était bordée par une balustrade aux dés chargés de vases.

Aux huit arcades pendaient de grosses lanternes de toile transparente et colorée soutenues par des guirlandes de fleurs; l'entablement avait aussi un rang de lanternes et de chaque vase s'élançait un drapeau de taffetas bleu semé de fleurs de lys. Toute l'architecture était peinte en marbre blanc, avec mille ornements de couleurs différentes et les figures des Muses en camaïeu sur un fond de lapis. Au milieu du salon, était une colonne isolée, faite de lanternes de couleur dont le chapiteau portait quatre tours de castille et un globe bleu semé de tours et de fleurs de lis d'où partait, à 90 pieds d'élévation, un grand drapeau blanc fleurdelisé d'or. Cent quatre-vingts musiciens pouvaient tenir dans ce salon qui était l'œuvre de Servandoni.

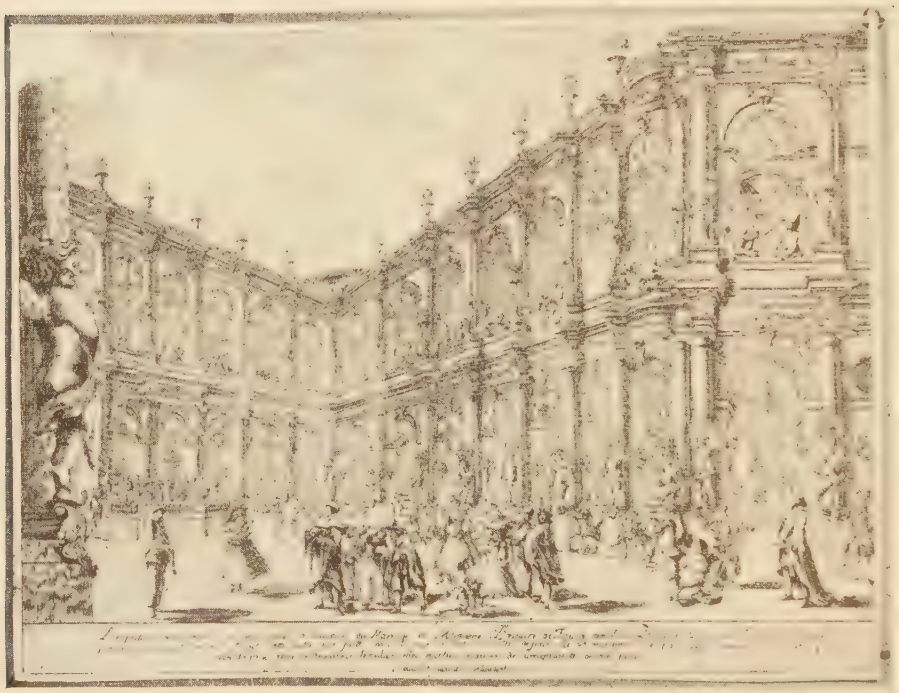
Sur la Seine, autour de cette splendide pièce d'architecture, flottaient huit monstres marins, les ailes étendues, la gueule béante, jetant des flammes par les yeux et couverts d'écailles éclatantes (fig. 173).

Les rives du fleuve, les bas-ports étaient couverts sur toute leur longueur entre le Pont-Royal et le Pont-Neuf d'échafauds et de gradins montant jusqu'à la hauteur du parapet des quais. On évalue à 500.000 le nombre des personnes qui y prirent place.

Le Roi était présent : « Jamais le Roi, dit la relation, ne s'est fait voir à son peuple avec plus de pompe et de grandeur ». De plain-pied avec l'appartement des Bains de la Reine Anne d'Autriche, sur une plate-forme en saillie embrassant toute la façade du pavillon central du

Louvre, juste en face le salon de musique, l'on avait installé, sous un dais de damas et de tapisseries, le trône royal (fig. 176).

Le dais était supporté par quatre colonnes de jaspe d'ordre corinthien dont les socles étaient réunis par une balustrade et quatre consoles de marbre blanc servaient



178. *Fêtes du mariage de Madame avec l'Infant don Philippe (1739). La salle de bal à l'Hôtel de Ville.*

de soutien à la plateforme semi-circulaire sur laquelle se dressait le trône. Des guirlandes de fleurs s'enlaçaient aux colonnes et aux pilastres opposés.

La nuit venue, à l'intérieur du dais royal, s'allumèrent des girandoles et des lustres de cristal; et une ceinture de deux rangs de grandes terrines remplies de cire blanche avec de grosses mèches et qui avaient été placées sur le pavé, dans l'espace vide occupé par la garde du Roi qui s'étendait depuis le pied du trône jusqu'au parapet du quai, projetait vers l'estrade royale une projection de lumière.

Une terrasse s'étendait à droite et à gauche du trône et dans les quatorze loges en forme de tentes qui avaient été construites, avaient pris place les dames et les seigneurs de la Cour (fig. 177). Le balcon qui termine la galerie d'Apollon était réservé au Cardinal de Fleury et à sa suite.

A six heures le Roi paraît accompagné de la Reine, du Dauphin, de Mesdames et de toute la Cour. Les acclamations retentissent; puis le concert commence en même temps que les joutes. Il y a deux troupes de 16 jouteurs chacune, vêtus de blanc avec des écharpes et des rubans bleu clair et cerise, les lances dorées. L'obscurité seule interrompt ces luttes égayées de scènes comiques; et soudain tout s'allume (fig. 179) : le Temple sur le Pont-Neuf et tout le Pont lui-même, le salon de musique, les quais de la Seine où l'on a placé 140 lustres étincelants. De dessous les arches du pont sortent soixante bateaux illuminés, tous de différentes formes, bâtiments levantins et autres, « de forme chinoise et bizarre », qui deux à deux défilent et viennent se ranger le long des rives; les mats, les cordages, les bordages sont formés de lanternes de verre : plus de 11.000 lanternes dont les reflets jouent dans l'eau tranquille (fig. 174).

Cette illumination flottante tirait un nouvel avantage de l'éclat du verre, qui en augmentait le brillant, ainsi que du reflet de l'eau qui doublait le nombre des lumières.

Le Roi a donné lui-même le signal du feu d'artifice. Une énorme gerbe de feu s'allume en face du trône et aussitôt 100 boîtes de fonte, suivies d'une décharge des canons de la ville auxquels répond l'artillerie des Invalides, emplissent l'air d'un roulement de tonnerre. Le feu d'artifice se déroule avec une précision féerique. En voici le programme :

1. — 300 fusées d'honneur tirées 8 par 8 dans toute l'étendue du Pont-Neuf;

2. — 200 caisses de fusées tirées 4 par 4;

3. — Les chiffres d'artifice en feux blancs, lesquels durent plus d'un quart d'heure; c'étaient ceux de l'Infant

et de M^me^ Elisabeth; ils avaient neuf pieds de haut et étaient placés aux deux extrémités du Temple;

4. — Le combat des monstres marins chargés de pièces d'artifice; ces monstres étaient remplis de trompes à feu, genouillères, pots à feu, serpenteaux et petites fusées volantes;

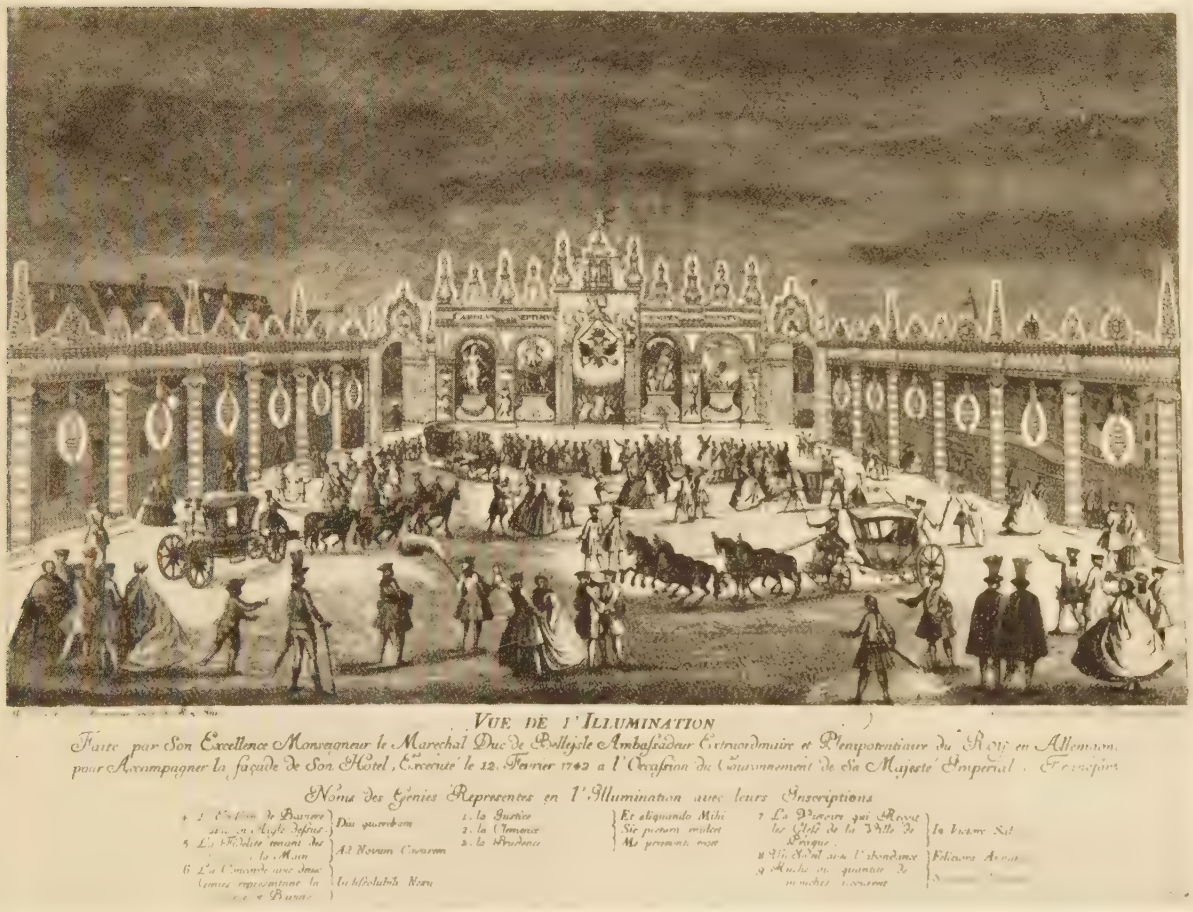
179. *Fêtes du mariage de Madame avec l'Infant don Philippe* (1739).

5. — Les filets de gerbes d'artifice sur toute la corniche du Pont-Neuf; le filet était interrompu de distance en distance par des pyramides de gerbes, garnies de pots à aigrettes;

6. — Les nappes de feu; on les voyait sortir avec tant de rapidité du fond des cinq arcs qui étaient figurés sur le massif servant de socle au Temple qu'elles semblaient être la source de tous les feux qui éclataient en même temps sur toute la rivière; et ces torrents de feu, de toute la largeur des arcades, tombaient en nappes de vingt pieds de haut. Leur durée égala celle du feu d'artifice entier.

7. — Le feu d'eau. De huit bateaux, 4 par 4, sont mis

à l'eau des tonneaux goudronnés qui éclatent à grand bruit, et sont lancés, en même temps, des gerbes, genouillières, dauphins et roues tournantes sur l'eau. Ces tonneaux s'allumaient sitôt qu'on les mettait à l'eau, après avoir parcouru un certain espace, jetaient au loin de



180. *Illumination faite par le Maréchal de Belle-Isle, ambassadeur du Roi en Allemagne, pour le couronnement de S. M. Impériale à Francfort* (1742)

l'artifice de toute sorte dont les différentes parties, après avoir fait un premier effet, se divisaient encore et se renouvelaient sous les formes diverses. Ce feu dura plus d'une demi-heure;

8. — Le chiffre de pierreries, formé par des lettres de cristal taillé à facettes dans les entre-colonnes du Temple;

9. — Le Berceau d'étoiles sur deux petits ponts à fleur d'eau, chargés de 160 mortiers de carton lançant des milliers d'étoiles très brillantes, qui montaient aussi haut que le temple, en formant une voûte éblouissante;

10. — Le Soleil dont le centre était placé à la hauteur de l'entablement du Temple: il ne mesurait pas moins de 72 pieds de diamètre;

11. — Les Cascades de feu, au nombre de 32, allumées à la fois de chaque côté de la rivière; depuis le Pont-Neuf jusqu'au Pont Royal. Leur sommet se terminait par de grosses gerbes qui paraissaient fournir le feu de trois nappes lesquelles retombaient par degrés dans l'eau même, qui en répétait l'image;

12. — La Grande Girande et les deux petites : celle-ci, de 5.000, celles-là de 300 fusées volantes chacune, tirées d'un seul coup sur le Pont-Neuf, à droite et à gauche du Temple. C'est par ce feu prodigieux dont le ciel parut tout à coup embrasé, tandis que l'air était ébranlé par une nouvelle décharge d'artillerie rapidement servie, que finit le Feu d'artifice. L'éclat dissipé laissa voir plus tranquillement l'illumination qui dura toute la nuit.

Les 30 et 31 août, à l'Hôtel de Ville un bal masqué réunit plus de 11.000 personnes. Tout était prêt quelques jours avant afin que le peuple put admirer la décoration du vieil édifice, dont l'aspect avait été entièrement transformé (fig. 178).

La cour intérieure, couverte d'un immense velum figurant un ciel serein, servait de salle de bal. Les deux ordres ionique et corinthien des quatre façades étaient peints en marbre blanc veiné, en marbre vert Campan, en brèche grise, en brèche violette, toutes les parties saillantes dorées, les tympans des arcades de l'ordre inférieur enrichis de médaillons de lapis aux chiffres en or du prince et de la princesse. Partout étincelaient des girandoles, des flambeaux d'hymen, des vases d'or ou de marbre avec des lys de lumières. Au sommet de la cour se déployait une balustrade de marbre sur laquelle on

REPRESENTATION DU FEU D'ARTIFICE, qui fut tiré dans la Place de l'Hotel de Ville de Paris a l'Occasion du Mariage de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN avec la Princesse MARIE JOSEPHE DE SAXE. le 13. Fevrier M.DCC.XLVII

avait posé des vases dorés d'où sortaient des orangers et des rosiers et des guirlandes de fleurs naturelles qui se relevaient, s'incurvaient ou se tendaient pour soutenir, dans le cintre de chaque arcade, des lustres, des bouquets,

181. *Fêtes des Maîtres Passeurs, Bateliers et Bachoteurs pour la convalescence de Louis XV* (1744).

des girandoles de cristal. Tout le reste des appartements avait subi une transformation analogue et de la plus grande magnificence. Dans la galerie ouverte que formaient les arcades du 1^er^ étage l'on avait établi un amphithéâtre de quatre rangs de gradins recouverts d'une étoffe cramoisie et or, qui tapissait non seulement le fond de ces gradins mais jusqu'au lambris qui leur servait de

182. *Réception du Roi à Metz (4 août 1744).*

plafond. Quant aux croisées, tant réelles que feintes, de l'immense salle, aux extrémités de laquelle se dressaient quatre pyramides de lumière, de six pieds de haut, elles étaient toutes garnies de rideaux jaunes et argent.

Les buffets, 2 au rez-de-chaussée, 4 à l'étage supérieur, étaient servis avec une abondance inouïe : 15.000 pêches, autant de tasses de glace — et ce fut le rafraîchissement dont on consomma le moins. Le bal, ouvert à dix heures par le duc de Gèvres, gouverneur de Paris et M^lle^ Turgot, fille du prévot des marchands, ne se termina que le lendemain à huit. L'affluence avait été telle que l'on avait dû ouvrir les portes avant l'heure fixée. « Il est difficile d'exprimer qu'elle fut bientôt la beauté de ce lieu magnifique, lorsqu'il fût habité par la prodigieuse multitude de masques qui s'y répandirent. Tous les gradins en furent remplis dans un instant, de même que les croisées de l'étage supérieur où ils étaient assis sur des carreaux de velours qu'on y avait mis exprès.

La diversité des habits, le brillant éclat des pierreries, un mouvement vif qui, variant sans cesse les objets, semblait les multiplier, l'harmonie d'un orchestre nombreux que les tambourins rendaient plus vive et plus gaie, animèrent tellement les beautés de ce spectacle qu'il faut nécessairement l'avoir vu pour en concevoir une juste idée. »

D'autres fêtes eurent lieu à Versailles et à Paris pour célébrer le mariage de Madame Elisabeth avec l'infant Don Philippe; et sur la Seine encore, S. E. l'ambassadeur

183. *Réception du Roi à Strasbourg (5 octobre 1744).*

d'Espagne, de la Mina, offrit à la Cour et à la ville un étonnant feu d'artifice où, dans un vaste paysage en forme de montagne étaient représentées par des symboles naturels toutes les richesses des deux royaumes et célébrée par des figures et des scènes allégoriques du goût le plus raffiné l'union de la France et de l'Espagne confirmée et scellée à nouveau par ces noces glorieuses.

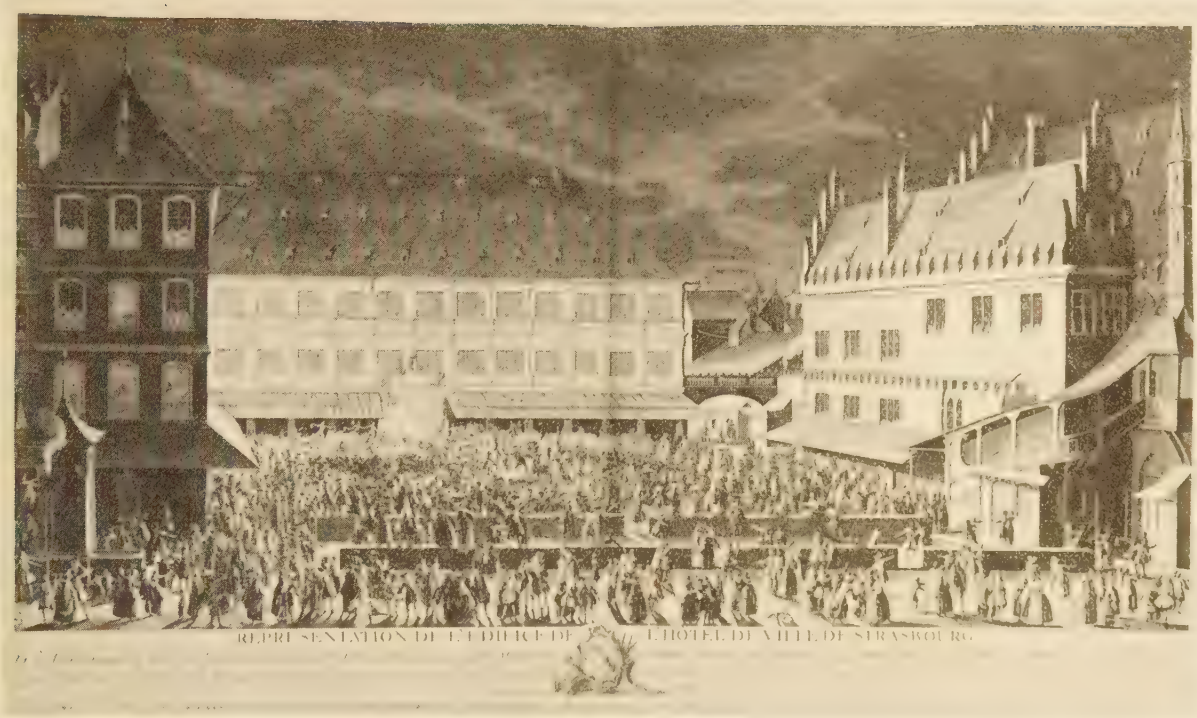
Le feu d'artifice tiré à Versailles sur la grande terrasse à cette occasion n'offrit pas moins de splendeur. Il avait pour motif principal un Temple circulaire de

184. *Réception du Roi à Strasbourg (5 octobre 1744). Feu d'artifice sur l'Ill.*

l'Hyménée, de 15 toises de longueur sur 20 d'élévation, formant portique avec des retours, des avant-corps et des bassins avec des rochers illuminés. Des figures de la Paix, du Mariage, de l'Envie et de la Fureur terrassées par un Hercule dont la massue était ornée de roses, des génies portant des corbeilles de fleurs, des amours, l'Europe et l'Asie en complétaient l'ordonnance.

VOYAGE DE LOUIS XV A STRASBOURG (1744) ET AU HAVRE (1749)

C'est peu de temps après la guérison de la grave maladie qu'il avait faite en 1744 et qui lui valut de la part de son peuple tant de témoignages d'affection, que Louis XV vint à Strasbourg. Il y séjourna du 5 au 14 octobre.



185. *Réception du Roi à Strasbourg (5 octobre 1744). Fête populaire devant l'Hôtel de Ville.*

Déjà le 20 septembre un *Te Deum* avait été chanté; l'on avait élevé des arcs de triomphe devant l'Hôtel-de-Ville et sur la place d'Armes et, deux jours durant, Strasbourg avait fêté, par des illuminations et des distributions de pain et de viande, le rétablissement de Sa Majesté. A l'un de ces édifices se voyaient deux cygnes, à l'autre deux dauphins, du bec et des naseaux desquels coulaient des fontaines de vin blanc et de vin rouge.

L'entrée du Roi donna lieu à un déploiement de faste extraordinaire.

L'on recruta d'abord dans la noblesse et la bourgeoisie strasbourgeoise de 1.200 à 1.400 hommes qui furent distribués en différentes compagnies. L'on forma une compagnie de 100 suisses avec de jeunes garçons de 12 à 15 ans que l'on revêtit d'un uniforme de camelot bleu orné de rubans de soie rouges et blancs, avec la fraise, la hallebarde, le chapeau, le plumet à la suisse;

et aussi une compagnie de hussards habillés d'écarlate et d'argent et coiffés du bonnet de peau d'ours. L'élite de la bourgeoisie se partagea en 4 escadrons de cavalerie et trois bataillons d'infanterie. Toutes ces troupes portaient cocarde blanche et gants blancs.

Chaque corps d'infanterie et de cavalerie avait un drapeau ou un étendard blanc, semé de fleurs de lis brodées en or et, de l'autre, une représentation de la

186. *Réception du Roi à Strasbourg (7 et 8 octobre 1744). Joutes et Jeux sur l'Ill.*

Vierge, aussi en broderie, qui est l'ancien étendard de la Ville de Strasbourg lequel marchait à la tête de toutes les villes libres de l'Empire, aux entrées solennelles que les Empereurs faisaient autrefois dans Rome.

« Le jour de l'arrivée du Roi, M. de Klinglin, Prêteur royal, en habit d'écarlate galonné avec autant de goût que de richesse, monté sur un cheval dont l'équipage répondait à cette magnificence, se mit à la tête de toutes ces troupes bourgeoises et les conduisit hors la ville à la porte de Saverne, par où le Roi devait arriver ».

187. *Illumination de la rue de la Ferronerie à l'occasion de la fin de la campagne des Flandres (8 septembre 1745).*

A 4 heures de l'après-midi le carrosse du Roi est signalé par des acclamations frénétiques. Les magistrats remettent à S. M., sur un plateau de vermeil, les trois clefs de vermeil de la ville, le saluent et le complimentent.

A l'extrémité du faubourg de Saverne (fig. 183) se dresse un arc de triomphe de style corinthien, enrichi de devises et de trophées, autour duquel les petits Cent-Suisses montent la garde.

Aux deux côtés de cet arc de triomphe, se dressaient, encadrant la statue équestre du Roi, deux Anges appuyés sur les écussons des armes de France et de Navarre et, flanquant l'édifice, deux pyramides ornées des chiffres du

188. Feu d'artifice devant l'Hotel de Ville, pour la prise de Gand. (2 aout 1742).

189. Feu d'artifice élevé en place de Grève, pour la prise d'Ypres. (27 juin 1744).

190. *Fêtes pour le mariage du Dauphin avec l'Infante Marie-Thérèse (23 février 1745). Salle de la place Dauphine.*

Roi entrelacées de lauriers, et terminées à la pointe par un globe d'or couronné. Par des rues sablées, jonchées de verdures, tendues des tapisseries les plus belles, le Roi se dirige vers la cathédrale où il sera reçu par le cardinal de Rohan et son coadjuteur, le cardinal de Soubise; c'est au Palais épiscopal qu'il sera logé.

Lorsque le cortège royal y fera son entrée, les petits Cent-Suisses se trouveront rangés en haie dans la cour et les troupes bourgeoises passeront en revue devant Sa Majesté qui se mettra aux fenêtres pour les voir défiler.

En cours de route, il rencontrera 18 bergers et 18 bergères de 10 à 12 ans en habits de soie blanche rehaussés de guirlandes de fleurs et de rubans roses, les cheveux

191. *Fêtes pour le mariage du Dauphin avec l'Infante Marie-Thérèse (23 février 1745)*
La Salle de la place Louis-le-Grand.

bouclés et flottants, les houlettes peintes et dorées, qui lui offriront des fleurs.

Plus loin, l'attendent 24 filles de 15 à 20 ans « habillées d'étoffes superbes suivant les différentes modes allemandes de Strasbourg » et, leur faisant pendant, à 100 pas de là, 24 filles habillées à la française.

En face du Palais de Rohan, sur le bord de la rivière d'Ill, avait été construit un édifice de 40 à 50 pieds de haut et de 100 de large, représentant un arc de triomphe à sept arcades et l'arcade centrale, plus large que les autres, abritait la statue du Roi arrivant à cheval en Alsace, avec cette devise: *Cum Domino Pax Ista Venit,* surmonté d'un soleil rayonnant avec l'inscription : *Nec Pluribus Impar* ; et dans les autres arcades se voyaient diverses

statues, parmi lesquelles Andromède délivrée par Persée, Minerve armée de sa lance, symbole de la sagesse du Roi, etc...

192. *Fêtes pour le mariage du Dauphin avec l'Infante Marie-Thérèse (23 février 1745). La Salle de la place de l'Estrapade.*

A 9 heures du soir, des fenêtres de l'hôtel de Rohan, le Roi assiste à un feu d'artifice tiré sur l'Ill (fig. 184).

« Le Soleil, les Armes du Roi, les emblèmes, les devises, les pyramides et les fleurs de lys de l'arc de triomphe construit en face du palais s'enflammèrent tout

à coup d'une lumière vive et brillante dont la couleur se diversifia jusqu'à trois fois ».

Le long de la balustrade étaient placés des roues de feu et des soleils tournants; de chaque colonne jaillissaient des fusées; des bombes d'artifice, des gerbes de feu remplissaient l'air de balles luisantes, de serpenteaux qui « après s'être tenus quelque temps cachés sous l'eau dans laquelle ils tombaient, en ressortaient subitement, couvraient toute la surface de la rivière et se dissipaient en mille éclats ».

Au milieu de la rivière, dans un nuage de flammes, un dieu des eaux représentait le Rhin appuyé sur une arcade formée de joncs et soutenue par 4 grands dauphins et, lui faisant face, une déesse représentait l'Ill; et sur un char tiré par deux chevaux marins, dont les roues étaient des soleils tournoyants, l'on voyait apparaître, de dessous l'arcade du Rhin, Neptune lui-même. Après quelques évolutions, le char vint s'arrêter sous les fenêtres du Roi, puis éclata avec fracas répandant en l'air une prodigieuse quantité de fusées et de serpenteaux.

Pendant toute la durée du feu d'artifice qui fut de trois quarts d'heure jouaient deux orchestres sur deux bateaux illuminés et couverts de guirlandes et de banderolles.

La cathédrale était illuminée par des rangées de pots à feu soulignant les lignes principales de l'architecture.

La ville entière était en liesse; partout avaient lieu des festins publics et sur la place de l'Hôtel de Ville (fig. 185). L'on abandonna au peuple un bœuf entier rôti, farci et entouré de toutes sortes de viandes et volailles; le pain était distribué à profusion, le vin coulait en abondance.

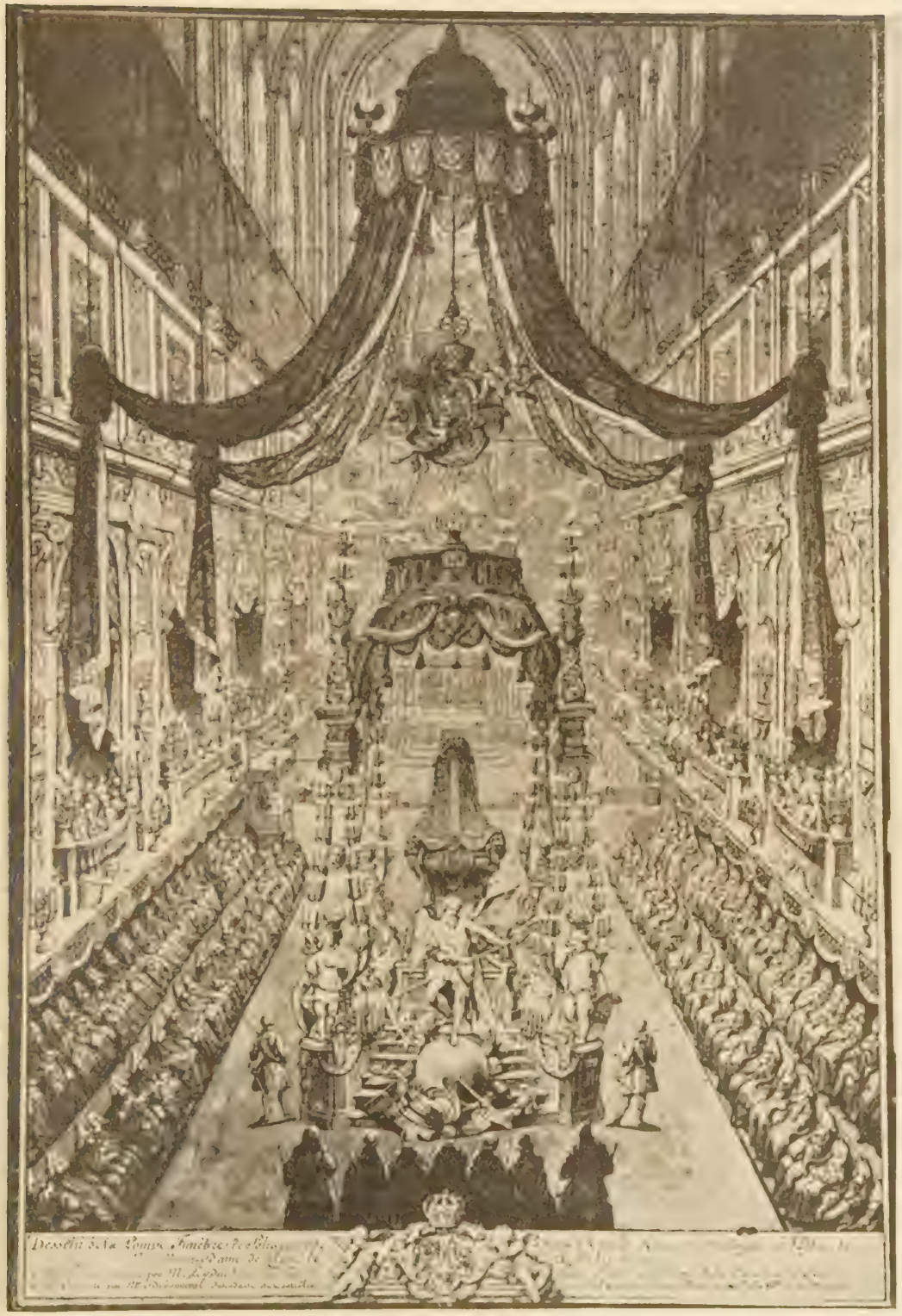
Le sixième jour, comme il revenait de visiter les remparts et fortifications de la ville, le Roi assista à un spectacle fort pittoresque. Le corps des tonneliers se présenta et offrit des vins d'honneur dans de grands tonneaux cerclés de cuivre doré et de fer argenté; et l'un de ces tonneaux qui était de forme ovale et n'était armé d'aucun cercle contenait trois sortes de vin que l'on en tirait sans confusion. Sur d'autres étaient assis des

bacchus couronnés de pampres et suivis de joyeux silènes. Enfin, vingt danseurs, appartenant à ce corps de tonneliers, en chemises garnies de dentelles fines, portant couronnes et guirlandes de fleurs, exécutèrent avec

193. *Pompe funèbre de Marie-Thérèse d'Espagne à Notre-Dame (24 novembre 1746)*

autant de justesse que de gaité plusieurs danses et jeux de cerceaux.

Le lendemain, c'était le tour des bateliers qui firent aussi sur la rivière leurs jeux (fig. 186) « consistant à couper à coups de lance en passant dans une nacelle



194. Pompe funèbre de la Reine de Sardaigne à Notre-Dame (21 mars 1735)

195. *Fêtes pour le deuxième mariage du Dauphin (13 février 1747). Le char de Mars.*

emportée rapidement par huit rameurs, les cercles d'un tonneau posé sur un espèce de pivot; à décoller à coups de sabre plusieurs figures placées de distance en distance; à arracher le col d'une oie suspendue à une corde. Les exercices se terminèrent par ces joutes que des bateliers montés sur le tillac d'une nacelle font en se choquant à la rencontre avec des lances de 15 à 16 pieds de long dont le bout forme une pomme garnie de cuir ».

Le 8e jour, les pêcheurs ajoutèrent aux exercices des bateliers le jeu du canard suspendu sous un arceau de jonc et défendu par une espèce de triton qu'il s'agit d'atteindre au risque de se voir inondé par un baquet plein d'eau posé sur un pivot qui se met tout à coup à tourner. Il y eut ensuite un concours de pêche au trident et de pêche au filet.

Le 9e jour les boulangers exécutèrent devant le Roi diverses danses avec des épées et présentèrent à S. M. un superbe gâteau du pays orné de fleurs et de différentes espèces de pâtisseries.

196. *Fêtes pour le deuxième mariage du Dauphin (13 février 1747). Le char de l'Hymen.*

Le Roi quitta Strasbourg le 10e jour avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

*
* *

Après le traité d'Aix-la-Chapelle, désireux de visiter un port de son royaume pour mieux connaître les opérations de la marine, Louis XV fit annoncer son arrivée au Havre pour le 19 septembre 1749.

Les échevins se hâtèrent de lui préparer une réception digne de S. M. Ils formèrent aussitôt une garde d'honneur, comprenant une compagnie de cavalerie de 32 jeunes gens de la ville. Ils firent garnir de lanternes les arbres de la chaussée et décorer de portiques terminés alternativement de plein-cintres et de fronteaux, enguirlandés de lierre et de laurier et bordés de lampions, la grande rue Saint-Michel (fig. 199).

L'état de la marine paraît avoir été assez peu reluisant à ce moment dans le port du Havre. Il n'y avait dans le bassin ou sur chantier aucune frégate... seulement une « flûte » de 600 tonneaux. On résolut de l'armer en vaisseau de guerre et d'achever rapidement trois navires marchands en construction pour les lancer à l'eau sous les yeux du Roi. Cette opération devait même présenter de grandes difficultés, ce jour-là étant un jour où la marée serait particulièrement basse.

Le Roi arrive le 19, loge à l'Hôtel de Ville, et le lendemain, après avoir entendu la messe à l'église Notre-Dame, se rend au bassin: il visite la flûte accostée au quai des casernes de la marine, assiste à la manœuvre des voiles exécutée avec la plus remarquable précision par 400 matelots en uniforme qui par sept fois, avec des mouvements de bras et le chapeau à la main, crient au commandement du sifflet « Vive le Roi », puis au carénage d'un navire et à des joutes exécutées par quatre chaloupes de couleurs différentes.

Une cérémonie assez touchante eut lieu ensuite : l'official de l'Abbaye royale de Montivilliers vint présenter au roi un paon vivant que cette abbaye doit aux rois de France à leur passage à Lillebonne à cause du fief nommé « le Fief du Paon »; et S. M. en signa la quittance, conçue dans les mêmes termes que celle qui avait été donnée par Henri IV, le 11 septembre 1603.

Enfin, l'après-midi, le Roi assista au lancement des trois navires en chantier: Le *Prince de Condé*, l'*Heureux-Jean* (le troisième ne portait pas de nom), et l'on fit en rade le simulacre d'un combat naval (fig. 200). Après une visite à la citadelle, à la manufacture de tabac, à la corderie et une halte sur les hauteurs d'Ingouville, S. M. quitta Le Havre le 21 septembre.

LES DEUX MARIAGES DU DAUPHIN (1745, 1747)

Les deux mariages du Dauphin, le premier avec l'infante Marie-Thérèse, en 1745, le second avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe, en 1747, furent l'occasion

197. *Fêtes pour le deuxième mariage du Dauphin (13 février 1747). Le char de Bacchus.*

de fêtes qui sont parmi les plus splendides qu'ait vues l'ancien Régime.

Le mariage du Dauphin avec Marie-Thérèse avait été célébré à Versailles le 23 février; les frères Slodtz étaient les organisateurs de ces fêtes. Le 24, il y eut bal paré au Manège et, le 25, *appartement* dans la Grande Galerie. « Le Roi, dit le duc de Luynes, M. le Dauphin, M^me^ la Dauphine et Mesdames jouèrent au lansquenet; la table était dans le milieu de la galerie. La Reine jouait à cavagnole du côté de son appartement. Il y avait d'autres tables rondes qui ne furent pas remplies, excepté une où plusieurs dames jouèrent à cavagnole. D'ailleurs, beaucoup de tables de jeu et un monde prodigieux. Le coup d'œil de la galerie était admirable... Dans le salon de la guerre était une grande table, derrière laquelle étaient rangés une cinquantaine d'instruments des plus bruyants, trompettes, timbales, tambourins, etc. Rebel, maître de musique en quartier, était monté sur la table pour battre la mesure. A neuf heures, le Roi alla souper au grand couvert. »

198. *Fêtes pour le deuxième mariage du Dauphin (13 février 1747). Le défilé des chars, place Louis-le-Grand.*

Le bal masqué fut particulièrement brillant. Il commença à minuit et dura jusqu'à huit heures du matin. L'affluence des masques était si grande qu'en attendant de pénétrer dans la salle des fêtes, plus de 600 personnes durent s'asseoir par terre, sur les dalles de marbre de l'Œil-de-Bœuf, et qu'on fut prêt à renverser la porte de glaces. Enfin, les huissiers furent forcés, et la foule se trouva si grande dans la Galerie qu'on y était porté presque d'un bout à l'autre sans mettre pied à terre.

Le Roi ne se démasqua point de toute la soirée. Il était masqué en if, lui et sept autres. Le Dauphin et la Dauphine étaient en berger et bergère. « Il y avait trois tables pour les rafraîchissements. Tout était servi en maigre; il y avait une quantité prodigieuse de poisson, des vins de toute espèce et l'on donnait à chacun dans le moment tout ce qu'il demandait. L'indiscrétion des masques fut extrême. On prétend qu'il y eut des oranges

du bal revendues au marché. On dansait dans quatre endroits différents ».

*
* *

Les fêtes de Paris furent encore plus populaires.

Afin de donner satisfaction à la population parisienne, les Prévôts des marchands et les Echevins décidèrent de créer six centres de fête, de construire, dans les emplacements qui s'y prêtaient le mieux, « six grands édifices qui par leur étendue, la diversité et l'élégance de leurs formes, la magnificence de leur décoration paraissaient chacun en particulier devoir être l'objet unique d'une grande fête ».

De ces six édifices, le premier était consacré au dieu de l'amour, à l'Hymen, le dernier à Momus, dieu de la joie, les quatre autres aux Saisons, « cette allégorie simple et naturelle, exprimant la part que le monde entier prenait à l'heureux événement célébré ». Les fêtes devaient durer deux jours.

Le 23 février 1745, à la pointe du jour, des décharges de toute l'artillerie de la ville en annoncèrent le début.

Sur la place Dauphine se dressait le Temple de l'Hymen (fig. 190). Il affectait une forme triangulaire et mesurait 26 toises de profondeur. Ses portiques en arcade, ses pilastres corinthiens, son entablement et sa balustrade de marbre blanc et de marbres de couleur, les groupes de dauphins portant des vases de parfums qui le couronnaient, les figures des génies qui en ornaient les encoignures, produisaient le plus magnifique effet. Du milieu du parvis s'élançaient quatre grands palmiers, formant un dais sous lequel était placé le médaillon du Roi embrassant dans ses rayons les médaillons du Dauphin et de la Dauphine. Des guirlandes de fleurs naturelles étaient suspendues tout autour du temple. Un grand buffet et cinq orchestres s'y abritaient.

La place Louis-le-Grand était devenue le séjour de Flore et du Printemps (fig. 191). A droite et à gauche, tracés par deux plants de marronniers dont les tiges tenaient lieu de colonnes et formaient des niches de ver-

199. *Voyage du Roi au Havre (20 septembre 1749). — Illumination de la Grande Rue.*

dure, il y avait deux berceaux en panneaux de treillage, surmontés de vases de marbre blanc, et huit grandes fontaines occupaient les niches. Des galeries de feuillage, dans lesquelles se trouvaient les buffets et les orchestres reliaient entre eux les deux pavillons.

La place du Carrousel était consacrée à l'Eté. Une grange de 20 toises par 11, représentait le palais de Cérès. Quatre galeries se coupant formaient une vaste salle carrée; le plafond tout uni, dépouillé de toute moulure et de tout ornement, était supporté par 48 colonnes en balustres garnies de festons, de fleurs des prairies. Quatre groupe de marbre blanc, Cérès, Diane, Pallas et Cybèle, complétaient cet ensemble où dominait la couleur paille et un ton de bois violacé. A travers les balustres le regard

200. *Voyage du Roi au Havre (20 septembre 1749). — Lancement de trois navires.*

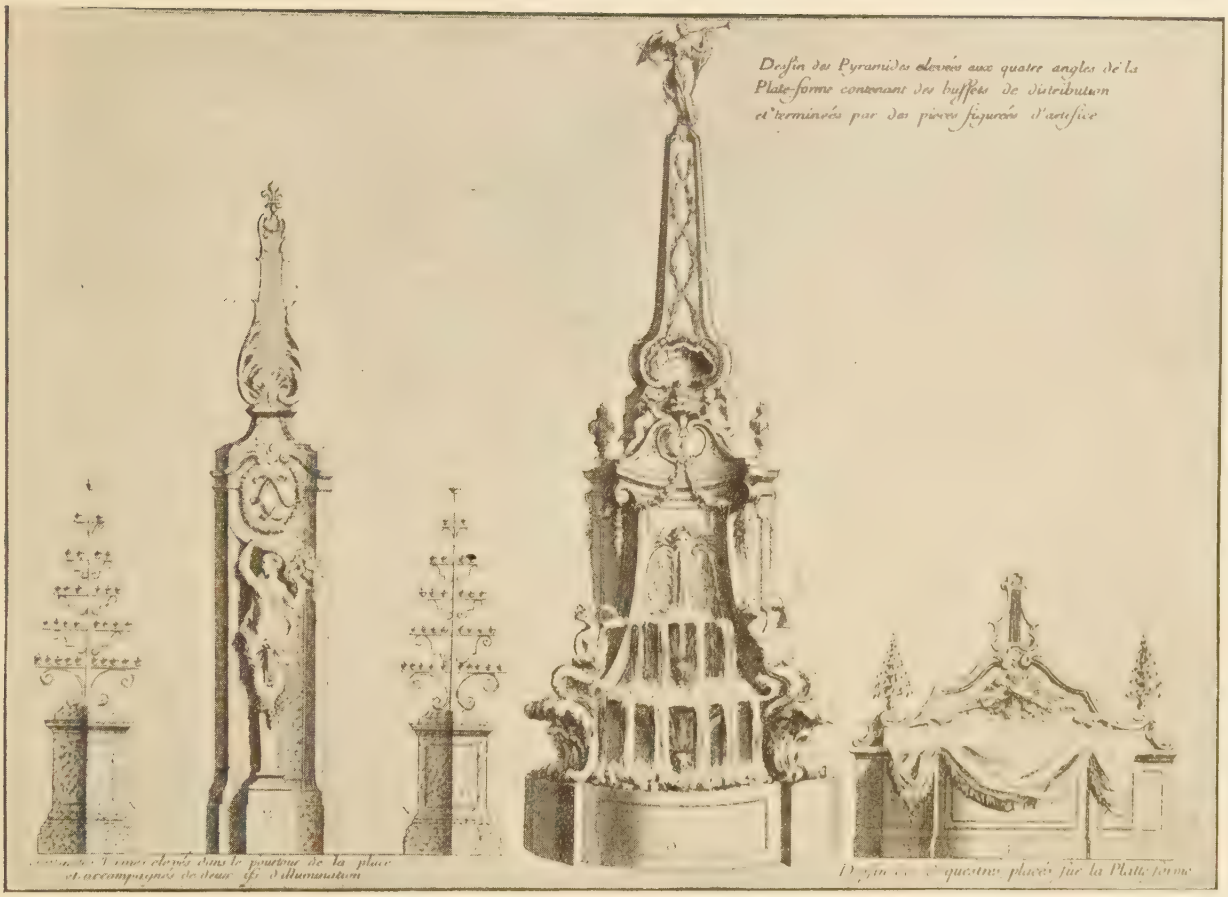
embrassait une perspective de campagne peuplée de moissonneurs. Le buffet, tout champêtre, était installé dans deux grottes réservées à la distribution du vin.

Rue de Sève, régnait l'Automne, dans un verger de 30 toises sur 6. Son temple était formé de dix-huit arcades au pied desquelles poussaient des ceps de vigne et dont les guirlandes étaient faites de vigne et de fruits. Des bas-reliefs de nymphes et d'enfants jouant avec des boucs, un couronnement de rocaille où étaient peints les amours de Bacchus et d'Ariane ajoutaient à l'agrément de ce temple rustique. L'intérieur était tapissé d'espaliers et le plafond représentait un ciel serein. Tout l'édifice était peint en marbre vert Campan.

201. *Fêtes pour la publication de la Paix (12 février 1749). Décoration des orchestres et buffets.*

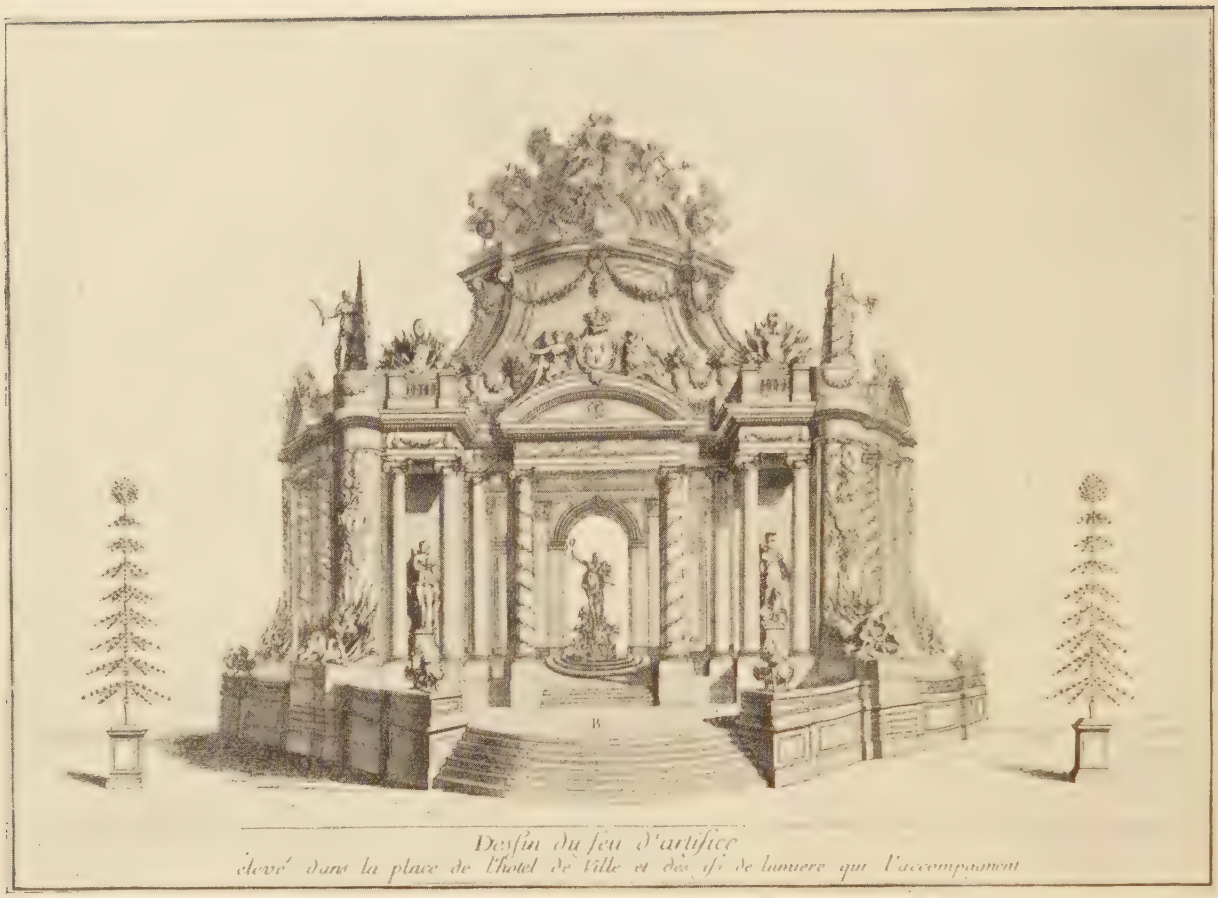
Place de l'Estrapade (fig. 192), dans une grotte de bossage ornée de termes portant des « vases de congellation » et d'un bandeau de glaçons en frise où s'arrondissaient des coquilles destinées à l'illumination, trônait l'Hiver. C'était l'antre d'Eole dont les vents enfermés dans des entassements de nuages cherchaient à s'échapper.

Enfin, porte Saint-Antoine, étincelait le palais de Momus. C'était un grand salon de plan triangulaire auquel des statues de Momus et de Terpsichore, parmi des peintures représentant les fêtes du Carnaval, donnaient une signification symbolique. Les 15 arcades qui le formaient portaient des masques ornementaux, les corniches à balustrades, les armes du Dauphin et de la Dauphine dans un jeu d'entrelacs.



202. *Fêtes pour la publication de la paix (12 février 1749).*
Termes, pyramides et orchestres.

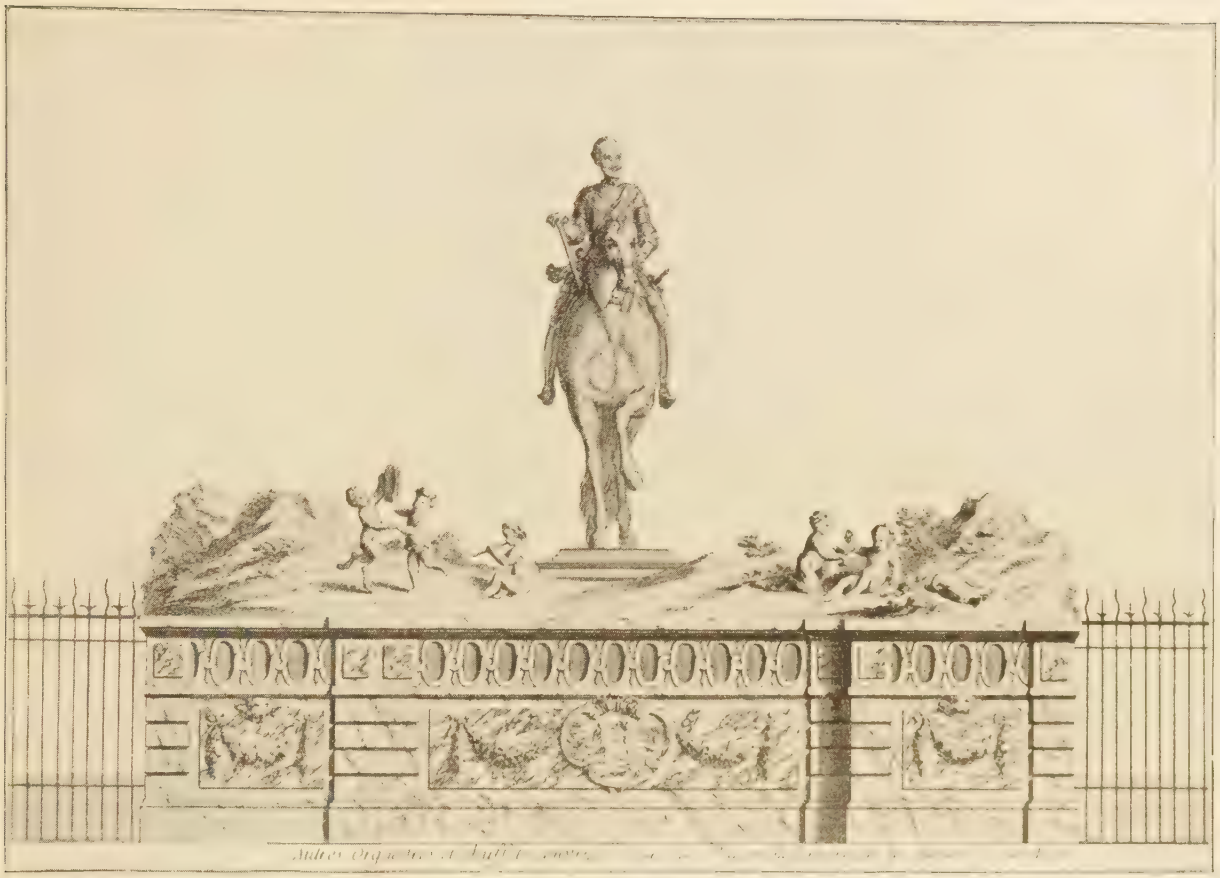
Le lendemain, 26 février, une grande fête fut donnée à l'Hôtel de Ville, dans la grande cour du vieil édifice transformée en salon. Deux ordres en arcades, ionique et composite, le second avec balcons dans ses entre-colonnes de marbre Carancolin, les fûts des colonnes, les frises, les piédroits, les bandeaux faits de glaces avec fleurs de lys d'or entourées de brèche violette, les chapiteaux, les corniches, les moulures toutes de bronze doré, la balustrade de marbre qui terminait les facades, composaient un décor d'une nouveauté et d'une richesse incomparables. Partout se contournaient des ornements galants, de gracieuses allégories; des groupes d'enfants couronnés de lauriers, des trophées dorés, les chiffres du Roi, du Dauphin et de la Dauphine étincelaient aux lumières



203. *Fêtes pour la publication de la Paix (12 février 1749). Feu d'artifice sur la place de l'Hôtel de Ville.*

de 24 lustres de cristal suspendus par des chaînes de fleurs et de 160 girandoles en bouquets de grenades et de roses. De ce vaste salon, de larges escaliers conduisaient aux appartements de l'Hôtel de Ville dont les murs avaient été recouverts des plus belles tapisseries, la grande salle devant servir de salle de spectacle.

Le programme et l'ordonnance des fêtes de 1747 fut tout différent. « On décida de renouveler dans Paris un spectacle que les Grecs et les Romains employaient dans le plus pompeux appareil des jeux publics et même des triomphes et que d'autres nations ont quelquefois heureusement adopté dans les temps destinés aux plus grandes réjouissances »; et ce fut un défilé de chars allégoriques « à la gloire des armes de S. M. et au bonheur



204. *Fêtes pour la publication de la Paix (12 février 1749). Décoration de la statue d'Henri IV.*

durable qu'annonçait au peuple le renouvellement de l'alliance entre la France, la Saxe et la Pologne ».

Le premier char était celui de Mars entouré de guerriers parmi des armes, des drapeaux et tous les attributs de la valeur (fig. 195).

Le second char était celui de l'Hyménée tenant les médaillons du Dauphin et de la Dauphine et allumant avec son flambeau le feu sacré de l'autel d'Amour (fig. 196).

Le troisième char était celui de Cérès; le quatrième celui de Bacchus (fig. 197).

Le cinquième représentait le Vaisseau de la Ville de Paris.

Sur les deux premiers chars étaient placés des orchestres; les autres étaient chargés d'un grand nombre

de rafraîchissements de toute espèce qu'ils distribuaient sur les places publiques où ils faisaient halte.

L'itinéraire du cortège ne manque point d'intérêt. Précédé par des détachements de cavalerie, il longea la rue Vieille-du-Temple, la rue St-Louis, la place Royale où eut lieu une longue distribution de rafraîchissements, puis par la rue St-Antoine, la rue de la Verrerie, la rue des Lombards et la rue St-Honoré, la rue Croix-des-Petits-Champs, il atteignit la place des Victoires. Nouvelle halte.

Il suivit ensuite les rues Neuve-des-Petits-Champs, Richelieu, Neuve-Saint-Augustin, et s'arrêta encore place Louis-le-Grand (fig. 198).

De là, par la rue Saint-Honoré, la rue de l'Echelle, après une halte place du Carrousel, la rue Saint-Nicaise, le Pont-Neuf, le quai de Conti, il rejoignit la place des Quatre-Nations. Nouvel arrêt. Enfin par le quai des Théatins, les rues du Bac, de l'Université et de Bourgogne, où ils prirent de nouveaux relais et renouvelèrent leurs provisions, les chars se dirigèrent vers le palais du Luxembourg. Le soir était venu; les illuminations commencèrent et le défilé se poursuivit par la rue de Tournon, la rue Dauphine, le Pont-Neuf, la rue Saint-Denis, la rue Saint-Martin, jusqu'au rempart d'où il était parti le matin. Une foule joyeuse les acclamait.

Le soir, feu d'artifice devant l'Hôtel de Ville. C'est encore le Temple de l'Hymen qui fut, selon la formule, le sujet de la pièce centrale — grand édifice en forme d'octogone allongé, de 70 pieds de long par 56 de large et 60 de haut : colonnes, pilastres et frises de brèche violettes, ornements dorés, statues de marbre blanc, avec, en plus, de gros nuages où des amours traçaient, en guirlandes de fleurs, les chiffres du Dauphin et de la Dauphine, et le dieu de l'Hyménée, le même, ou à peu près, qui avait servi deux ans plus tôt, allumant de son flambeau le feu de l'autel. Sur un grand panneau peint qui faisait le fond du temple trônait une assemblée de dieux païens et une enceinte de rochers garnis de coraux, de coquilles, de rocailles et de plantes marines, sur lesquels se dressaient les figures des principaux fleuves qui arrosent la France et la Saxe, isolait l'édifice.

205. *Fêtes pour la publication de la Paix. Strasbourg* (1749).

LA PRISE DE PORT-MAHON (1756)

Une des victoires qui provoqua le plus d'enthousiasme, sous le règne de Louis XV, fut la prise de Port-Mahon, en 1756.

Quelque dix ans plus tôt, à l'occasion de la prise de Gand (fig. 188) et de la prise d'Ypres (fig. 189) de magnifiques feux d'artifices avaient été ordonnés par les prévôts des marchands et échevins de la Ville de Paris. Ils étaient de caractère strictement militaire et l'allégorie en était presque complètement absente. Il en va tout autrement de celui par lequel la municipalité parisienne fêta la victoire du duc de Richelieu.

206. *Fêtes pour la naissance du duc de Bourgogne (1751).*
Projet de Cochin pour la fête de l'Hôtel de Ville.

Le 15 juillet, l'heureuse nouvelle fut annoncée à Paris par de nombreuses salves d'artillerie. Le soir, l'on alluma devant l'Hôtel de Ville illuminé un grand feu de joie. Mais ce n'était point assez et le 25, un splendide feu d'artifice fut tiré « dont l'exécution, disent les écrits du temps, ne laissa rien à désirer ». La composition en était aussi originale qu'appropriée à l'événement que l'on fêtait.

La pièce centrale représentait un grand trophée de guerre élevé à la gloire du Roi sur les débris d'un fort. Le corps du trophée était formé d'une pyramide de 72 pieds de haut: Des groupes d'armes enlevées aux ennemis ornaient les quatre faces; le globe de France surmonté d'une couronne, terminait la pyramide. Deux colonnes rostrales la flanquaient, portant, l'une, la statue de Neptune, l'autre, celle du génie de la France. Quatre palmiers séparaient les colonnes de la pyramide. Ils

207. *Fêtes pour la naissance du duc de Bourgogne (1751). Projet de Cochin pour la fête de l'Hôtel de Ville.*

étaient chargés des dépouilles des vaincus et des couronnes de lauriers étaient suspendues à leurs branches. Deux figures guerrières complétaient l'ensemble.

Cette décoration était posée sur plusieurs plans concentriques représentant des rochers et des restes de fortifications au milieu desquels se déroulait une fête militaire. Les différents jeux d'artifice simulaient l'attaque et la défense d'une forteresse; ils se terminèrent par un coup de feu très brillant et par un radieux bouquet évoquant les joies de la victoire (fig. 209).

LE MARIAGE DE LOUIS XVI (1770)

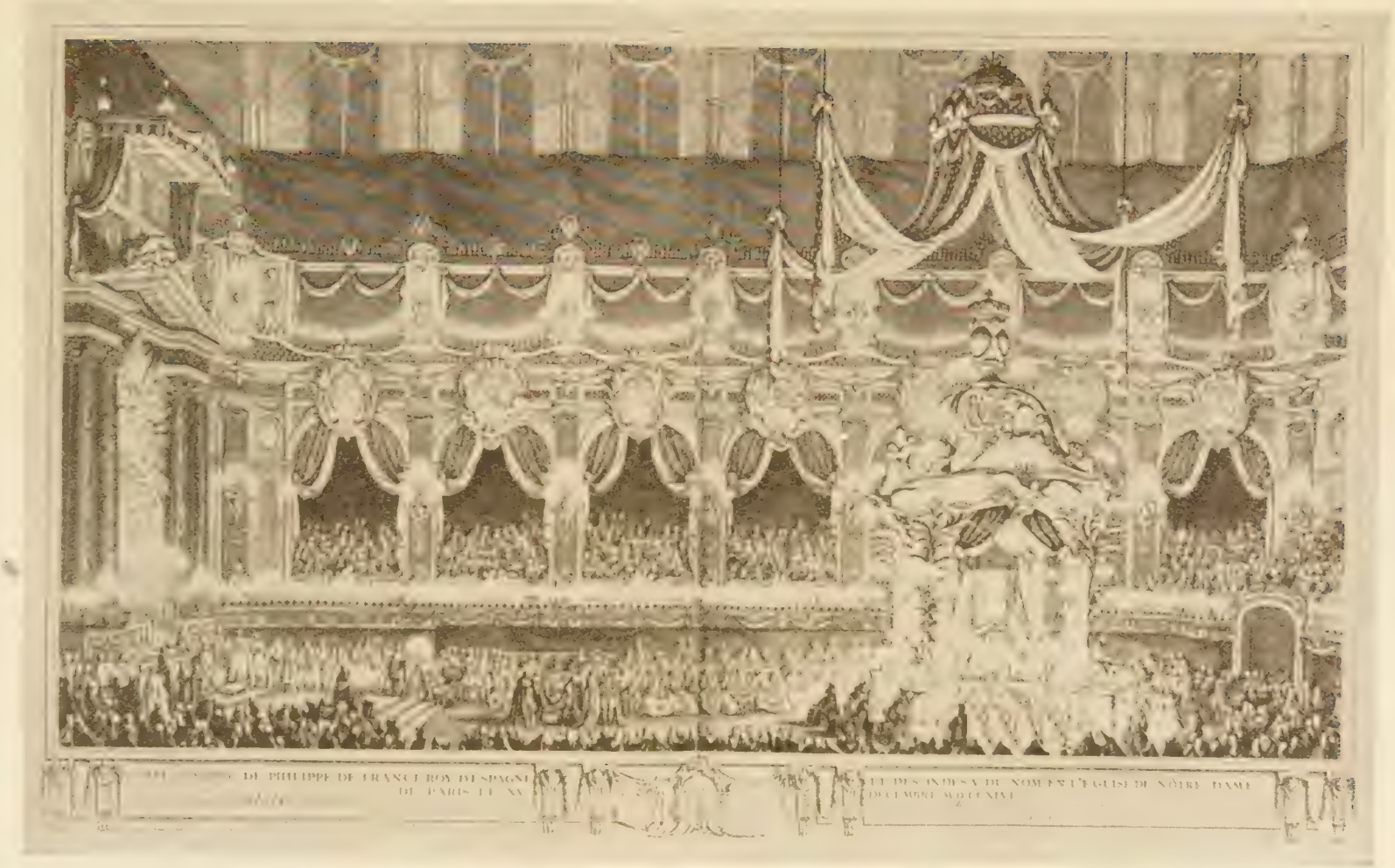
L'année 1770 vit les fêtes dont le mariage du Dauphin avec Marie-Antoinette fut l'objet.

Il faut lire dans le beau livre, si vivant et si émouvant, que Pierre de Nolhac a consacré à *Marie-Antoinette Dauphine,* le récit de son arrivée. « Marie-Antoinette traverse les cours du grand palais où l'attend sa vie nouvelle. Elle entrevoit, dans le roulement des tambours, la haie des gardes suisses et des gardes françaises, les têtes qui se pressent aux fenêtres. Sa curiosité de quinze ans s'intéresse à tout ce décor, qu'elle a rêvé tant de fois à Vienne devant les gravures de France ».

Les fêtes du mariage commencent aussitôt. Elles dureront neuf jours. Le 16 mai, eut lieu la cérémonie religieuse.

« Le Roi, précédé des princes et de M. le Dauphin, raconte le duc de Croy dans ses *Mémoires,* se rendit à la Chapelle en grand cortège, suivi de soixante-dix dames et de seigneurs de la Cour. Les mariés étaient sur des carreaux, au pied de l'autel; le Roi à son prie-Dieu, fort reculé; trente-cinq femmes faisaient, de chaque côté, un cordon éblouissant d'habits et de parure. Le mariage fut béni par l'archevêque de Reims, officiant. Les mariés n'eurent pas l'air embarrassé et tout se passa de bonne grâce. A deux heures, la cérémonie fut finie. Le soir, on s'assembla dans la galerie, bien décorée, où on avait disposé des bustes dorés pour soutenir des guirlandes. Le Roi y vint à six heures et demie et se mit au jeu, au milieu d'une grande table ronde. Les dames faisaient partout des parties, ce qui, avec le reste des courtisans et des étrangers, faisait que la galerie était pleine. On laissa la balustrade pour les femmes de Paris. A dix heures, le Roi passa au festin royal; la galerie était garnie, au fond, par les musiciens des gardes-françaises, habillés en Turcs et faisant grand tapage d'airs de ce pays-là, qui sont fort extraordinaires. »

Dès la frontière française, la jeune archiduchesse d'Autriche s'était vue accueillie avec la plus charmante splendeur. Dans une des îles du Rhin, près de Kehl, un pavillon de bois a été construit, que le Garde-Meuble royal a garni de Gobelins et, la cérémonie de la réception terminée, les actes officiels signés, la porte qui regarde du côté de la France s'est ouverte; l'on est au mois d'avril:



208. Pompe funèbre de Philippe de France, Roi d'Espagne, a Notre-Dame (15 décembre 1756).

209. *Feu d'artifice pour la prise de Port-Mahon (25 juillet 1756).*

la future reine, les yeux mouillés, contemple sa nouvelle patrie.

Strasbourg, où elle arrivera bientôt, lui a préparé, comme en 1725 à Marie Leczinska, une magnifique entrée (fig. 215). Une garde de jeunes garçons auxquels on a fait revêtir l'uniforme des Cent-Suisses de Versailles, forment la haie sur son passage ; trente-six bergères et vingt jeunes filles, appartenant aux meilleures familles de la ville, lui offrent des fleurs et effeuillent des roses devant elle. L'artillerie tonne, les cloches sonnent, elle se rend à l'archevêché où elle recevra l'hospitalité du vieux cardinal de Rohan. Après le souper, elle assistera aux illuminations et au feu d'artifice sur l'Ill et se rendra au bal préparé par le maréchal de Contades. Le lendemain elle se met en route pour Paris.

C'est à Compiègne, où plus tard Napoléon viendra recevoir Marie-Louise, que Louis XV est venu l'attendre,

210. *Feu d'artifice pour la victoire de Berghen (1er mai 1759).*

entouré de toute sa cour. Elle a fait halte à Nancy, à Bar-le-Duc, à Lunéville, à Commercy, à Saint-Dizier, à Châlons, à Soissons, partout elle a été fêtée. Le lendemain, de Compiègne au château de la Muette où elle doit passer la nuit, elle sera acclamée par la foule accourue sur la route. Enfin le 16 mai, ayant quitté Vienne le 21 avril, elle a franchi la grille du château de Versailles.

Un violent orage ayant éclaté vers le soir, le feu d'artifice est renvoyé à trois jours et dans la nouvelle salle de l'Opéra a lieu le souper. « C'est une salle achevée de la veille; on a voulu la faire digne de la Cour de Versailles, qui en manquait, et l'approprier à des fêtes de divers genres. Elle réunit toutes les élégances du temps, des sculptures de Pajou, un plafond de Durameau, des tentures de soie bleue brochée et de velours de même couleur, frangé d'argent, des portiques de glace

reflétant l'illumination, de hauts et bas-reliefs d'or mat, et partout les symboles des arts et des plaisirs.

« Le souper royal, à neuf heures et demie, sert d'inauguration. La table compte vingt-deux couverts réservés à la famille du Roi et au sang royal; elle est entourée d'une balustrade de marbre, qui sépare les officiers servants de la foule des spectateurs incessamment

211. *Bal du May donné à Versailles pour le carnaval de 1763.*

renouvelée, suivant l'usage du grand couvert. Le premier service s'y fait en vaisselle d'or, les autres en vaisselle de vermeil. La Cour occupe les loges et les galeries... Quatre-vingts symphonistes jouent sans interruption pendant les deux heures et demie du souper... La Cour retourne ensuite aux appartements par la galerie haute, ornée de girandoles de cristal et de bras dorés. Les curieux sont rangés comme toujours dans les salons Louis XIV, et les musiciens des gardes françaises et suisses, en habit

à la turque, jouent au passage. On conduit le Dauphin et la Dauphine dans leur chambre à coucher, où la bénédiction du lit est faite par l'archevêque de Reims ». La vieille étiquette du coucher fut scrupuleusement observée. La

212. *Feu d'artifice à Reims pour l'inauguration de la statue du Roi (26 août 1765).*

chemise du Dauphin est remise au duc d'Orléans; celui-ci la remet au Roi, lequel la passe enfin à son petit-fils. Pour ce qui est de la Dauphine, c'est la duchesse de Chartres qui lui passe la chemise. Une fois la princesse au lit, le Roi ramène le Dauphin par la main et l'aide à se coucher. Alors les rideaux sont ouverts et le défilé des princesses

et des dames attachées à la personne de la Dauphine se déroule lentement.

Le lendemain, l'opéra de Quinault et Lulli, *Persée,* est représenté devant la Cour, mais la pièce a vieilli et malgré la présence de danseurs comme Vestris, Gardel et d'Auberval, de danseuses comme la Gélin et la

213. *Feu d'artifice à Nantes* (1763).

Guimard, de Sophie Arnoult dans le rôle d'Andromède, l'échec est complet. « Cette musique noble, de bel ensemble, fit cependant bailler tous les modernes, qui n'aiment pas les sautillages, le goût du beau récitatif simple et analogue à notre douce langue étant perdu par l'entassement des doubles croches italiennes ».

On avait ajouté à la fin de l'Opéra, un aigle dont la mission était d'allumer le feu à l'autel de l'Hymen et toutes les machineries avaient fonctionné à merveille sous la direction du célèbre Arnould.

Le vendredi, repos.

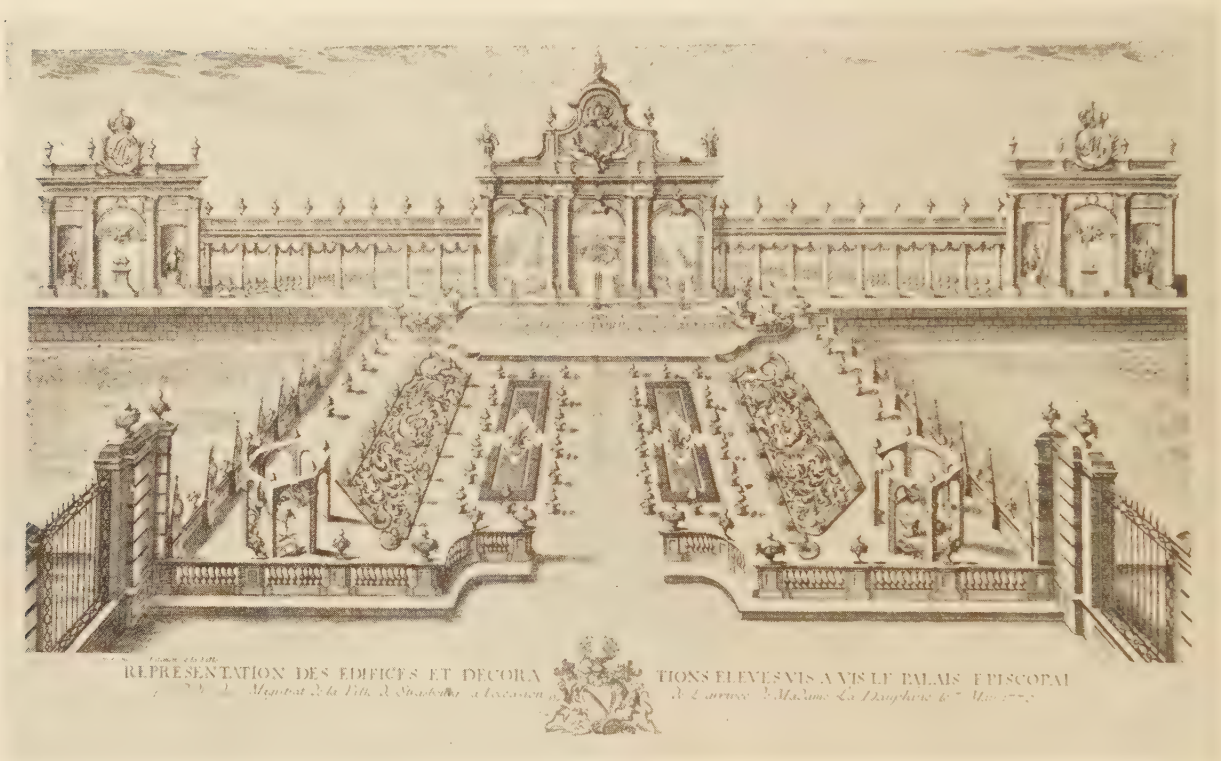
Le samedi, bal paré à l'Opéra. La scène a été entièrement transformée par les ouvriers des Menus. « Ils ont improvisé un vaste décor à pans coupés, à triple étage d'arcades tendues de brocart bleu à franges d'argent.

214. *Illumination à Reims pour l'inauguration de la statue du Roi* (27 août 1765).

Des groupes d'enfants, en bas-relief, soutiennent les emblèmes du Dauphin et de la Dauphine ; des guirlandes suspendent des trophées d'argent et de grands médaillons peints montrent des amours jouant avec des dauphins et des aigles. Dans les voussures, quatre tableaux racontent l'histoire de Psyché, et le plafond représente Psyché conduite par l'Amour au rang des dieux. »

Le bal dure deux heures : les jeunes époux l'ont ouvert en dansant le premier menuet.

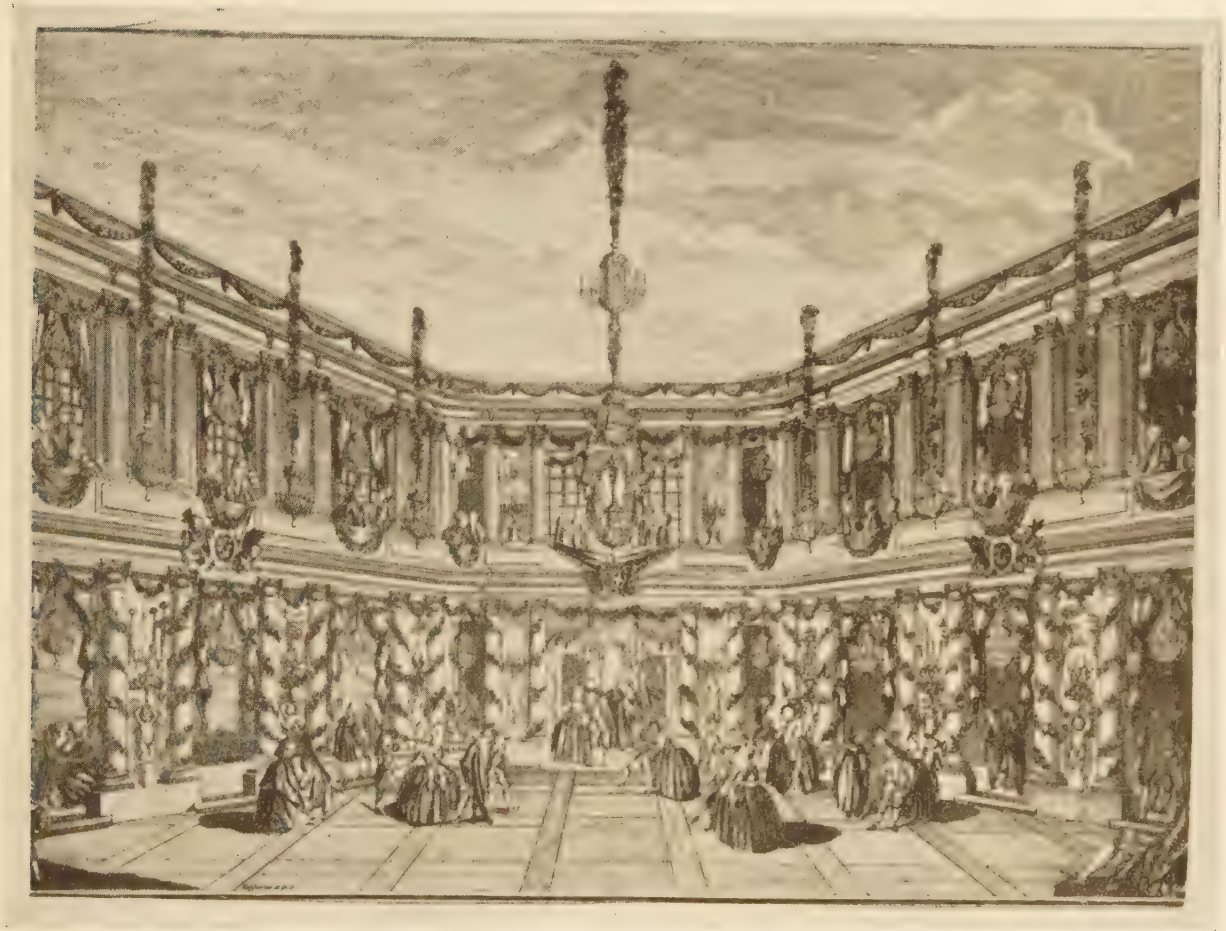
« Pendant ce temps, au dehors, la fête populaire bat son plein. Deux cent mille personnes, venues de Paris et des environs, remplissent presque les jardins immenses. On danse aux orchestres installés dans les bosquets.



215. *Décorations à Strasbourg pour le passage de Marie-Antoinette* (7 *mai* 1770).

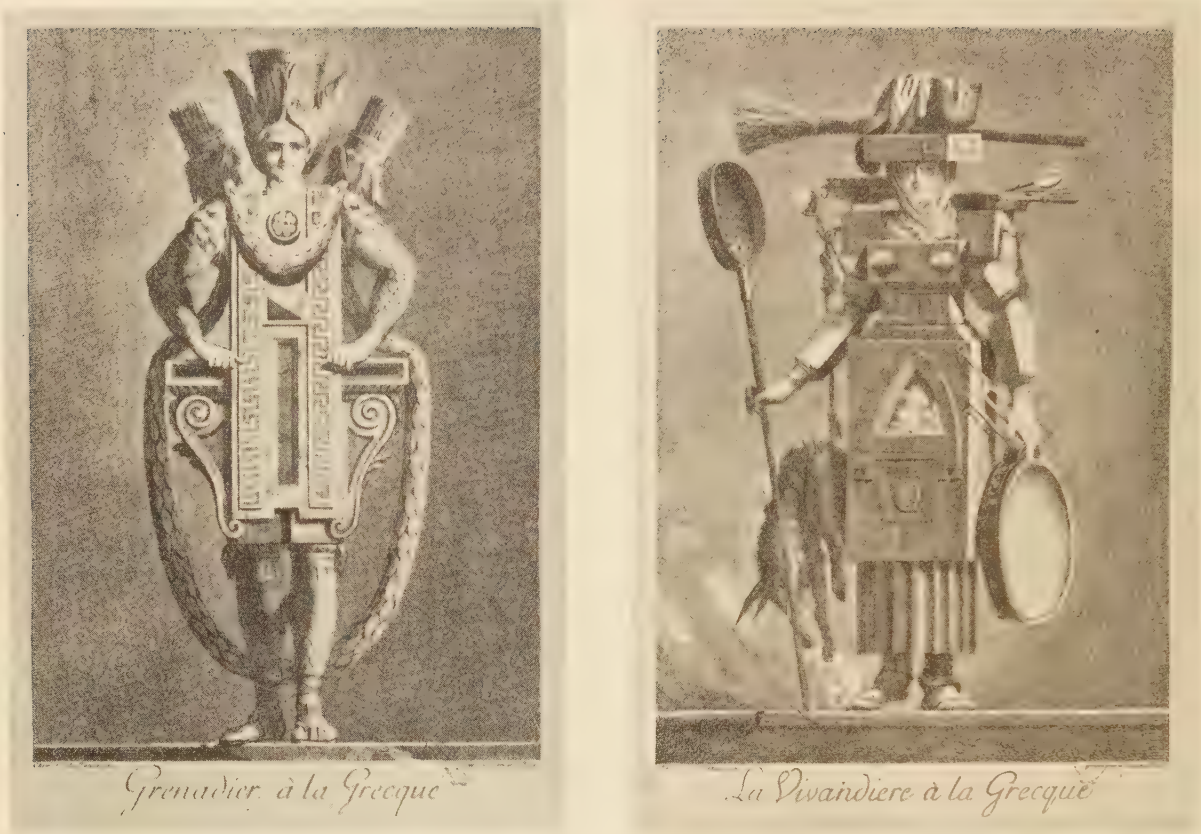
Un cortège de bateleurs du Roi, en habit blanc, avec écharpe rouge et bleue, parcourt les bosquets, musique en tête, dansant et mettant l'entrain partout. Le soir venu, la foule, maintenue par des gardes suisses, entoure les échafaudages du feu d'artifice, qui occupent la terrasse devant le château, le parterre de Latone et une partie du Tapis-Vert... Le feu, quoique contrarié par la fumée, excite de longs applaudissements; il est rempli d'effets nouveaux; le disque des soleils tournants porte les armes de France et le chiffre des époux, et la girandole finale compte vingt mille fusées, ce qu'on n'a jamais vu. Moins

d'une heure après, toutes les charpentes sont à terre, les batteries enlevées, et l'illumination commence. On aperçoit d'abord, tout au bout du grand canal, sur la droite de Saint-Cyr, une haute architecture de feu, le Temple



216. *Fête donnée à Paris par l'Ambassadeur de Sardaigne pour le mariage du comte de Provence (2 juin 1771).*

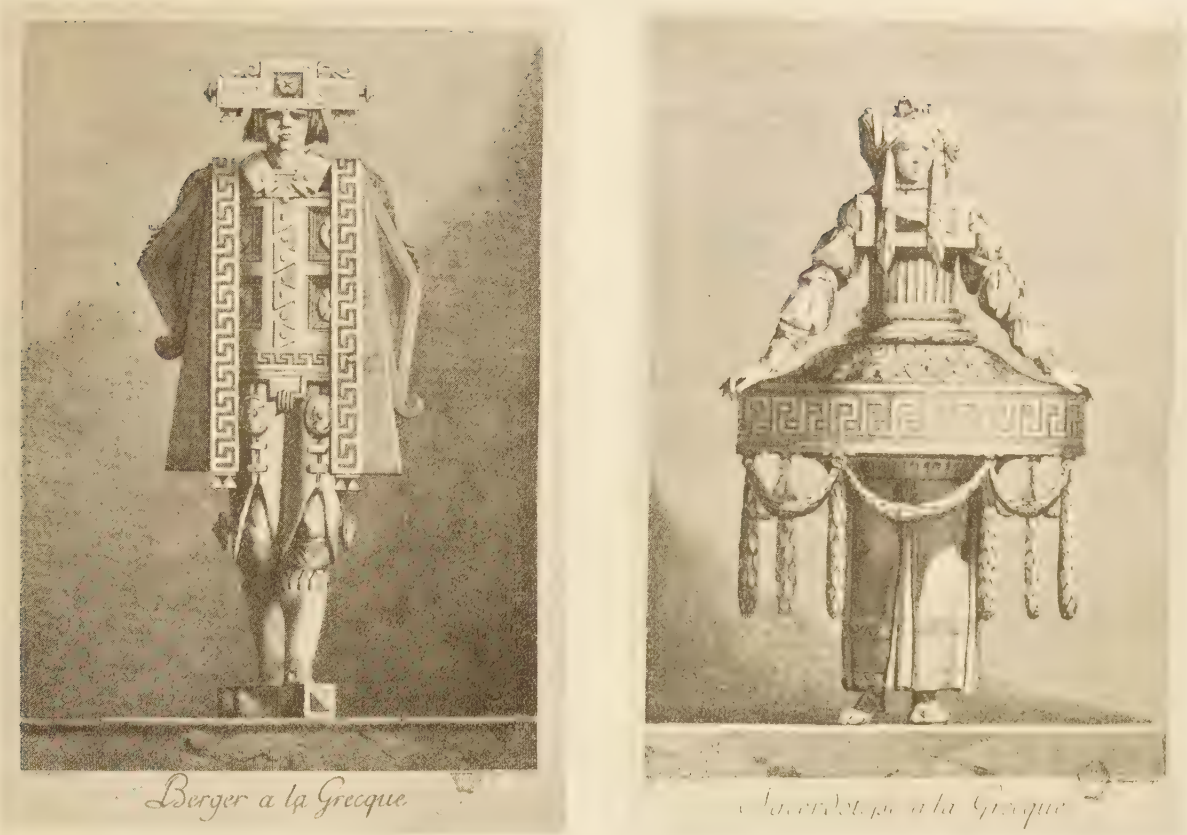
du Soleil; puis les longues berges s'éclairent peu à peu, tandis qu'une flottille de gondoles couvertes de lanternes, se met à évoluer sur l'eau, au son des cuivres des gardes françaises qui la montent. Les feux se rapprochent, gagnent le Tapis-Vert. Cent soixante mille lampions et terrines s'allument en ifs, en arcades, en guirlandes. Les lignes du château et des rampes se dessinent en cordons



217-218. *Mascarade à la Grecque, par Bossi* (1772).

lumineux. C'est la plus grande illumination faite à Versailles depuis celles du Grand Roi.

« La foule se promène toute la nuit. La Cour entière est dans les jardins, mêlée au peuple... Les douze principaux bosquets sont décorés et reliés par des allées de feu. A l'Ile d'Amour, à la Colonnade, aux Dômes, aux Trois-Fontaines, de nombreux dauphins lumineux rappellent l'occasion de la fête, et le jet des eaux, partout lancées, multiplient le jeu des lumières. On danse à la Salle des marronniers, sous des lustres suspendus entre les arbres, et à la Salle de bal, étincelante de girandoles, où des feux brillent sous des rochers derrière les nappes d'eau tombante. » A la grille du Mail, au bosquet du Dauphin, au bassin des Saisons, il y a des théâtres; et deux mais fleuris ont été dressés devant le bassin d'Apollon, abritant des orchestres et des danses. « Les dieux marins,



219-220. *Mascarade à la Grecque, par Bossi* (1772).

qui soufflent dans des conques autour du char d'Apollon, sous la grande gerbe d'eau lumineuse, semblent sonner à tout ce peuple en liesse les fanfares d'un règne nouveau ».

La fête populaire terminée, les réjouissances de Cour continuent. Bal masqué dans le Salon d'Hercule, le lendemain; série de représentations dramatiques, les jours suivants : *Athalie, Tancrède, Castor et Pollux,* et le ballet de la *Tour enchantée,* enfin la *Sémiramis* de Voltaire.

A Paris les fêtes se poursuivent. L'ambassadeur de l'Empereur, l'ambassadeur d'Espagne ont offert deux grandes soirées à la Cour et aux ambassadeurs étrangers.

La grande fête du peuple de Paris eut lieu le 30 mai. De six heures du matin à l'aube du jour suivant, la ville se réjouit. Orchestres, fontaines de vin, feu d'artifice sur la place Louis XV, illuminations, embrasement du

Temple de l'Hymen, salves d'artillerie. Malheureusement, une bousculade se produisit, par suite de l'affluence incessante de voitures et de piétons, à l'entrée de la rue Royale: cent trente-deux morts et un grand nombre de blessés, et la Dauphine qui, avec Mesdames, venait en carrosse, par le Cours-la-Reine, admirer l'illumination, dut rebrousser chemin en apprenant l'affreuse réalité.

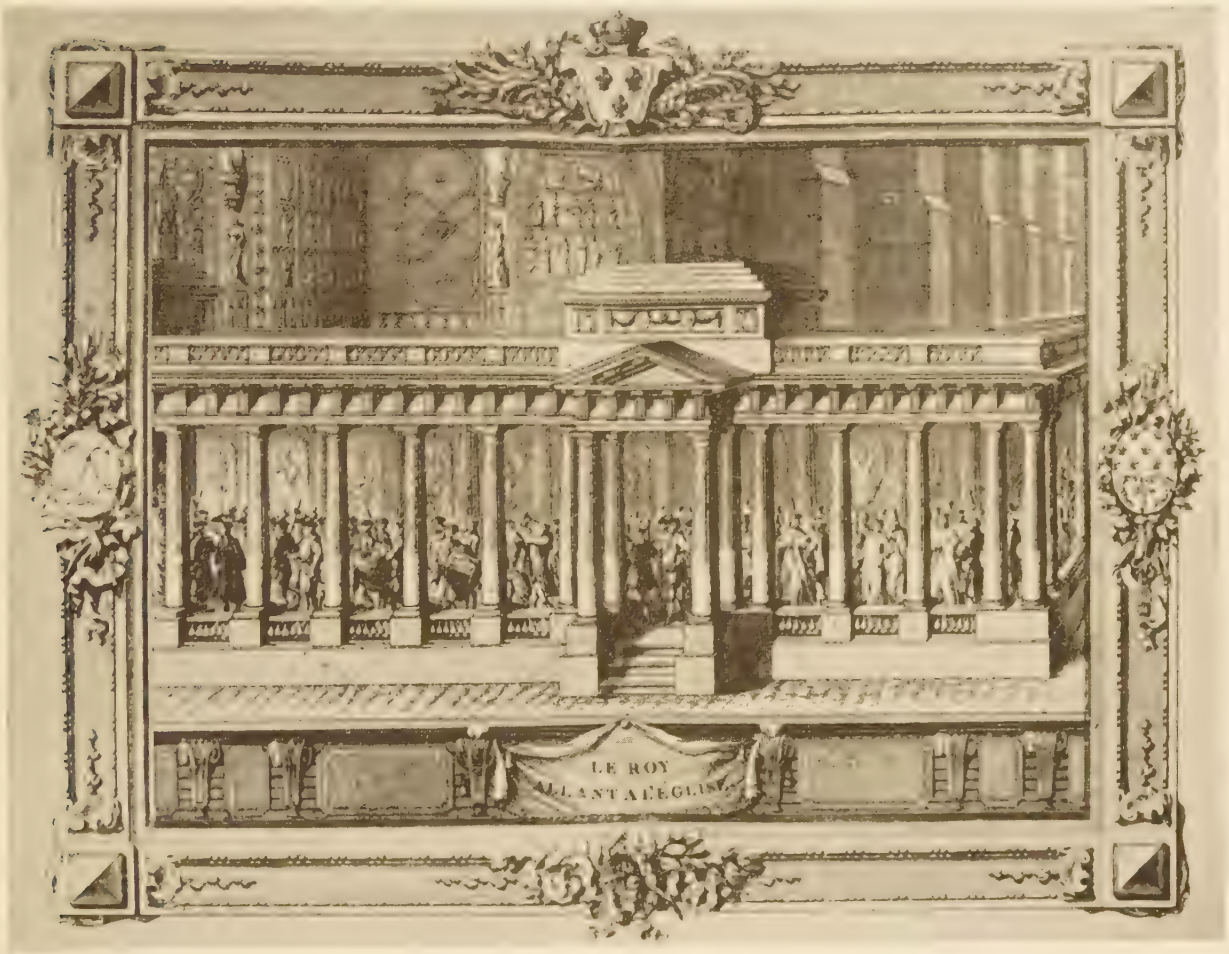
*
* *

Les fêtes qui eurent lieu, en 1771, à l'occasion du mariage du comte de Provence avec une princesse de Savoie et, en 1773, à l'occasion du mariage du comte d'Artois avec une belle-sœur du comte de Provence furent ordonnées selon le même cérémonial, ou à peu près.

Les artificiers du Roi, Morel, Torré et Seguin se distinguèrent particulièrement. Le feu d'artifice du 19 novembre 1773 fut merveilleux : il commença par une batterie de huit cents gros marrons et sept cents fusées d'honneur. Dans les deux bassins qui ornent le parterre du nord, et du centre desquels s'élançait un grand jet d'eau, une cascade de flammes se mit ensuite à couler avec une splendeur et une abondance inouïes. Et le spectacle se termina par une sorte de pièce pyrique, dont Torré lui-même était l'auteur, les *Forges de Vulcain,* chef-d'œuvre de cet art de l'artificier où il était passé maître.

CHAPITRE VI

LES FÊTES DE LOUIS XVI



221. *Sacre de Louis* XVI *à Reims* (*11 juin 1775*). — *Le Roi allant à l'église.*

Les grandes fêtes du règne de Louis XVI ne font que continuer la tradition instaurée par Louis XIV par Louis XV; elles sont, d'ailleurs, peu nombreuses. Tant par leur solennité que par leur caractère, celles du Sacre et celles de la naissance du Dauphin sont les plus

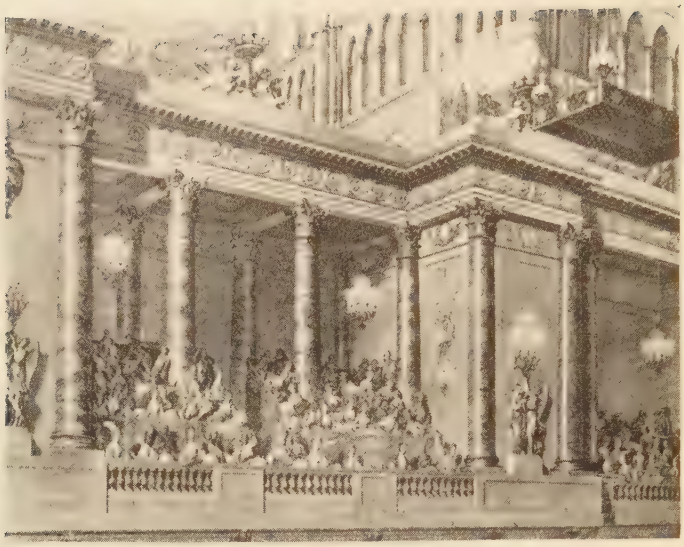
importantes; mais les éléments décoratifs dont il y est fait usage ne diffèrent guère de ceux qui étaient en faveur durant les dernières années de Louis le Bien-Aimé — années au cours desquelles avait été complètement

222. *Feu d'artifice à Soleure pour le renouvellement de l'alliance entre la France et le Corps Helvétique* (*15 août 1777*).

délaissée l'ornementation touffue du style Rocaille au bénéfice d'une sobriété et d'une discrétion de beaucoup préférables.

Ce n'est, d'ailleurs, ni à Reims, ni à Paris, ni à Versailles, je veux dire dans le Versailles de Louis XIV, que nous verrons se manifester les caractères essentiels de l'art des fêtes sous le règne, si court, de Louis XVI; c'est aux Trianons, dont Marie-Antoinette avait fait sa

résidence de prédilection. Fêtes tout intimes, fêtes presque bourgeoises que celles-là, dans ce décor d'une simplicité savante, d'une rusticité raffinée que le goût d'un Hubert Robert avait rehaussé d'une note d'art aussi discrète que sûre. Le *Temple de l'Amour* excepté, aucun souvenir de l'antiquité ne subsiste plus ici : l'on est en pleine nature, l'on est des hommes et des femmes du dernier quart du dix-huitième siècle après Jésus-Christ, l'on est, que dis-je ? des bergers et des bergères qui, parmi les silences qui tombent des grands arbres, vont et viennent et rêvent librement, loin des bruits de la vie et des laideurs du monde.



LE SACRE DE LOUIS XVI (1775)

L'on sait que les cérémonies du sacre des rois de France ne subirent aucune modification depuis Louis VII jusqu'à la fin de l'ancienne monarchie. Seuls, les costumes et la décoration de la cathédrale de Reims diffèrent au cours des siècles, chaque époque s'efforçant de créer pour servir de cadre à cette solennité dont il nous est devenu, d'ailleurs, presque impossible de comprendre la haute signification humaine et divine, un milieu aussi magnifique qu'exceptionnel. Décrire, donc, le sacre de Louis XVI, c'est-à-dire le dernier des sacres qui sans interruption durant sept cents ans, se déroulèrent selon les mêmes rites, c'est les décrire tous; celui de Charles X, cinquante années plus tard, sera pareil à celui de Louis XVI, comme celui de Louis XVI avait été pareil à celui de Louis XV, et pour ces trois derniers sacres, de même que pour celui de Napoléon, en tenant compte, bien entendu, du fait que ce dernier eut lieu à Notre-Dame de Paris et non à Notre-Dame de Reims, il convient de remarquer que les aménagements architecturaux furent, à tout prendre, inspirés des mêmes principes, étant soumis aux mêmes nécessités.

Le classicisme mesuré dont les Gabriel avaient été les promoteurs, triomphe à Reims en 1775 dans les

constructions temporaires que l'on édifia à l'occasion du sacre de Louis XVI.

L'on édifia pour le chemin du Roi une galerie couverte conduisant de la grande salle de l'archevêché jusqu'à la place de la Métropole (fig. 221). Elle ne mesurait

223-224. *Sacre de Louis XVI à Reims (11 juin 1775). Deux costumes du Roi.*

pas moins de 306 pieds de long sur 18 de large. Elle était en pente douce et décorée de 21 arcades peintes en marbre blanc sur un soubassement de marbre. La partie extérieure était décorée d'un entablement dorique; les archivoltes du linteau étaient garnies de trophées.

Cette galerie venait se réunir dans le retour de la place à une colonnade, également d'ordre dorique, de 234 pieds de long sur 21 de large, qui embrassait toute

la façade de l'église, et comptait 13 entrecolonnements et deux avant-corps dont l'un faisait face à la porte principale de la Métropole. Elle était peinte en marbre blanc veiné.

Quant au cérémonial du sacre proprement dit, en voici les grandes lignes. Le matin, deux prélats, l'évêque duc de Laon et l'évêque comte de Beauvais vont en procession chercher le Roi. Ils arrivent à sa chambre qu'ils trouvent fermée. Le Chantre y frappe de son bâton. Le Grand Chambellan, sans ouvrir la porte, dit : « Que demandez-vous ? » L'évêque de Beauvais répond : « Le Roi ». Le Grand Chambellan répond: « Le Roi dort ». Le Chantre ayant frappé et l'évêque ayant demandé de nouveau le Roi, le Grand Chambellan fait la même réponse. A la troisième fois, l'évêque de Laon dit: « Nous demandons Louis XVI que Dieu nous a donné pour roi. » Aussitôt les portes de la chambre s'ouvrent. Le Roi est couché sur un lit de parade, celui même que François I^er^ avait fait faire. Il est vêtu du premier habillement.

L'évêque de Laon présente alors au Roi de l'eau bénite et récite une oraison; les deux prélats soulèvent le Roi de dessus le lit et le conduisent processionnellement à l'Eglise en chantant un répons.

Cependant, à 6 h. ½ du matin, les Seigneurs otages de la Sainte-Ampoule étaient arrivés à Saint-Rémy pour la chercher; ils en sont garants et prêtent serment de la défendre au péril de leur vie. On l'apporte en procession à la cathédrale sous un dais de moire d'argent; c'est le Grand Prieur qui est chargé de cet office; il est monté sur une haquenée blanche dont deux valets de pied tiennent les rênes.

L'archevêque de Reims reçoit la Sainte Ampoule près de la porte du chœur et promet, « foi de prélat », de la remettre entre les mains du Grand Prieur, une fois la cérémonie achevée.

L'on fait promettre au Roi de conserver les privilèges des églises de France. Puis les évêques de Laon et de Beauvais, soulevant S. M. de dessus son fauteuil, demandent aux seigneurs assistants et au peuple s'ils acceptent Louis XVI pour leur roi. Le consentement est signifié

225. Sacre de Louis XVI a Reims (11 juin 1775)
Une partie de l'assistance.

par un respectueux silence. Le Roi, tenant les mains sur les Evangiles, prête le serment du Royaume en latin et ensuite le serment du chef de l'Ordre du Saint-Esprit, celui de l'Ordre de Saint-Louis, celui de l'observation des édits contre les duels; après quoi a lieu la consécration du Roi.

Il se prosterne pendant que l'on chante les litanies. L'archevêque de Reims s'assied, mitre en tête, le dos contre l'autel; le Roi s'agenouille devant lui. L'archevêque lui fait les sept onctions: sur le sommet de la tête; sur l'estomac; entre les deux épaules; sur l'épaule droite; sur l'épaule gauche; aux plis et aux jointures du bras droit; aux plis et aux jointures du bras gauche. Puis on revêt le Roi de la tunique, de la dalmatique et du manteau royal. On lui fait encore deux onctions : sur la paume de la main droite; sur celle de la main gauche; on donne au Roi les gants bénits, l'anneau, le sceptre et la main de justice.

Le Grand Chambellan appelle les Pairs de France. L'archevêque de Reims prend sur l'autel la couronne de Charlemagne et la soutient seul sur la tête du Roi sans le toucher. Aussitôt les pairs y portent la main pour la soutenir et l'archevêque, la tenant toujours de la main gauche, récite une prière; puis, il met seul la couronne sur la tête de S. M.

L'on procède ensuite à l'intronisation du Roi : on le conduit au trône élevé sur le jubé; les pairs se placent autour de lui selon leur rang. Les prières finies, l'archevêque dépose sa mitre, fait une profonde révérence au Roi, le baise en disant tout haut par trois fois : « Vivat Rex in aeternum ». Les pairs baisent aussi le Roi. On ouvre les portes de l'église et on laisse entrer la foule. De nombreux oiseaux sont mis en liberté. Les hérauts d'armes distribuent aux assistants des médailles d'or et d'argent. Le *Te Deum* est chanté; les cloches sonnent à toute volée, l'artillerie tonne. La grand messe commence. Pendant la lecture de l'Evangile, le Roi, en signe d'humilité, dépose sa couronne.

Après la cérémonie, l'on rapporte processionnellement à Saint-Rémy la Sainte Ampoule.

SERMENT FÉDÉRATIF ET NATIONAL, PRONONCÉ AU CHAMP DE MARS, LE 14 JUILLET 1790.

SERMENT DU ROI.

Moi, Roi des Français, je jure à la Nation d'employer tout le pouvoir qui m'a été delegué par la loi constitutionnelle de l'Etat, maintenir la Constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par moi, et faire exécuter les lois

Peut-être n'est-il pas sans intérêt, pour compléter cette description, d'y ajouter quelques détails sur les deux « habillements » de Louis XVI, que reproduisent nos gravures.

Premier habillement (fig. 223). Robe longue de drap d'argent, en forme de soutane; toque de velours noir garnie d'un bouquet de plumes blanches, surmontées d'une aigrette de plumes de héron; au retroussis de la toque, sous le bouquet de plumes, une agrafe de diamants; mules de drap d'argent, comme la robe.

Troisième habillement (fig. 224). Manteau royal de velours violet semé de fleurs de lys d'or, fourré et bordé d'hermine. Epitoge toute d'hermine. Sous le manteau, tunique et dalmatique de satin violet à fleurs de lys d'or. Bottines de velours violet à fleurs de lys d'or. La couronne en tête; dans la main droite, le sceptre; dans la gauche, la main de justice.

LES FETES DE TRIANON

A l'exception des réjouissances et des réceptions données, l'année même du sacre, à Versailles, je veux dire dans le château de Versailles, pour le mariage de Madame Clotilde, sœur du Roi, avec le jeune prince héritier de Piémont, Charles Emmanuel, représenté par Monsieur, frère du roi — fête qui se termina par un grand bal paré dans la grande salle du spectacle, celle aujourd'hui regrettablement gâtée, où se tient l'Assemblée Nationale et à laquelle M. de Viry, ambassadeur du roi de Sardaigne, répondit à Paris par un concert et un souper de trois cents couverts offert à la Cour « aux salles du nouveau Boulevard, près de la barrière de Vaugirard » et un bal masqué, deux jours après, dans les mêmes salles, où vinrent le Roi, la Reine et plus de 6.000 personnes; à l'exception, enfin, des fêtes données à l'occasion de la naissance du Dauphin, en 1782, et dont il sera parlé plus loin, l'on peut dire que le règne de Louis XVI fut assez pauvre en fêtes.

Marie-Antoinette avait souvent exprimé au roi, du temps qu'elle était dauphine, le souhait de posséder une

« maison de plaisance », où elle pût être libre de faire ce qu'il lui plairait de faire. Et, sitôt devenu roi, Louis XVI lui avait offert comme domaine particulier les deux Trianons. « Ces beaux lieux, lui dit-il, ont toujours été le séjour des favorites des rois; conséquemment, ce doit être le vôtre ». Et Marie-Antoinette avait fait des deux Trianons ce qu'ils sont encore aujourd'hui, à peu de différences près.

La mode était aux jardins anglais, plus libres, moins compassés, plus familiers, moins solennels que ces vastes jardins à la française dont Le Nôtre avait doté Versailles, et J.-J. Rousseau avait révélé aux âmes sensibles l'amour de la nature. Toute la topographie des jardins entourant les deux Trianons fut donc modifiée de fond en comble, par des mouvements de terrain offrant à l'œil plus d'agrément et d'imprévu. Des pelouses, des bosquets, une rivière, des plantations fantaisistes d'arbres rares, un hameau, un pavillon, un temple, que bâtirent l'architecte Migne, le successeur de Gabriel, et le peintre Hubert Robert, des perspectives ouvertes sur la campagne, tout concourait à faire des Trianons un lieu de délices champêtres. « On y respire, écrivait le prince de Ligne, l'air du bonheur et de la liberté; on se croit à cent lieues de la Cour ». Non loin du *hameau* et des maisons rustiques qui le composent : le *Moulin*, la *Maison du Bailli*, la *Tour de Marlborough*, la *Ferme*, dont on aperçoit, entre les branches vertes, les murs tapissés de plantes grimpantes et les toits de chaume couverts de fleurs, le *Pavillon de Musique*, le *Temple de l'Amour* au centre duquel se dresse la charmante statue du dieu qu'a taillée Bouchardon, le *Belvédère*, mettent les notes claires et classiques, du plus joli et du plus galant classicisme, de leurs colonnes et de leurs pilastres, de leurs entablements et de leurs chapiteaux finement sculptés. Et le jardin est un enchantement véritable.

A partir de 1776, les fêtes ne chôment point aux Trianons, principalement au Petit-Trianon. A l'occasion du rétablissement de Monsieur et du comte d'Artois, la reine leur offre à souper; le jardin est illuminé; un spectacle termine la fête dans l'orangerie.

226. *La Redoute chinoise (1176). — Gouache de Lavreince.*

Deux mois plus tard, la Cour se trouvant à Choisy, Monsieur invite Leurs Majestés dans sa résidence de Brunoy. La mode est aux fêtes foraines, comme aux fêtes exotiques — la *Redoute chinoise* en est un exemple (fig. 226) —; dans les bosquets, l'on donne des parades et des scènes de comédie : cela est à la fois rustique et libre, piquant, nouveau et très raffiné.

« Le prince, écrit Pierre de Nolhac, renouvela cette fête au mois de novembre 1780, et ce fut, dit-on, « la plus noble et la plus galante qui ait été donnée à la Reine.

Après le dîner, Marie-Antoinette est priée de descendre dans le parc. Dès le premier bosquet, les surprises commencent. Cinquante chevaliers bardés de fer y sont couchés, endormis; aux branches voisines pendent leurs lances et leurs écus. On entend, derrière les arbres, une musique et des voix mystérieuses qui racontent leur histoire: depuis que les beautés qui inspiraient les hauts faits aux compagnons de Charlemagne avaient disparu de la terre, les preux dormaient d'un sommeil enchanté. Mais la Reine paraît, ils s'éveillent, se lèvent, saisissent leurs lances; sa venue leur a rendu l'ancien désir des grandes prouesses. Tout le monde les suit dans une arène richement décorée et telle qu'on se figurait alors l'enceinte des tournois du moyen âge. Marie-Antoinette est menée à une estrade couverte d'un dais; les gradins sont occupés déjà par d'élégantes invitées venues de Paris. Les trompettes sonnent : cinquante pages présentent aux chevaliers, qui ne sont autres que des figurants de l'opéra, des chevaux noirs et des chevaux blancs. Deux camps se forment : le parti aux couleurs de la Reine, blanc et bleu, a pour chef Vestris en personne; l'autre est commandé par le maître des ballets de la cour de Russie. Il y a course à la tête noire, à la lance, puis combat à outrance, très bien réglé, qui cause aux spectateurs les émotions d'un tournoi véritable. Au dénouement, bien entendu, est applaudi le triomphe des couleurs royales.

« Suit un spectacle, accompagné d'un ballet-pantomime rempli de scènes allégoriques à la louange de l'auguste visiteuse. Un feu d'artifice et une illumination terminent la fête : au point culminant du parc et sur un échafaudage très élevé, on lit en lettres de feu, au milieu du ciel très sombre : « *Vive Louis! Vive Antoinette!* » Le temps est paisible à souhait, tout réussit. Cette magnifique soirée de Brunoy suggère peut-être à Marie-Antoinette l'idée des fêtes de nuit restées célèbres qu'elle donnera bientôt à Trianon, et qui mettront à la mode en France ce genre de divertissement. »

Grimm décrit ainsi une fête de nuit qui fut donnée, en 1779, à Trianon pour la convalescence de la reine :

« Tous les fossés qui entourent le jardin étaient semés

de fascines allumées dont la lueur, mêlée à celle de plusieurs lampions cachés avec beaucoup d'art dans le feuillage des bosquets les plus touffus, répandait au milieu de la nuit une clarté douce semblable au clair de lune ou aux premiers rayons de l'aube matinale. Ayant fait remar-

227. *Fête de nuit au Petit Trianon à l'occasion de la visite de l'Empereur Joseph II, le 3 avril 1781. Tableau de Châtelet.*

quer à Sa Majesté l'effet singulier de la nouvelle aurore, on lui donna le désir de descendre dans le jardin. Là, elle fut surprise par les sons d'une musique céleste et, en suivant les accents d'une mélodie si touchante, elle aperçut dans une des niches du bosquet un berger jouant de la flûte: c'était le duc de Guines. Plus loin, deux faunes exécutèrent d'abord un duo de cor et de hautbois, et, réunissant leurs accords avec ceux de la flûte, formèrent

un trio charmant. Des couplets chantés par d'autres divinités champêtres terminèrent ce joli impromptu. »

C'est une fête de ce genre qu'offrit deux ans plus tard Marie-Antoinette à l'empereur d'Autriche, Joseph II,

228. *Fête à Trianon à l'occasion de la visite de Gustave III de Suède (1784)*
Gouache de Lavreince.

son frère. « L'art avec lequel on avait, raconte Mme Campan, non pas illuminé, mais éclairé le jardin anglais, produisit un effet charmant; des terrines, cachées par des planches peintes en vert, éclairaient tous les massifs d'arbustes ou de fleurs et en faisaient ressortir les diverses teintes, de la manière la plus variée et la plus agréable; quelques centaines de fagots entretenaient dans

le fossé, derrière le temple de l'Amour, une grande clarté qui le rendait le point le plus brillant du jardin. »

L'année suivante, 1782, et deux ans après, 1784, c'est par des fêtes analogues que fut marquée la visite des grands ducs de Russie, le comte et la comtesse du Nord, et du roi de Suède, Gustave III, qui parcourait l'Europe sous le nom de comte d'Haga. Lui-même a décrit, dans une de ses lettres, cette jolie soirée : « On soupa dans les pavillons du jardin, et après souper le jardin anglais fut illuminé. C'était un enchantement parfait. La Reine avait permis de s'y promener aux personnes honnêtes qui n'étaient pas du souper, et l'on avait prévenu qu'il fallait être habillé en blanc, ce qui formait vraiment le spectacle des Champs-Elysées. La Reine ne voulut pas se mettre à table, mais fit les honneurs comme l'aurait fait la maîtresse de maison la plus honnête. Elle parla à tous les Suédois, et s'occupa d'eux avec un soin et une attention extrêmes ». Certainement le dessinateur Lavreince, Suédois de naissance, accompagnait le roi à la demande de qui l'on peut supposer qu'il exécuta la gouache ici reproduite (fig. 228).

LA NAISSANCE DU DAUPHIN (1782)

Pierre de Nolhac a bien raison de dire que le règne de Louis XVI a vu, en 1782, à l'occasion de la naissance du Dauphin, les plus belles fêtes données par la ville de Paris sous l'ancien régime; ces fêtes dont Moreau le jeune a fixé l'image dans une suite de planches gravées de la plus précieuse beauté. L'historien de Versailles lui-même, le parfait humaniste qu'est Pierre de Nolhac les a évoquées avec tant de précision et de charme, en a si bien « rendu » la splendeur et le mouvement que je n'hésite pas à recourir à lui plutôt qu'aux relations contemporaines.

« Le lundi 21 janvier 1782 est le jour fixé pour les relevailles de la Reine et la grande fête de l'Hôtel de Ville. Toute la Cour est arrivée la veille au château de la Muette, près Passy, pour y demeurer jusqu'au jeudi.

« La Reine part vers dix heures et demie pour Notre-Dame... Cent gardes du corps et quelques carrosses empanachés, à huit chevaux, forment le cortège... Sur tout le parcours, des acclamations. Marie-Antoinette, radieuse, sourit à son peuple et à la journée qui commence. Sous le porche de Notre-Dame, elle descend avec ses compagnes, toutes un peu gênées par leurs paniers démesurés. Elle est complimentée par le clergé de l'église métropolitaine. Au bas de la nef, elle s'agenouille sur les dalles. Comme une humble bourgeoise de la Cité, la reine de France dit les prières des relevailles, fait son action de grâces maternelle, puis monte au chœur et entend la messe.

« Au sortir de Notre-Dame, l'usage veut qu'elle aille à Sainte-Geneviève... L'abbé de Sainte-Geneviève reçoit la Reine à la tête de ses religieux; elle vénère les reliques de la sainte et remonte en carrosse. Mais il faut bien faire un détour pour satisfaire les habitants du côté de l'eau. Le cortège s'engouffre avec bruit dans les rues étroites et mal pavées du sombre quartier. Que de têtes aux fenêtres, rues Saint-Thomas, d'Enfer, de Vaugirard, de Tournon, des Quatre-Vents, de la Comédie, rue Dauphine enfin, où l'on débouche sur le Pont-Neuf, pour apercevoir bientôt, au bout de la place noire de foule, les toits à grande pente et les hautes cheminées du vieil Hôtel de Ville de Henri IV.

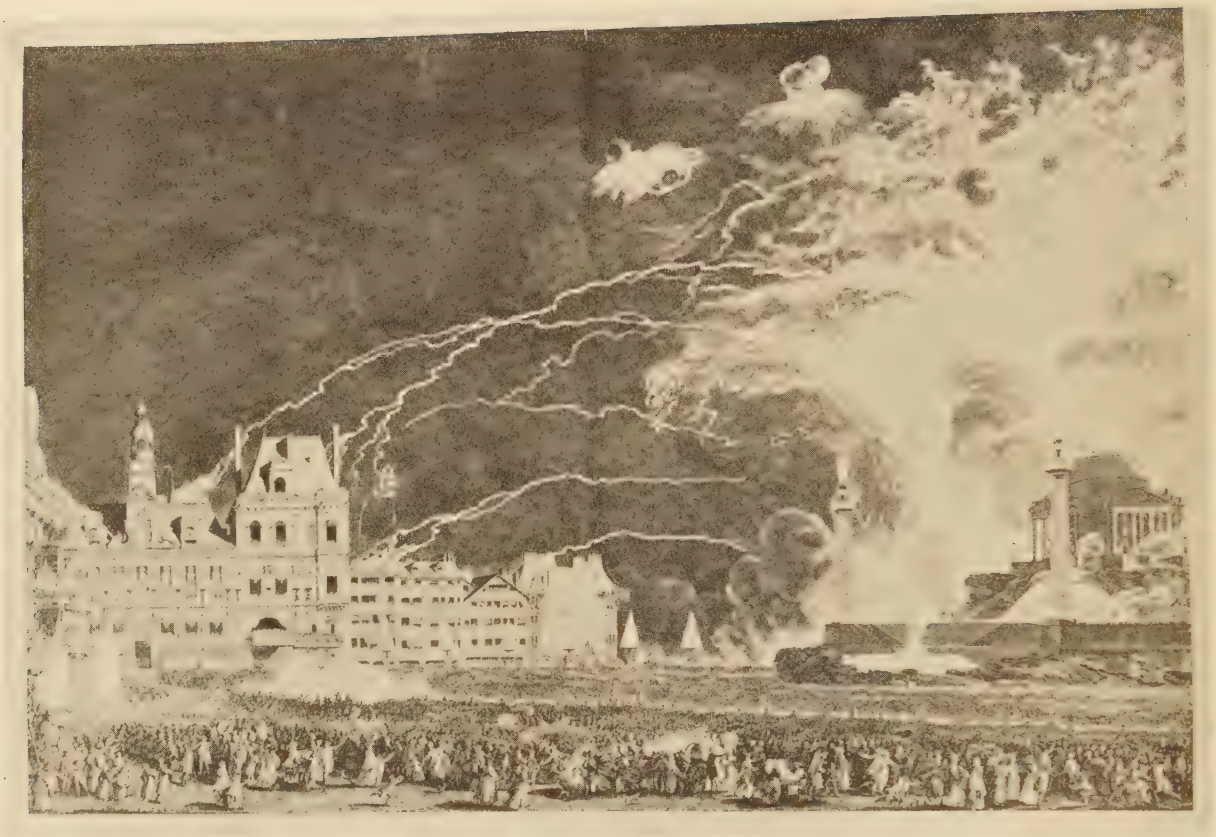
« La Reine est haranguée sur le seuil par M. de Cossé, gouverneur de Paris, et par M. Lefebvre de Caumartin, prévôt des marchands, qui lui présente le corps de ville. On la conduit ensuite à son appartement pour attendre le Roi ».

Il est près de trois heures quand, retardé par l'enthousiasme de la foule qui se presse sur son passage, Louis XVI arrive à l'Hôtel de Ville (fig. 229 et 230), « et tout le monde a faim. Mais, avant de se mettre à table, il faut que Leurs Majestés se montrent sur la galerie de bois construite en face de l'eau et qu'ils y reçoivent, pour employer le langage du temps, « des témoignages de la joie publique, bien propres à exciter leur sensibilité ».

229. Fêtes données par la Ville de Paris pour la naissance du Dauphin (21 janvier 1782).

[V]E EXTERIEURE ET PERSPECTIVE DE LA SALLE PREPAREE PAR LA VILLE DE PARIS, POUR LE FESTIN DONNÉ
[A] LEURS MAJESTÉS A L'OCCASION DE LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN LE 21 JANVIER 1782.

230



231. *Fêtes données par la ville de Paris pour la naissance du Dauphin (21 janvier 1782). Le feu d'artifice.*

Le festin a lieu dans l'intérieur de la même galerie, décorée de fleurs, de lustres et de draperies, et dont une grande glace de fond prolonge la perspective. La table est de soixante-dix-huit couverts. « Une autre table de cent quarante couverts est en même temps servie pour la Cour, dans une autre salle, mais le service en ayant été retardé et le Roi n'étant resté qu'une heure et demie à table, on dut lever toutes les tables sitôt que S. M. eut quitté la sienne », il y eut beaucoup d'estomacs mécontents; les ducs et pairs notamment avaient dîné de beurre et de radis.

« On passa au salon de jeu, puis, la nuit venue, on sortit sur la galerie de bois. Le Roi et la Reine étaient dans une loge à coupole largement drapée; les tribunes de la Cour l'entouraient, et celles de la municipalité étaient adossées à l'Hôtel de Ville illuminé. La place

VUE PERSPECTIVE DE LA DECORATION ET DU FEU D'ARTIFICE TIRÉ A L'HOTEL DE VILLE DE PARIS EN PRESENCE DE LEURS MAJESTÉS A L'OCCASION DE LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN LE 21. JANVIER 1782.

232. *Fêtes données par la ville de Paris pour la naissance du Dauphin (21 janvier 1782). Le feu d'artifice.*

grouillait de populaire (fig. 231). Vers six heures et demie, les flammes de Bengale s'allumèrent de tous côtés, et les premières fusées partirent, dans les clameurs. Le feu d'artifice représentait le temple de l'Hymen (fig. 232), sur un énorme soubassement de rochers, avec fontaines jaillissantes, colonnades et figures symbolisant la joie de la France à recevoir le Dauphin. Comme il avait plu un instant dans la journée, quelques pièces manquèrent. Mais l'embrasement des eaux et des cascades fut très beau, et deux colonnes de feu, au devant du Temple, soutinrent dans les airs la couronne royale. Pour le petit peuple, ce fut la véritable fête. Les illuminations étaient générales et les promeneurs circulèrent, pour les voir, une partie de la nuit ».

La seconde journée, celle du mercredi 23 janvier,

était consacrée au bal masqué (fig. 233). Elle fut moins réussie, le service d'ordre étant moins sévère. « On avait distribué officiellement 13.000 billets, mais beaucoup servaient plusieurs fois et bien des gens s'en étaient procurés d'autres, de sorte qu'il pénétra plus de monde que n'en pouvait contenir l'Hôtel. Les buffets étaient fournis de biscuits d'amandes, brioches, bonbons, confitures sèches, pommes d'api, glaces, orgeat, limonade, bavaroises et vin; on offrit même, vers le matin, du riz au gras et des chapons au gros sel; mais, dit le chroniqueur qui donne ces détails, « le nombre infini de gourmands du plus bas étage, qu'on avait eu la facilité de laisser entrer et qui n'en désemparait pas, faisait éprouver aux gens honnêtes beaucoup de difficulté de pouvoir approcher des dits buffets. »

« Il y eut pourtant un beau moment dans la soirée, l'arrivée du Roi et de la Reine. On ne comptait pas sur leur présence; mais ils avaient été si contents de la fête du lundi qu'ils voulaient venir remercier les Parisiens. Ils soupèrent au Temple, chez le comte d'Artois, et furent à l'Hôtel à minuit et demi. La Reine s'habilla chez le trésorier de la Ville, et entra au bal, le masque au bras, suivie d'une quarantaine de dames. Elle pénétra difficilement dans la foule; un moment même, elle cria qu'elle étouffait, et le Roi dut lui frayer un passage à coups de coude. Mais le bruit se répandit bientôt de la présence de Leurs Majestés, et on leur fit place pour parcourir librement le bal. Marie-Antoinette alla voir le coup d'œil de la place de Grève, du haut de la galerie où elle avait assisté au feu d'artifice. A peine reconnue, elle eut des vivats et des battements de mains. Elle revint dans la salle, le visage radieux, joyeuse de cette fête où tous les regards étaient pour elle. On la voit, dans l'estampe de Moreau, marcher en souriant derrière le Roi, toujours un peu grave, et se retourner vers le comte d'Artois, dans un mouvement gracieux et fier de femme heureuse. »

233. Fêtes données par la Ville de Paris pour la naissance du Dauphin (23 janvier 1782). — Le Bal masqué.

LA FETE-DIEU A AIX (1777)

Instituée par le Roi René, la Fête-Dieu est une des fêtes populaires les plus originales et les plus pittoresques de la Provence; et c'est à Aix qu'elle fut toujours célébrée avec le plus d'enthousiasme et de magnificence et que ses rites naïfs furent observés avec le plus de respect.

Elle était, à l'origine, un tournoi. Elle commençait le lundi de la Pentecôte par la nomination des officiers ou chevaliers dont les principaux étaient le Lieutenant du Prince d'Amour, l'Abbé de la Ville, le Roi de la Basoche, et durait jusqu'au samedi après la Fête-Dieu, qui était consacré à la plantation du Mai. L'on adjoignit dans la suite au tournoi des « Entremets » ou Intermèdes : les jeux des Diables, des Apôtres, des Rascassetos, de la Reine de Sabbat, des Tirassouns, etc.

Le dimanche de la Trinité, le Roi de la Basoche choisit ses officiers et leur offre un repas. L'on fait ce jour-là les « Epreuves » qui sont le prélude du grand Tournoi.

La veille de la Fête-Dieu, nouvelle épreuve et ronde du guet, qui a lieu la nuit.

Le jour même de la Fête-Dieu, la procession sortie de Saint-Sauveur fait le tour de la lice réservée au tournoi. Au XVIII[e] siècle, le tournoi est remplacé par un combat au bâton.

Le samedi après la Fête-Dieu, le Roi de la Basoche préside à la plantation des Mais. Ils sont ornés d'armoiries, selon la coutume des seigneurs de jadis de placer des heaumes au sommet de leurs châteaux, comme des signaux de l'hospitalité qu'ils offraient aux chevaliers et écuyers se rendant aux Tournois.

Parmi les jeux les plus frappants et qui s'annoncent avec le plus de tapage, ceux des Diables; il y a le grand et le petit jeu.

Dans le grand jeu, l'on voit Hérode, en casaque cramoisie semée d'ornements jaunes, entouré d'une douzaine de diables armés de longues fourches avec lesquelles

VUE DE LA FETE DONNÉE SUR LE PLAN DE LA BASTILLE

ils font mine de le harceler et de le tourmenter. Il se débat en sautant et en écartant de son sceptre les fourches menaçantes, mais les diables s'obstinent, le guettent, le pourchassent infatigablement. Enfin, par un grand saut, Hérode avoue sa défaite.

234. *Procession de la nuit du Jeudi-Saint à Perpignan (XVIII^e^ siècle).*

Le petit jeu des Diables ou l' « Armetto » (fig. 235) est mené par un enfant en corselet blanc, bras et jambes nus, « représentant une *petite âme* ». Il tient à la main une croix d'environ cinq pieds de haut. Trois diables paraissent et se mettent à la poursuite de la petite âme; mais un ange survient, tout habillé de blanc, l'auréole en tête, avec de grandes ailes et, sur le dos, une espèce de coussin portant une plaque de fer. A chaque coup l'ange saute. Au troisième, le jeu est fini. Dernier saut de l'ange, pour

marquer sa joie d'avoir empêché les diables d'emporter la petite âme en Enfer.

Le costume des diables est vraiment curieux. Ils portent un corset et de très longues culottes cousues ensemble et peintes de flammes rouges. La « testière » est noire et rouge et plantée de cornes. En bandoulière ils

235. *La Fête-Dieu à Aix-en-Provence* (1777).
Le petit jeu des Diables.

ont deux rangs de quinze à vingt sonnettes; d'une main ils brandissent une fourche et tiennent, de l'autre, une tirelire pour recevoir ce qu'on leur donne.

C'est dans cet attirail que le jour de la Fête-Dieu, ils ont tous entendu la messe à l'église Saint-Sauveur. Mais, en y entrant, ils ont enlevé leur testière qu'ils ont aspergée d'eau bénite. Le Jeu des Diables se joue devant l'Image de la Vierge qui orne la grande porte de l'église.

Lou Juec dou Cat (fig. 236), le Jeu du Chat, est le Jeu du Veau d'or. Moïse en est le protagoniste; le grand prêtre est à ses côtés. Les Juifs font le tour du Veau d'or

en criant; l'un d'eux lance en l'air aussi haut qu'il peut un chat enveloppé dans un chiffon de toile, qui se débat en miaulant.

La *Reino Sabo,* accompagnée de trois suivantes, va rendre visite à Salomon. Elle met ses deux mains sur ses côtes et s'agite noblement mais sans bouger de place, au

236. *La Fête-Dieu à Aix-en-Provence* (1777).
Le jeu du Chat.

rythme de l'air qui lui est consacré et que l'on dit avoir été composé par le roi René lui-même.

La Belle Estello représente les Mages se rendant à Bethléem.

Les Tirassouns (qui se traînent par terre) figurent le massacre des Innocents. Le jeu consiste à faire courir en cercle sept ou huit enfants à quatre pas les uns des autres, en poussant des cris d'effroi devant Hérode. Au coup de fusil que fait tirer le Roi, ils tombent par terre et se traînent à qui mieux mieux sur le sol, dans la poussière ou les ruisseaux, ce qui accroit singulièrement la joie de l'assistance.

Leis Apotros, vêtus de dalmatiques, miment la trahison du jardin des oliviers. Judas donne le baiser au Christ, puis passe à travers les Apôtres et les Evangélistes qui tous lui donnent un coup de bâton sur la « testière ».

Leis Chivaoux Frux, les chevaux fringants, sont des jeunes gens montés sur des chevaux de carton peint.

Leis Rascassetos sont les lépreux de l'Evangile qui dansent autour d'un mannequin de neuf à dix pieds de haut représentant Saint Christophe, avec l'Enfant Jésus sur l'épaule et porté par un homme qui s'est mis dedans.

Enfin, la *Mouert,* la mort, figure noire peinte d'ossements blancs. Le jeu consiste à faire aller et venir sa faux sur le pavé en l'approchant des pieds des assistants, qui, pour s'en délivrer, lui font l'aumône de quelque piécette.

237. *La Fête-Dieu à Aix-en-Provence* (1777).

CHAPITRE VII

LES FÊTES DE LA RÉVOLUTION

238. *Le Triomphe du Peuple Français*
Carton de David pour le rideau du théâtre de l'Opéra (1793).

Ce qui différencie les fêtes de la Révolution de celles de l'ancien Régime, ce n'est pas leur appareil ou, pour mieux dire, leur ordonnance décorative conditionnée, dans ses détails, par l'esprit qui les anime, mais le fait que le peuple en est devenu l'acteur.

« Les fêtes nationales, affirmait David, sont instituées pour le peuple; il convient donc qu'il y participe

d'un commun accord et qu'il y joue le premier rôle ». L'idée, sans doute, est belle; elle est neuve, en tous cas, et si les solennelles réjouissances organisées par le maître des *Horaces* eurent, en dépit de leur programme

COMMÉMORATION DE LA PRISE DE LA BASTILLE
le 14 Juillet 1792

239. *Commémoration de la prise de la Bastille, le 14 juillet 1792.*

purement abstrait, moralisateur, idéologique, civique, patriotique, etc., quelque beauté et quelque grandeur, c'est certainement à la participation de la foule qu'elles le durent. Cela, il serait aussi puéril qu'injuste de le nier, et ce ne le serait pas moins de rendre David

responsable des désordres et des excès dans lesquels ne pouvaient manquer de s'achever ces fêtes populaires : ce ne fut point de sa faute si la haute et vivante leçon d'idées conçue et rêvée par lui dégénéra trop souvent en orgie. Ne dut-il pas fréquemment en aller ainsi sous le règne des « tyrans ». Et n'avons-nous pas vu certaines grandes fêtes royales de Versailles et de Paris commencer par de scandaleuses bousculades et se terminer par le pillage des buffets ?

Quant à l'appareil décoratif, au « style » des Fêtes révolutionnaires, l'on est bien forcé de constater qu'il n'est que conforme à la tradition en vigueur depuis une cinquantaine d'années et que, si David et ses collaborateurs ont poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences l'imitation de l'antiquité, ils ne l'ont, du moins, pas inventée. « Depuis quelques années, écrivait Grimm en 1762, tout, à Paris, est à la grecque. » Les découvertes d'Herculanum et de Pompéi dataient, celles-ci de 1713, celles-là de 1755; et il est permis d'imaginer que, si la Révolution n'avait pas eu lieu, l'imitation de l'antiquité aurait donné naissance aux mêmes formes architecturales et décoratives.

Et le culte de la nature que David s'inquiétait toujours, dans les scénarios de ses fêtes, d'associer à l'expression des grands sentiments humains, n'était pas nouveau, non plus. En faisant participer à ses cortèges les femmes et les enfants, les vieillards et les jeunes filles, en appelant *tout* le peuple à glorifier dans ses cérémonies le patriotisme et l'amour de la famille, l'esprit de sacrifice et le courage civique, la liberté, l'égalité et la fraternité, en réglant minutieusement les heures des cérémonies : par exemple le coucher du soleil pour la pompe funèbre de Marat, le lever du jour pour la fête du 10 août, en choisissant les fleurs, les branches d'arbres, les insignes dont seront porteurs les figurants de ces processions, David ne fait que suivre, après tout, les préceptes de Jean-Jacques. Et l'auteur des *Rêveries d'un promeneur solitaire* eût versé plusieurs torrents de larmes si l'Etre suprême lui avait accordé la faveur

d'assister à la fête donnée en son honneur au Champ de Mars ou de s'abreuver d'eau pure à la coupe qu'emplissait si généreusement, d'un jet symbolique, la puissante mamelle de la Régénération, cependant que montaient vers le ciel les clameurs enthousiastes d'une foule en délire croyant que l'Age d'or était revenu sur la terre.

240. *Banquet civique à Lille* (*1790*).

241. *Camp fédératif de Lyon (30 mai 1790).*

LA CONFEDERATION NATIONALE (1790)

La Fête de la Confédération Nationale est la première grande fête qui ait eu lieu après la Prise de la Bastille.

Quelque importance et quelque solennité qu'ait prise à Paris sa célébration, l'honneur d'en avoir eu l'idée revient à la ville de Lyon (fig. 241).

C'est dans la plaine des Brotteaux, sur la rive gauche du Rhône, que 50.000 gardes nationaux, représentant plus de 500.000 gardes nationaux de toute la France, surtout de l'Est et du Midi, depuis Sarrelouis et Nancy jusqu'à Marseille, prêtèrent pour la première fois, le 30 mai 1790, le serment civique au milieu des chants

patriotiques et des cris d'allégresse. L'initiative de cette solennité avait été prise par le colonel de la garde nationale lyonnaise, « franc-maçon notoire qui s'efforçait de répandre et de stimuler l'esprit patriote dans une ville où le chômage et la cherté de la vie pouvaient pousser les ouvriers à l'émeute et faire d'eux des agents de la contre-révolution ». Pendant trois heures, ces 50.000 hommes défilèrent devant la statue de la Liberté, tenant d'une main une couronne civique et de l'autre une pique couronnée d'un bonnet phrygien, bourgeois et paysans portant les costumes de tous les pays de France, même des femmes, le sabre en mains, plus enthousiastes et plus exaltées elles-mêmes que leurs maris et leurs fils.

Et le 6 juin 1790, c'est-à-dire plus d'un mois avant la Fête de la Fédération parisienne, avait été célébrée à Lille une fête analogue (fig. 242), où se voient déjà les temples, les autels, les obélisques qui caractériseront les fêtes de la Révolution; tandis que dans le banquet civique donné par les Gardes Nationales de la même ville aux troupes de la garnison le 14 juillet de la même année (fig. 243) figurera un char traîné par un éléphant qui semble faire partie du magasin d'accessoires de l'ancien Régime (fig. 240).

La fête de Paris fut naturellement la plus magnifique.

« C'est à Paris, au Champ de Mars, que le génie a transporté le plus beau monument de l'ancienne et de la nouvelle Rome... et l'imagination est étonnée des prodiges que 20 jours de travaux ont vu naître sous des mains laborieuses... ». Ainsi s'exprime la *Description fidèle de tout ce qui a précédé, accompagné et suivi la fête de* 1790.

Pour parler plus simplement, il suffira de dire qu'un grand cirque elliptique (fig. 245, 246), dessiné par des arbres et au milieu duquel s'élevait l'autel de la Patrie, avait été dressé devant l'École militaire où s'adossait, sur une immense estrade, le trône réservé « à la Majesté de la Nation » ! Trente gradins formaient l'amphithéâtre. L'entrée du cirque était marquée par un arc de triomphe dorique à trois portes auxquelles on accédait par une large chaussée établie pour la circonstance.

242. *Fête de la Fédération à Lille (6 juin 1790).*

L'aménagement du Champ de Mars et la construction de ce portique, des estrades et de la tribune avaient nécessité un travail des plus considérables. La municipalité de Paris n'avait pu y employer qu'un nombre d'hommes très insuffisant. Aussi lorsque, le 12 juillet, la foule constata que les préparatifs n'étaient pas plus avancés, elle se mit elle-même à l'ouvrage. Le lendemain, arrivèrent dès l'aube des bataillons de la Garde Nationale, munis de pelles et de bêches; des femmes se joignirent à eux, des prêtres, des fédérés, des chartreux, des charbonniers, des maçons, des serruriers, des imprimeurs, des forts de la halle; tous se faisaient un point d'honneur de prendre part à ce travail. Un enthousiasme ardent les animait; tout ce monde fraternisait et de temps en temps s'entraînait au chant du « Ça ira ! »

Enfin le jour tant attendu se leva.

La veille, un *Te Deum* avait été chanté à Notre-Dame avec les musiciens de l'Opéra, du théâtre de

243. *Banquet Civique à Lille (27 et 28 juin 1790).*

Monsieur, des Italiens, des Français, de la troupe Montausier et des autres spectacles. La musique de ce *Te Deum* était due à Désaugiers. « L'ouverture en est à la fois simple et majestueuse; seulement sur la fin l'artiste, par des dissonances habilement préparées peu à peu a contristé l'âme et l'a pour ainsi dire conduite par des sensations confuses d'inquiétude et d'anxiété jusqu'à un récitatif qui a vivement affecté l'auditoire ».

Le mercredi 14 juillet, à 6 heures du matin, 50.000 citoyens se sont rassemblés, sur les boulevards. L'on a remis une médaille aux députés, aux commissaires et aux membres de la fête. Et le cortège s'est mis en marche.

En tête s'avancent, précédés par les gardes nationaux parisiens à cheval, avec musique, timbales et

244. *Fête de la Fédération (14 juillet 1790). — Vue d'ensemble.*

trompettes, 120 députés de la Commune, des représentants des corps militaires de terre et de mer nationaux et étrangers et des représentants des 83 départements. Chaque département a sa bannière qui lui a été donnée par la Commune, bannière très simple et sans faste : un bâton terminé par une pique, un rectangle de taffetas blanc avec inscription dans une couronne de chêne, cravate aux couleurs de la nation.

Entre des haies de gardes nationaux l'on arrive au Champ de Mars.

Autour de l'autel de la Patrie entouré de quatre exhaussements orientés vers les quatre parties du monde et sur lequel l'encens fume, se placent les doyens d'âge des départements, leurs bannières et oriflammes flottant au vent, et la troupe de ligne.

Dans l'amphithéâtre adossé à l'Ecole militaire, sous un dais surmonté du drapeau blanc, se sont groupés autour du Roi et de sa famille, venus au Champ de Mars dans la voiture du sacre, tous les membres de l'Assemblée Nationale et de la Municipalité et les électeurs. Un représentant de la municipalité prononce l'éloge du Roi.

Après quoi, les bannières des départements se réunissent au bas de l'autel de la Patrie pour y recevoir la bénédiction que leur donnera, après la messe, l'évêque d'Autun entouré des soixante aumôniers de la garde parisienne (fig. 244).

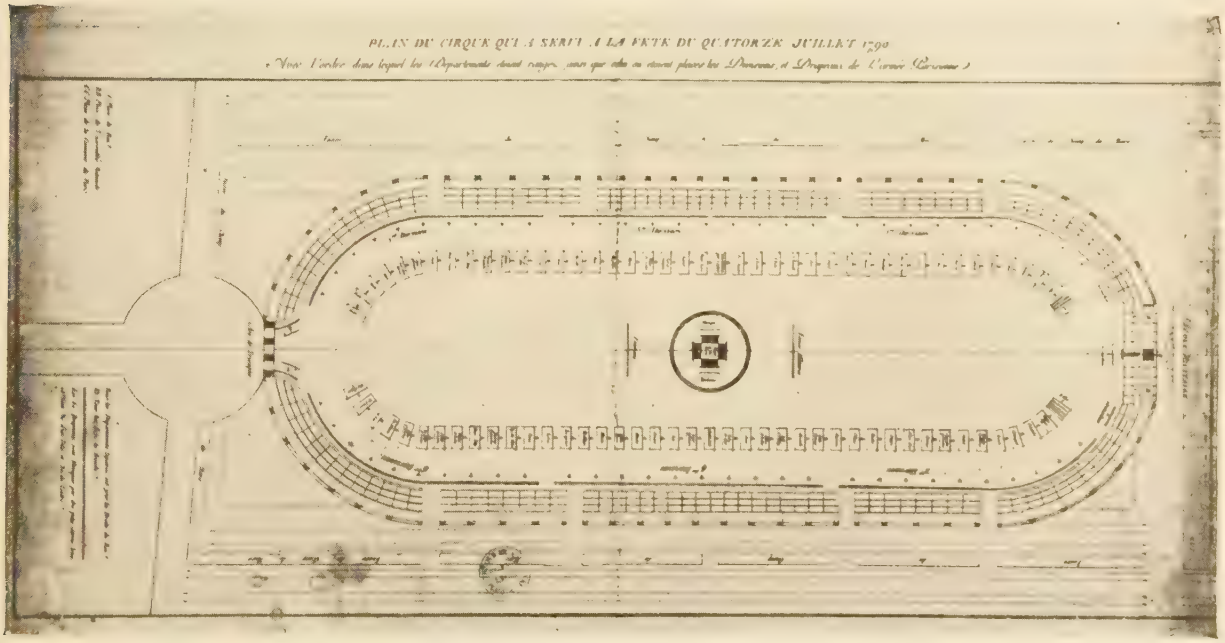
La cérémonie du serment (fig. 247) commence ensuite. Le major de la Confédération, le président de l'Assemblée, le Roi le prononçent, aux cris des quinze mille assistants répétant : « Je le jure » ; et au son de trois cents tambours et des instruments militaires, un *Te Deum* est chanté. La fête est terminée.

Point tout à fait terminée cependant, car tous les corps constitués se rendent à la Muette où, sur la vaste esplanade du corps de logis « ils vont, à la manière des Lacédémoniens, investir les tables qui gémissent sous le poids des *aloyaux* et autres mets d'un assaisonnement plus délectable que leur *sausse noire (sic)* tant vantée. Nous laissons à penser si, comme dit Boileau, les cruches au large ventre ont beau jeu. »

« Cependant, une foule innombrable d'amantes de la Liberté, — dit en terminant le rédacteur de la *Description* — comme on nous représente les nymphes des campagnes, ornées de rubans et de fleurs, sont venues doubler la joie des convives. Des bons mots, des chansons, des charmantes agaceries n'ont rien coûté à leur facile abondance. Voici, pour réjouir nos lecteurs, quelques-unes de leurs idées attrapées à la volée :

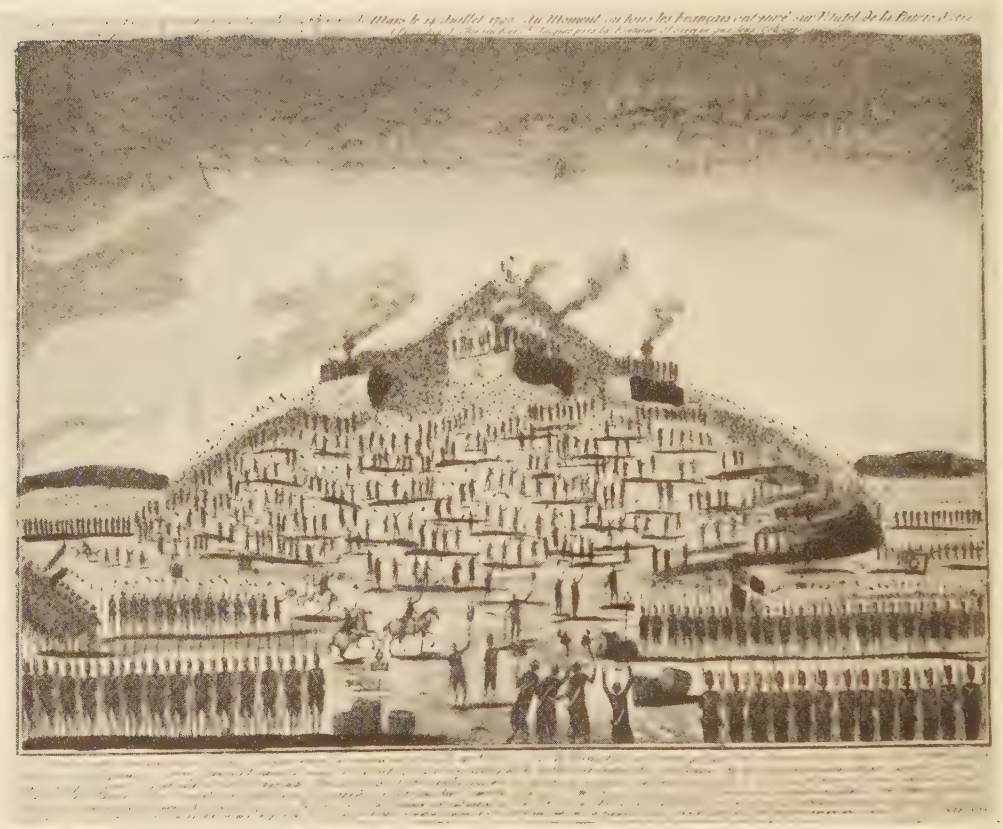
Le Champ de Mars est le théâtre
Où nos concitoyens valeureux
Ont aujourd'hui juré d'abattre
L'aristocrate furieux.

245. Fêtes de la Fédération (14 juillet 1790). — Destruction des Emblèmes de la Tyrannie.



246. Fêtes de la Fédération (14 juillet 1790). — Plan du Cirque du Champ de Mars.

Ils ont La Fayette à leur tête,
Louis les anime au combat.
Ils sauront braver la tempête,
La Liberté leur tend les bras ».



247. *Fête de la Fédération (14 juillet 1790). Serment de fraternité (gravure populaire).*

FETE SUR L'EMPLACEMENT DE LA BASTILLE (1791)

C'est sur l'initiative de la Société des Minimes, « société fraternelle des patriotes de l'un et l'autre sexe » que fut organisée la Fête du 14 juillet 1791, sur l'emplacement de la Bastille. Le patriote Palloy avait assumé les frais de la décoration. « Le terrain avait été artiste-

ment décoré. Des arbres placés avec symétrie rendaient la plateforme et les fossés des plus champêtres. Différents orchestres étaient placés dans ce parc nouvellement planté. Un mât de 96 pieds de haut, illuminé en guirlandes supportait un lustre éclairant le bonnet de la Liberté et le drapeau national. »

248. *Décoration de la statue d'Henri IV (18 juillet 1790).*

FETE POUR LES SOLDATS DE CHATEAUVIEUX (1792)

L'ordonnance de la Pompe funèbre en l'honneur des citoyens soldats morts à Nancy en septembre 1790 (fig. 251) comme celle de la translation des cendres de Voltaire au Panthéon le 11 juillet 1791 (fig. 252, 253

et 254), de la « Fête en l'honneur de la Liberté à l'occasion de l'arrivée des soldats de Châteauvieux arrachés des galères de Brest » (16 avril 1792) est inspirée des mêmes principes que celles qui l'ont précédée et qui la suivront (fig. 255).

VÛE DE LA FETE DONNÉE AUX CHAMPS.

249. *Fêtes et illuminations aux Champs-Elysées (18 juillet 1790).*

Elle comprend cinq groupes de citoyens séparés, en cours de marche, par des gardes nationaux, des vétérans et des musiques.

Le premier groupe porte les tables de la Loi nouvelle, c'est-à-dire de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen;

Le deuxième porte le modèle et le drapeau de la Bastille, environné des armes et instruments qui ont servi à la conquête de la liberté;

Le troisième porte des drapeaux anglais, américains et français réunis par des rubans tricolores; il est précédé par les bustes de Franklin, de Sidney et de Jean-Jacques Rousseau;

Le quatrième porte le livre de la Constitution et est entouré de pères de famille, d'épouses et de mères;

Fêtes et Illuminations aux Champs Elysées
le 18 Juillet 1790

250. *Fêtes et Illuminations aux Champs-Elysées (18 juillet 1790).*

Le cinquième est formé de députés et de fonctionnaires divers... et ne porte rien.

Défilent ensuite : des citoyens qui, depuis la Révolution, ont été victimes du despotisme, et des citoyennes qui, à tour de rôle, portent un modèle de galère; des jeunes femmes portant 40 trophées formés des débris des chaînes des soldats de Châteauvieux, entremêlés de bannières et d'inscriptions en l'honneur de la Liberté. Au milieu de ce groupe passe un sarcophage antique sur

lequel sont inscrits les noms des vingt-trois soldats immolés à la vengeance de leurs officiers, un autre sarcophage consacré aux mânes des gardes nationaux morts victimes de leur zèle pour l'exécution de la Loi. Suit la musique de la Garde Nationale, précédant le Char de la Liberté, traîné par vingt chevaux. Le char est de forme antique; la Déesse a sur la tête une couronne de fleurs et à ses pieds un autel où brûlent des parfums. C'est David et Hubert qui ont dessiné ce monument roulant qu'enrichissent encore des inscriptions et des devises de Chénier.

La Renommée vole en avant du char; à droite et à gauche sont Brutus et Guillaume Tell et à l'arrière un bas-relief représente l'Aristocratie, la Féodalité et les Préjugés terrassés, écrasés, anéantis par la Liberté. Environnant la statue de la Déesse, les quarante soldats de Châteauvieux, sous la conduite de Collot d'Herbois.

Le point de réunion du cortège est la Barrière du Trône. Premier arrêt à la Bastille, dont les soldats visitent l'emplacement. Deuxième arrêt place Louis XV et l'on atteint l'esplanade des Invalides, devenue le Champ de la Fédération. Le char s'arrête au pied de l'autel de la Patrie; les quarante soldats portent la statue de la Liberté sur l'autel; la fumée des parfums monte vers le ciel, les musiques sonnent, des décharges d'artillerie ébranlent l'air.

« Les citoyens, disait le programme de la fête, sont invités à répandre des fleurs sur le chemin du cortège ».

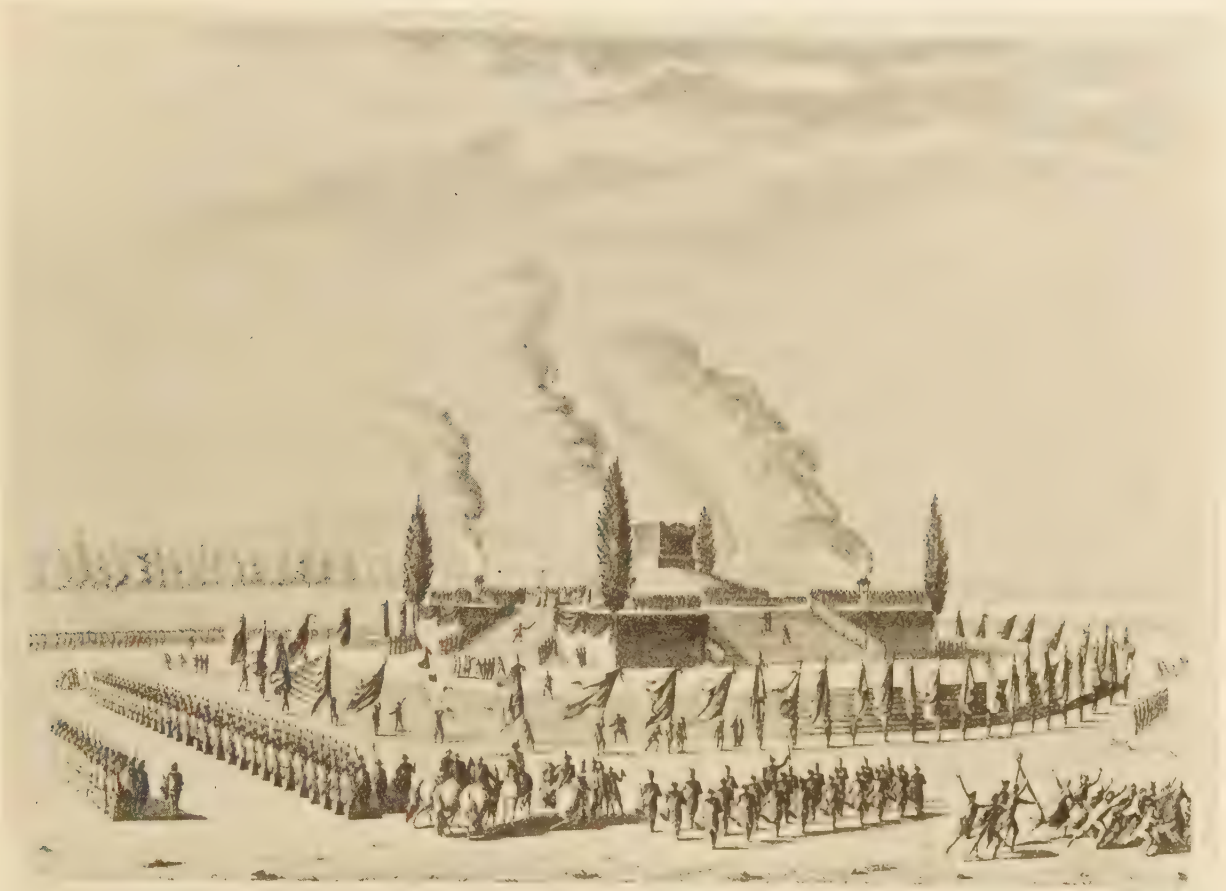
FÊTE DE LA RÉGÉNÉRATION

(1793)

C'est encore à David qu'est due l'ordonnance de la Fête de la Régénération, le 10 août 1793 (fig. 256).

Le rassemblement des citoyens désireux d'y prendre part devait avoir lieu sur l'emplacement de la Bastille. « Au milieu de ces décombres s'élèvera la Fontaine de la Régénération, représentée par la Nature. De ces

fécondes mamelles qu'elle pressera de ses mains jaillira avec abondance l'eau pure et salutaire dont boiront tour à tour 86 commissaires, un par département; le plus ancien d'âge aura la préférence : une seule et même coupe



251. *Pompe funèbre en l'honneur des citoyens soldats morts à Nancy, en septembre 1790.*

servira pour tous. Le Président de la Convention, après avoir, par une espèce de libation, arrosé le sol de la Liberté, boira le premier. Une salve d'artillerie, à chaque fois qu'un commissaire aura bu, annoncera la consommation de l'acte de fraternité. » — Et l'on chantera la Marseillaise. Après quoi, les commissaires se donneront le baiser fraternel et le cortège s'ébranlera.

Le cortège dirigera sa marche par les boulevards. En tête l'on verra les sociétés populaires portant une bannière sur laquelle sera peint « l'œil de la surveillance pénétrant un épais nuage »; viendra ensuite la Convention en corps, chacun de ses membres portant à la main un bouquet formé d'épis de blé et de différents fruits.

Huit d'entre eux promèneront sur un brancard une arche ouverte renfermant les tables des Droits de l'Homme. Autour de la Convention Nationale, les commissaires des 86 départements, ayant à la main une pique et une branche d'olivier, formeront, avec un cordon tricolore une chaîne ininterrompue. Suivra « la masse respectable du Souverain : le Peuple. »

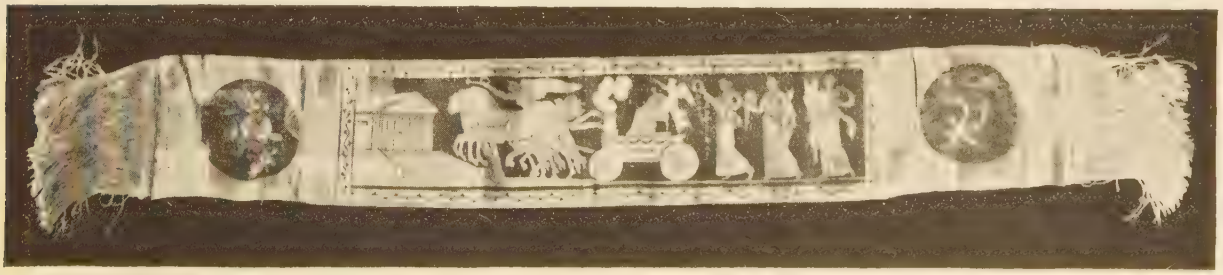
Toutes les classes y seront mêlées, riches et pauvres, élèves de l'Institut des aveugles traînés par un plateau roulant; les enfants trouvés couchés dans de blanches barcelonnettes; une charrue sur laquelle seront assis un vieillard et sa vieille épouse, traînés par leurs propres enfants.

Ensuite, un groupe militaire conduira en triomphe un char attelé de huit chevaux blancs et ce char contiendra une urne dépositaire des cendres des héros morts glorieusement pour la patrie, entourée de citoyens tenant des couronnes de fleurs à la main..... et des cassolettes brûleront des parfums autour du char.

Ce n'est pas tout encore... un détachement d'infanterie escortera « des tombereaux revêtus de tapis parsemés de fleurs de lis et chargés des dépouilles des vils attributs de la royauté et de tous ces orgueilleux hochets de l'ignorante noblesse; sur des bannières on lira cette inscription: *Peuple, voilà ce qui a toujours fait le malheur de la Société humaine.*

Le cortège fera halte au boulevard Poissonnière. Devant un arc de triomphe il pourra saluer, assises sur leurs canons et agitant des branches d'arbres et divers trophées, les héroïnes des 5 et 6 octobre 1789, à qui le Président de la Convention remettra une branche de laurier. Elles feront alors tourner leurs canons et, réunies

252. Translation des Cendres de Voltaire au Panthéon (11 juillet 1791).



253. Ceinture portée par les Jeunes Filles du Cortège (11 juillet 1791).

au Souverain, suivront la marche « dans une attitude fière. » A chaque station, harangue, chants d'allégresse et salves d'artillerie.

La troisième halte aura lieu sur la Place de la Révolution, « à l'endroit où est tombé le tyran ». Inauguration solennelle de la Statue de la Liberté entourée de chênes

254. *Translation des Cendres de Voltaire au Panthéon (1791).*

touffus; offrande par les citoyens libres de rubans tricolores, de bonnets de la liberté, d'inscriptions, de peintures que l'on suspendra aussitôt au feuillage des chênes. Au pied de la déesse, un énorme bûcher se dressera au centre de cinq gradins (fig. 257). Profond silence, sacrifice expiatoire des attributs de la Royauté. Les 86 commissaires y mettent le feu. La mémoire des tyrans est vouée dans les harangues exaltées et des cris de haine à l'exécration publique; et aussitôt après, « des milliers d'oiseaux rendus à la liberté, portant à leur col de légères banderolles, prendront leur vol rapide dans les airs et porteront au ciel le témoignage de la Liberté rendue à la terre. »

La quatrième halte aura lieu sur la Place des Invalides. Au milieu de la place, sur la cime d'une haute montagne, se dresse une figure colossale. Elle représente le Peuple français, « rassemblant de ses bras vigoureux le faisceau départemental, l'ambitieux fédéralisme sortant de ses fangeux marais, d'une main écartant les

Première fête de la Liberté à l'occasion des quarante soldats de Château-Vieux, arrachés des galères de Brest.

255. *Première fête de la Liberté à l'occasion des quarante soldats de Château-Vieux, arrachés des galères de Brest* (1792).

roseaux et s'efforçant de l'autre d'en détacher quelques portions. Le Peuple français l'aperçoit, prend sa massue, le frappe et le fait rentrer dans ses eaux croupissantes pour n'en sortir jamais. »

Au Champ de Mars a lieu la cinquième station. Avant d'y pénétrer, hommage éclatant à l'Egalité. Tout le monde passe sous un portique fait de deux thermes, symboles de l'Egalité et de la Liberté qu'ombrage un épais feuillage. Chaque citoyen tient à la main une guirlande tricolore tendue, « à laquelle est suspendu un vaste

niveau : le Niveau national »; ce niveau planera sur toutes les têtes indistinctement. « Orgueilleux, vous courberez la tête. » Et pendant que les personnages officiels monteront les degrés de l'autel de la Patrie, chacun attachera son offrande au pourtour de l'autel, « les fruits de son travail, les instruments de son métier ou de son art. »

256. *La Fontaine de la Régénération, sur les débris de la Bastille, le 10 août 1793.*

Après quoi, le peuple se rangera autour de l'autel et fera le serment de défendre la Constitution jusqu'à la mort.

Salve générale au bruit solennel et guerrier de laquelle le Président de la Convention remettra au Peuple l'arche qui renferme la Constitution sacro-sainte. Le peuple s'en emparera « respectueusement »; il la portera en triomphe « et des baisers fraternels termineront cette

scène nouvelle et touchante ». La fête se terminera, comme il convient, par un banquet frugal.

La même année (1793), David présenta un projet de fête pour célébrer la reprise de Toulon sur les Anglais, le premier fait d'armes où se soit fait remarquer Napoléon Bonaparte. « L'artiste eut l'idée, conte Delécluze qui avait,

257. *Fête de l'Unité (10 août 1793). — Tableau de De Machy.*

on le sait, fréquenté l'atelier du maître des *Sabines* et avait été presque témoin de ces événements, de saisir cette occasion pour célébrer à la fois la valeur de toutes les armées françaises. Quatorze chars à quatre roues, traînés par six chevaux, étaient ornés des drapeaux pris aux différentes nations ennemies par chacun des corps d'armées et ces trophées étaient entourés de soldats blessés et invalides de ces quatorze armées. La plupart des fêtes républicaines jusqu'à celles-ci se rapportaient à des événements sinistres, que l'éclat théâtral des réjouissances

ne dissimulait que faiblement. Cette fois, chacun des chars répondait à une armée, et l'on y voyait des drapeaux réellement pris sur l'ennemi, et quelques-uns des braves qui s'étaient exposés pour les enlever. Ce spectacle fit une vive impression et ceux mêmes qui étaient le plus opposés aux violences du gouvernement républicain ne purent voir sans émotion ces quatorze chars de triomphe ».

FETE DE BARA ET VIALA (1794)

Bien que le 9 thermidor ait empêché la Fête des jeunes Bara et Viala d'avoir lieu, il n'est pas sans intérêt d'en résumer le plan ici, tel qu'il avait été rédigé par David, comme celui de la Réunion populaire du 10 août, de la pompe funèbre de Marat, de la fête de Toulon et comme le sera celui de la Fête de l'Etre Suprême.

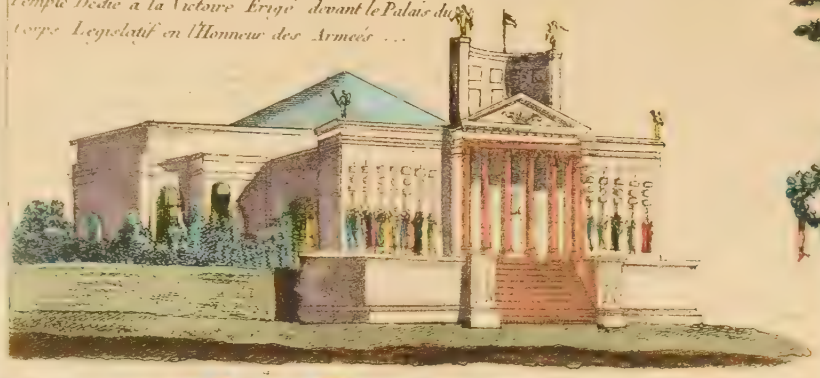
A trois heures après-midi, des décharges d'artillerie donnent le signal de la cérémonie. Le peuple se rassemble au Jardin National, au son d'une musique guerrière. Sur l'amphithéâtre la Convention est au complet; chacun tient à la main le symbole de sa mission. Un chœur chante. Le président de la Convention prononce l'oraison funèbre des deux jeunes héros à qui sont décernés les honneurs du Panthéon, puis il remet l'urne qui renferme les cendres de Viala à une députation d'enfants de onze à treize ans. Celle qui contient les restes de Bara sera déposée entre les mains des mères dont les enfants sont morts glorieusement pour la défense de la Liberté.

A cinq heures, seconde salve d'artillerie. Précédé de tambours, le cortège se met en marche, ayant en tête les députés, les mères et les enfants. Il est divisé en deux colonnes : à droite les enfants, à gauche les mères. Six groupes d'artistes des théâtres, chanteurs, danseurs, musiciens, chanteuses, danseuses, poètes, et les représentants du peuple entourés de braves militaires blessés pour la défense de la patrie, précèdent le Président de la Convention qui « donne la main droite à l'un d'entre eux, désigné par le sort et la gauche à la mère de Bara et à

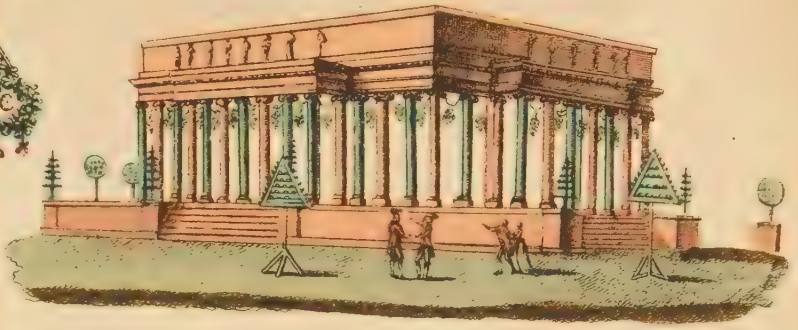
Fête Brillante de l'Anniversaire du 14 Juillet 1801. du 25 Messidor de l'an 9 de la République Française dans les Champs Elisées

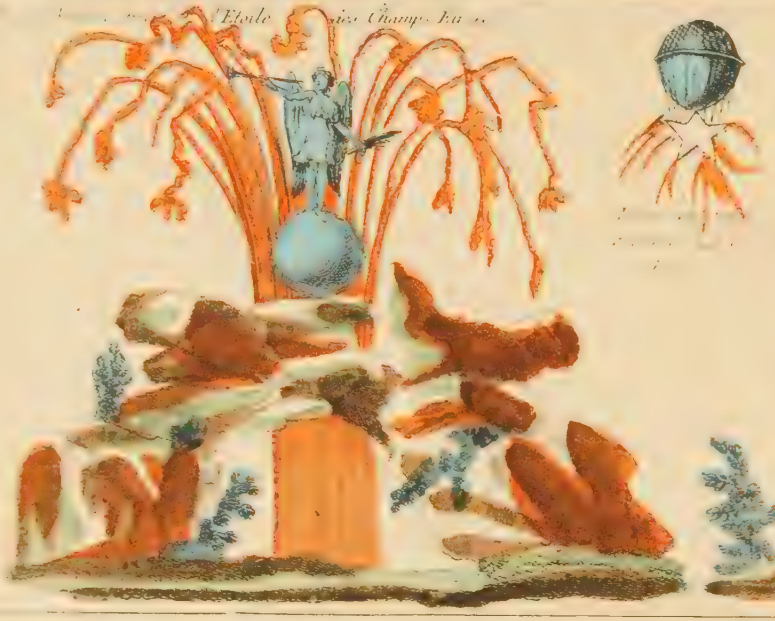
Mât de Cocagne Elevé dans l'Ancien Cours de la Reine.

Temple Dedié à la Victoire Erigé devant le Palais du Corps Legislatif en l'Honneur des Armées ...



Temple Quarré Dedié à la Paix.





Salle Ronde de Walse Couverte et Decoré avec Elégance de Soixante Pieds de Diametre dans le quarré de la Lauterie

ses filles. » Le peuple ferme la marche. Le roulement des tambours, le son plaintif des musiques, les lamentations de la foule, la pantomime « lugubre et militaire » des danseurs, tout est prévu, commandé. A un signal,

258. *Messe Civique* (*1793 ou 1794*).

le cortège s'arrête. Un grand silence règne, rompu tout à coup par trois cris : « Ils sont morts pour la Patrie ».

L'on finit par atteindre le Panthéon. Sur un autel dressé au milieu de la place, on dépose les urnes. Danses funèbres; nouveau silence. Le Président de la Convention embrasse les urnes, « et les yeux élevés vers le ciel, proclame en présence de l'Etre Suprême et du Peuple les

honneurs de l'immortalité pour Bara et Viala ». Et tout change aussitôt. L'allégresse éclate. La foule pousse trois cris: « Ils sont immortels ». L'airain sonne et les jeux commencent. Les tambours font entendre des roulements

259. *Transfert des cendres de Rousseau au Panthéon (11 octobre 1794).*

guerriers, les danseuses jettent des fleurs sur les urnes, les danseurs prennent des attitudes martiales, les poètes récitent des vers, de jeunes soldats exécutent des évolutions militaires.

Nouveau discours du Président de la Convention. Les mères portent au Panthéon l'urne de Bara, les enfants celle de Viala; après quoi, le président ferme le

temple et donne le signal du départ. Tout le monde retourne au Jardin National, la Convention remonte sur l'amphithéâtre, le président prononce encore un discours et la cérémonie se termine par les cris plusieurs fois répétés de « Vive la République ».

FETE DE L'ETRE SUPREME

(1794)

« La Révolution avait fait des fêtes, dit Edmond de Goncourt, le complément de l'éducation ». Il ne s'agissait pas seulement d'amuser le peuple; il fallait l'instruire... en l'amusant. La Religion de la Raison avait remplacé la Religion catholique. Hébert et Chaumette avaient proposé au peuple cette formule de serment : « Je jure de n'avoir d'autre religion que celle de la Nature, d'autre temple que celui de la Raison, d'autres autels que ceux de la Patrie, d'autres prêtres que nos législateurs, d'autre culte que celui de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité ».

« Alors, dans Notre-Dame, la Grande Basilique, continue l'auteur de la *Société française pendant la Révolution,* sur le tabernacle du maître-autel est hissée « non une statue morte, mais une image vivante de la Divinité, un chef-d'œuvre de la nature » comme l'a dit le compère Chaumette. — Dieu est la Maillard, l'ex-danseuse du Théâtre des comédiens du Bois de Boulogne, l'humaine créature des soupers du duc de Soubise à Pantin. Elle est là, en bonnet rouge, draperies écourtées, pique en mains, « entourée de toutes les jolies damnées de l'Opéra, qui à leur tour excommunient la calotte en chantant mieux que des anges des hymnes patriotiques ». Dans la cathédrale, l'orgue mugissant, les tambours roulant, les fanfares sonnant, le clair éclat des trompettes, les cris, les refrains obscènes, les vociférations s'éteignent et meurent dans la mesure de l'énorme carmagnole, claquant de ses sabots les tombes épiscopales. « C'est le sabbat qui s'est oublié au soleil : l'eau-de-vie emplit les

ciboires courant les lèvres enflammées, et avec la fumée des brûle-gueules, montent vers la voûte étonnée les empuantissements des maquereaux grillés sur les patènes !

Et de Notre-Dame, les hommes de la Halle ont

260. *Fête de l'Etre Suprême* (1794). — *Tableau de Naudet.*

enlevé la Maillard et l'ont portée triomphalement à la Convention. « Le président l'a fait asseoir à ses côtés » et lui a donné l'accolade au nom de tout le peuple français... « Et la déesse a été reconduite à son temple par la Convention pour la fête du soir, où les chapelles masquées de tapisseries laissent entrevoir un coin des tableaux de Téniers ».

Mais la Raison, la froide et sèche Raison, ne parvient point à satisfaire les aspirations religieuses et morales du peuple. La foule a besoin d'un idéal tangible : les images des Saints seront remplacées sur les autels par des emblèmes de la Piété filiale, de la Grandeur d'âme,

du Courage, de l'Egalité, de la Bonne foi, de la Bienfaisance, de l'Amour conjugal. La Vertu règnera désormais sur le même plan que la Raison. Veut-on savoir quel était l'auteur de cette pétition présentée à la Convention

261. *Fête de l'Etre Suprême (1794). — Décoration du Champ de Mars.*

Nationale ? le Marquis de Sade. Et Robespierre reprendra cette idée quand il établira le rite des trente-six fêtes de la Religion nouvelle, dont la plus importante et la plus solennelle sera la Fête de l'Etre Suprême (fig. 260, 261 et 262).

« Le tambour bat, appelant à leurs sections hommes, femmes, jeunes filles vêtues de blanc, des couronnes de pampre sur la tête, des roses à la main. Aux fenêtres, aux portes, dans les rues où le défilé passe, des guirlandes de fleurs, des rameaux de chêne. Les sections, arrivées au Jardin National, dansent sous les arbres

262. *Fête de l'Etre Suprême* (1794). — *Décoration du Champ de Mars.*

antiques, témoins « des tristes réjouissances ordonnées par les despotes, lorsqu'il naissait un monstre de leur race. » Les trompettes sonnent : sur la vaste estrade au-devant du palais, la Convention monte et paraît. « Français républicains, — dit au peuple le président de la Convention, Maximilien Robespierre — n'est-ce pas l'Etre Suprême qui, dès le commencement des Temps, décréta la république. » — Au discours l'hymne de Gossec succède. Les artistes de l'Institut national entonnent les strophes de Désorgues :

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes ;
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir !

VUE DU JARDIN NATIONAL ET DES DECORATIONS,

Le jour de la fête célébrée en l'honneur de l'Etre Suprême le Decadi 20 Prairial l'an 2 de la Republique

263. *Fête de l'Etre Suprême (1794). — Décoration du Jardin National.*

« Robespierre met, d'une torche, le feu au monstre de l'athéisme: la Sagesse apparaît, d'une main montrant le ciel, de l'autre tenant une couronne d'étoiles. Les fanfares de Bruni retentissent. La Convention s'ébranle; le peuple l'accompagne, rangé sur deux lignes, les hommes à droite, les femmes à gauche; et le député d'Arras l'entraîne à sa suite, marchant dans les vivats populaires comme un victorieux précède les rois vaincus. »

« Il va; et pendant que roulent, dans la poussière de son pas, la Convention domptée, le char qui porte la Liberté à l'ombre d'un arbre, les taureaux aux cornes d'or, et le peuple, Maximilien voit déjà élevé aux lieux où il passe le majestueux décor d'une dictature en marche »... tous les embellissements du Jardin National

et de ses environs prévus par l' « Arrêté du Comité de Salut public du 25 floréal an II ».

L'on arrive ainsi au Champ de la Réunion. « Au sommet de la montagne que l'on y a bâtie, les représentants sont montés; les citoyens, les citoyennes de tout âge l'envahissent et la cernent. Ils lèvent tous les bras, acclament l'Etre Suprême.

« Le ciel est bleu, sans un nuage. Quand ce beau soleil reviendra, ce sera le soleil de Thermidor. »

FETE DU 9 THERMIDOR
(1798)

C'est également par le maître des *Horaces,* David, que fut réglée la *Fête du 9 Thermidor pour l'entrée triomphale des monuments des sciences et des arts recueillis en Italie* (fig. 266).

Le cortège, ouvert par un détachement de cavalerie et sa musique, comportait trois grandes divisions :

Première division, réservée aux sciences. Une bannière paraissait d'abord, avec l'inscription : *Histoire Naturelle.* Elle était suivie des professeurs et administrateurs du Muséum, des élèves et amateurs désignés par ces professeurs et de 10 chars.

Le 1er char était celui des minéraux; le 2^{me}, celui des pétrifications de Vérone; le 3^{me} celui des graines de végétaux étrangers; le 4^{me}, celui des végétaux étrangers vivants; le 5^{me} portait un lion d'Afrique; le 6^{me}, une lionne; le 7^{me}, un lion du désert de Sara *(sic);* le 8^{me}, un ours de Berne, derrière lequel marchaient deux chameaux et deux dromadaires; le 9^{me}, des outils et instruments d'agriculture en usage en Italie; le 10^{me}, deux blocs de cristal. Un détachement de troupes fermait la première division.

La *deuxième division* était consacrée aux Lettres et aux Arts. Derrière une bannière avec inscription défilaient des chœurs de musiciens chantant des hymnes

POMPE FUNÈBRE DU MARÉCHAL HOCHE
AU CHAMP-DE-MARS (22 SEPTEMBRE 1797).

265. *Fête de la Fondation de la République (22 septembre 1796). — Course de Chars.*

patriotiques, des députations des sociétés de sciences et d'art, des artistes dramatiques, des artistes typographes, des bibliothécaires, des professeurs de l'École polytechnique et du Collège de France, ces derniers portant le buste d'Homère sur un trépied antique, de professeurs et d'élèves choisis des Écoles centrales. Il comprenait six chars contenant des manuscrits, des livres rares, des médailles, etc., etc. Détachement de troupes.

La *troisième division* était celle des Beaux-Arts. Ces deux mots se lisaient sur une bannière autour de laquelle défilaient un chœur de jeunes artistes chantant des couplets de circonstance, les artistes primés dans les écoles spéciales des Beaux-Arts, les administrateurs du

266. *Entrée triomphale des Monuments des Sciences et Arts en France (27 et 28 juillet 1798).*

Musée Central des Arts, du Musée spécial de l'Ecole française et du Musée des Monuments français, les professeurs des Ecoles de peinture, de sculpture et d'architecture et tous leurs élèves.

Enfin sur 29 chars s'offraient à la vue : les chevaux de Saint-Marc, la Vénus du Capitole, le Mercure du Belvédère, le Discobole, le Gladiateur mourant, l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, le Meléagre et les statues de Trajan, de Brutus, de Démosthène, de Cérès, etc., la *Transfiguration* de Raphaël et des toiles de Véronèse, de Jules Romain, du Dominiquin, de Titien, etc.

Un buste antique de Brutus terminait la marche, porté par les défenseurs de la République, et suivi des commissaires du gouvernement chargés de procéder à la

recherche des objets de science et d'art, lesquels avaient au chapeau une plume tricolore et à la main une couronne de laurier.

Le cortège était fermé par un détachement de troupes.

ANNIVERSAIRE DE LA FEDERATION

(1800)

Les fêtes de l'ancien Régime avaient été royales, celles de la République avaient été civiques, celles du Consulat et de l'Empire furent presque exclusivement militaires.

Du 2 juillet 1800, jour où parvint à Paris la nouvelle de la victoire de Marengo au 14, jour où devait être célébré l'anniversaire de la première Fédération, Paris connut une espèce de délire sacré, dont la personne du Premier Consul fut l'objet. « Il eut l'idée, dit J. de Norvins dans son *Mémorial,* d'une consécration qui, de ce jour fameux d'une époque passée, fît la première solennité de l'ère nouvelle dont il dotait la France. La fête reçut le nom de fête de la *Concorde*: c'était un progrès. Sauf les jeux du cirque, elle fut toute militaire ». Elle comportait l'inauguration du quai Desaix, la pose, place Vendôme, de la première pierre destinée à porter la colonne dédiée aux braves du département de la Seine et, place de la Concorde, de celle consacrée à la gloire de toutes les armées de la République, un défilé devant les trois consuls et les ministres, de tous les hauts fonctionnaires civils, suivi d'une cérémonie au Temple de Mars avec discours et exécution d'une cantate de Fontanes et Méhul, intitulée le *Chant de Messidor* et un grand banquet présidé par le premier consul; enfin, l'exposition au Champ de Mars des drapeaux conquis à Marengo et la revue des troupes revenues d'Italie en vingt-neuf jours de marche, « avec leurs beaux uniformes déchirés et leurs beaux visages bronzés par le soleil, la fatigue et la victoire », et la foule impatiente s'était précipitée comme une avalanche vers les héros de Marengo et s'était emparée,

267. *Fête donnée au général Berthier pour la Paix (22 mars 1801).*

victorieuse à son tour, du cirque où les jeux allaient commencer. « Le soir, Paris parut tout en feu. Les orchestres étaient partout, et un brillant feu d'artifice, allégorique de la victoire, tiré sur le pont de la Concorde, termina la fête ».

Le décadi après le 14 juillet, le Champ de Mars servit de lice à trois luttes différentes : course à pied, course à cheval, course en chars. « Ces chars étaient extérieurement construits d'après les modèles des chars antiques, et les automédons qui les conduisaient, tous jeunes gens de la société, ainsi que les rivaux des deux premières courses, portaient le costume fidèle des jockeys de Newmarket... Un aérostat gigantesque, orné de drapeaux tricolores et de fusées, s'élança ensuite dans les airs où il éclata, ne laissant de lui qu'un nuage de fumée. Il représenta la moralité de ces brillantes fêtes de la gloire ».

268. *Fête du 14 juillet 1801. — Feu d'artifice à l'Etoile.*

FETE DE LA PAIX
(1801)

Comme certaines fêtes parisiennes de l'ancien Régime, celle qui fut organisée à Paris le 18 brumaire an X avait pour théâtre principal le cours de la Seine, entre le Pont-Neuf et le pont de la Concorde. Entre ce dernier et celui des Tuileries, au milieu de la rivière, l'on avait érigé un vaste édifice : le temple du Commerce orné de figures et de bas-reliefs allégoriques; ce temple retentissait de chants d'allégresse et des hommes de toutes les nations y exécutaient des marches et des danses. Une flotille de barques et de chaloupes évoluait dans ce bassin, autour du monument, tandis que résonnaient des orchestres et des chœurs.

269. *Fêtes du 14 juillet et du 23 septembre 1801 — Les théâtres du Carré Marigny.*

Sur la place de la Concorde, d'où un très bel aérostat enleva, l'après-midi, quatre aéronautes, s'élevaient des portiques et des salles de bal couvertes et un grand théâtre, le Théâtre de la Concorde, sur la scène duquel avaient été construits trois temples. Le plus majestueux était dédié à la Paix.

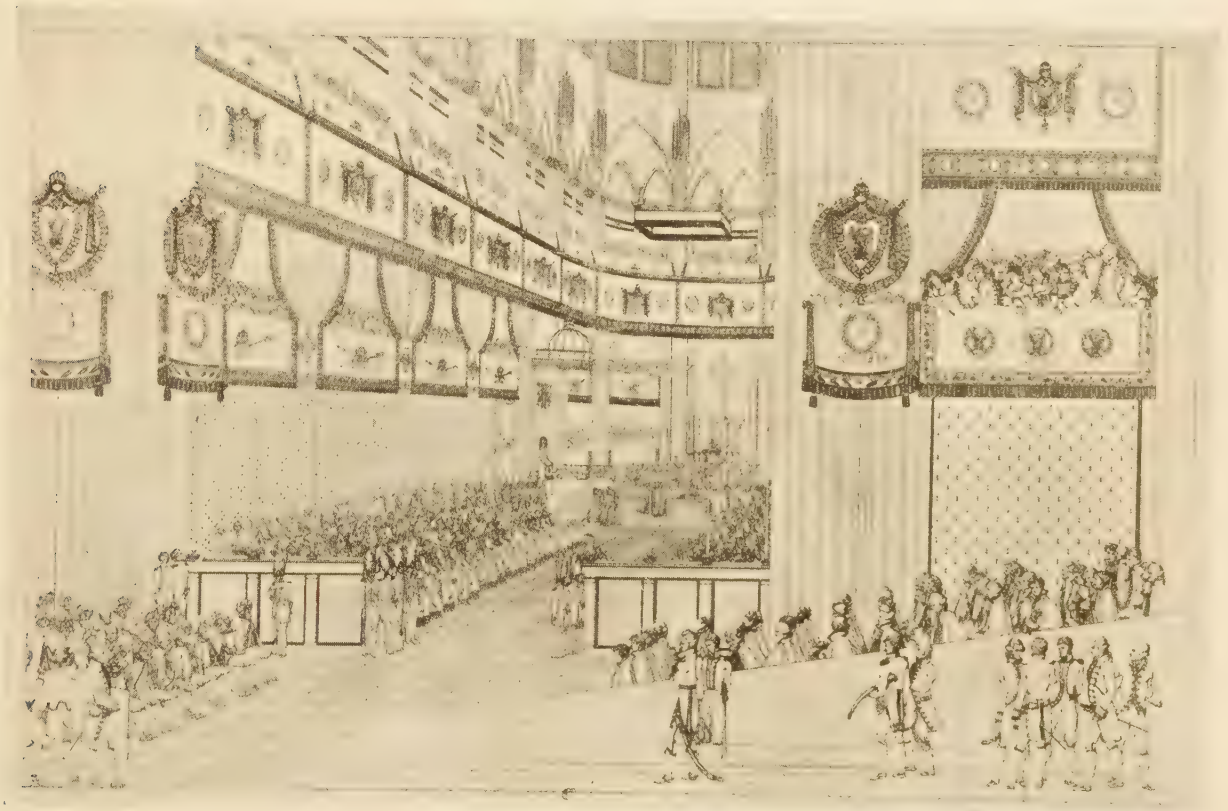
A six heures du soir, grande pantomime allégorique sur le théâtre de la Concorde : « Toutes les nations sont armées les unes contre les autres, dit le programme de la fête. Evolutions militaires, assauts, marches, combats. Tableau des malheurs de la guerre. Les malheurs cessent, le canon se tait. Les constructions militaires qui décoraient le fond du théâtre se sont écroulées. Le jour plus doux qui éclaire la scène laisse voir le Temple de la Paix, celui des Beaux-Arts et celui du Commerce. Hymne à la Paix. Un ballet, formé de toutes les Nations réconciliées, termine la pantomime ».

Enfin, fut tiré sur la Seine un fort beau feu d'artifice ayant pour centre le Temple du Commerce dont le *Journal des Débats* à qui j'emprunte tous ces détails, affirme que « c'était un spectacle bien surprenant que de voir un volcan de fusées s'élancer du sein de la rivière dont les flots paraissaient couverts de petites fusées; l'eau n'éteignait point leur éclat, elles sautaient, en serpentant d'un flot sur un autre, et dessinaient mille bizarres figures ».

Et l'on dansa dans tout Paris le reste de la nuit.

CHAPITRE VIII

LES FÊTES DE L'EMPIRE



270. *Sacre de Napoléon (2 décembre 1804). — Décoration du chœur de Notre-Dame.*

Les fêtes du Premier Empire sont des fêtes de l'ancien Régime et qui comportent la même splendeur et les mêmes rites. Elles n'ont point pour but, comme celles de la Révolution, d'instruire le peuple et de le moraliser; elles n'ont pour but que de glorifier un homme, un souverain, et le peuple n'y participe plus qu'en tant qu'il porte un uniforme, qu'en tant qu'il est soldat... ou fonctionnaire.

Du point de vue artistique, elles diffèrent encore des fêtes révolutionnaires. Celles-ci étaient républicaines, elles se réclamaient des traditions de la Rome républicaine et Brutus en était le héros favori, comme étaient leurs emblèmes favoris, le niveau, les faisceaux, le bonnet phrygien; celles-là sont impériales, se réclament des exemples de la Rome impériale, et César en est le dieu; elles auront pour emblèmes le sceptre, la main de

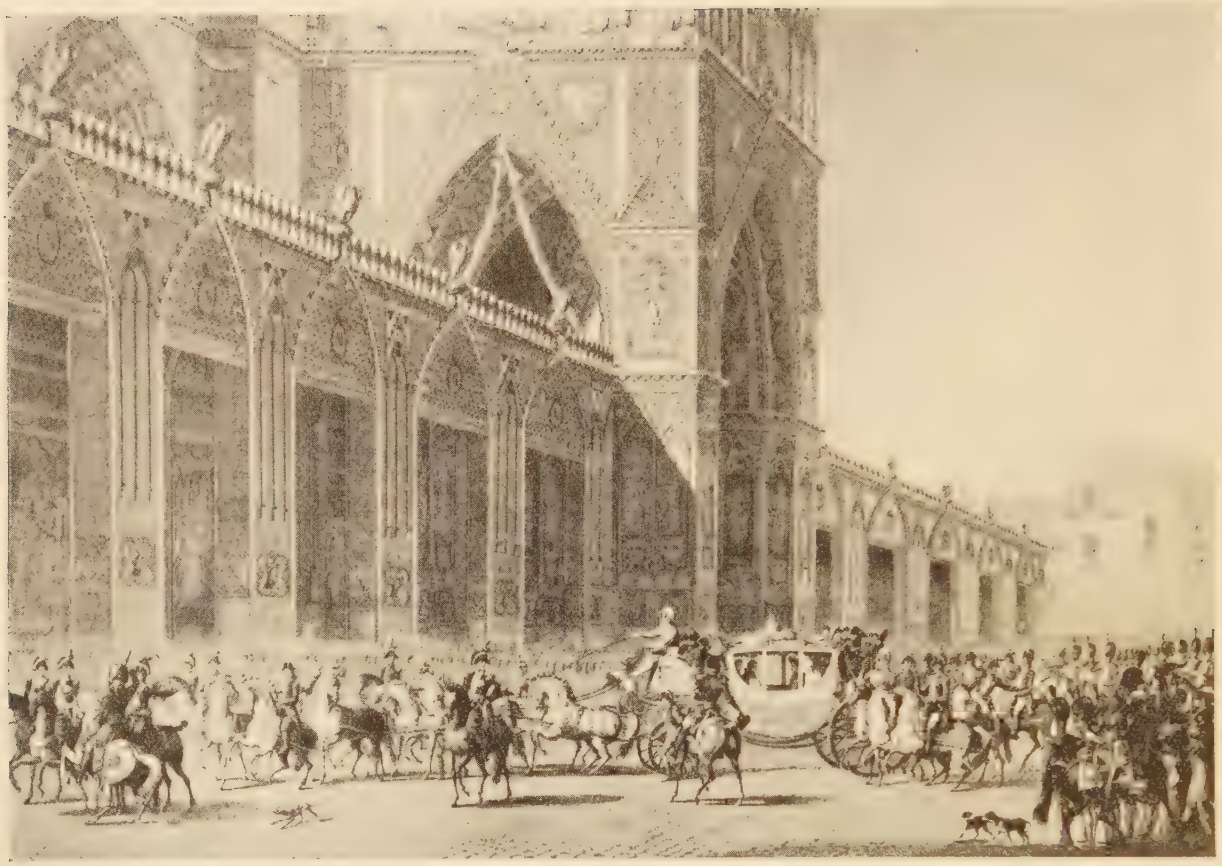
271. *La distribution des Aigles — La tribune impériale.*

justice, les aigles, les abeilles, le globe du monde, les Victoires, la couronne. Ce n'est plus à des idées abstraites, ni à la Raison, ni à la Régénération, ni à l'Etre suprême que l'on érige des autels, mais au vainqueur du monde, à un être de chair et d'os, qui a posé sur son front la couronne de Charlemagne, à l'Empereur. Et les architectes, et les décorateurs, et les ordonnateurs de fêtes, David, et Percier et Fontaine en tête, ces derniers surtout, chargés de créer au nouveau César un décor de parade digne de lui, remettront en honneur tout ce que l'antiquité romaine avait inventé de plus somptueux pour glorifier ses empereurs.

Le style décoratif du Premier Empire, le style des

fêtes du Premier Empire sera donc romain et, à part quelques emprunts à l'Egypte, proprement romain : classicisme de copie plutôt que d'assimilation. La Renaissance s'inspire de l'antique, l'art du Premier Empire le pastiche. Un architecte comme Gabriel, lorsqu'il bâtit les deux palais de la Place de la Concorde, accomplit œuvre créatrice; l'arc de triomphe du Carrousel, d'une préciosité d'ailleurs exquise et du goût le plus délicat, n'est qu'un démarquage.

Quelque somptueuses qu'elles aient été, les fêtes de Napoléon ne sauraient être comparées aux grandes fêtes de Louis XIV et de Louis XV. Oserai-je dire qu'elles sentent, parfois, le parvenu ?



272. *Sacre de Napoléon (2 décembre 1804). — L'arrivée à Notre-Dame.*

LE SACRE (1804)

Les noms de Percier et Fontaine sont intimement liés à celui de Napoléon, dont ils furent les architectes préférés et les ordonnateurs de fêtes.

C'est à eux que l'Empereur confia la décoration de Notre-Dame pour le Sacre (fig. 270 et 273), c'est eux qui furent chargés de l'ordonnance de son mariage avec Marie-Louise et des aménagements effectués au palais de Saint-Cloud à cette occasion, au Louvre pour la cérémonie religieuse et aux Tuileries pour le banquet qui devait y être donné le soir, et des fêtes pour la naissance et le baptême du Roi de Rome.

Les fêtes du Sacre commencèrent le 30 novembre 1804, par la présentation au Pape, arrivé deux jours

auparavant, du Sénat, du Corps Législatif, du Tribunat et du Conseil d'Etat. L'on avait élevé, devant la façade du palais du Sénat, une montagne fort haute, toute hérissée de rochers, au bas de laquelle s'étendaient de fraîches prairies semées de fleurs. Le long de la Seine, des Tuileries à l'Hôtel de Ville, se développait une colonnade rejoignant ces deux édifices.

Le 2 décembre, jour du Sacre, à dix heures du matin, une salve d'artillerie annonce que le cortège impérial vient de quitter les Tuileries. Le froid est très vif, mais le ciel est clair. Par les rues sablées — rues Saint-Nicaise, Saint-Honoré, du Roule, le Pont-Neuf, le quai des Orfèvres, les rues Saint-Louis, du Marché-Neuf et du Cloître-Notre-Dame — défile l'étincelante procession.

Murat est en tête, suivi de son état-major, de quatre escadrons de carabiniers, de quatre escadrons de cuirassiers et des chasseurs de la Garde entourés de Mamelucks. Quatre hérauts d'armes à cheval, en dalmatique de velours violet brodée d'aigles d'or, paraissent ensuite, précédant onze voitures aux armes impériales où ont pris place les maîtres des cérémonies, les ministres, les grands officiers de la Couronne, les grands dignitaires et les princesses.

Je laisse maintenant la parole à Frédéric Masson :

« Un espace..... des acclamations..... l'Empereur ». Les huit chevaux isabelle, panachés de blanc, à queue et à crinière nattées, pomponnées et cocardées de rubans rouges et or, tous, chacun sous son harnais de maroquin rouge garni de bronze ciselé, tenus en main par un homme à pied; un piqueur est monté sur un des deux chevaux de volée; les six autres chevaux sont menés à grandes guides par le cocher de l'Empereur... en habit vert, gilet écarlate, culotte verte, chapeau à plumet vert et blanc, tout galonné d'or.

« La voiture est comme une grande cage dorée que ses huit glaces font translucide; l'impériale est chargée d'une lourde couronne que portent quatre aigles; quatre figures allégoriques soutiennent le ciel; aux frontons, des aigles encore qui enlacent des guirlandes; des frises

pleines avec des médaillons représentant les principaux départements de l'Empire liés par un chaînon de palmettes, décorent le corps de la caisse; aux panneaux sont blasonnées les armes de l'Empire; aux sièges, aux marchepieds, aux roues, des emblèmes qu'accompagnent des guirlandes de fleurs, sont sculptés en plein bois... Derrière le siège du cocher, très écarté de la carcasse dorée, et derrière la voiture même, des pages tant qu'il en a pu monter, six ici, sept là, tous jolis, pomponnés, frisés, le nœud vert flottant à l'épaule sur la grande livrée galonnée, l'air vif et gai d'enfants malins et hardis, le visage rose fouetté par la bise, une bande de collégiens dorés qui met du rire et du printemps dans cet hiver. »

Dans la voiture, tendue de velours blanc brodé de lauriers, de palmes, d'abeilles, de croix de la Légion d'Honneur et d'N, à droite, au fond, l'Empereur, à gauche l'Impératrice; Joseph et Louis Bonaparte sur la banquette de devant.

Joséphine est en satin blanc semé d'abeilles d'or et de broderies d'argent; au corsage et aux manches, des diamants; manteau de cour en velours blanc brodé d'or; souliers de velours blanc, bas de soie blancs, gants blancs tout brodés d'or. Le diadème est de perles fines et de diamants, la ceinture est couverte de diamants.

Autour du carrosse impérial cavalcadent les aides de camp, les colonels généraux de la Garde, les écuyers, le Maréchal commandant la Gendarmerie. Suivent treize berlines à six chevaux portant les dames d'honneur, les princes, les princesses. Des grenadiers à cheval et des gendarmes d'élite ferment la marche.

« A midi moins le quart, on arrive enfin à la tente dressée en face du pont de la Cité, au-devant de l'Archevêché qui, par une longue galerie de bois, décorée de tapisseries, communique au portique couvert dressé devant Notre-Dame » (fig. 272). Percier et Fontaine ont adopté, pour ce portique, le style gothique. Les statues de Clovis et de Charlemagne surmontent les colonnes qui le soutiennent; les armes de l'Empire, des faisceaux de lances et d'épées, des drapeaux complètent l'ensemble. »

273. Sacre de Napoléon (2 décembre 1804). — Décoration de Notre-Dame.

274-275. *Sacre de Napoléon (2 décembre 1804). — L'Empereur en petit et en grand costume.*

Dans les appartements de l'archevêché, l'Empereur et l'Impératrice ont revêtu leurs costumes d'apparat (fig. 274 et 275). Huissiers, hérauts d'armes, pages, maîtres d'armes, pages, maîtres des cérémonies, le Grand Maître de la Cour, le maréchal Sérurier, le maréchal Moncey, le maréchal Murat, encadrés des chambellans et des écuyers, précèdent l'Impératrice dont cinq princesses, belles-sœurs de l'Empereur, soutiennent le manteau.

L'Empereur va paraître : les maréchaux vont devant, portant les uns les *honneurs* de Charlemagne : la couronne, le sceptre et l'épée, les autres les *honneurs* de l'Empereur : l'anneau et le globe. L'Empereur paraît enfin, radieux, le front lauré d'or, la main de justice dans

une main, le sceptre dans l'autre, et c'est dans cet appa-rat que l'on pénètre dans la cathédrale où va se dérouler, selon le rituel ordinaire, la cérémonie du Sacre.

L'intérieur de l'église resplendit de lumière et d'or et quand, tout à l'heure, du haut du trône élevé sur une estrade de vingt-deux marches recouvertes d'un tapis

276. *Sacre de Napoléon (2 décembre 1804). — Le Serment.*

bleu semé d'étoiles, l'Empereur prononcera la formule traditionnelle du serment, un frémissement d'émotion parcourra l'assistance. Parmi les draperies rouges et or qui ornent le pavillon sous lequel est placé le trône, quelque chose de surhumain planera autour de cet homme qu'ont sacré, avant l'onction sainte, Empereur des Français, ses victoires et son génie et l'enthousiasme de tout un peuple (fig. 276).

Le soir du Sacre et le lendemain, tout Paris fut en fête: spectacles forains, salles de bal, jeux de bagues, concerts sur les places publiques, mâts de cocagne, drapeaux et guirlandes... et des hérauts d'armes distribuant à profusion au peuple des médailles commémoratives du couronnement, treize mille en or, soixante-quinze mille en argent, et des départs de ballons sur la place de la Concorde, et un colossal feu d'artifice tiré du pont de la Concorde (fig. 277).

Et deux jours plus tard, devant l'Ecole militaire, avait lieu la *Distribution des Aigles* dont David et Isabey (fig. 278) devaient nous laisser une vision si magnifique. Percier et Fontaine avaient élevé, pour masquer la façade de Gabriel, une estrade du goût le plus pompeux et, disons-le, le plus sûr (fig. 271); mais une rafale de neige gâta la fête et l'Impératrice, les princesses et les dames d'honneur durent quitter l'estrade, et les troupes défilèrent dans le lac de boue qu'était devenu le Champ de Mars.

Ce furent ensuite les grandes audiences données par l'Empereur à tous les corps de l'Etat en grand uniforme, et l'ouverture solennelle du Corps Législatif.

Ce fut, surtout, la réception offerte par la Ville de Paris à Leurs Majestés Impériales.

Dans les mêmes voitures, avec le même cortège et les mêmes escortes que le jour du sacre, Napoléon et Joséphine ont quitté les Tuileries à trois heures. Après une halte au Pont-Neuf et un discours du président du Corps municipal, ils sont arrivés devant le perron de la maison de ville. Joséphine est triomphante; c'est à elle, plus qu'à l'Empereur, que semblent s'adresser aujourd'hui les compliments des harangues officielles et les acclamations de la foule. Et dans une salle de l'Hôtel de Ville, les Souverains seront conduits devant les présents que leur offre Paris, une toilette d'orfèvrerie pour l'Impératrice, chef-d'œuvre de Germain et un coffre d'argenterie de table pour l'Empereur.

De même que lors de la fête donnée à Louis XVI et à Marie-Antoinette, une galerie a été construite d'où les

Gautier ag fect

FÊTE DU SACRE ET COURONNEMENT DE LEURS MAJESTÉS IMPÉRIALES.

souverains assisteront au merveilleux feu d'artifice de Ruggieri qui terminera cette mémorable journée.

Une fête, fort belle, fut aussi offerte, dans la salle Chantereine, à Joséphine seule, par les généraux des Armées de terre et de mer; une autre par les maréchaux

277. *Feu d'artifice donné par la Ville de Paris à la fête du couronnement.*

d'Empire dans la salle de l'Opéra décorée de draperies de gaze d'argent et de guirlandes de fleurs; une autre, par le Corps Législatif, dont Fontaine avait été l'organisateur. La salle des séances était illuminée et enrichie de trophées, d'aigles et d'écussons. La Souveraine fut accueillie par le chœur de l'*Iphigénie* de Gluck :

Que d'attraits ! que de majesté !

Une statue voilée se dresse au milieu de la vaste salle. Deux maréchaux, Masséna et Murat, sont invités par le

président à lever le voile qui la recouvre. Elle représente l'Empereur, à l'antique, nu, la tête couronnée de lauriers, tenant en mains le rouleau des Lois. Discours, chants militaires et civils; après quoi l'on se rend dans les salons du palais, consacrés pour la circonstance aux Grands Hommes de l'Antiquité, à Mars, à la Victoire, à Flore, à Lucrèce, aux Neuf Muses. Une estrade a été

278. *La distribution des Aigles (5 décembre 1804). Tableau d'Isabey.*

construite dans l'une d'elles, sur laquelle est dressé le couvert de l'Impératrice; un dais l'abrite, décoré de bannières, d'aigles et de croix de la Légion d'Honneur. Après le festin, bal.

A l'occasion du retour de l'armée française à Paris après la campagne de 1805 (fig. 279), à l'occasion du baptême du deuxième fils d'Hortense et de Louis, du mariage de Stéphanie Napoléon, fille adoptive de l'Empereur, avec le prince héréditaire de Bade et de Jérôme

Napoléon avec la princesse de Wurtemberg; pour les banquets impériaux, pour les bals officiels; pour les représentations données dans la salle de spectacle construite par Fontaine aux Tuileries, l'imagination des

279. *Rentrée de l'armée française à Paris après la campagne de 1805.*

maîtres de cérémonies ne cessait d'inventer de luxueux et pompeux décors, toujours assez froids et d'une solennité peut-être excessive, mais toujours bien faits pour maintenir et rehausser le prestige dont voulait se sentir entouré celui qui était alors le maître du monde.

LE MARIAGE DE NAPOLEON ET DE MARIE-LOUISE (1810)

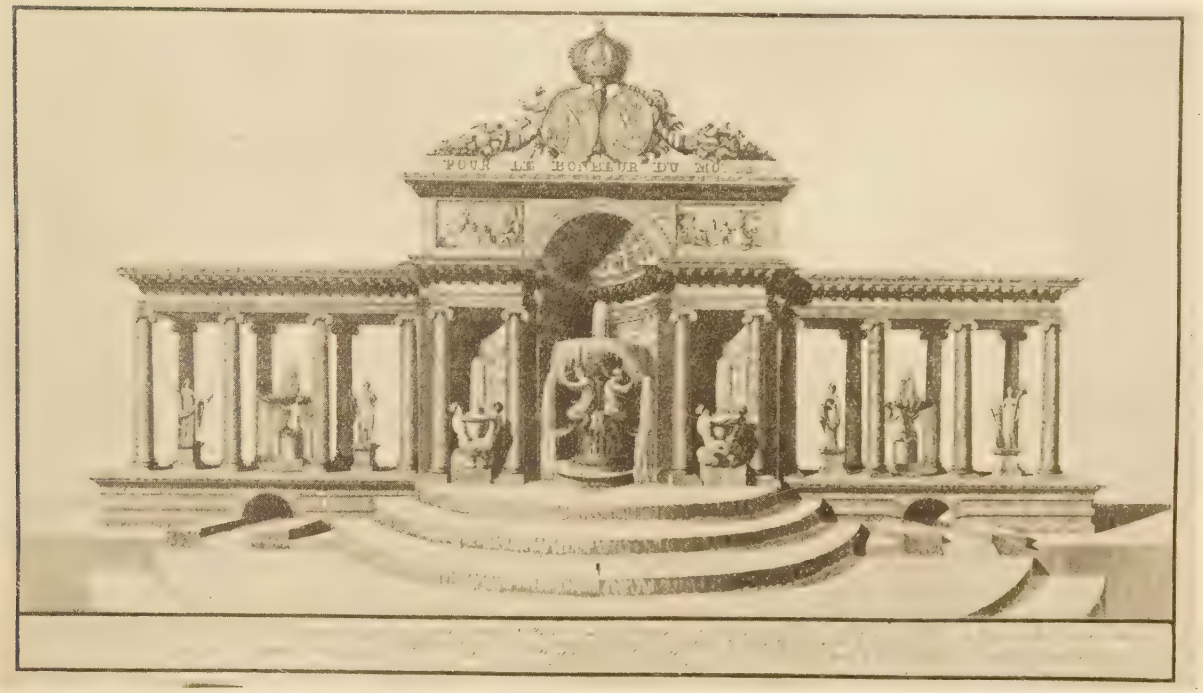
Le 29 mars, la Cour partit de Compiègne, où l'Empereur avait conduit Marie-Louise, après avoir été au-devant d'elle sur la route de Soissons,— comme Marie-Antoinette, elle avait fait halte à Strasbourg où une

280. *Arc de triomphe élevé à Strasbourg après Austerlitz (22 janvier 1806).*

réception magnifique lui avait été réservée (fig. 281) — pour Saint-Cloud où devait avoir lieu la célébration du mariage civil. Vingt-cinq cardinaux y assistèrent. Il fut suivi d'une fête « magique » dans le parc; « les cascades étaient illuminées avec tant d'art et de profusion qu'elles paraissaient retomber en nappes de feu. Les grilles restèrent ouvertes toute la nuit à l'immense population qui, malgré la pluie, afflua de toutes parts, et la joie populaire eut son cours ».

Le 2 avril, par le plus beau soleil du monde, eut lieu l'entrée solennelle de l'Empereur et de l'Impératrice par les Champs-Elysées entre deux arcs de triomphe dont l'un était la représentation fidèle de celui de l'Etoile (fig. 282) tel qu'il devait être plus tard et l'autre s'élevait au pont tournant du jardin des Tuileries.

La grande galerie du vieux Palais présentait, quand le couple impérial y pénétra, un coup d'œil féerique.



281. *Fontaine d'alliance élevée à Strasbourg pour l'arrivée de Marie-Louise d'Autriche (22 mars 1810).*

« Elle était littéralement tapissée des deux côtés, sur trois rangs de gradins, des dames les plus distinguées de la Cour et de la ville, étincelantes de broderies, de perles et de diamants.

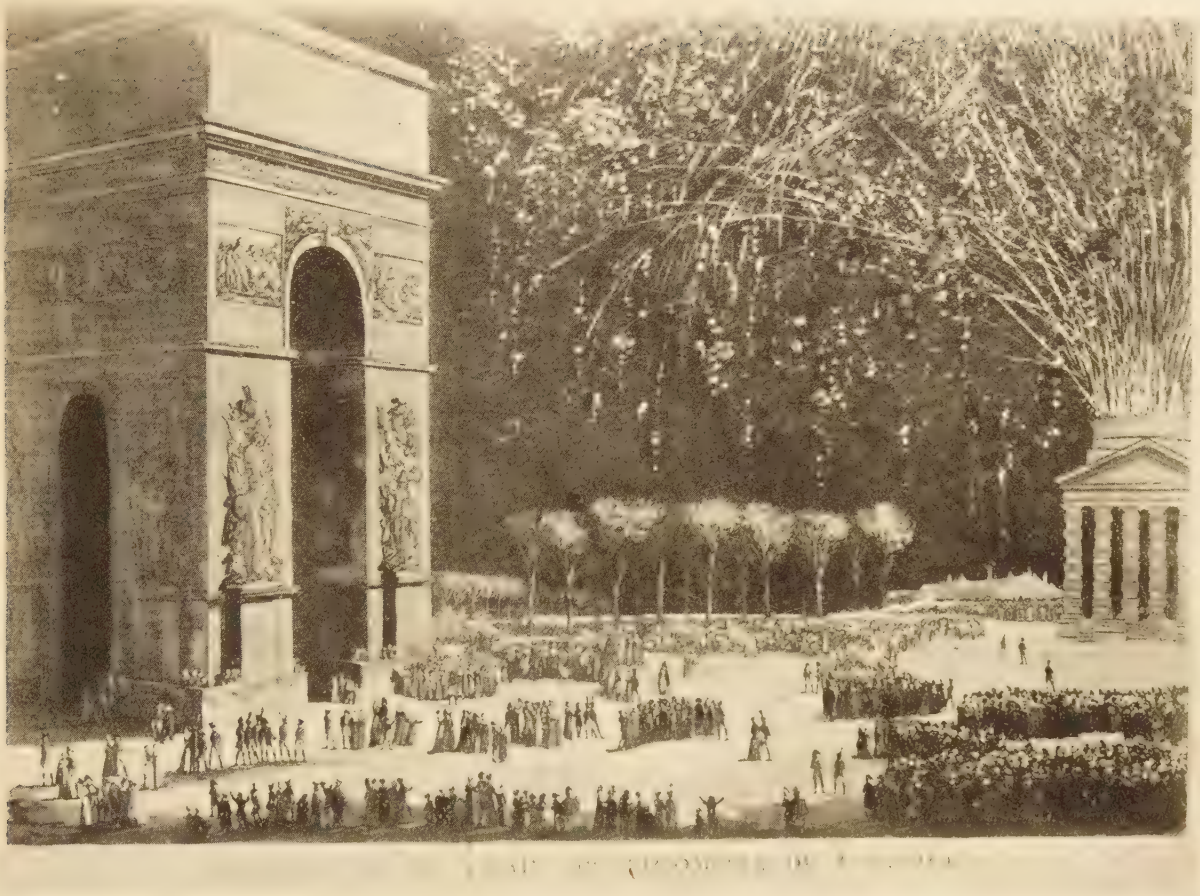
« Le grand salon d'Apollon avait été converti en chapelle d'une grande magnificence. On y avait élevé tout autour des tribunes pour les rois, les princes étrangers, le corps diplomatique, les ministres et tout ce que Paris renfermait de plus considérable en personnages

282. *Entrée de Marie-Louise à Paris (2 avril 1810).*

des deux sexes. Le cardinal Fesch, Grand Aumônier de France, donna la bénédiction impériale aux deux époux, et tout fut consommé. »

Le soir, tout Paris était illuminé (fig. 283); les édifices publics, toutes les maisons particulières, les hôtels des ministres, les ambassades, les tours des églises avaient reçu une décoration lumineuse d'un éclat incomparable. « Mais rien n'égalait le coup d'œil de la place de la Concorde, entourée d'orangers en feu, les caisses en rouge, le feuillage en vert, les fruits en jaune, et terminée sur tous les points par les superbes décorations des Tuileries, des Champs-Élysées, du Palais du Corps Législatif, du Garde-Meuble, de l'Hôtel de la Marine et du Temple de la Gloire (l'église de la Madeleine).

« Le palais du Corps législatif figurait le Temple de l'Hymen. Les bas-reliefs du fronton représentaient la Paix unissant les deux époux; à leurs côtés étaient deux



283. *Entrée de Marie-Louise à Paris (2 avril 1810). — Feu d'artifice devant l'Arc de Triompe.*

génies portant sur leurs boucliers les armes des deux empires. Derrière les deux époux, les peuples, figurés par des groupes de magistrats, de guerriers, et des femmes, s'empressaient de leur offrir des couronnes. Aux deux extrémités du tympan étaient représentés les fleuves de la Seine et du Danube, autour duquel se groupaient des enfants, emblèmes de la fécondité. Les douze colonnes du péristyle étaient illuminées; onze lustres étaient suspendus entre les colonnes. Les statues de Sully, de Colbert, de Daguesseau et de l'Hôpital, ainsi que celles de Minerve et de Thémis, étaient éclairées par des verres de couleur.

« L'illumination du pont de la Concorde formait une sorte d'avenue au temple de l'Hymen. Les socles des extrémités de ce pont portaient des obélisques. Des uns

aux autres s'élevaient des deux côtés 80 colonnes surmontées chacune d'une étoile et entourées en spirale d'une guirlande de verres de couleur. Du sommet d'une colonne à l'autre, s'étendait une guirlande embrasée, qui les liait ensemble. Le temple de la Gloire était dessiné en feux variés dans toute sa façade élevée sur les mêmes proportions que l'on voit maintenant. La rue Royale resplendissait aussi et on ne pouvait se lasser d'admirer le Garde-Meuble et l'Hôtel de la Marine : on eût dit deux palais d'or enrichis de pierres précieuses et ciselés avec autant de goût et de délicatesse qu'une pièce d'orfèvrerie. La place de la Concorde, à part les orangers dont j'ai parlé, était environnée d'un portique qui commençait au rond-point des Champs-Elysées; chaque arbre portait trois lampions attachés à des hauteurs inégales. Les allées latérales étaient dessinées par des festons lumineux. Tout cet espace était embrasé. L'arc de triomphe du pont tournant avec sa coupole rose, blanc et or, son autel de l'Hymen par dessus et la colonne en marbre lapis-lazzuli qui l'accompagnait, avait été dessiné dans toute sa longueur par des verres de couleurs variées; des colonnes garnies de guirlandes radieuses, des orangers enflammés ornaient les terrasses et les parterres dont les contours étaient renfermés dans le portique. »

Après l'Hôtel de la Marine, l'Hôtel de la Monnaie était le plus brillant; toute l'architecture en était soulignée par des verres de couleur et des ifs de flammes en ornaient le soubassement. Tous les points, toutes les lignes des quais jusqu'à la surface de l'eau avaient leurs pots à feu, leurs lampions. Les arêtes qui divisent le dôme du Panthéon étaient prononcées par un double rang de terrines, et entre ses côtes étincelaient des aigles et des chiffres de feu, tandis que le péristyle du dôme était éclairé par des lustres entre les entre-colonnements.

Entre les tours Notre-Dame et sur un plancher posé à leur hauteur brillait encore un Temple de l'Hymen orné, brillanté, diamanté comme tous les autres édifices.

Le 10 juin de la même année, sur le quai Napoléon, la Ville de Paris offrit encore à LL. MM. II. un feu d'artifice de la plus éclatante splendeur (fig. 284).

284. *Mariage de Napoléon et de Marie-Louise (10 juin 1810). Feu d'artifice sur le quai Napoléon.*

LANNES AU PANTHEON
(1810)

Le transfert des restes du maréchal Lannes de l'église des Invalides au Panthéon paraît avoir été la pompe funèbre la plus magnifiquement ordonnée qui ait eu lieu sous le premier Empire.

Le catafalque élevé dans l'église des Invalides était formé par une grande pyramide d'Égypte dressée sur une haute estrade carrée dont chaque côté portait un grand arc flanqué de cyprès, au cintre orné d'une guirlande de lauriers. Aux angles, quatre statues dans l'attitude de la

285. *Bénédiction des drapeaux sur le parvis de Notre-Dame (1810). Tableau du baron d'Yvry.*

douleur : la Force, la Justice, la Prudence et la Tempérance. Au faîte de la pyramide, une urne funéraire, surmontée d'une couronne de feu. Sur les faces de la pyramide, les armes du duc et des médaillons soutenus par des génies en pleurs et rappelant les faits les plus mémorables de sa vie. Des trophées de drapeaux enlevés par le maréchal sur les ennemis, de nombreux candélabres en argent décoraient les gradins du catafalque. L'église était entièrement drapée, les fenêtres aveuglées par des tentures noires bordées de blanc aux armes du héros. Dix-huit lampes sépulcrales d'argent suspendues à des lances éclairaient ce décor funèbre.

A l'issue de la cérémonie religieuse, le corps fut porté jusqu'à la porte de l'église et placé sur un char orné de lauriers et de quatre faisceaux de drapeaux pris à l'ennemi. Arrivé à l'entrée de l'église souterraine de

Sainte-Geneviève, il fut descendu à bras par des grenadiers décorés et blessés dans les mêmes batailles que le maréchal.

LE BAPTEME DU ROI DE ROME

(1811)

L'année suivante, 1811, la naissance et le baptême du roi de Rome furent l'occasion de grandes réjouissances. L'heureuse délivrance de l'Impératrice provoqua dans les masses populaires un mouvement d'enthousiasme analogue à celui qu'avait causé la naissance du duc de Bourgogne en 1682 et celle du Dauphin en 1782. « L'attente avait été solennelle le 19 mars, écrit A. de Largillière, lorsque Paris apprit que la délivrance de Marie-Louise était proche. Toute la nuit, les églises restées ouvertes s'étaient remplies de fidèles venant prier Dieu pour la mère et l'enfant. La foule s'était ensuite transportée immense, anxieuse dans le jardin des Tuileries, et toutes les oreilles tendues, tous les cerveaux exaltés, toutes les poitrines haletantes, on avait gardé le profond silence de l'espoir et de l'incertitude. Mais au vingt-deuxième coup de canon, attestant que c'était un fils, la joie avait fait explosion avec des transports de délire. »

Spontanément, le soir de ce jour, tout Paris s'illumina; les bateliers donnèrent sur l'eau une fête impromptu qui dura une partie de la nuit; des vers furent chantés ou récités sur tous les théâtres; la joie était générale. La Municipalité de Paris avait voté une rente de 10.000 francs au premier page qui était venu apporter l'heureuse nouvelle à l'Hôtel de Ville et, quelques jours plus tard, la mode lança des étoffes appelées caca-Roi de Rome, comme on avait dit sous l'ancien régime caca-Dauphin.

La cérémonie du baptême à Notre-Dame, le 9 juin,

fut d'une splendeur inouïe (fig. 287); malgré la sainteté du lieu, des salves d'applaudissements à l'adresse du couple impérial et de l'héritier de l'Empire l'avaient interrompue à plusieurs reprises et, la fête religieuse achevée, l'Empereur avait pris, entre la haie des troupes, le chemin de l'Hôtel de Ville où, entouré des rois ses frères et des princes étrangers, il dîna en public, la couronne en tête. Et tout Paris, ce soir-là encore, avait illuminé.

Quelques jours plus tard, le parc de Saint-Cloud était en fête en l'honneur du roi de Rome. Une foule énorme s'y pressait, autour des fontaines de vin et des distributions de vivres, acclamant l'Empereur et l'Impératrice qui parcouraient le parc en calèche.

Le programme comportait, pour huit heures du soir, un simulacre de combat naval, sur la Seine, par six chaloupes canonnières, et le départ d'un aérostat monté par M^me^ Blanchard. « C'est la première fois, dit le *Moniteur,* qu'on a vu une femme s'élever dans les airs, entourée de feux d'artifice; elle paraissait se promener sur un char à feu à une hauteur immense. Elle a semé sur son passage des couplets en l'honneur de Leurs Majestés et du roi de Rome. »

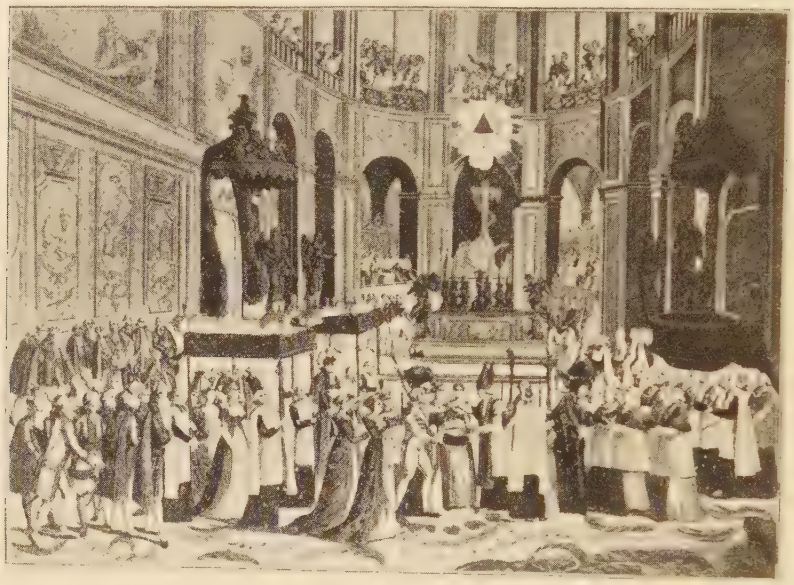
La fête s'acheva par un feu d'artifice « le plus beau qu'on ait vu », et l'illumination des cascades et du parc, au son de nombreux orchestres cachés dans les arbres, cependant que sur un théâtre de verdure, la troupe du théâtre Feydeau exécutait la *Fête du village,* que des paysans allemands dansaient des valses sur une pelouse « charmante » et couronnaient de fleurs le buste de l'Impératrice, que, plus loin, se tirait une loterie et que, dans l'Orangerie, les Souverains offraient aux princes et aux personnes de leur entourage un magnifique souper.

C'est à peu près vers cette époque qu'il y eut à la Cour un ballet rappelant ceux qui avaient été dansés à Fontainebleau ou au Louvre du temps de François I^er^, d'Henri III et de Louis XIII. La duchesse d'Abrantès nous en a conservé le souvenir.

286. *Exercice pyrotechnique dans le Colisée pour la naissance du Roi de Rome (1811).*

Les sœurs de l'Empereur y jouaient les principaux rôles : la princesse Pauline représentait l'Italie, une de ses sœurs la France. « La princesse Pauline avait l'air de ces apparitions fantastiques, évoquées comme par une intelligence céleste... c'était un ange descendu du ciel sur un rayon lumineux. Cette idéale créature, toute suave, toute sylphide, avec ce casque et cette lance, et ce léger nuage ondulant sur cette surface étincelante du casque d'or, et puis ces mouvements doux et moelleux, parce que son corps fatigué et surtout paresseux n'avait pas la volonté de se mouvoir, tout, en elle, jusqu'à cette nonchalance, était adorable. »

Il y eut aussi un autre quadrille, celui des Saisons. La fraîcheur et la richesse des costumes et surtout la multitude de ravissantes personnes qui formaient le groupe des Heures suivant le Soleil, représenté par un aide de camp de Berthier, M. Charles de Lagrange, surnommé « le beau », bien que ses deux yeux ne fussent pas toujours d'accord, assurèrent le succès du spectacle.



287. *Baptême du Roi de Rome à Notre-Dame.*
(9 juin 1811).

CHAPITRE IX

LES FÊTES DE LA RESTAURATION

288. *Mariage du Duc de Berry à Notre-Dame (1816).*

Jusqu'en 1830, c'est le style impérial qui, malgré la remise en honneur du gothique, règne encore en France, et si quelque splendeur se manifeste parfois à la cour de Louis XVIII et de Charles X, elle n'est due qu'à la persistance des traditions et à la survivance du mobilier et de tout l'appareil décoratif du Premier Empire.

Car le style « cathédrale », le style « troubadour » ne parvint jamais à détrôner complètement les adaptations de l'antique qui depuis plus d'un demi siècle s'étaient

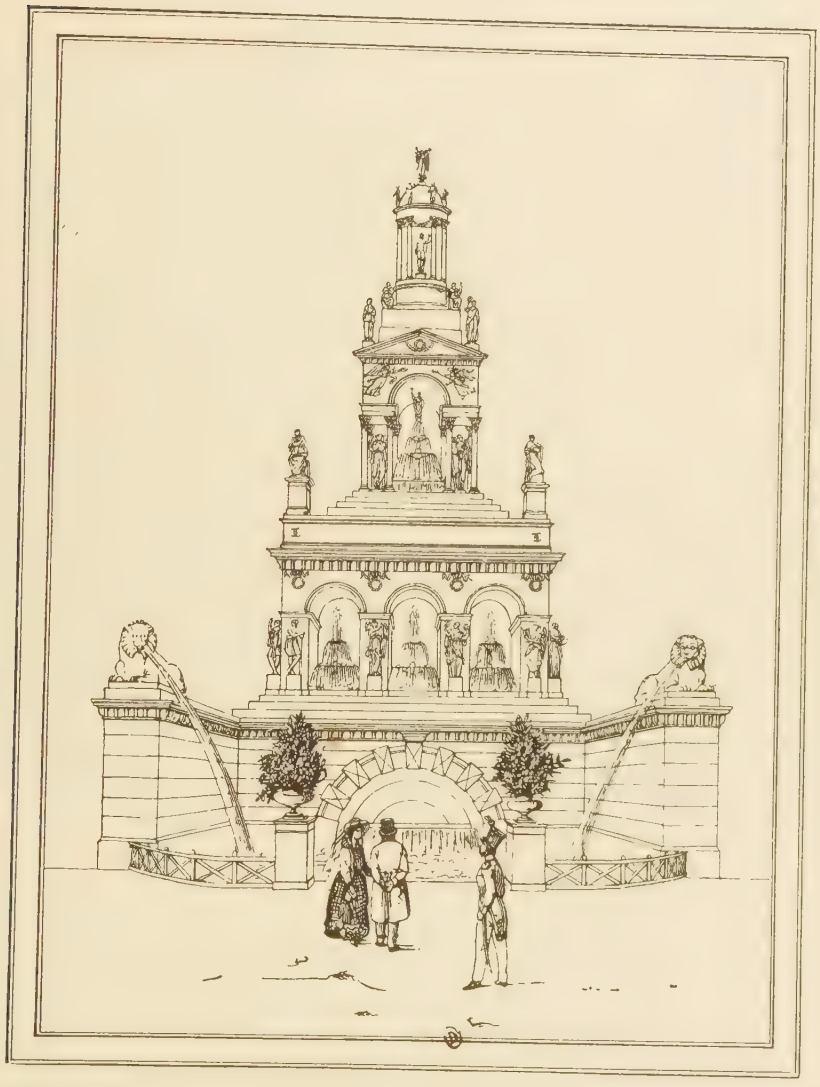
imposées à tous et avaient, d'ailleurs, donné naissance à tant de productions singulièrement heureuses. Et c'est au moment où, selon Léon de Laborde, l'on allait se rendre maître des secrets de l'antiquité, que le public dégoûté ne voulut plus entendre parler de grec et de

289. *Entrée de Louis XVIII à Paris (3 mai 1814). — Le Roi se rend à Notre-Dame.*

romain : il lisait le *Génie du Christianisme* de Châteaubriand, les romans de Walter Scott, les poésies de lord Byron; en sortant du *Musée des Monuments Français,* il venait de découvrir les églises gothiques de la France et il s'éprit du style gothique.

Louis XVIII en rentrant en France n'y avait ramené ni le goût ni le luxe de l'ancienne cour, et les fêtes qui eurent lieu sous son règne sont infiniment plus touchantes par les élans de loyalisme qu'elles provoquaient que remarquables par leur magnificence ou leur originalité.

En vérité l'art des fêtes agonise sous la Restauration et les quelques éclats qu'il jette encore ne seront pas assez puissants pour ranimer un foyer qui s'éteint. L'on ne reverra plus jamais de réjouissances comparables à celles du XVI^e^, du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle.



ENTREE DE LOUIS XVIII A PARIS (1814)

Je trouve dans le *Trésor des Almanachs* de 1815 cette description, charmante de simplicité, de l'entrée de Louis XVIII « dans sa bonne ville de Paris », le 3 mai 1814.

Depuis six heures du matin, les rues du faubourg

290. *Entrée de Louis XVIII à Paris (3 mai 1814). La présentation des clefs à la barrière Saint-Denis.*

Saint-Denis, la plaine, la ville même étaient couvertes d'une foule immense d'habitants de Paris et de toutes les communes voisines. Les rubans blancs, les lis, les banderolles blanches offraient partout les emblèmes des sentiments dont tous les spectateurs étaient animés.

A midi et demi, le nombreux et brillant cortège de S. M. arriva à La Chapelle, dont toutes les maisons étaient élégamment drapées de tapisseries et de draperies aux armes de France.

De La Chapelle S. M. s'avança au milieu des acclamations publiques jusqu'à l'arc de triomphe de la rue Saint-Denis (fig. 290). Cet arc était décoré avec beaucoup de soin; on voyait de l'un et l'autre côté les armes de France surmontées d'un drapeau blanc; du haut du cintre descendait une couronne royale soutenue par des guirlandes de fleurs au milieu desquelles on remarquait le lis, cher aux Français. Tous les édifices publics et particuliers étaient couverts, comme ceux de La Chapelle, de tapisseries, de draperies aux armes de France, de devises, interprètes des sentiments publics. Les fenêtres étaient occupées par des dames parées de la manière la plus élégante, agitant des banderolles blanches et mêlant leurs voix délicates aux accents d'une multitude ivre de plaisir.

A deux heures et demie, S. M. est entrée à Notre-Dame. Elle a été reçue par le chapitre et haranguée par M. l'abbé de Damire (fig. 289).

Après le *Te Deum*, le cortège s'est arrêté devant la statue d'Henri IV, sur le piédestal de laquelle on lisait cette inscription: LUDOVICO REDUCE, HENRICUS REDIVIVUS.

Des artistes du Conservatoire, placés dans les propylées, ont exécuté des morceaux de musique parmi lesquels on distinguait les airs les plus chers à la nation. De jeunes demoiselles vêtues de blanc ont présenté des fleurs à Madame la duchesse d'Angoulême. Au même instant, un ballon portant les armes de France et pavoisé de drapeaux blancs, s'est élevé dans les nues; il était dirigé par M^me^ Blanchard. Le soir, tous les édifices, toutes les rues, toutes les places publiques ont été illuminés spontanément. On remarquait, d'espace en espace, des inscriptions et des emblèmes, expression fidèle des sentiments les plus vifs et les plus sincères. Un feu d'artifice brillant a terminé cette heureuse journée, la seule peut-être où, depuis vingt-cinq ans, les cœurs se soient livrés à une joie vraie, pure et sans mélange.

Cela dut être, cependant, moins beau que l'entrée de Henri II ou de Louis XIV à Paris.

291. *Entrée du duc et de la duchesse d'Angoulême à Bordeaux (5 mars 1815).*

MARIAGE DU DUC DE BERRY (1816)

Dès son arrivée en France, la petite Marie-Caroline-Thérèse, fille du prince royal des Deux-Siciles (elle venait d'avoir dix-huit ans) avait conquis le cœur de ses sujets.

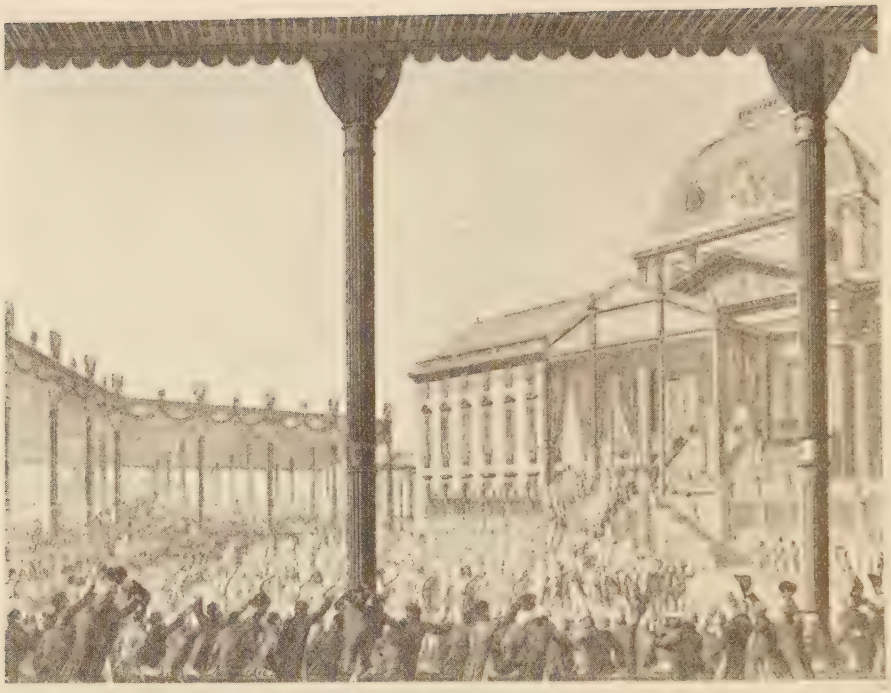
Elle avait eu à Marseille « une entrée triomphale dans un décor de féerie. Sur une chaloupe dorée que conduisaient vingt-quatre rameurs vêtus de satin blanc, avec une écharpe bleu et or, la princesse était assise au-dessous d'un dais de velours rouge à franges d'or que surmontait une couronne. Au-dessus flottait, agité par le vent, le drapeau des Bourbons aux armes de Navarre et de France. »

Trois semaines plus tard, le mariage princier avait été célébré à Notre-Dame.

« Cette église avait été décorée avec autant de magnificence que de goût. En avant et sur la place, un portique de seize colonnes, surmonté d'un amphithéâtre, contenait de la musique et des spectateurs, précédant la pompe intérieure. Les champs en ogive de la grande nef étaient remplis par un champ d'azur semé de fleurs de lis d'or; les clefs et les tympans ornés de chiffres et d'armoiries, blasonnées et supportées par des Renommées; des écussons appendus aux piliers, présentaient, trois par trois, les armoiries des bonnes villes du royaume et, plus haut, sous le second ordre, il y avait des corbeilles élégantes, chargés de fleurs et de fruits (fig. 288).

« Quatre grandes colonnes surmontées de riches bannières chargées de devises et ornées à leurs frises d'emblèmes de la justice, du commerce, des sciences, de la navigation, des beaux-arts, de la guerre, s'élevaient au-dessus des quatre piliers de la croisée. Le luxe du chœur était encore plus remarquable; des riches draperies de velours bleu, semées de fleurs de lys d'or, des trophées, les emblèmes des bonnes villes, des candélabres d'or, des groupes de bannières rappelant les douze mairies de Paris, et, au-dessus, le vieil oriflamme. Une profusion de lampadaires, de girandoles, de lustres de cristal de roche, chargés d'innombrables bougies, éclairaient cette scène imposante. »

C'était, hélas! quatre ans plus tard, l'assassinat du duc, la chapelle ardente au Louvre (fig. 293), et les funérailles à Saint-Denis (fig. 294).



292. *Fête à l'Ecole militaire (1^er^ juin 1815).*

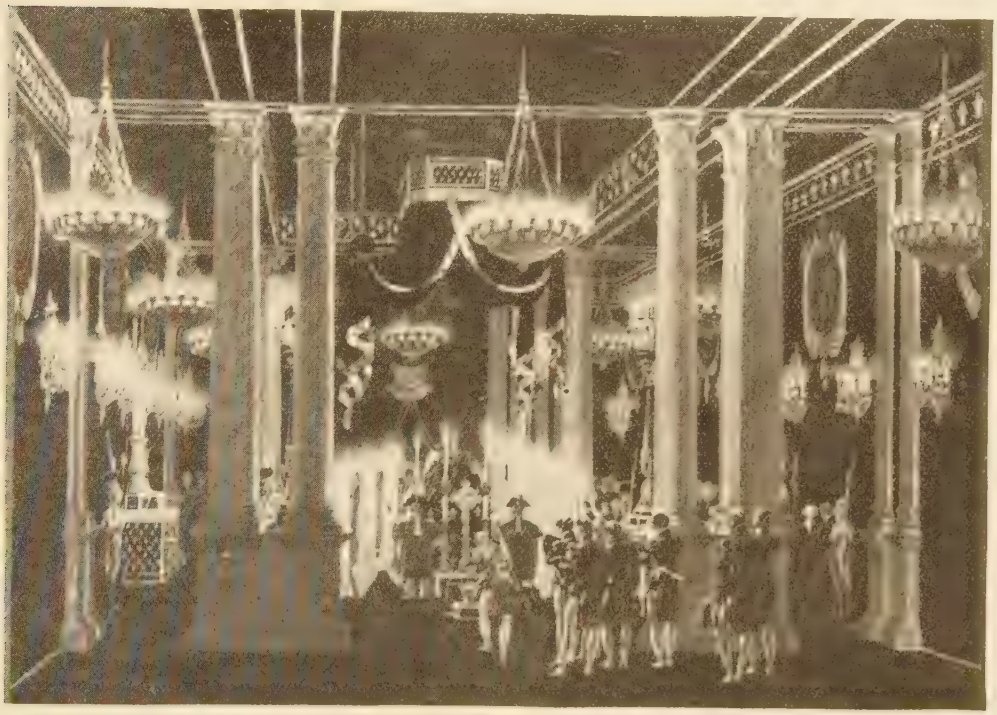
BAPTEME DU DUC DE BORDEAUX
(1827)

L'ordonnance de la cérémonie qui eut lieu à Notre-Dame pour le baptême du duc de Bordeaux fut confiée à Hittorff et Lecointe comme devait l'être celle de la cathédrale de Reims pour le sacre de Charles X.

Sur toute la façade de Notre-Dame (fig. 298) l'on édifia, jusqu'à la hauteur des galeries supérieures, un portique avec un avant-corps et un porche (fig. 296) formant l'entrée principale et couvert d'une grande voûte ogivale dont les pieds-droits étaient décorés de quatre statues colossales, en or, de Clovis, de Charlemagne, de Saint-Louis et d'Henri IV: le tout, de ce style gothique qui faisait fureur à l'époque et qui avait, au fond, aussi peu de rapports avec les modèles dont il prétendait s'inspirer que le style de Versailles avec ceux de

l'antiquité classique. A l'intérieur de ce porche, se dressaient les images des vingt-quatre évêques de Paris.

La nef principale de l'église était ornée de tentures de velours et de soie à broderies d'or et d'argent, de guirlandes et de couronnes de fleurs ; les maîtresses colonnes du chœur et du transept étaient revêtues d'une



293. *Chapelle ardente du duc de Berry au Louvre (1820).*

étoffe d'or, les arcs des ogives voilés par une étoffe d'argent parsemée de roses et, au-dessus de ces arcs brillaient des écussons aux armes de France et de Navarre et au chiffre du duc de Bordeaux, supportés par des Renommées.

Aux extrémités de la croix, deux avant-corps formaient tribunes. L'autel, spécialement construit pour la cérémonie, avait des arcades ajourées portant sur quatre colonnes composites surmontées d'anges d'or avec les symboles du baptême. Les fonts baptismaux, or et vermeil, provenaient de la chapelle des Tuileries. En avant de l'autel, était placé le trône royal.

SACRE DE CHARLES X (1824)

Le Sacre de Charles X peut être considéré, toutes proportions gardées, comme la dernière fête digne d'être comparée à celles du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle.

Elle commença le 27 mai par l'entrée du roi, venant de Compiègne, dans le département de la Marne. Un arc de triomple, terminant une avenue ornée de berceaux de verdure et de guirlandes, décorait la petite ville de Fismes où S. M. passa la nuit.

Le lendemain, après déjeuner, le roi gagne le village de Tinqueux, sur la Vesle, à une heure de Reims. Le dauphin l'accompagne. Le duc d'Orléans et le duc de Bourbon sont venus de Reims au-devant de lui. La voiture du sacre l'attend.

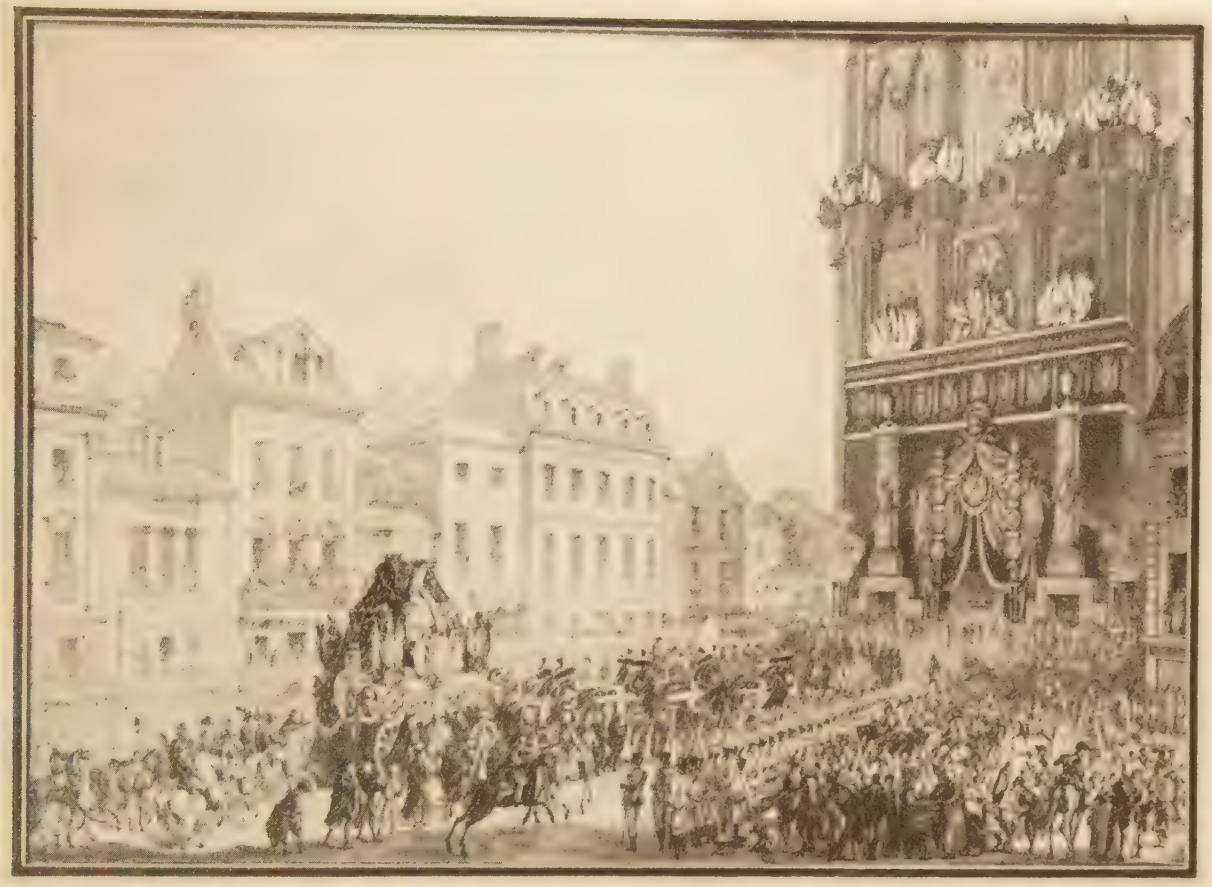
C'est une étincelante et énorme berline aux panneaux de bronze doré, dont les quatre coins sont ornés de quatre demi-figures de femmes en cariatides, portant des chapiteaux reliés par des guirlandes et que termine une frise de lauriers. L'impériale est couverte de velours cramoisi; aux quatre angles sont sculptées des fleurs de lis et piqués des bouquets de plumes blanches. Quatre Renommées assises, embouchant la trompette et soutenant, deux à deux, dans un médaillon, le chiffre royal, forment le couronnement; au sommet, la couronne de France.

Sur les panneaux principaux sont peints des génies porteurs de l'écu royal; sur d'autres, des allégories du Commerce, de l'Abondance, de l'Agriculture, des Arts et des Vertus royales : la Prudence, la Sagesse, la Justice et la Force. Les jantes des roues sont des couronnes, les rayons sont faits de balustres ciselés; l'extrémité de l'essieu est enrichie d'une tête de lion.

L'intérieur est tendu de velours cramoisi brodé d'or, à franges et à crépines d'or.

Sur la route de Tinqueux à Reims, on a dressé un arc de triomphe de style gothique où, dans un bas-relief, est peint Clovis sacré par saint Rémi. Plus loin, quatre autres arcs, faits de feuillage et ornés des armes de

ENTRÉE DE SA MAJESTÉ LOUIS XVIII À PARIS
le 3 Mai 1814



294. *Funérailles du duc de Berry à Saint-Denis (1820).*

France et du chiffre du roi, constituent l'hommage des arrondissements d'Epernay, de Châlons, de Vitry-le-François et de Sainte-Menehould. Ces arcs sont reliés sur la route par des poteaux portant les noms des diverses communes du département et des colonnes couronnées de branches de pin entre lesquelles se gonflent à la brise des pièces d'étoffes de diverses couleurs. Devant chaque colonne se tient le maire de la commune, entouré de jeunes filles soutenant aux extrémités des écharpes flottantes et présentant au souverain les produits de l'industrie locale.

De Tinqueux à Reims le cortège comprend: les états-majors, suivis de la cavalerie de ligne et de la Garde Nationale à cheval de Paris; le carrosse du duc de Bourbon traîné par huit chevaux bais à harnais noirs et celui

295. *Funérailles de Louis XVIII à Saint-Denis (1824).*

du duc d'Orléans traîné par huit chevaux blancs à harnais de maroquin rouge, et tous les chevaux ont au frontail des touffes de plumes blanches; deux carrosses de service, dans le premier desquels se trouve le prince de Talleyrand, grand chambellan; les lanciers et les hussards de la Garde escortant les carrosses; un escadron des Gardes du corps; les pages du roi; le grand maître, les maîtres et aides des cérémonies à cheval; le carrosse de S. M.; quatre escadrons de gardes du corps; un détachement de la gendarmerie d'élite; quatre escadrons de cavalerie de la garde royale; les grenadiers, les cuirassiers, les dragons et les chasseurs; et, fermant la marche, les gendarmes à cheval de la Ville de Paris et la grosse cavalerie de ligne.

Une foule énorme borde la route, qui devient de plus en plus dense à l'approche de la Ville du Sacre. Les

tambours battent, les fanfares sonnent, le bourdon de la cathédrale emplit l'air de ses mugissements; l'on atteint les portes de Reims. La grille en fer de la porte de Vesle, par où était entré jadis Louis XVI le jour de son sacre, a été redorée de frais; les pieds-droits de pierre ont reçu des trophées et des guirlandes et sur un grand cartouche se lit l'inscription: A CHARLES X, LA VILLE DE REIMS.

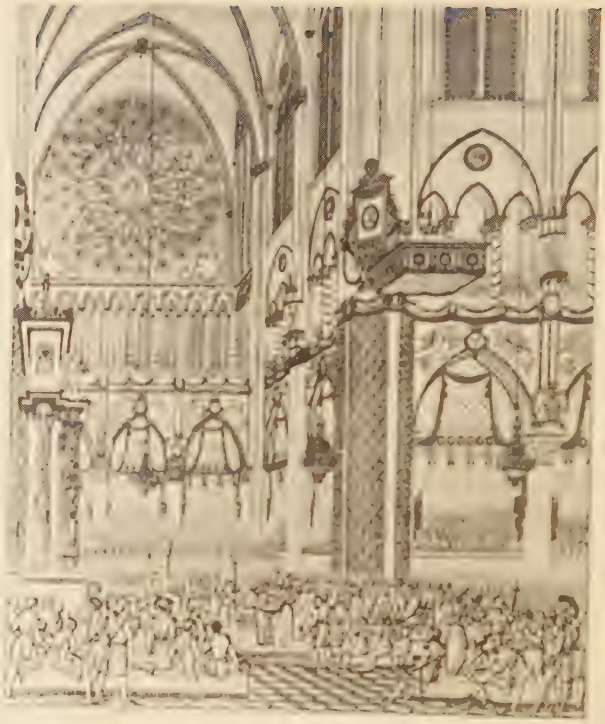
La grille franchie, à droite et à gauche de l'avenue, se dressent de grands ceps de douze pieds de haut tout entourés de feuillage et au sommet desquels flottent des drapeaux blancs fleurdelysés et se balancent des touffes de lys; des guirlandes relient les ceps les uns aux autres. Les cloches de toutes les églises sonnent, les canons tonnent; parmi les acclamations et les fleurs lancées de toutes les fenêtres sur son passage, le cortège royal parvient au seuil de l'église.

Hittorff et Lecointe ont élevé devant la façade principale un porche de style gothique composé d'une entrée principale, de figure octogone, formant avant-corps et accompagné de chaque côté de trois arcades.

L'entrée principale est couverte par une voûte semée d'étoiles d'or sur fond d'azur, le vestibule est orné des statues de saint Nicaise, saint Symphorien, saint Marcoul et saint Rémi. Sous un dais que supportent six colonnes de bronze doré surmontées de panaches blancs dont la frise est décorée de palmettes et de fleurs de lis et dont les pentes et les draperies sont brodées de sujets symboliques, le Roi est reçu solennellement par l'archevêque et par les évêques de Soissons, de Châlons et de Beauvais.

Le *Te Deum* commence et, pendant que se déroulent sous les vieilles voûtes de la basilique les versets d'actions de grâces, un des aumôniers du roi apportera les présents offerts à la cathédrale par S. M. ; ce sont de magnifiques pièces d'orfèvrerie religieuse : un grand crucifix, six chandeliers d'autel, un calice, des burettes, un bénitier, etc.

Pour joindre le porche à l'archevêché, les architectes du roi ont édifié une galerie couverte en pente douce de trois cents pieds de long. Vingt-quatre trophées



296-297. Baptême du duc de Bordeaux (1827)
Décoration du porche et du transept de Notre-Dame.

298. Baptême du duc de Bordeaux (1827)
Décoration de la façade de Notre-Dame.

chevaleresques la décorent; ils sont faits de lances où s'attachent avec des branches de lauriers l'écu de Charles X surmonté du heaume à la Royale. Les murs, les plafonds sont garnis de soie blanche et de soie bleue; sur le sol s'étend un tapis bleu fleurdelisé. A l'extérieur court une frise de laurier, de chêne et d'olivier.

Cette galerie aboutit à un portique, par où l'on pénètre dans l'archevêché. Il est percé par un haut soubassement de neuf arcades à jour et un fronton en enrichit la porte centrale. Dans des niches semi-circulaires se dressent des statues de saints. Tous les salons de l'archevêché ont été décorés et meublés avec la plus grande magnificence, notamment les appartements destinés au roi et à la reine et la salle du festin royal.

Contrairement à ce qui avait été fait pour le sacre de Louis XVI, Hittorff et Lecointe avaient adopté, pour la décoration intérieure de la cathédrale, le style gothique, au lieu du style antique.

Au-dessus des tribunes, sur un fond d'or, des portraits de divers rois de France, traités en couleurs très brillantes, un peu à la manière des mosaïques et des enluminures. Au-dessus des ogives de la nef centrale, une frise décorative très ornée, avec des bustes des plus illustres évêques et archevêques de l'Eglise de France. Tout en haut, enfin, un rang de statues de marbre blanc avec attributs d'or, représentait les *bonnes villes* du royaume, qui en font la force et la richesse. Sur le chapiteau de chaque pilier, à la même ligne que les portraits des rois, un groupe de deux génies portant l'écusson de Charles X surmonté du heaume royal et des étendards. La croisée était décorée de la même manière, et les mêmes tentures de velours cramoisi garnissaient partout les arcades. Mille porte-lumières et lustres étincelaient à travers l'immense édifice.

Le trône était, en réalité, un arc de triomphe à deux étages. Celui du bas était percé d'une porte flanquée de deux cariatides, à droite et à gauche de laquelle deux escaliers conduisaient d'une seule volée à l'étage supérieur. Douze colonnes et huit pilastres soutenaient le dais proprement dit, rappelant le ciborium des basiliques

299. Entrée du duc d'Angoulême a Paris
après la campagne d'Espagne (2 décembre 1823).
Colonne rostrale.

romanes; le trône était placé au milieu. Sur les colonnes et les pilastres se déployait une ornementation d'une extrême richesse où se mêlaient les armes de France, les insignes royaux, les croix des différents ordres français, Saint-Esprit, Saint-Louis, Légion d'Honneur, et Saint-Michel, en or sur fond de lapis-lazzuli. Dans les écoinçons

300. *Entrée de Charles X à Lille (1827).*

de l'arc, des génies porteurs de couronnes; sur l'architrave, l'inscription : *Domine, salvum fac regem.* Le pavillon du trône, suspendu à la voûte de l'arc de triomphe avait des panaches de plumes, des rideaux de velours violet semé de fleurs de lis d'or et était surmonté de la couronne royale. Douze candélabres de forme antique, à girandoles de cristal et d'or, brillaient autour de ce monument triomphal.

301. *Retour des Cendres de Napoléon (1840).* — *Le char funèbre.*

LE RETOUR DES CENDRES

(1840)

Victor Hugo, dans *Choses vues*, les a trop bien décrites, ces fêtes funèbres et glorieuses dans leur mélange de grandeur et de mesquinerie, pour recourir à un autre témoignage que le sien.

Sur la place des Invalides, des deux côtés de l'avenue « deux rangées de figures héroïques, colossales, pâles à ce froid soleil, qui font un assez bel effet. Elles paraissent de marbre blanc. Mais ce marbre est du plâtre. Au fond, vis-à-vis le dôme, la statue de l'empereur, en bronze. Ce bronze aussi est du plâtre. Dans chaque entre-deux de statues, un pilier en toile peinte et dorée d'assez mauvais goût surmonté d'un pot à feu. Derrière les statues, les estrades et la foule; entre les statues, la garde nationale éparse; au-dessus des estrades, des mâts à la pointe desquels flottent magnifiquement soixante longues flammes tricolores. »

Au-dessus de la grille de l'Hôtel des Invalides, inachevé, « une façon d'arc de triomphe en toile peinte et en crèpe, avec lequel le vent joue comme avec les vieux linges pendus à la lucarne d'une masure. Une rangée de mâts tout nus et tout secs se dressent au-dessus des canons et, à distance, ressemblent à ces allumettes que les petits

302. *Retour des Cendres de Napoléon (1840). — Le bateau-catafalque.*

enfants piquent dans du sable. Des nippes et des haillons, qui ont la prétention d'être des tentures noires étoilées d'argent, frissonnent et clapotent pauvrement entre ces mâts. »

A midi et demi, tandis que tonnent les salves d'artillerie, à l'extrémité de l'esplanade, vers la rivière, une double rangée de grenadiers à cheval, à buffleteries jaunes, débouche gravement. C'est la gendarmerie de la Seine. C'est la tête du cortège.

Viennent ensuite la garde municipale de Paris, les lanciers, la garde nationale à cheval; des généraux, des maréchaux sont mêlés au cortège. « On achève d'allumer les pots-à-feu qui fument entre les statues comme de

gros bols de punch... Voici la voiture noire à frise d'argent de l'aumônier de la *Belle-Poule,* puis le grand carrosse de velours noir à panneaux-glaces de la commission de Sainte-Hélène, quatre chevaux à chacun de ces deux carrosses... Le char de l'empereur paraît (fig. 304).

303. *Retour des Cendres de Napoléon (1840). — Le cortège passant sous l'Arc-de-Triomphe.*

« L'ensemble a de la grandeur. C'est une énorme masse, dorée entièrement, dont les étages vont pyramidant au-dessus des quatre grosses roues dorées qui la portent. Sous le crêpe violet semé d'abeilles, qui le recouvre du haut en bas, on distingue d'assez beaux détails : les aigles effarés du soubassement, les quatorze victoires du couronnement portant sur une table d'or un simulacre de cercueil... Sur le faux sarcophage on a déposé les insignes de l'empereur, la couronne, l'épée, le sceptre et le manteau. Dans la gorge dorée qui sépare les Victoires du faîte des aigles du soubassement, on voit distinctement, malgré la dorure déjà à demi écaillée, les

lignes de suture des planches de sapin..... Cet or n'est qu'en apparence..... J'aurais voulu pour le char de l'empereur une magnificence qui fût sincère. Du reste, la masse de cette composition sculpturale n'est pas sans style et sans fierté, quoique le parti pris du dessin et de

304. *Retour des Cendres de Napoléon (1840). — Le cortège descendant les Champs-Elysées.*

l'ornementation hésite entre la renaissance et le rococo (fig. 301).

« Deux immenses faisceaux de drapeaux pris sur toutes les nations de l'Europe se balancent avec une emphase magnifique à l'avant et à l'arrière du char. Le char, tout chargé, pèse vingt-six mille livres. Le cercueil seul pèse cinq mille livres. »

La cérémonie des Invalides terminée, Victor Hugo examine la décoration de l'avenue. « Presque toutes ces statues de plâtre sont mauvaises. Quelques-unes sont ridicules. Le Louis XIV... est grotesque de près. » Ney a la tête trop grosse. Il était, raconte-t-on, trop grand d'un pied. « Qu'ont fait les Beaux-Arts? Ils ont pris à la

statue une tranche de ventre de douze pouces de large, et ils ont recollé tant bien que mal les deux morceaux. »

La décoration de l'avenue de Neuilly qu'avait longée, le matin, le cortège qui avait été chercher le cercueil impérial à Courbevoie, où l'avait amené du Havre, sur la Seine, un bateau triomphal (fig. 302), n'était guère mieux réussie. « L'avenue était décorée ou plutôt déshonorée dans toute sa longueur par d'affreuses statues en plâtre figurant des Renommées et par des colonnes triomphales surmontées d'anges dorés et posés en porte-à-faux sur des piédestaux en marbre gris. » Quant à l'arc de triomphe (fig. 303), « un médiocre décor d'opéra en occupait le sommet : l'empereur debout sur un char entouré de Renommées, ayant à sa droite la Gloire et à sa gauche la Grandeur. Que signifie une statue de la grandeur ? Comment exprimer la grandeur par une statue ? Est-ce en la faisant plus grande que les autres ? Ceci est du galimatias monumental ».

CHAPITRE X

LES FÊTES FRANÇAISES

DE MIL-HUIT-CENT-QUARANTE-HUIT A MIL-NEUF-CENT-TRENTE

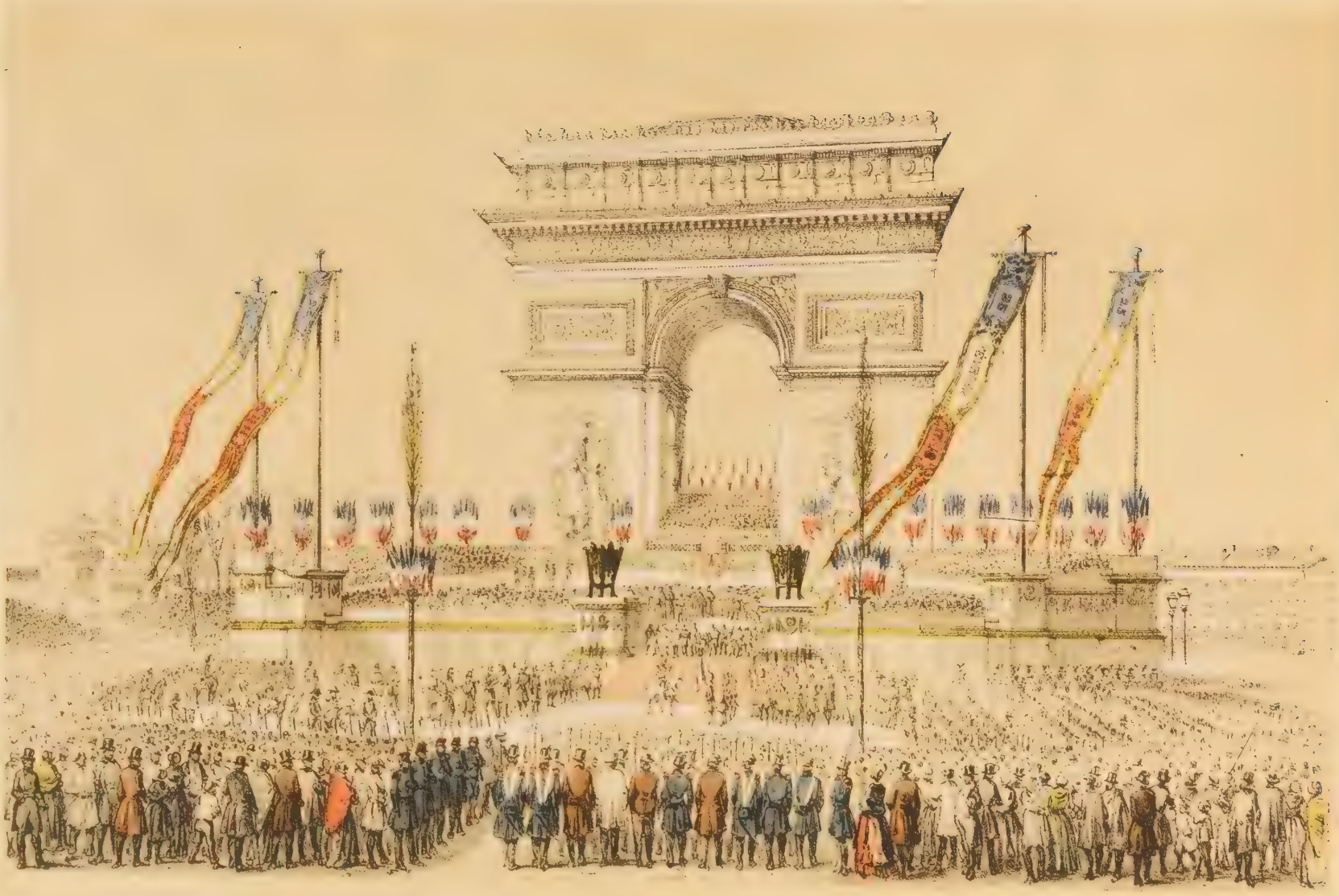
305. *La Garde Nationale et l'armée recevant leurs drapeaux du Gouvernement provisoire. (20 août 1848).*

Il pourra paraître surprenant que parmi les très nombreux documents ayant trait aux fêtes qui ont eu lieu depuis la fin de la Restauration jusqu'à nos jours, aucun n'ait été jugé digne de figurer à côté des images magnifiques ou charmantes qui illustrent les pages de ce

livre. Quelque regrettable que cela soit, cela est cependant. Le règne « splendide » de Louis-Philippe, comme l'appelait ironiquement un jour Barbey d'Aurevilly, est à cet égard d'une insigne pauvreté, aussi pauvre que l'art de l'architecte et les arts du mobilier; et tous les efforts que l'on tentera pour nous démontrer que le style Louis-Philippe est le dernier des styles organisés français ne serviront de rien. Abâtardissement définitif et irrémédiable de ce glorieux style du premier Empire dont la Restauration avait hâté la décadence, il se peut que les médiocres productions auxquelles il a donné le jour trouvent grâce quelque temps aux yeux d'une poignée de snobs de qui la seule raison d'être est de relancer les modes abolies, rien ne fera que soit ce qui n'est pas et que ne soit pas ce qui est. L'époque romantique, si riche en littérature et en peinture, a été aussi stérile en architecture qu'en art décoratif.

Pour en revenir au sujet qui nous occupe, l'on est bien forcé de constater que s'il est vrai que des événements comme la Distribution des drapeaux à la Garde Nationale, la réception de la reine d'Angleterre, les funérailles du prince de Condé, l'inauguration du musée de Versailles, le mariage du duc d'Orléans auraient pu être l'occasion de réjouissances d'où tout caractère de grandeur et de beauté n'était pas nécessairement banni, il n'est pas moins vrai qu'il en a été tout autrement. C'est peut-être, me répondra-t-on, que ces faits de la vie publique ne portaient point en eux la force d'exaltation collective, populaire que des faits analogues portaient en eux sous l'ancien Régime. Mais la conquête de l'Algérie ! Mais la prise d'Alger ! Imaginez à quelles grandioses fêtes elles auraient donné lieu sous le règne de Louis XIV ou de Louis XV !

Je ne vois guère que la pompe funèbre du duc d'Orléans à Notre-Dame, ordonnée par Hittorff et Lecointe, qui mérite d'être mise à part. Hittorff, nous l'avons vu, avait le sens monumental et l'on peut à bon droit le considérer, après Percier et Fontaine, comme le seul architecte capable — il l'a prouvé en bien des circonstances — de régler, de composer, de réaliser un



éphémère décor de fête en fonction de son milieu durable et précis.

Serait-ce à lui que le Gouvernement provisoire confia l'ordonnance des deux solennités qui eurent pour décor la place de l'Etoile et la place de la Concorde en août et en novembre 1848, pour la remise de leurs drapeaux à

306. *Fête de la Constitution sur la place de la Concorde (12 novembre 1848).*

l'armée et à la Garde Nationale (fig. 305) et pour la Fête de la Constitution? (fig. 306). Cela semble probable. L'on sait, en effet, que c'est à Hittorff que revient la gloire d'avoir fait de la place de l'Etoile et de la place de la Concorde ce qu'elles sont. (N'avais-je pas tort, tout à l'heure, à tout prendre, de condamner en bloc le règne du Roi-Citoyen?)

La seconde République, pour brève qu'elle ait été, a vu deux fêtes assez belles: la revue passée au Champ de Mars par le Prince-Président et la distribution des aigles; cette dernière visiblement inspirée de celle dont David a fixé la splendeur. La tribune présidentielle s'ouvrait sur une vaste estrade que l'on avait construite à la hauteur du premier étage de l'Ecole militaire. Des torsades de feuilles de chêne dorées garnissaient le fronton. Au milieu du Champ de Mars, se dressait un autel de 25 mètres de hauteur, où fut célébrée la messe. Des tribunes encadraient l'immense esplanade.

Les fêtes ne chômèrent pas sous le Second Empire : l'empereur et l'impératrice avaient le goût du faste et de l'apparat. Aux Tuileries, à Saint-Cloud, à Compiègne, à Fontainebleau, les réceptions étaient fréquentes; les voyages des souverains à travers la France furent nombreux; le 15 août était célébré partout avec pompe. Le mariage de l'Empereur, les Expositions de 1855 et de 1867, la naissance et le baptême du prince impérial, le retour de l'armée d'Italie, les visites de souverains étrangers, les réceptions d'ambassadeurs, entre autres solennités exceptionnelles, commandaient la magnificence. Elle ne manqua point, sans doute; mais les récits et les images que nous possédons de ces réjouissances permettent d'imaginer qu'elle était faite surtout de l'éclat des bijoux, des toilettes et des uniformes militaires et civils, et du luxe protocolaire des parades officielles.

La cérémonie, à Notre-Dame, du mariage de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo semble avoir été fort belle. Comme pour le sacre de Charles X et pour le baptême du duc de Bordeaux, mais dans de moindres proportions, l'on avait élevé devant la vieille église un porche gothique dont les panneaux, imitant des tentures en tapisserie — c'est bien là le goût de l'époque — représentaient des figures de saints et de rois de France. Sur les deux principaux pilastres on voyait les statues de Charlemagne et de Napoléon. Au sommet des tours, quatre aigles éployaient leurs ailes, et flottaient deux grandes bannières tricolores. A l'intérieur, une tribune destinée à un orchestre de 500 musiciens.

Les piliers de la cathédrale étaient tendus, jusqu'aux chapiteaux, de velours rouge, brodé de palmes d'or et doublé d'hermine, aux écussons impériaux, reliés par des guirlandes de fleurs.

Au milieu du transept, sur une estrade couverte d'un tapis d'hermine, étaient placés les deux sièges d'honneur préparés pour les souverains : un dais magnifique en

307. *Fête nationale du 15 août 1857.*
Episode de l'expédition de Kabilie représenté au Champ-de-Mars

velours rouge, semé d'abeilles et surmonté d'un aigle aux ailes éployées, les abritait. Quinze mille bougies éclairaient l'église.

L'Empereur portait l'uniforme de lieutenant général et le grand cordon de la Légion d'Honneur, celui qu'avait porté Napoléon I^er^, le jour du sacre, et le collier de la Toison d'or, celui qui avait été porté par Charles Quint. L'Impératrice avait au front une couronne de diamants.

Dans l'ordre des fêtes populaires, il serait injuste, d'autre part, de ne pas faire état de la façon dont fut célébrée en 1854, la fête du 15 août. Des Tuileries à l'Arc

de l'Etoile, l'illumination s'inspirait du style mauresque et sur le bassin du rond-point un aigle de feu aux ailes éployées portait une sphère immense représentant le globe terrestre, parsemé d'étoiles qui scintillaient sur un fond bleu. Douze ans plus tard, pour le 15 août, la place de la Concorde fut transformée par une décoration égyptienne. Mais que nous sommes loin, hélas ! des fêtes de jadis !

Plus loin encore, sous la Troisième République — les funérailles de Victor Hugo exceptées, surtout en ce qui concerne la décoration de l'arc de l'Etoile que l'on eut la belle idée de voiler d'un grand crêpe — l'on cherche vainement, depuis 1870, le souvenir d'une fête ordonnée avec art. Ni à l'occasion de l'inauguration des Expositions de 1878, de 1889, de 1900, ni à l'occasion des diverses visites de souverains, ni pour la célébration de la Victoire, rien ne fut jamais plus ajouté à l'habituel déploiement de drapeaux qui constitue tout l'art des fêtes modernes. Certains 14 juillet offrirent sans doute un débordement de joie populaire véritablement saisissant; l'aspect de Paris le jour de l'Armistice, 11 novembre 1918, demeurera inoubliable, mais pour de tout autres raisons que des raisons d'ordonnance, de composition et d'art. Les fêtes d'aujourd'hui valent uniquement par la collaboration de la foule, par l'intensité du sentiment populaire; et cela, certes, n'est dénué ni de grandeur ni de beauté. Y eut-il jamais, dans les siècles morts de l'histoire de France, plus beau spectacle que celui qu'offrit l'avenue des Champs-Elysées le 14 juillet 1919 ? Sa beauté n'était point faite, cependant, des pauvres ornements que l'on avait ajoutés à l'ordonnance ordinaire des places et de l'avenue; elle était purement humaine, spirituelle.

FIN

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

A quelques exceptions près, nous n'avons jugé utile de réunir ici que les titres des principaux ouvrages dont nous nous sommes servis pour l'illustration de ce livre ; et ceux-ci sont désignés par un astérisque.

Quant aux autres gravures, elles proviennent des collections, portefeuilles et recueils factices du Cabinet des Estampes, du Louvre, du Musée Carnavalet, de la Bibliothèque de l'Arsenal (fonds Rondel) de la Bibliothèque de Versailles, et de la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

* Traité de la forme et devis d'un tournoi par le Roi René.

Froissart. — Chroniques.

Le Sacre du Roy très crestien Loys douziesme de ce nom fait à Reims l'an mil CCCCIIIIXX et XVIII le XXVII jour de may. — S. l. n. d.

* L'entrée de François premier Roy de France en la cité de Lyon le 12 juillet 1515. — Manuscrit de la bibliothèque ducale de Wolfenbüttel.

* C'est l'ordre qui a été tenu à la nouvelle et joyeuse entrée que très haut et très excellent et très puissant prince le Roy très chrétien Henri deuzième... a faite en sa bonne ville et cité de Paris le 16 juin 1549. — Paris, 1549.

* C'est la déduction du somptueux ordre, plaisantz spectacles et magnifiques théâtres dressés et exhibés par les citoyens de Rouen... (entrée du Roi Henri II et de la Reine Catherine de Médicis à Rouen, 1550). — Rouen, 1551.

Bref et sommaire recueil de ce qui a été faict et de l'ordre tenus à la joyeuse et triomphante entrée... de Charles IX... en sa bonne ville... de Paris le mardi 6 mars... avec le couronnement... de Madame Elisabeth d'Autriche et entrée de la dicte Dame en icelle. — Paris, 1572.

* Ballet comique de la royne faict aux noces de Monsieur le duc de Joyeuse et Madamoyselle de Vaudemont sa sœur, par Balthasar de Beaujoyeux. — Paris, 1582.

* Entrée de Henri IV à Paris en 1594 : 3 placards in-f°.

* La entrata in Lione delle christianissimo Henrico IV re di Francia et de Navarra, 4 septembre 1595. — Venetia, 1595.

* Discours de la joyeuse et triomphante entrée de très haut... prince Henry IIII de ce nom... faite en la ville de Rouen... le mercredy saizième jour d'octobre 1596. — Rouen, 1596.

* Les deux plus grandes, plus célèbres et plus mémorables réjouissances de la ville de Lyon... pour l'entrée... d'Henri IV et pour l'heureuse publication de la paix. — Lyon, 1598.

* L'entrée de très grande... Princesse Marie de Médicis.... en la ville de Lyon, par Pierre Mathieu. — Lyon, 1600.

* Labyrinthe royal de l'Hercule gaulois triomphant sur le sujet des fortunes, batailles... d'Henri IV roi de France, représenté à l'entrée de la royne... à... Avignon le 19 novembre MDC. — Avignon, s. d.

* Dix grandes tables contenantes les pourtraictz des cérémonies, honneurs et pompes funèbres faiz au corps de feu Serenissime Prince Charles 3 du nom... duc de Lorraine.. à Nancy... depuis le 14e May 1608 qu'il décéda jusques au 19e Juillet suivant, jour de son enterrement. — Nancy, s. d.

* Voyage du Roy à Metz, l'occasion d'iceluy : ensemble, les signes de resjouissance faits par ses habitants pour honorer l'entrée de sa Majesté, par Ab. Fabert. — Metz, 1610.

* Le Carrousel des pompes et magnificences faites en faveur du Mariage du Très chrestien Roy Louys XIII avec Anne infante d'Espagne les 5, 6, 7 avril 1612 en la Place Royalle à Paris. — Paris 1612.

Les cérémonies et ordre tenu au Sacre et couronnement de la Royne Marie de Médicis Royne de France et de Navarre dans l'église de Sainct-Denis le 13 may 1610. — Ensemble la mort du Roy et comme M. le Dauphin a été déclaré Roy et la Royne régente par la cour de Parlement. — Lyon 1612.

* Durand. — Discours au vray du ballet dansé par le Roy le dimanche XXIX^e^ jour de janvier MVI^c^XVII, avec les desseins tant des machines et apparences différentes que de tous les habits des masques. — Paris 1617.

Godefroy (Th.). — Le cérémonial de France, ou description des cérémonies, rangs et séances observées aux couronnements, entrées et enterrements des rois et reines de France, et autres actes et assemblées solennelles. — Paris 1619.

* Entrée de Loys XIII... dans sa ville d'Arles le vingt-neufième d'octobre 1622. — Avignon 1623.

* Discours sur les arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée... de Louys XIII le 3 novembre 1622. — Aix 1624.

La voye de laict, ou chemin des héros au Palais de la Gloire ouvert à l'entrée triomphante de Louys XIII roi de France et de Navarre en la cité d'Avignon le 16 novembre 1622. — Avignon 1623.

* Le Soleil au signe du Lyon d'où quelques parallèles sont tirés avec le très chrestien... Louis XIII... en son entrée triomphante dans sa ville de Lyon le 11 décembre 1622. — Lyon 1623.

* Combat d'honneur concerté par les IIII éléments sur l'heureuse entrée de Madame la Duchesse de la Valette en la ville de Metz. — Metz 1624.

* Henry Humbert. — Combat à la barrière faict en Cour de Lorraine le 14 février en l'année présente 1627. — Nancy 1627.

* Eloges et discours sur la triomphante réception du Roy en sa ville de Paris après la réduction de la Rochelle. — Paris 1629.

* Les armes triomphantes de Son Altesse Monseigneur le duc d'Epernon pour le sujet de son heureuse entrée faite dans la ville de Dijon le 8 mai 1656. — Dijon 1656.

* Le Tellier. — Les réjouissances de la paix faites dans la ville de Lyon le 20 mars 1660. — Lyon 1660.

* Les réjouissances de la paix faites dans la ville de Lyon le 20 mars 1660. — Lyon 1660.

* Recueil de 15 ouvrages concernant le mariage et les fêtes pour l'entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse à Paris en 1660. — Paris 1660.

* Le Feu royal et magnifique qui s'est tiré sur la rivière de Seine vis à vis du Louvre en présence de leurs Majestés par ordre de Messieurs de ville pour... l'entrée du Roy et de la Reyne le 29 août 1660. — Paris 1660.

* Course de Testes et de Bague faite par le Roy et par les Princes et Seigneurs de sa Cour en l'année 1662. — Paris 1662.

* Marche des Mareschaux de camp et des cinq quadrilles depuis la grande place derrière l'hôtel de Vendosme

jusqu'à l'entrée de l'amphithéâtre, dessiné et gravé par Israël Silvestre. — Paris 1664.

* Le triomphe de Son Altesse Charles IIII duc de Lorraine, etc... à son retour dans ses Etats. — Nancy 1664.

* Les Plaisirs de l'Ile Enchantée, course de bague, collation ornée de machines, comédie mêlée de danse et de musique, ballet du Palais d'Alcine, feu d'artifice et autres fêtes galantes et magnifiques faites par le Roi à Versailles le 7 mai 1664. — Paris 1673.

* Divertissements de Versailles au retour de la conquête de la Franche-Comté. — 1674.

Felibien. — Description de divers ouvrages de peinture faits pour le Roy, et relation de la fête de Versailles du 18 juillet 1668. — Paris 1671.

* Le Temple au Mont Claros ou les oracles rendus en forme d'horoscope sur la naissance de Mgr duc de Bourgogne, par le P. Claude-François Menestrier de la Compagnie de Jésus. — Paris 1682.

* C.-F. Menestrier. — L'Illumination de la Galerie du Louvre pour les réjouissances de la naissance de Monsieur, duc de Bourgogne. — Paris 1682.

* Réjouissances faites dans la ville de Dijon au sujet de la naissance de Monseigneur, duc de Bourgogne. — Dijon 1682.

C.-F. Menestrier. — Des décorations funèbres, où il est amplement traité des tentures, des lumières, des mausolées, catafalques, inscriptions et autres ornements funèbres... — Paris 1684.

Bérain. — Carrousel des galans maures de Grenade à Versailles. — 1685.

P. Bontous. — L'Auguste Piété de la maison royale de Bourbon, sujet de l'appareil fait à Avignon pour la réception de Mgr le duc de Bourgogne et de Mgr le duc de Berry durant le consulat de M. le marquis de Sade... — Avignon 1701.

* Discours sur les arcs triomphaux dressés en la ville d'Aix à l'heureuse arrivée de Mgr le duc de Bourgogne et de Mgr le duc de Berry. — Aix 1701.

* Relation de l'entrée de l'ambassadeur extraordinaire du grand Seigneur à Paris et de la première audience qu'il a eue du Roy. — Paris 1721.

* Le sacre de Louis XV roi de France et de Navarre dans l'église de Reims le dimanche 25 octobre 1722. — Paris, s. d.

* Description de la fête et du feu d'artifice qui doit être tiré à Paris sur la rivière, au sujet de la naissance de Monseigneur le Dauphin, par ordre de Sa Majesté Catholique Philippe V le 24 janvier 1730. — Paris 1730.

* Description des fêtes données par la ville de Paris à l'occasion du mariage de Mademoiselle Louise-Elisabeth de France et de Don Philippe Infant et grand Amiral d'Espagne, 29 et 30 avril 1739. — Paris 1740.

Description du feu d'artifice ordonné par Messieurs les Prévôts des Marchands... qui doit être tiré devant l'Hôtel de Ville le 17 juin 1744... pour la prise de Menin. — Paris 1744.

* Journal de ce qui s'est fait pour la réception du Roy dans la ville de Metz le 4 août 1744. — Metz 1744.

* Représentation des fêtes données par la ville de Strasbourg pour la convalescence du Roi; à l'arrivée et pendant le séjour de Sa Majesté en cette ville. — S. l. n. d. (1744).

* Relation de ce qui s'est passé dans la ville d'Avignon à l'arrivée et pendant le séjour du Sérenissime Infant Don Philippe de Bourbon gendre du Roi de France, au mois de février 1744. — Avignon 1745.

* Fêtes publiques données par la ville de Paris à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin avec Madame Marie-Thérèse Infante d'Espagne, les 23 et 26 février 1745. — S. l. n. d. (Paris 1745).

* Fête publique donnée par la ville de Paris à l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe le 13 février 1747. — S. l. n. d. (Paris 1747).

* Plans et dessins des constructions et décorations ordonnées par la ville de Paris pour les réjouissances publiques à l'occasion de la publication de la paix le 12 février 1749. — S. l. n. d.

* Relation de l'arrivée du Roi au Hâvre-de-Grâce le 19 septembre 1749 et des fêtes qui se sont données à cette occasion. — Paris 1753.

* Le Sacre et Couronnement de Louis XVI... à Rheims le 11 juin 1775. — Paris 1775.

* Grégoire. — Explication des cérémonies de la Fête Dieu d'Aix-en-Provence. — Aix 1777.

Description fidèle de tout ce qui a précédé, accompagné et suivi la cérémonie de la Confédération Nationale, 14 juillet 1790. — Paris 1790.

Fête civique sur les ruines de la Bastille le 14 juillet 1791 l'an troisième de la Liberté. — Paris 1791.

Détail et ordre de la marche de la fête en l'honneur de la Liberté donnée par le peuple à l'occasion de l'arrivée des soldats de Château-Vieux. — Paris s. d. (1792).

Boissy d'Anglas. — Essai sur les fêtes nationales suivi de quelques idées sur les arts et sur la nécessité de les encourager, adressé à la Convention Nationale. — Paris an II.

David. — Rapport sur la fête héroïque pour les honneurs du Panthéon à décerner aux jeunes Barra et Viala. — Paris an II.

Ordre, marche et cérémonies qui auront lieu aux fêtes de la Liberté qui seront célébrées le 9 thermidor pour l'entrée triomphale des monuments des Sciences et des Arts recueillis en Italie. — Paris s. d.

Programme de la fête de la paix qui aura lieu le 18 brumaire an X. Détail de toutes les cérémonies qui auront lieu les 17, 18 brumaire. — S. l. n. d. (Paris 1802).

Détail de la véritable marche à observer pour la fête de l'Etre Suprême. — Paris (1794).

* Le Sacre et le Couronnement de Napoléon I[er], Empereur des Français, avec la relation détaillée des cérémonies, fêtes et réjouissances qui ont eu lieu à cette occasion. — Paris an XIII (1805).

* Description des Cérémonies et des Fêtes qui ont eu lieu pour le mariage de S. M. l'Empereur Napoléon avec S. A. I. Madame l'Archiduchesse Marie-Louise d'Autriche, par Charles Percier et P.-J.-L. Fontaine. — Paris 1810.

* Recueil de six vues et de deux plans topographiques présentant les principales cérémonies extérieures du Sacre de Sa Majesté Charles X en 1825. — Paris 1825.

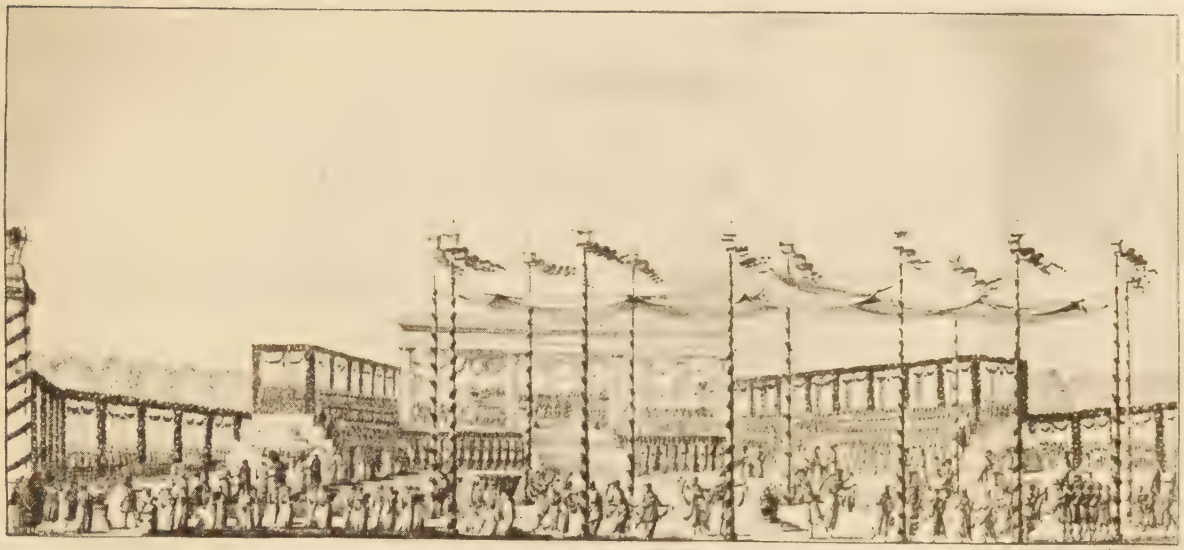
* Relation des fêtes données par la ville de Paris et de toutes les cérémonies qui ont eu lieu dans la capitale à l'occasion de la naissance et du baptême de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux. — Paris 1822.

* L. Laffite. — Entrée triomphale de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême... à l'occasion des fêtes données par la ville de Paris à S. A. R. Mgr le Dauphin lors de son retour à Paris après sa glorieuse campagne d'Espagne. — Paris 1825.

* Relation historique du voyage de S. M. Charles X dans le département du Nord. — Paris 1827.

* Description des cérémonies et des fêtes qui ont eu lieu pour le baptême du duc de Bordeaux. Recueil de décorations exécutées d'après les dessins et sous la conduite de J. Hittorf et de J. Lecointe. — Paris 1827.

Claude Ruggieri. — Précis historique sur les Fêtes, les Spectacles et les réjouissances publiques. — Paris 1830.



TABLE

DES

MATIÈRES ET DES ILLUSTRATIONS

N. B. — *Les titres en caractères italiques se réfèrent au texte, les titres en caractères romains se réfèrent aux gravures, les titres en petites capitales se réfèrent aux deux. Les chiffres sont ceux de la pagination : en italique, ils indiquent l'emplacement du texte; en romain, celui des gravures.*

INTRODUCTION I

CHAPITRE I. LA FIN DU MOYEN AGE.

Bal des Ardents 6
Bal des Sauvages 1
Entrée d'Isabeau de Bavière a Paris *3*, 4
Entrée de Louis XI à Paris *7*
Entrée de Louis XII à Paris *9*
Pas d'Armes de Sandricourt *12*, 16, 17, 18, 19
Sacre de Louis XII 10
Tournois du Roi René 13, 14, 15

CHAPITRE II. LA RENAISSANCE.

Baptême du Dauphin à Fontainebleau 75
Entrée d'Elisabeth d'Autriche à Paris 53
Entrée de François Ier a Lyon 23, *24*, 26, 27, 29
Entrée d'Henri II a Paris 31, 33, 35, *36*

Entrée d'Henri II a Rouen ..... III, IV, V, 37, 38, 39, 41, *46*
Entrée d'Henri IV a Paris 60, 61, *61*
Entrée d'Henri IV a Lyon *62*, 63, 64
Entrée d'Henri IV a Metz 67, 68, 73, *73*, 74
Entrée de Marie de Médicis a Lyon 65, *68*
Entrée de Marie de Médicis a Avignon 67, 69, *71*
Entrevue du Camp du Drap d'or 21, *30*
Fêtes d'Henri III et de Catherine de Médicis 42, 43, 45
Fêtes offertes à Alexandre Farnèse 70
Noces du duc de Joyeuse 54, *56*, 57, 58, 59
Personnages princiers parmi des comédiens 51
Pompe funèbre du duc de Lorraine 77, *78*, 79, 81
Sciomachie de Rome *40*
Tournoi d'Henri II 48, 49, *54*

CHAPITRE III. LES FÊTES DE LOUIS XIII.

Ballet du Roi *87*, 88, 89, 90
Carrousel à la Place Royale 86
Combat a la Barrière *111*, 111, 112, 114, 115
Entrée de la duchesse de La Valette a Metz *104*, 104, 106, 107 108, 109, 110
Entrée de Louis XIII a Paris après la réduction de La Rochelle. *116*, 116, 117, 118, 119
Fête pour le Traité de 1612 85
Feu d'artifice pour la Saint-Louis 83
Feu d'Artifice tiré devant le Louvre (1623) VII
Procession de la châsse de Ste Geneviève 395
Sacre de Louis XIII 84
Voyage de Louis XIII en Provence et a Lyon..... *91*, 91, 93, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 101, 103

CHAPITRE IV. LES FÊTES DE LOUIS XIV.

Arc de triomphe pour la naissance du Dauphin 389
Carrousel de 1662 ..... 128, *134*, 135, 140, 141
Carrousel des guerres de Grenade *188*
Cavalier costumé pour un carrousel 165
Chambre du trépas de Louis XIV 191
Chapelle funèbre de Louis XIV 192
Décoration à Rome pour la naissance du Dauphin 177
Divertissement de Versailles (1674) 159, 160, 161, 162, 163, *164*
Drapeaux pris à Rocroy portés à Notre-Dame 394
Entrée de l'ambassadeur de Perse 189
Entrée de Charles IV a Nancy *144*, 146
Entrée du duc d'Epernon à Dijon 127
Entrée de Louis XIV à Lille 175
Fêtes pour la naissance du prince des Asturies 187
Fêtes pour la naissance du duc de Bretagne 185, 187

Fêtes pour la naissance du duc de Bourgogne (Dijon) 168, 169, *178*
Fêtes pour la naissance du duc de Bourgogne (Paris). 167, 170, 171, *176*, 179
Fêtes de Versailles (1668) 156, 157, *157*, 158
Feu tiré le jour de la naissance du Roi 122, 124
Feu tiré à Lyon pour la naissance du Dauphin 397
Funérailles du grand Condé 181
Funérailles de Mademoiselle de Montpensier 183
Mai dressé aux Gobelins en l'honneur de Lebrun 180
Mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse. 129, *131*, 131, 133, 137, 139 143, 147.
Mausolée de Louis XIII dans l'église des Jésuites 172
Mausolée de Marie-Thérèse 173
Plaisirs de l'Isle enchantée *147*, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155
Pompe funèbre d'Henriette d'Angleterre 173
Portique triomphal en l'honneur de Mazarin 125
Procession solennelle du Saint-Sacrement 126
Réjouissance de la paix a Lyon *129*, 144, 145
Sacre de Louis XIV 121, 123, 386
Voyage des ducs de Bourgogne et de Berry a Avignon 184, *190*

CHAPITRE V. LES FÊTES DE LOUIS XV.

Bal du May à Versailles 254
Bal masqué à Versailles *206*
Décoration à Strasbourg pour le passage de Marie-Antoinette 258
Entrée de l'Infante d'Espagne à Paris 197
Entrée et réception de l'ambassadeur de Turquie 193, 194
Fête donnée par l'ambassadeur de Sardaigne 259
Fêtes pour la naissance du duc de Bourgogne ..... XI, 248, 249, 381
Fêtes pour la publication de la Paix 242, 243, 244, 245, 247
Fête des maîtres-passeurs, bateliers... 219
Feu d'artifice 204
Feu d'artifice a Meudon pour le Dauphin *203*, 205
Feu d'artifice au château de Vanvre 196
Feu d'artifice pour la prise de Gand 226
Feu d'artifice pour la victoire de Berghen 253
Feu d'artifice pour la prise de Port-Mahon *247*, 252
Feu d'artifice pour la prise d'Ypres 227
Feu d'artifice à Nantes 256
Feu d'artifice et illumination à Reims 255, 257
Illumination au château d'Esclimont 199
Illumination à Francfort 217
Illumination de la rue de la Ferronnerie 225
Mariage du Dauphin avec Marie-Thérèse 228, 229, 230, *236*
Mariage du Dauphin avec Marie-Josèphe 234, 235, *236*, 237, 238
Mariage de Louis XVI *249*
Mariage de Madame Elisabeth avec Don Philippe.. 207, 208, 209, *210*, 211, 212, 214, 216

Mascarade à la grecque 260, 261
Naissance du Dauphin *198*, 198, 203
Pompe funèbre de Marie-Thérèse 232
Pompe funèbre de Philippe de France, roi d'Espagne 251
Pompe funèbre de la Reine de Sardaigne 233
Réception de l'ambassadeur de Turquie 210
Sacre de Louis XV 200, 201
Voyage du roi au Havre *222*, 240, 241
Voyage du roi a Metz et a Strasbourg.... 220, 221, *222*, 222, 223, 224, 393

CHAPITRE VI. LES FÊTES DE LOUIS XVI.

Bal de Saint-Cloud 265
Fête-Dieu a Aix *284*, 286, 287, 288
Fêtes de Trianon *271*, 273, 275, 276
Feu d'artifice à l'occasion de la Paix (1783) IX
Feu d'artifice à Soleure 264
Naissance du Dauphin *277*, 279, 280, 281, 283
Procession du Jeudi-Saint à Perpignan 285
Sacre de Louis XVI 263, *266*, 266, 267, 269

CHAPITRE VII. LES FÊTES DE LA RÉVOLUTION.

Anniversaire de la Fédération *324*
Banquet civique à Lille ..... 292, 296.
Commémoration de la Prise de la Bastille 290
Décoration de la statue d'Henri IV 301
Fête de Bara et de Viala *312*
Fête de l'Être Suprême *315*, 316, 317, 318, 319
Fête de la Fédération Nationale à Lille 295
Fête de la Fédération Nationale à Lyon 293
Fête de la Fédération Nationale a Paris 293, 297, 299, 300
Fête sur l'emplacement de la Bastille *300*
Fête pour les soldats de Chateauvieux *301*, 309
Fête du 9 Thermidor *320*, 323
Fête de la Fondation de la République 322
Fête donnée à Bonaparte après le traité de Campo-Formio (1797) 394
Fête donnée par le général Berthier 325
Fête de la Régénération *304*, 310
Fête de la Paix *326*, 326, 327
Fête et illumination aux Champs Elysées 302, 303
Pompe funèbre des citoyens soldats tombés à Nancy 305
Pompe funèbre du général Hoche 320
Fête sous la Révolution 387
Fête de l'Unité 311
Transfert des cendres de Rousseau au Panthéon 314
Translation des cendres de Voltaire au Panthéon 307, 308
Triomphe du Peuple français 289

CHAPITRE VIII. LES FÊTES DE L'EMPIRE.

Arc de triomphe érigé à Strasbourg après Austerlitz 342
Baptême du roi de Rome *349*, 352
Bénédiction des drapeaux à Notre-Dame 348
Distribution des aigles 330, 340
Entrée de Marie-Louise à Paris 344, 345
Exercice pyrotechnique dans le Colisée 351
Fontaine d'alliance à Strasbourg 343
Lannes au Panthéon *347*
Mariage de Napoléon et de Marie-Louise *342*, 347
Rentrée de l'armée à Paris après Austerlitz 341
Sacre de Napoléon 329, *332*, 332, 336, 337, 339

CHAPITRE IX. LES FÊTES DE LA RESTAURATION.

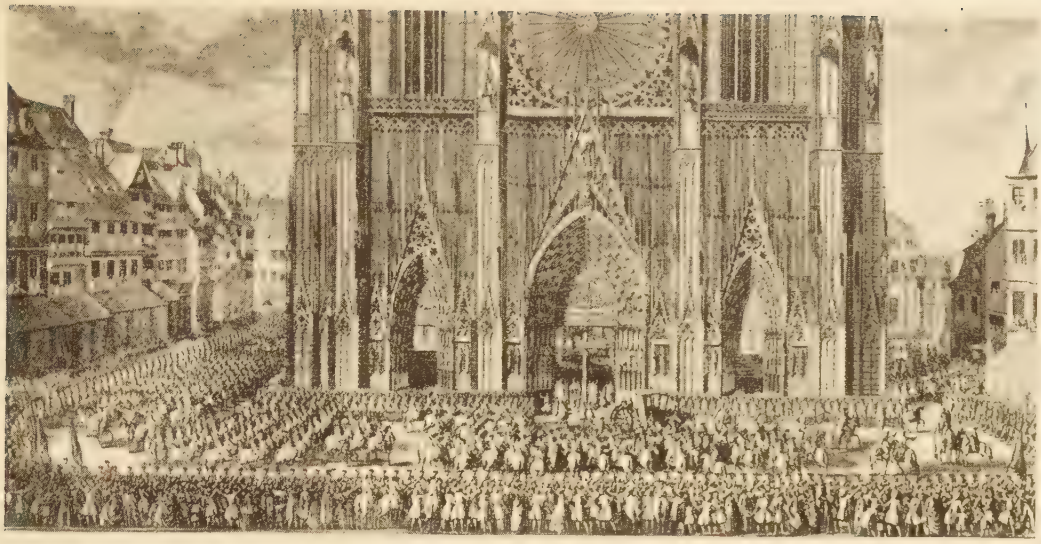
Baptême du duc de Bordeaux *360*, 366
Entrée du duc et de la duchesse d'Angoulême à Bordeaux 358
Entrée de Louis XVIII a Paris 354, *356*, 356
Entrée du duc d'Angoulême à Paris 368
Mariage du duc de Berry 353, *358*
Entrée de Charles X à Lille 355, 369
Fête à l'Ecole Militaire 360
Funérailles du duc de Berry 361, 363
Funérailles de Louis XVIII 364
Retour des Cendres *370*, 370, 371, 372, 373
Entrée du duc d'Angoulême à Evreux 374

CHAPITRE X. LES FÊTES FRANÇAISES DE 1848 A 1930.

Fête de la Constitution (1848) 377
Fête Nationale du 15 août 1857 379
La Garde Nationale et l'Armée reçoivent leurs drapeaux 375
Texte *375*

Notes bibliographiques 381
Table des matières et des gravures 387
Table des bandeaux et des culs-de-lampe 392
Table des hors-texte en couleurs 393
Errata 395

Fête donnée a Bonaparte après le traité de Campo-Formio (1797).



TABLE

DES

BANDEAUX ET DES CULS-DE-LAMPE

Arc de triomphe érigé à Avignon pour l'arrivée de Don Philippe de Bourbon. I

Ballet dansé par le roy 90

Bal de St-Cloud 265

Sacre de Louis XVI 266

Voyage de Charles X à Lille 355

Entrée du duc d'Angoulême à Evreux 374

Fête pour la naissance du duc de Bourgogne 381

Sacre de Louis XIV 386

Fête sous la Révolution 387

Fête à Strasbourg pour la convalescence de Louis XV 393

Les drapeaux pris à Rocroy portés à Notre-Dame 394

Procession de la châsse de Ste-Geneviève pour le voyage du roi à Fontarabie. 395

Feu de joie des maîtres imprimeurs de Lyon, pour la naissance du Dauphin (1651) 397

TABLE

DES HORS-TEXTE EN COULEURS

Feu d'artifice à l'occasion du Sacre et du Couronnement de Leurs Majestés Impériales (1804) ..... *Frontispice*

Buffet du bal donné à l'Hôtel de Ville pour le mariage du Dauphin avec Marie-Thérèse d'Espagne (1745) 148

Vue de la salle de bal construite dans la cour de l'Hôtel de Ville pour le mariage du Dauphin avec Marie-Thérèse d'Espagne (1745) 182

Représentation du feu d'artifice tiré à l'occasion du mariage du Dauphin avec Marie-Josèphe de Saxe (1747) 218

Serment fédératif prononcé au Champ-de-Mars le 14 Juillet 1790 270

Vue de la fête donnée sur le plan de la Bastille (14 Juillet 1791)..... 284

Projet de fête sous la Révolution 294

Fête brillante du 14 Juillet 1801 312

Fête du Sacre et Couronnement de Leurs Majestés Impériales (1804) 338

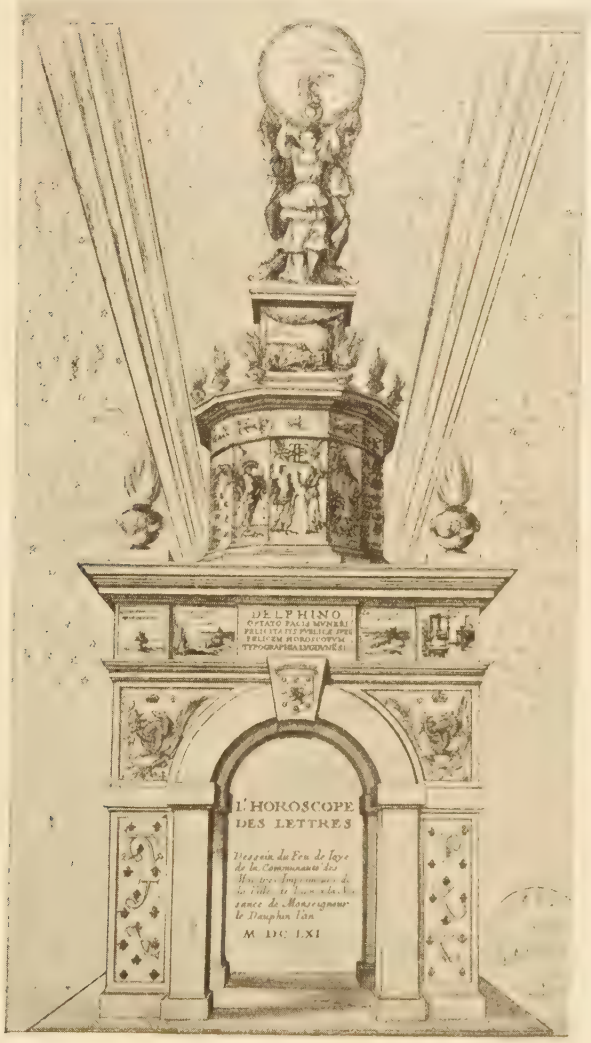
Entrée de S. M. Louis XVIII à Paris (1814) 362

La Garde Nationale et l'Armée recevant leurs drapeaux du Gouvernement français (1848) 376

ERRATA

Page 9, ligne 1	*au lieu de*	dix-huit	*lisez*	trente-sept
» 42, 43, 45, légendes,	»	Henri II et Catherine de Médicis	»	Henri III
» 24, ligne 12	»	Androute	»	Androuet
» 113, » 23	»	Couuonge	»	Couvonge
» 139, ...	»	1662	»	1660
» 185, ...	»	Bourgogne	»	Bretagne
207 à 216, fig. 171 à 179.	*après*	Madame	*ajoutez*	Première
Page 220, ligne 13	*au lieu de*	qu'elle	*lisez*	quelle
» 231, » 29	»	. L'on	»	, l'on
» 256, » 10	»	pas	»	que
» 321, fig. 264	»	maréchal	»	général
» 336, après la ligne 7			*ajoutez*	sœurs et
» 346, ligne 34	»	entre	*lisez*	dans
» 360	»	1827	»	1821

LE VINGT ET UN
DU MOIS DE FÉVRIER
MIL NEUF CENT TRENTE ET UN



CET OUVRAGE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE
POUR LA
LIBRAIRIE DE FRANCE,
A PARIS

if-1184